



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

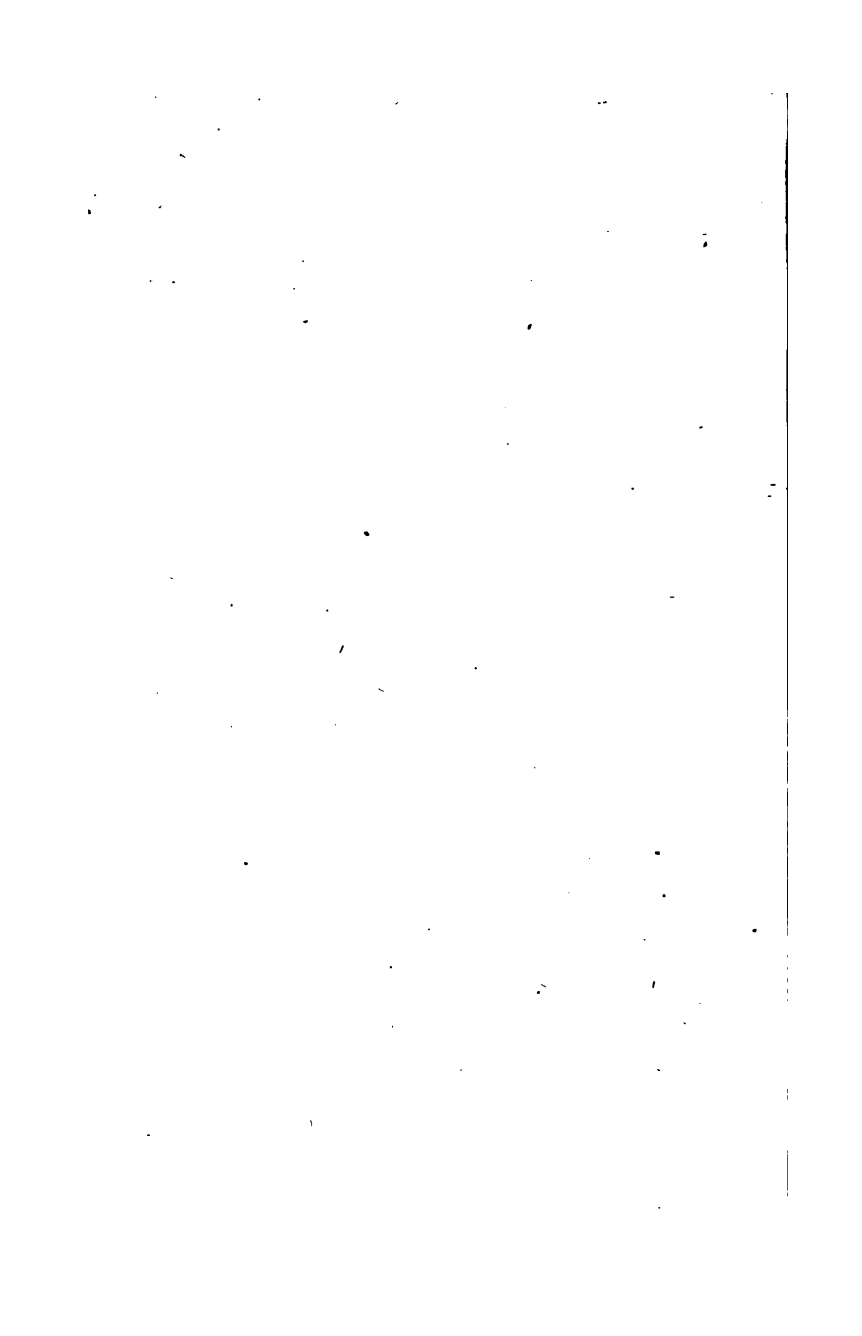
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

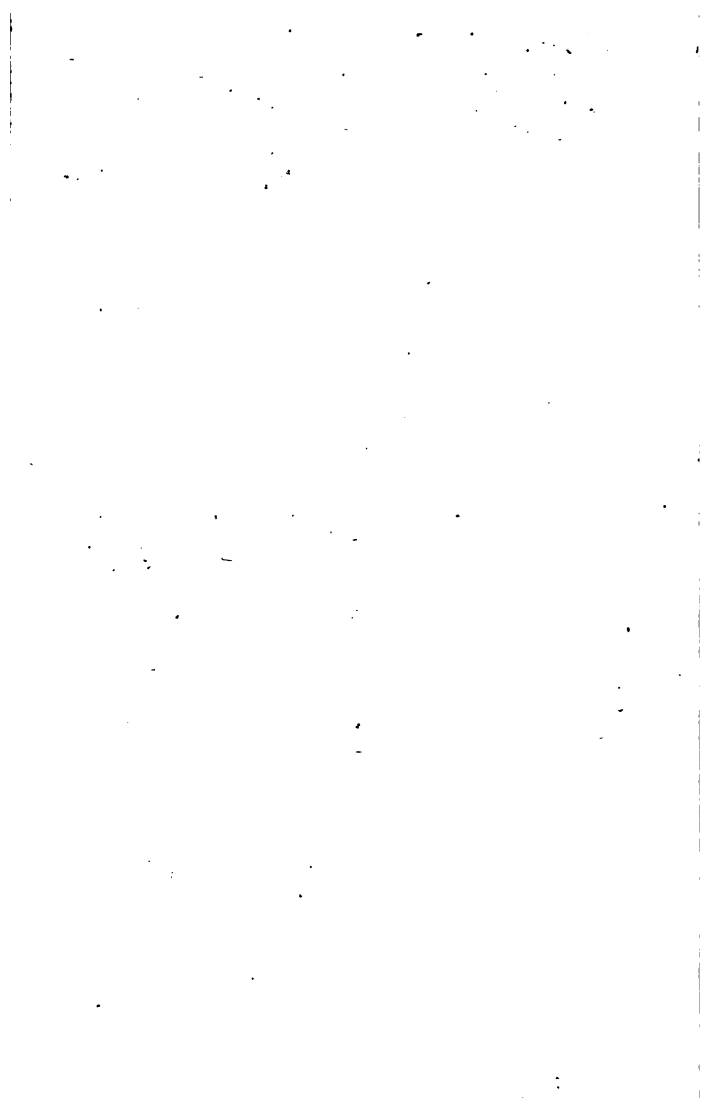


35

Per. 3977 f. $\frac{32}{30}$







BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE,
MDCCCLXVIII.
TOME TRENTIEME.
PREMIERE PARTIE;



A L A H A Y E,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.,
M. DCC. LXVIII.

1754
1755
1756
1757
1758
1759
1760
1761
1762
1763
1764
1765
1766
1767
1768
1769
1770
1771
1772
1773
1774
1775
1776
1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800

1801

1802
1803
1804
1805
1806
1807
1808
1809
1810
1811
1812
1813
1814
1815
1816
1817
1818
1819
1820
1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830
1831
1832
1833
1834
1835
1836
1837
1838
1839
1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000



T A B L E D E S A R T I C L E S.

ART. I. **H**ISTOIRE & ME'MOI-
RES de l'*Académie Royale*
de des *Inscript. & Belles Lettres*
Tome XXXL . . . pag. 1.

II PARADOXES MORAUX &
LITTE'RAIRES. . . 29.

III. HISTOIRE DE LA RE'FOR-
MATION ou ME'MOIRES DE
JEAN SLEIDAN, &c. *Trad.*
par le Dr. LE COURRAYER,
Tom. II. & III. . . 52.

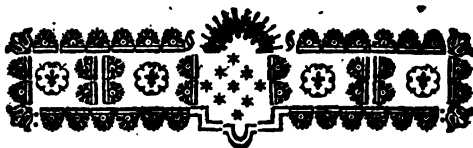
IV. EXTRAIT DES OEUVRES
de Mr. GELLERT, *Trad. par*
Mr. TOUSSAINT. . . 71.

V. ME'MOIRE SUR LES FI-
NANCES ET SUR LE COM-
MERCE DE L'ANGLETER-

IV TABLE DES ARTICLES.

RE, Ouvr. attribué à Mr. GRENVILLE.	pag. 81.
VI. DISSERTATION sur les Causes qui arrêtent les progrès de la Jurisprudence Naturelle, par Mr. WICHERS.	106.
VII. DE LA SANTE' DES GENS DE LETTRES, par Mr. TISSOT.	113.
VIII. SELIM ET SELIMA, Poëme imité de l'Allemand.	128.
IX. P. RUTILI LUPI de Figuris Sententiarum & Elocutionis Libri duo.	140.
X. ALI ET BOZALDA, Conte Oriental.	156.
XI. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	166.





BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

D E

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,

MDCCLXVIII



ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE

ROYALE DES INSCRIPTIONS

ET BELLES LETTRES; avec

Tome XXX. Part. I. A les

2 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

les MÉMOIRES tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCCXI, jusques & compris l'année M. DCCXII. Tome trente-unième. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1768. in 4^{to}. pp. 381. pour la partie Historique, & 512. pour les Mémoires.

 Abondance & la variété des matières contenues dans ce Volume ; ne nous permettront guères que d'en indiquer sommairement la plupart des Articles. Il faudra sur-tout que nous suivions cette méthode par rapport à la première Partie, qui, comme l'on sait, ne présente que des Extraits de Differtations lues en divers temps à l'Académie. Ces Extraits renferment souvent bien des choses curieuses, mais plus ils sont intéressans, plus il est par cela même difficile de les abréger encore. On en trouve vingt-huit dans la première Partie de ce Volume, qui est terminée par

JUILLET, AOÛT, SEPTÉMB., 1768. 3

par les Éloges de MM. l'Abbé SALLIER,
BON, l'Abbé DU RESNEL, le Cardinal
PASSIONEI, L'ÉVÊQUE, FALCONET,
RACINE & DE BOUGAINVILLE.

Observations sur quelques Traits de l'Histoire Egyptienne.

Dans ces observations, Mr. DUPUIS s'occupe à défendre Herodote & Diodore de Sicile, contre les critiques, que des Savans modernes, entr'autres le célèbre Auteur de *l'Origine des Loix des Sciences & des Arts*, ont faites de quelques passages de ces Historiens, relatifs à l'Egypte. Mr. Goguet (1) trouve contre toute vraisemblance que, du nombre d'enfans nés en Egypte le même jour que Sésostris & élevés avec lui, il en fût resté 1700., entre lesquels il choisit les principaux Officiers de son Armée, lorsqu'il partit pour son Expédition des Indes. Il oppose à ce récit de Diodore de Sicile, des raisonnemens & des calculs bien capables de le rendre tout au moins

impossible.

A peine les 1700 Officiers

(1) *De l'Orig. des Loix, des Sc. & des Arts*
4^{de}. Part. Liv. I. Ch. 3.

A 2

fort suspect. Mr. DUPUIS fonde la défense de l'Historien sur d'autres raisonnemens & sur d'autres calculs, appuyés en partie sur des faits généralement reconnus, en partie sur des conjectures ingénieuses. Il tâche ensuite de concilier Hérodote & Diodore, qui paroissent être en contradiction sur l'article de la Polygamie; l'un disant qu'elle n'étoit interdite qu'aux Prêtres d'Egypte, & l'autre, qu'elle l'étoit à tous les ordres indistinctement. Il examine & justifie ce que rapporte Hérodote, que les Egyptiens ne labouroient point leurs terres, mais qu'aussi-tôt après l'écoulement des eaux du Nil, chacun semoit son champ & y lâchoit des pourceaux, qui foulant la semence avec leurs pieds, la faisoient entrer dans la terre.

On reproche à cet Historien d'avoir dit généralement que, de son temps, les Egyptiens faisoient usage d'un vin tiré de l'orge, parce qu'il n'y avoit point de vignes dans la contrée qu'ils habitoient. Ce reproche est l'objet du dernier Article de ces *Observations*.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 5

Il est encore question d'Hérodote & des Egyptiens dans le morceau suivant *sur deux Edifices d'une seule pierre transportés sur le Nil, des carrières de l'Egypte, l'un à Saïs, l'autre à Buto.* Ces deux Edifices sont deux Temples ou Chapelles, chacun d'une seule pierre. Mr. le Comte DE CAYLUS a exposé, dans un Mémoire lu à l'Académie, les détails des opérations nécessaires pour les tailler dans la carrière, les transporter sur le Nil, & les placer dans le lieu destiné. Il résulte, des réflexions de l'illustre Antiquaire, que les Anciens en général, & les Egyptiens en particulier, avoient, en Mécanique, des connoissances & des ressources bien supérieures à celles dont les Modernes se vantent d'être en possession. Le dernier exemple que l'on connoisse de leurs opérations & de leurs succès en ce genre est du cinquième siècle. C'est le fameux Monument de Théodoric Roi des Goths, qui subsiste encore à Ravenne. Mr. DE CAYLUS en a joint à son Mémoire une description qui lui a été communiquée par Mr.

6. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES

Soufflot, & dont les talens reconnus de cet habile Architecte garantissent l'exactitude.

On fait combien Mr. de Guignes a rendu probable la conjecture, que la Chine pourroit bien n'être qu'une Colonie de l'ancienne Egypte. Mr. le Comte DE CAYLUS ajoute de nouveaux degrés de probabilité à cette opinion, par la *Comparaison de quelques anciens Monumens de diverses parties de l'Asie*. C'est le sujet du troisième Article de ce Volume. Mr. DE CAYLUS y pose d'abord en fait que les Assyriens, les Mèdes & les Perses ont tiré leurs connoissances de l'Egypte. „Si donc, ajoute-t-il, on trouve, chez les Chinois, des monumens „ pareils à ceux de ces anciens Peuples, „ n'aura-t-on pas quelque droit de conclure que la Chine en a reçu le modèle de l'ancienne Egypte”? Il ne donne cependant cette conclusion que pour vraisemblable. Il rapporte d'abord, pour la soutenir, la description donnée par Hérodote de l'enceinte d'Ecbatane, dans laquelle il est, à son avis, impossible

ble

ble de se pas reconnoître la disposition générale de plusieurs Villes de la Chine & de toutes celles de l'Inde. Il compare ensuite, toujours d'après la description d'Hérodote, le Temple de Bélus à Babylone, avec les Tours de la Chine; les Pyramides d'Egypte & de l'Inde, avec ces mêmes Tours, nommément avec celle de Nanking, nommée *Tour de Porcelaine*, & la Pagode de Chalembarom ou Chilarabaram, sur la Côte de Coromandel; Si l'on peut opposer à l'induction que Mr. DE CARLUS tire de cette comparaison en faveur de l'antériorité des Egyptiens, qu'ils pourroient avoir emprunté des Indiens ou des Chinois la forme de leurs bâtimens; il répond que „ les Ouvrages Egyptiens „ portent dans leur simplicité, jointe à „ une étonnante grandeur, le caractère „ original. Les Pyramides de l'Inde „ sont chargées d'un détail infini de petits ornemens: cette recherche déce- „ le l'esprit imitateur: au contraire tout „ est simple & grand dans l'Egypte: c'est „ en Egypte que les marbres sont d'a-

„ bord fortis de la carrière, & que;
 „ taillés simplement, posés les uns sur
 „ les autres, placés selon la direction
 „ des quatre points cardinaux du Mon-
 „ de, ils ont formé les Pyramides: les
 „ autres Nations sont venues ensuite,
 „ le ciseau à la main, pour suppléer,
 „ par des détails d'embellissement, à ce
 „ qui leur manquoit du côté de la vaste
 „ étendue des idées & de la grandeur
 „ des efforts. Les hommes ont toujours
 „ commencé par le simple dans toutes
 „ leurs opérations ”.

Mr. DE CAYLUS a consacré un troisième Mémoire à la gloire des Egyptiens; il a pour objet la *Porcelaine de l'ancienne Egypte*. Il possédoit deux morceaux de cette matière, tous deux dignes d'attention. L'un étoit une figure de porcelaine verte, & l'autre un buste de porcelaine bleue: leur matière, absolument égale en dedans & en dehors, étoit d'une si grande dureté, qu'elle faisoit du feu quand on la battoit avec l'acier. L'examen de ces deux figures a fait faire à Mr. DE CAYLUS des réflexions

xions sur les procédés & les opérations des Egyptiens en ce genre. Il les expose brièvement, & en conclut que ce Peuple ingénieux avoit une profonde connoissance de l'art Chymique.

Il y a des mots auxquels l'usage a attaché un sens si odieux, & si différent de celui qu'ils avoient dans leur première origine, qu'il les a fait bannir de la conversation des honnêtes gens, ou convertis en épithètes injurieuses. Le nom de *Parasite*, par exemple, n'a pas toujours désigné les hommes vils & méprisables auxquels on l'a donné dans la suite. Ce fut même pendant long-temps un titre d'honneur chez les Athéniens, comme on le voit dans les Mémoires de Mr. LE BEAU le Cadet, *sur les Parasites des Dieux dans l'Antiquité; avec quelques Observations sur les Parasites de Théâtres en particulier*: dont l'Historien de l'Académie nous présente un Abrégé très intéressant.

Les Parasites, dans l'origine, étoient des Ministres de la Religion, chargés du soin de l'orge sacrée, c. à. d. desti-

10 **PARASITIQUE DES SCIENCES,**

née au service des Temples. Ils étoient commensaux des Pontifes; ils faisoient corps avec eux & jouissoient des privilèges relatifs à leur Ministère. Ils avoient, dans les Temples, un logement entretenu aux dépens du public, & appelé de leur nom, *parasition* (2). On ne fait ni quand cette espèce de Ministère commença dans la Grèce, ni s'il fut en usage ailleurs que dans la Ville d'Athènes: les monuments ne font mention que des *Parasites* Athéniens. Il est au moins sûr qu'ils existoient dès le temps de Solon, qui fit exprès pour eux la *Loi Royale*, ainsi nommée. (dit Mr. L. E. B E A U, qui la rapporte ici d'après Athénée,

(2) Mr. L. E. B E A U observe que l'usage des repas publics, institués par Solon, dans le Prytanée d'Athènes, fut exprimé par le mot *Parasition*; que c'étoit cependant un privilège si distingué que, dans la crainte de le rendre trop commun, ce sage Législateur défendit que le même Citoyen y mangeât souvent, & il en conclut que le verbe *parasiten*, dérivé de *parasitos*, fut long-temps pris en bonne part.

JUILLET, Août, SEPTÈME, 1768. 11

née, & tâche de l'expliquer) parce qu'elle étoit adressée en particulier au second des Archontes, appelé l'*Archonte-Roi*.

Toutes les Divinités qui avoient des Temples à Athènes, y avoient peut-être aussi leurs Parasites, mais il est surtout parlé nommément de ceux d'Apollon, d'Hercule, des Dioscures, & de Minerve. La *Loi Royale* concernoit singulièrement les premiers, & ce n'étoit pas seulement dans la Ville d'Athènes, qu'ils s'occupoient du culte d'Apollon. Au nombre des Députés nommés *Théores*, que les Athéniens envoyoit chaque année à Delos, ils étoient obligés de nommer deux Hérauts pour être Parasites dans le Temple du Dieu pendant l'année. *Qu'il y ait pendant l'année, dit la Loi Royale, dans le Temple de Delos, deux Hérauts de la Famille des Hérauts des Mystères.* Cet article de la Loi fournit à Mr. LE BEAU une nouvelle preuve de la dignité du Ministère des Parasites. Ceux d'Hercule, à Cynosarge, quartier d'Athènes, où ce Héros

Héros étoit particulièrement honoré, devoient, suivant un décret gravé sur une des colonnes de son Temple, être *Bâtards*, (*νόθοι*) ou *filz de Bâtards*, c'est-à-dire nés d'un Athénien & d'une étrangère, ou d'un étranger & d'une Athénienne, quoi qu'en légitime mariage. Les termes du décret ne peuvent être pris que dans ce sens, car il n'est pas vraisemblable qu'on ait eu dessein d'avilir un Ministère pour lequel on choisissoit, dit un Ancien, *les personnes les plus distinguées par leurs richesses & par leur probité* (3).

Apollon eut aussi ses Parasites chez les Romains, qui n'attachèrent apparemment pas à ce Ministère la même considération que les Grecs. A Rome les Parasites de ce Dieu étoient en même temps Acteurs de Théâtre, comme on le voit par deux Inscriptions tirées du Trésor de Gruter, que Mr. LE BEAU a insérées dans son Mémoire, en y ajoutant quelques remarques pour les expliquer.

(3) *Diod. Sinop. Ap. Athen. L. VI. C. 9.*

pliquer. Il n'en est point fait mention du temps de la République; le premier, donc le nom soit venu jusques à nous, est Latinus, qui vivoit sous Domitien. Suetone en parle comme d'un bouffon, qui amusoit l'Empereur par ses récits; Martial lui a consacré une Epitaphe fort honorable, dans laquelle il l'appelle Parasite d'Apollon (4); Juvenal le cite dans quelques unes de ses Satyres comme un grand Acteur.

MR. LE BEAU termine son Mémoire, par l'examen de ce que les Parasites eurent de remarquable comme Acteurs comiques. Il entre dans quelques détails sur la nature du rôle qu'on faisoit jouer à ces personnages, & sur l'habillement qu'on leur donnoit. Pour peu qu'on ait lu les Comédies de Plaute & de Térence on imaginera sans peine ce qu'il peut dire là-dessus. On a rapporté à Alexis, Poète de la Comédie moyenne, l'invention du rôle de Parasite; l'indéc

(4) Latinus y parle lui-même *vos me laurigeri Parasitum dicite Phœbi.*

a profité, autant qu'il a pu, de ce que les médailles lui ont fourni à ce sujet, & que là où ce secours lui a manqué, il s'est livré aux conjectures qui lui ont paru les plus vraisemblables.

Remarques sur la description que fait Athénée d'une Fête d'Alexandrie donnée par Ptolémée Philadelphe. Cette description se trouve dans le cinquième Livre d'Athénée; le culte de Bacchus y est traité avec tant de détail, qu'on peut regarder ce morceau comme une explication très étendue des monumens de ce Dieu. C'est ce qui a engagé M. L. E. BEAU le Cadet à le traduire en entier & à y joindre les observations rédigées dans cet Article. Si l'on peut ajouter foi au récit d'Athénée, il en faut conclure que les Ptolémées eurent en partage les plus grandes richesses de la Perse & des Indes, & que tout ce qu'il y a aujourd'hui d'or, d'argent & de pierreries en Europe, étant rassemblé, pourroit à peine fournir à la décoration d'une Fête si magnifique.

Sur les honneurs & les prérogatives ac-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 17

cordées aux Prêtres dans les Religions profanes. Mémoire sur Calvus Poète & Orateur. Mémoire sur le Philosophe Sextius. Sur le Philosophe Musonius. Vie du Philosophe Proclus; & notice d'un Manuscrit contenant quelques uns de ses Ouvrages, qui n'ont point encore été imprimés. C'est à Mr. DE BURIGNY, qu'on doit tous ces Articles. Le Manuscrit dont il s'agit dans le dernier, se trouve dans la Bibliothèque de Hambourg (6) & dans celle du Vatican. Il contient trois Ouvrages, le premier est intitulé: *Procli Dialocbi de decem dubitationibus circa Providentiam*: le second, *de Providentia & fato*, & *eo quod in nobis est*; le troisième, *de malorum subsistentia*. Ces Traités ne se trouvent plus en Grec: on n'en a seulement une Traduction Latine, faite sur la fin du treizième siècle par Guillaume de Morbec, savant Dominicain, ainsi

(6) Voy. *Fabr. Bibl. Gr.* T. VIII. p. 464. & seqq. On y trouve des extraits du 1^r. & du 3^me des Ouvrages contenus dans le Mss. en question; le 3^me. y est inséré en entier.

Tome XXX. Part. I.

B

ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un village de Brabant distant d'environ une lieue de Ninove. Il savoit le Grec & l'Arabe, il fut Chapelain & Pénitentier des Papes Clément IV. & Grégoire X.

Sur l'ancien usage de porter du feu devant les Empereurs, par Mr. BONAMY. Remarques sur le Texte & sur les Traductions du Philoctète de Sophocle. Remarques Critiques sur le Texte & sur les Traductions de l'Iphigénie en Tauride, Tragédie d'Euripide. Mr. DUPUY, Auteur de ces remarques, y examine quelques passages de ces deux pièces, mal entendus & mal rendus par les Interprètes; il les traduit de nouveau & s'occupe à prouver, par des discussions de Critique & de Grammaire, que le sens qu'il leur a donné, est celui qu'ils doivent avoir.

Sujet de la IV^e. Eclogue de Virgile. Le Poète y célèbre la naissance prochaine d'un enfant qui va faire succéder au siècle de fer, ce nouvel âge d'or prédit par la Sibylle de Cumès, où regneroient l'abondance, la justice & la paix. Cet en-

enfant sera admis dans la troupe des immortels , il régira un jour l'Univers pacifié par les vertus de son père. Tout le monde fait qu'on a cru pendant longtemps ne pouvoir rapporter une si magnifique prédiction qu'à la naissance du Messie. On est même allé jusqu'à dire qu'elle avoit converti deux Payens qui furent baptisés par le Pape Sixte & souffrirent le martyre sous l'Empire de Valérien. Cette opinion , aussi généralement abandonnée aujourd'hui , qu'elle avoit été adoptée autrefois , a fait place à diverses conjectures, que les Editeurs modernes de Virgile ont tâché tour à tour de faire valoir. Celle qui a eu le plus de vogue regardoit la naissance d'un fils de Pollion , soit Asinius Gallus , né l'an de Rome 715., soit , comme l'a avancé Servius , Saloninus , né l'année suivante , & mort peu de jours après sa naissance. Quelques Savans , mécontents de cette conjecture, en ont adopté une autre , & ont cru que Virgile avoit eu en vue la naissance de Marcellus, fils d'Octavie, sœur du jeune César. D'au-

tres ont pensé qu'il s'agissoit de Drusus fils de Livie, né, comme on fait, trois mois après le mariage de sa mère avec Auguste. Mr. DE LA NAUZE, après avoir, dans un Mémoire dont cet Article est le précis, rapporté ces divers sentimens & montré leur peu de fondement, en propose un autre qui lui paroît s'accorder parfaitement & avec le but du Poëte, & avec toutes les circonstances auxquelles il fait allusion dans l'Eclogue, & avec le temps où l'on convient qu'elle fut composée. Entre les différentes femmes qu'Octavien prit successivement, Scribonia seule devint grosse, & elle ne le fut qu'une fois. Il l'avoit épousée au commencement de l'an 714., & la répudia l'année suivante. Ce fut donc vers la fin de cette grossesse, dit Mr. DE LA NAUZE, que Virgile composa cette Eclogue, dans laquelle il annonce à Octavien la naissance d'un fils, qui devoit faire le bonheur de l'Empire, & parvenir au comble de la gloire; mais l'événement répondit très-mal à une si belle prédiction. Scribonia
mit

mit au monde la fameuse Julie, qui fut le scandale de Rome, & l'opprobre de la Maison des Césars. Le peu d'intérêt qu'on prit depuis au véritable objet de l'Eclogue, ou peut-être l'intérêt qu'on eut à le faire oublier, y répandirent bientôt des nuages. Telle est la conjecture du savant Académicien, & il l'appuie sur les vers même du Poëte, rapprochés des événemens de l'histoire. Les principaux de ces événemens sont, le Consulat de Pollion, la Paix de Brundisè, l'époque de l'Empire d'Octavien en Occident &c., qui tous concourent avec la date de l'Eclogue. Il faut voir dans le Mémoire même le parti que le savant Académicien en tire pour confirmer son opinion. Il ne parle point de celle de Mr. des Vignoles, qui recule l'époque de cette pièce à l'an 731 (7).

Observations sur les plus anciennes Peuplades de la Grèce, par Mr. l'Abbé BELLEY. Elles peuvent servir de commentaire

(7) Voy. *Bibl. Germ.* T. XXV. p. 173. & suiv.

taire sur les vers: 4. & 5. du *Chap. X.* de la *Genèse*, mais on se tromperoit si l'on se flattoit d'y trouver de nouvelles découvertes. Elles ne présentent guères que le résumé de ce que les plus savans Interprètes de l'Ecriture ont dit sur ce sujet (8). Mr. l'Abbé BELLEY nous paroît cependant avoir sur Tharsis, un sentiment qui lui est particulier. Il croit que le pays habité par ce second fils de Javan fut l'Isle de Crète. Il observe, pour le prouver, que l'Ecriture donne le nom de Tharsis à différens lieux, situés dans des contrées fort éloignées l'une de l'autre, mais pourtant toujours sur la Mer. Il place le Tharsis de Salomon en Ethiopie, celui de Jonas, le même, selon lui, dont il est parlé *Ezech:* XXVII: 14. à Carthage; il en trouve un autre en Arabie, vers la Mer Rouge. Il ne paroît pas vraisemblable que le fils de Javan ait donné le nom à aucun de ces lieux. Bochart a cru

(8) Voyez entre autres le Comm. de Mr. Chais sur ces vs.

JUILLÉT, AOÛT, SEPTÈMB., 1768. 23

cru que le Tharsis de Moïse étoit Tartessus en Espagne; Joséphe, & plusieurs Interprètes après lui, ont pensé que c'étoit Tarse en Cilicie, ou plutôt cette Province entière. Le savant Académicien n'admet ni l'une ni l'autre de ces opinions. „ Pour découvrir le Tharsis „ de Moïse, il faut, *dit-il*, réunir deux „ circonstances : 1^o. que le lieu ne fût „ pas fort éloigné de la Grèce, qui est „ le pays de Javan, père de Tharsis: „ 2^o. que ce pays ait été, dans les „ plus anciens temps, renommé par „ son Commerce & par sa Navigation. „ Or ces convenances se trouvent dans „ l'Isle de Crète, qui est voisine du Péloponèse, (où l'on convient qu'Elisa, „ frère de Tharsis, s'établit); cette Isle „ possédoit l'empire de la Mer avant la „ guerre de Troie. Crète peut donc „ être regardée comme le Tharsis de „ Moïse, étant un pays maritime, „ dont le Commerce & la Navigation „ ont fleuri dans des temps voisins de „ celui de Moïse”.

Sur le Rempart de Gog & de Magog. An-

noncer que cet Article est l'abrégé d'un Mémoire de Mr. D'ANVILLE, c'est dire tout d'un temps qu'il est rempli des plus savantes recherches; mais nous ne saurions entrer dans le détail. Les noms de Gog & de Magog désignent, dans l'Ecriture, des Peuples qui viennent des Régions septentrionales; ces Peuples, selon la plupart des Interprètes, sont les Scythes. Chez les Ecrivains Arabes & Persans, ces mêmes noms, avec une petite différence, qu'on peut prendre dans le premier pour une particule préfixe (ils écrivent *Jagag*), désignent des contrées dans l'intérieur de la Tartarie. Il en est parlé dans la Géographie Arabe de l'Edrissi, où l'on trouve aussi une mention détaillée du rempart d'*Jagag* & de *Magog*. D'après ses recherches, Mr. D'ANVILLE place ce rempart à l'ouverture d'une chaîne de montagnes qui traverse un Canton de la Tartarie, & il en fixe la position par delà le 90^e. degré de longitude, & environ le 47^e. de latitude septentrionale.

Observations sur les Peuples Meldi des
Gau-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 25

Gauls, dont parle César dans ses *Commentaires*. Mr. D'ANVILLE, dans sa Carte de l'ancienne Gaule, & dans la savante Notice dont elle est accompagnée, place ces Peuples en Flandre dans le voisinage de Bruges, où l'on trouve un Canton, qui porte aujourd'hui le nom de *Meld-veld*, c. à d. *Meldicus Campus*.

Mr. BONAMY, qui ne trouve dans l'Antiquité aucun autre Peuple portant le nom de *Meldi*, que le Peuple du pays de Meaux, combat le sentiment de Mr. D'ANVILLE, par des raisons exposées dans cet Article, & qu'il soumet aux lumières & à la sagacité du savant Géographe dont il critique l'opinion.

Observations sur les anciens Peuples de la Cité de Bayeux.

Nouvelles Observations, sur les Peuples de la Cité de Bayeux. Ces deux Articles sont tirés de deux Mémoires de Mr. l'Abbé BELLEY, lus à l'Académie le 20^e. jbre. 1761. & le 21^e. Mai 1762.

Observations sur les Lettres A. M. K. qu'on voit sur un grand nombre de Médailles des Villes de Tarse & d'Anazarbe en

Cilicie. Il n'y a pas moins de neuf opinions différentes sur l'explication de ces Lettres. La première, qui paroît la plus naturelle & la plus simple, est que A est pour *πρωτῆς*, M pour *Μητροπόλεως*, & K, l'initiale de *Κιλικίας*, *Primæ Metropolis Ciliciæ*. Elle a été donnée par Pierre Fitton, Anglois, Antiquaire de Léopold Grand Duc de Toscane, & suivie par Lucas Holstenius, le Cardinal Norris & d'autres. C'est celle aussi qu'adopte Mr. l'Abbé BELLEFAY, Auteur de ces Remarques, & il la confirme par de nouvelles preuves.

„ La Ville de Tarse, dit-il, étoit l'ancienne Métropole & la plus grande
 „ Ville de Cilicie: sous le règne de Trajan, la Ville d'Egès & autres de la
 „ même Province, lui disputèrent les
 „ honneurs de la même primauté, comme on peut le voir dans Dion Chrysostome; ce fut à l'occasion de ces
 „ différens qu'elle prit sur ses Médailles le titre non-seulement de *Métropole*, mais de *première Métropole* de la
 „ Cilicie, A. M. K. & elle prit ce titre sur
 „ les

JUILLET, AOÛT, SEPTÈMB., 1768. 67

„ les Médailles connues depuis le règne
„ de Lucius-Verus. La Ville d'Anazar-
„ be, dans la suite, ayant reçu des gra-
„ ces des Empereurs, l'Autonomie sous
„ Commode, & le titre de Métropole
„ sous Caracalla, elle disputa à la Ville
„ de Tarfe les honneurs de la primau-
„ té, & mit en conséquence les mê-
„ mes Lettres A. M. K. sur ses Mé-
„ dailles ”.

Mémoire sur deux Villes qui ont porté le nom de Justiniana, par Mr. D'ANVILLE. Ces deux Villes, toutes deux nommées aujourd'hui Giustendil, & situées dans la Dardanie, étoient autrefois distinguées par les noms de *prima* & *secunda*. On voit par la Carte que Mr. D'ANVILLE a jointe à son Mémoire, qu'il place la première au degré 41. de longitude & entre le 42. & 43. de latitude septentr.; la seconde entre 39. & 40. de longitude, & un peu par delà du 43. de latitude.

De la Mesure Itinéraire Arménienne, par Mr. D'ANVILLE. *Sur une Clef antique*, par Mr. DE ZURLAUBEN. Cet-
te

te Clef, trouvée il y a quelques années près de Moulins - Engelbert, petite Ville du Nivernois, porte une Inscription conçue en ces mots :

AUGU. SACRVI. DEO
BRIXANTV. PROPITIV.

que Mr. DE ZURLAUBEN explique par ceux-ci, *Augusto Sacrum Deo Brixantium propitium*, qui ne présentent pas un sens fort clair ; on pourroit dire, pour se tirer d'embarras, que le Graveur barbare a mis *propitium* pour *propitio*, qui se rapporteroit fort bien à *Deo* ; c'est la conjecture de Mr. DE ZURLAUBEN. Quoiqu'il en soit, il conclut, de l'Inscription ainsi expliquée, que cette Clef pouvoit être celle d'un Temple, que les Brixantes, qui habitoient la contrée où se trouve maintenant Brixen, Ville Episcopale du Comté de Tirol, avoient consacré à Auguste. Quelque Voyageur curieux l'aura apportée de Brixen dans le Nivernois, où elle se fera perdue & même enfouie sous la terre.

Les

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 29

Les Mémoires qui remplissent le reste de ce Volume, sont au nombre de douze; nous nous en occuperons dans la partie suivante de ce Journal.



ARTICLE SECOND.

PARADOXES MORAUX ET LITTÉRAIRES.

Eoque scripsi libentius ; quod mihi ista
Παράδοξα quæ appellantur, videntur
esse longè verissima.

CICER. PARAD.

A *Amsterdam* chez *J. Schreuder*
1768. grand in 12. pp. 488.

CE Titre paroîtra juste: l'Ouvrage
semble n'offrir en effet qu'un tissu
d'opinions singulières & de propositions
hardies. Il renferme cependant beau-
coup de choses utiles & bien pensées,
& il nous inspire l'idée la plus avanta-
geuse de l'ame & des talens de l'Auteur.

II

Il s'attache à combattre des préjugés reçus, & il mérite de les vaincre; ses vues sont sages, plusieurs de ses idées sont neuves, cependant nous ne voudrions pas adopter sans réserve tous les jugemens qu'il prononce.

Souvent il écrit avec force, & toujours avec clarté; mais on peut conclure, de plusieurs endroits de ce Livre, que l'Auteur est Allemand, & s'il a écrit dans une Langue qui lui est étrangère, on ne doit plus être surpris de quelques tours peu François, de quelques expressions hasardées, répandus dans le cours de l'Ouvrage.

Il est divisé en cinq Articles, le premier est intitulé, *Entretiens entre un Père de Famille & le Gouverneur de son Fils*; le II^d. est une *Lettre sur les Caractères de Mr. de la Bruyère*; le III^e. traite de la *Gloire*; le IV^e. de l'*Honneur*; le V^e. de la *Noblesse*. Nous nous contenterons aujourd'hui de donner l'Extrait du premier de ces Articles. Les Entretiens du Père de Famille & du Gouverneur de son Fils, ont pour objet, *l'Utilité des Romans & des Ouvrages Dramatiques dans l'Educa-*
tion

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 37

tion de la Jeunesse. Le Père s'étonne qu'au milieu des *Sciences sérieuses*, dans lesquelles on instruit son Fils, on lui permette de lire des Romans, des Pièces de Théâtre, qui à l'âge de 15. ou 16. ans ne peuvent que lui gâter l'esprit & le cœur. „L'imagination est si vive alors, le cœur si facile, que la moindre chose y fait une impression très forte; vous savez combien notre caractère, notre bonheur, dépend des impressions que nous recevons à cet âge”. — Peut-être moins de celles que nous recevons à cet âge, répond le Gouverneur, que de celles que font sur nous les objets qui nous environnent dans l'Enfance; ... mais si le fond de notre caractère se forme alors, c'est à un Père ou à un Gouverneur attentif à fortifier ce qu'il peut y avoir de bon, & à réprimer ce qu'il y a de mauvais dans celui de son Fils ou de son Elève, & sans doute que les impressions, que font sur lui ses lectures & ses sociétés, y font presque tout. . . . Quant aux Pièces de Théâtre, je pourrois vous renvoyer à l'A-

l'Apologie du Théâtre de Mr. *Marmontel*. Le Père de Famille recuse cette autorité, & le Gouverneur lui-même n'y défère pas entièrement. Il accuse Mr. de Marmontel de tirer, des Pièces qu'il cite, des moralités qui échappent à la plupart des spectateurs; il dit qu'il faut un effort de réflexion pour les saisir, & que ce n'est pas la manière dont un Ouvrage Dramatique agit sur les hommes. Ce sont des sentimens qu'il doit faire naître, & non des réflexions, & il remarque que le premier avantage qu'offrent les Pièces de Théâtre est d'exercer la sensibilité; il la regarde comme le germe producteur de toutes les vertus; il en excepte cependant les vertus héroïques, d'où naissent les actions d'éclat; mais il est rare, ajoute-t-il, de se trouver dans le cas d'en faire de semblables; au lieu qu'on trouve journellement un malheureux à secourir, à consoler, des devoirs à remplir, auxquels la sensibilité nous porte; ainsi tout ce qui sert à l'exercer nous est utile, la fiction sur-tout produit cet effet. „ Tout
sen-

sentiment répété nous devient à la fin habituel, & il est impossible que celui qui s'est tous les jours attendri sur la peinture du malheur ne le fasse pas sur la réalité; la vue du malheureux endurecit, & celle de la mort & du sang rend féroces; il semble qu'elle ait cela de commun avec toutes les sensations, qui au commencement sont désagréables, c'est de dégénérer en coutume dont on ne sauroit se passer".

Pourquoi les Romains étoient-ils féroces? Ils voyoient souvent des combats de Gladiateurs sans s'émouvoir, ils voyoient avec plaisir des milliers d'hommes s'égorger les uns les autres: cependant nous nous sentons portés à courir à la mort pour sauver une Zaïre, l'Oncle de Barneveld, bien loin de nous réjouir de la leur quoique feinte. La mort & le malheur seuls nous frappent faiblement; ce sont les circonstances qui les rendent touchans. Or que fait le Romancier & le Poète Dramatique? il prête à ses personnages tout ce qu'il sait pouvoir intéresser, „ la beau-

Tome XXX. Part. I. C té,

té, la vertu, l'innocence : il nous rend leur ami, & puis il les montre dans l'infortune, & cette vue nous frappe vivement sans qu'elle ait le révoltant & l'endurcissant de la réalité. L'Auteur s'étend beaucoup sur les avantages de la sensibilité, & cet éloge fait celui de son ame. Il observe que la lecture des Romans rend un jeune homme susceptible d'une tendresse vertueuse & solide. Il est plus à craindre qu'il devienne léger & volage, que de le voir profondément frappé d'une passion, & ces défauts, incompatibles avec le caractère d'un homme solide & vertueux, sont ceux qu'il faut déraciner du cœur d'un jeune homme.

„La sensibilité fait beaucoup souffrir, mais la force d'ame, qui est inséparable des passions, & qui en est peut-être la cause & le principe, nous donne aussi des moyens pour les vaincre, & pour supporter avec constance les maux qu'elles nous causent”.

Le Père de Famille objecte, dans un second Entretien, que la lecture des
Ro-

Romans est propre à conduire un jeune homme à des idées & à des actions romanesques, & il observe : „ Que si nous n'accommodons notre façon d'agir aux jugemens du monde , nous en serons blâmés & méprisés , & nous nous attirerons bien des maux ”. Et quand cela seroit vrai , qu'importe , *répond le Gouverneur.* „ S'agit-il de ce qu'il est utile , ou de ce qu'il est honnête de faire ” ? Cependant il convient du fait , & il avance qu'il y a tel cas où un Fils pourroit être désapprouvé & nuire à sa fortune , pour avoir agi en honnête homme. Je suppose, dit-il , qu'entendant mal parler de son ami , il prit sa défense , & déplut à un personnage important pour avoir osé le contredire , ne le blâmeroit-on pas ouvertement ? Il cite à cette occasion un trait , qui mérite d'être rapporté , & qui intéresse doublement ceux qui savent quel est l'homme vertueux , dont on raconte l'action. „ Mr. X** . avoit une place de Secrétaire chez un grand Prince. Il est intime ami de Mr. Z** . Quand ce Prin-

ce demandoit X**. il étoit toujours chez Z** ou Z**. chez lui. Je ne fais ce que ce dernier pouvoit avoir fait pour déplaire au Prince , tant y a que le Prince dit un jour à son Secrétaire, vous êtes toujours avec ce Z**, cet homme me déplaît , je vous prie que cette liaison finisse. Mr. X**. fit une révérence , & se retira sans répondre. Il n'en continua pas moins cependant à voir son ami ; cela revint au Prince , qui impatienté de voir que ses ordres fussent si mal obéis , lui dit à la fin ; *vous bantez Z**., quoique je vous aie averti que cette liaison me déplaisoit ; il faut absolument que vous la rompiez , ou que vous sortiez de chez moi , il n'y a pas à balancer.* Aussi je ne balance pas , *repliqua Mr. X**., je puis sortir aujourd'hui de chez V. A. "* Et voilà ce qu'on appelle romanesque ; c'est la vertu préférée à son propre intérêt que l'on honore de ce nom".

L'Auteur développe une seconde utilité des Drames & des Romans, c'est d'élever l'ame à l'amour & à la pratique
de

de la vertu ; voici comme il s'exprime :
 „ S'il nous est naturel d'être touchés au
 récit des malheurs de personnes aux-
 quelles nous nous intéressons , il ne
 nous l'est pas moins de l'être au récit
 d'une action vertueuse. Si elle est gran-
 de, forte, courageuse, nous sentons no-
 tre ame s'élever , par un mouvement
sympathétique & irrésistible, au niveau de
 cette action ; si elle n'est que bonne,
 nous sentons un attendrissement & une
 inclination extrême pour celui qui l'a
 faite ; & dans tous les cas nous éprou-
 vons un desir vague, mais puissant d'en
 faire de pareilles ; nous sentons que
 dans le moment de cette impression au
 moins nous en serions capables. Cela est
 si vrai, que cela pourroit servir de mesu-
 re pour l'ame de chaque homme : si en
 lui contant une belle action il n'en est
 point ému, croyons qu'il n'est pas capa-
 ble de la faire , quoique la conclusion
 contraire puisse quelquefois tromper ”.
 D'où proviennent ces mouvemens ?
 on ne sauroit nier qu'ils ne soient naturels
 & innés ; il faut pourtant apprendre à

les éprouver, tout comme nous apprenons à voir, & à ufer en général de nos sens corporels. A cet égard un bon Roman est très utile, & il a bien des avantages sur l'Histoire. Celle-ci n'est point la lecture des jeunes gens; il faut un esprit mûr pour en tirer du fruit. Elle peut servir à trois sortes de personnes, à l'homme public, soit homme d'Etat, soit Militaire; au Savant, & au Philosophe. Mais de quelle utilité est-elle dans la vie civile; & les vertus consacrées dans l'Histoire sont-elles des vertus? L'éclat, qui accompagne les actions atroces, nous les rend presque aimables, & la partialité des Historiens nous les montrent au moins comme nécessaires ou excusables. Cependant il faut toujours enseigner l'Histoire aux jeunes gens. Tout comme on leur fait apprendre des Langues, pour l'utilité qu'ils en peuvent retirer dans la suite, il faut leur faire connoître les principaux événemens du monde, pour l'usage qu'ils en pourront faire un jour.

Un autre avantage du Roman est de
metr

mettre en exemple la vertu & le vice ; il nous fait sentir invinciblement , que l'homme vertueux est plus près du bonheur au sein de l'adversité , qu'un mortel vicieux comblé de tous les dons de la fortune. „ Il peut être regardé comme une morale appliquée, & comme nous approuvons toujours celui qui agit d'une façon grande & vertueuse, il raffine , il aiguise notre sentiment de l'honnête.... Il est, dans la morale, ce que les Collections de décisions, & de causes (comme les *Causes célèbres de Pitaval*) sont dans le Droit ?".

Il s'en faut bien que ce soient là toutes les utilités des Romans : en voici une des principales, c'est de suppléer à l'expérience qui manque à la jeunesse. Ils nous donnent la connoissance du monde, en nous traçant mille évènements qui sont à notre portée , qui peuvent nous arriver journellement, & ils nous en font voir tous les ressorts secrets. Le Père de Famille objecte plus d'une fois, qu'au lieu de donner une vraie connoissance des mœurs & de

l'esprit humain, les Romans n'offrent souvent que de belles chimères, des peintures qui flattent, des situations qui touchent; mais qui n'existent pas dans le monde. On lui répond que tout Romancier, tout Poète Dramatique, qui nous présente une action qui ne soit pas naturellement de la situation & du caractère d'un personnage donné, nous révolte & nous ôte toute la foi que nous avons en lui; car nous sentons intimement, mais sans-pouvoir en rendre raison, que tel objet produira tel mouvement sur un homme, dont le caractère nous est connu. Ainsi tout Roman, toute Comédie, qui ne copient pas la Nature, sont indignes de l'attention d'un homme d'esprit. L'Auteur a des idées fort justes sur la manière dont on doit faire lire les jeunes gens. „Le principal point, *dit-il*, est d'attirer l'attention d'un jeune homme sur un objet, & comment peut-on mieux y réussir que par l'idée du plaisir & de l'amusement? Sera-ce un Traité de morale qui lui offrira cet attrait? Non assurément; mais

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 41

mais bien plutôt un Roman.... En général il ne faut point que les réflexions viennent de celui qui l'élève, il faut qu'il y soit amené de lui-même, qu'on fache les tirer de son sein, & alors elles font impression. Fixer son attention sur ce qu'il voit, sur ce qu'il entend, & le lui faire comparer avec ce qu'il a lu; le rendre attentif aux gens qu'il voit, à leur caractère, l'aider à le démêler, à le rapporter à ceux qu'il a vu tracés dans les Romans qu'il lit; voilà ce qu'on doit faire: mais si on le sermonne on l'ennuie, on le dégoûte, & il prend le Livre & le Docteur en aversion ”.

Le Père de Famille commence le 3^e. Dialogue en proposant cette question: „ Si au lieu d'un garçon vous aviez une fille à élever, vous serviriez-vous des mêmes moyens”?

On lui répond que si tous les jeunes gens étoient honnêtes & vertueux, une fille ne risqueroit rien à avoir le cœur tendre; mais que le monde étant rempli de séducteurs, on ne fait s'il ne vaut pas mieux l'élever dans la retraite

& dans l'ignorance. Le Gouverneur observe cependant que l'amour, cette passion si naturelle, naît dans le cœur le plus innocent; que s'il n'est arrêté par aucune digue, il ne sera conduit que par les sens, & qu'une fille se défendra mieux contre des attaques qu'elle connoît, que contre des pièges qu'elle ignore. Il ajoute que la lecture des Romans lui ornera l'esprit, lui apprendra à connoître les hommes & leurs devoirs; que cette connoissance peut servir à faire un choix raisonnable, & à rendre le mariage un lien heureux pour son Epoux. „Enfin, *dit-il*, des deux manières on fera bien avec des soins, mais la première en exige de si attentifs, que je crois peu de personnes capables de les avoir”. Si l'on veut garantir la vertu d'une jeune fille par une modestie fondée sur l'ignorance, il faut veiller à tous ses pas, la préserver de toute liaison intime avec ses compagnes, observer qu'il n'échappe rien dans la conversation qui puisse réveiller sa curiosité. „Lorsqu'une de ses connaissances se marie, il faut qu'elle

qu'elle rompe tout commerce avec elle — Et qui est capable de s'assujettir à tous ces soins ? Qu'on en néglige un seul, & le mal est pire que jamais. Je n'approuve point qu'une fille lise trop de Romans ; mais qu'on lui en fasse lire quelques uns, & qu'ils soient bien choisis ; qu'on l'instruisse de ce qui se passe dans le monde, & je crois qu'elle en sera plus aimable & plus estimable, au moins assurément plus prudente”.

Une nouvelle raison que l'Auteur allègue en faveur des Romans, c'est qu'ils inspirent le goût de la lecture. Si on vouloit faire, d'un jeune homme, un savant du premier ordre, ce ne seroit pas sans doute le chemin qu'il faudroit suivre, & on ne prétend pas dire non plus qu'il ne doive lire que des Romans, & des Drames, mais il faut convenir que celui qui fait goûter *Racine*, *Corneille*, *Diderot*, *Voltaire*, sera bien plus ardent à lire *Térence*, *Virgile*, *Horace*, que celui qui n'a aucune idée des charmes de la Poésie. On voit des gens qui pour inspirer le goût des Langues anciennes, à un jeune hom-

homme, lui font lire des Livres qu'eux-mêmes trouvent agréables, mais ils ne songent pas que pour goûter Tércence, Ovide, & même les Fables de Phèdre, il faut du goût, & sur-tout celui de la lecture en général.

Mais n'est-il pas à craindre qu'accoutumé à lire des Romans, un jeune homme ne veuille plus faire autre chose ? Non, car d'abord le Roman & le Drame sont étroitement unis, & qui sait goûter l'un, doit goûter bientôt l'autre; le Poëme Epique a une relation intime avec le Roman, c'est la même texture, ce sont mêmes tableaux, mêmes sentimens. Du goût des Lettres & de la Poésie naît le desir d'en connoître les règles, on accumule ses connoissances, on se forme un esprit juste & agréable, & cette justesse, cette étendue d'esprit qu'on acquiert, sert par tout, rend capable de tout. Celui qui saura bien juger un Ouvrage de génie comprendra aisément & jugera bien une affaire quelconque. J'accorde, *dit le Père de Famille*, que cela peut donner
de

de la facilité pour les affaires , mais il est sûr que cela peut en ôter le goût, & l'amour des Lettres nuit souvent à la fortune. On lui répond que l'ambition, le desir de l'aisance, sont des sentimens si puissans , qu'il est très rare qu'on s'oublie soi même par amour pour les Lettres. Quant à ces génies entraînés aux Beaux Arts, par un ascendant plus fort que tout autre motif, on auroit tort de les gêner. „ Ils peuvent devenir en écrivant les lumières & les plaisirs du monde”.

„Je ne conteste pas , *replique le Père de Famille* , la qualité de plaisir du monde que vous attribuez au Poète & au Romancier, mais c'est assurément le Philosophe, le Mathématicien, le Jurisconsulte , qui en sont les lumières”. Le Gouverneur soutient qu'autant le cœur est au dessus de l'esprit, & la vertu au dessus de la science, autant un excellent Poète est-il supérieur à ceux qui excellent dans quelque Science que ce soit. Ce ne sont ni les exemples qu'il nous propose, ni les leçons qu'il nous don-

donne, qui nous rendent meilleurs, & qui constituent son utilité, mais c'est la répétition de sentimens doux & agréables qu'un Poète de génie nous fait éprouver, qui adoucit nos mœurs, & les rend plus vertueuses.

„Mais quoi! vous mettrez un excellent Poète au dessus d'un Clarke, d'un Newton”?

„J'ai peine à dire là dessus ce que je pense, reprend le Gouverneur, on pourroit m'accuser d'être enthousiaste, mais assurément je le mets au dessus; à quoi aboutissent les grandes découvertes dans la Physique? à perfectionner l'agriculture, la navigation, &c. cela peut-il être comparé à ce qui nous enseigne à être justes, humains & vertueux”? Si la Physique découvre à l'entendement l'existence, l'immensité & la sagesse de Dieu, les sentimens que la Poésie excite en nous découvrent cette vérité au cœur; la Philosophie la démontre, la Poésie nous en pénètre”.

Voici un autre avantage que les Romans procurent, c'est d'inspirer le goût
&

& le desir de l'étude des Belles-Lettres. Cette lecture peut faire un double effet à cet égard, se'on le caractère d'un jeune homme; s'il a l'imagination vive & brillante, elle le conduira à la Poésie; & il deviendra Poète lui-même. Si au contraire, il a l'esprit tourné au sérieux, elle le menera à la Philosophie, & sur-tout à la Philosophie morale: la connoissance des mœurs, des caractères, du jeu des passions, plquera sa curiosité & l'occupera.

L'étude des Belles-Lettres conduit à une autre utilité, c'est de connoître les Langues vivantes qui nous sont étrangères; „ un Poète traduit n'est plus le même Poète pour un homme de goût, & il n'aura de repos que quand il pourra le lire dans l'Original ”.

„ Il me reste un doute, *dit le Père de Famille*, & c'est le plus grand de tous. Vous avez détaillé l'utilité des Romans; mais où en trouverez-vous qui remplissent tous ces objets, qui soient à la fois touchans, moraux, instructifs, & qui peignent la Nature telle qu'elle est? ”

Le

Le Gouverneur répond que l'excellent est rare par-tout , & qu'en effet il y a peu de Romans qui remplissent toutes les vues a proposées ; mais si l'un attendrit & inspire la sensibilité, l'autre élève l'ame, un troisième peint les mœurs & le caractère. Il s'agit ensuite , dans les conversations que ces lectures amènent , de fortifier les impressions vertueuses , & d'affaiblir celles qui pourroient devenir nuisibles. Il n'y a , selon notre Auteur, qu'une Nation , qui excelle dans ce genre, c'est la Nation Angloise ; les autres n'ont eu de bons Romans que depuis qu'on commence à imiter les siens.

„ Tant qu'on n'a connu que ceux des François , je ne m'étonne pas qu'ils aient eu tant d'adversaires. D'abord j'abandonne tous les Romans de Chevalerie, je bannis toutes les Nouvelles historiques ; ce mélange de vrai & de faux m'a toujours rebuté. Il y a cependant quelques petits Romans de ce temps assez bons à lire , & qui ont l'avantage d'exercer notre sensibilité , d'élever l'ame , & de donner du goût pour la lecture ;

re ; quoiqu'on ne doive pas s'attendre à y trouver la Nature peinte, des caractères bien frappés & des événemens à notre portée. Quant à ceux-là on peut les faire lire à un jeune homme, avec précaution cependant. Mais j'ai toujours été surpris de l'étonnante réputation que *Mrs. le Sage*, *Marivaux* & *Prévôt d'Exiles*, se sont acquis dans ce genre, & qu'assurément leurs Romans ne méritent pas. Rien n'est plus insipide que les Romans de *le Sage*. Ce n'est qu'un tissu d'avantures peu vraisemblables, inutiles à savoir, mal tissées, plus mal contées, & où l'on ne trouve nulle connoissance du cœur humain "... son *Bachelier de Salamanque* est la plus fade rapsodie que je connoisse ; son *Diable Boiteux* n'a d'autre mérite que le plan, & encore n'est-il pas de lui ; son *Gil-Blas*, qu'on estime le plus, n'intéresse point, ne fait aucune impression assez forte pour produire quelque effet".

Ce jugement nous a surpris, & nous doutons fort qu'il soit adopté par ceux qui connoissent *Mr. le Sage*. Ses Ro-

Tome XXX, Part. I. D mans

mans & surtout son *Gil-Blas*, sont estimés à juste titre. Il est vrai que son genre est de faire des portraits, plutôt que de tracer des modèles, mais on reconnoît les hommes dans tous ses tableaux. Les Romans de Mr. *Prévôt d'Exiles* ne sont guère mieux traités par notre Auteur. Il convient cependant qu'il s'y trouve quelques situations attendrissantes. „ Enfin, dit-il, Mr. *Marivaux*, avec beaucoup d'esprit, a pris une autre route, il a voulu peindre les hommes, mais qu'il y a mal réüssi! &c”.

Ces décisions nous paroissent injustes. *Marivaux* connoissoit le cœur humain, & *Prévôt d'Exiles* possédoit au plus haut point l'art de le toucher; la plupart de ses Ouvrages joignent à l'intérêt & au mérite du style, les leçons d'une morale pure, & des exemples de vertu.

L'Auteur conclut que les François n'ont de bon dans ce genre que les Contes de Mr. *Marmontel*, quelques Romans attendrissans, & enfin le plus dange-reux, mais le plus délicieux de tous, *la Nouvelle Héloïse*. C'est, dit-il, le Roman
des

des gens mariés, de l'homme sensible, dont la raison est affermie, & dont l'âge a un peu calmé les passions. Mais il répète que les Anglois seuls ont parfaitement connu l'utilité & le but de ce genre. Tous les portraits de *Fielding* sont achevés; *Misf Sydnei Bidulph* élève & attendrit l'ame; *Lovelace & Grandison*, il est vrai, ne sauroient exister qu'en idée; mais que ces Romans sont beaux dans le genre touchant, qu'ils sont propres à fortifier l'amour de la vertu & la haine du vice!

Jusqu'à présent on a rapporté à la Jeunesse les diverses utilités des Romans; ils en renferment de nouvelles à l'usage du Philosophe. Il cherche dans l'Histoire la connoissance des hommes; & il n'y a aucune espèce de Livres où les mœurs, & le génie d'une Nation & d'un siècle, se découvrent mieux, que dans les Romans qui nous en font restés.

Le Gouverneur termine cet Article, par la Réflexion suivante. „ Si on n'apprend pas (aux jeunes gens) à préférer

la vertu & l'honneur à tout , à la vie même; . . . qu'on ne leur fasse point lire de Romans, ils en tireroient des sentimens qu'on ne veut pas qu'ils aient ". Heureux le jeune homme qui en est susceptible, plus heureux encore s'il étoit guidé par un tel Maître.



ARTICLE TROISIEME.

HISTOIRE DE LA REFORMATION, OU MEMOIRES DE JEAN SLEIDAN, sur l'état de la Religion & de la République, sous l'Empire de Charles Quint , traduits de nouveau en François par PIERRE FRANÇOIS LE COUR-RAYER, Docteur en Théologie. Avec des Notes. in 4°. Tome II. pp. 502. Tome III. pp. 361. sans la Table des Matières (*). *La Haye chez F. Stantman.*

Dans

(*) Cette Table est très bien faite. Les noms pro-

DANS les deux Extraits (1) que nous avons donnés de cette excellente Traduction , nous nous sommes occupés de la Préface du Dr. LE COURRAYER & des Notes , dont il a enrichi le premier Tome. Il nous reste à dire

propres , les événemens un peu intéressans , les réflexions tant de SLEIDAN , que du Dr. LE COURRAYER , rien n'est omis ; & cependant au moyen de beaucoup de précision & par des abréviations qui n'ont rien d'embarrassant , on a su se renfermer dans des bornes raisonnables. On s'est particulièrement attaché à débrouiller la Généalogie d'un grand nombre de Princes &c. , qu'il seroit facile de confondre , & pour cet effet on a consulté des Tables , qui ont fourni des noms distinctifs , des dates , des circonstances qui ne se trouvent pas dans l'Ouvrage même. On donne à chaque Souverain un Article qui contient un espèce d'abrégé suivi de sa vie : en un mot cette Table , faite avec beaucoup d'intelligence & la plus grande exactitude , peut servir de modèle à tous ceux qui ont le courage de se charger d'un aussi pénible travail. Mr. *Du Bois* en est l'Auteur.

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXVIII. , Part. I, *Art.* VI. Part. II. *Art.* II.

54. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

dire quelque chose de celles qui accompagnent les deux derniers Volumes.

Nous recueillerons d'abord quelques unes des Remarques où le Docteur s'explique sur des matières de Théologie, & sur certaines Doctrines de l'Eglise Romaine; ensuite nous transcrirons deux ou trois Notes, où il fait le portrait de quelques hommes célèbres du XVI^e. Siècle.

I. Mr. LE COURRAYER croit que la dispute sur la Justification, qui a été un des principaux points de division entre les Catholiques & les Protestans, n'a été proprement qu'une dispute de mots, & qu'on ne s'est attaqué que faute de vouloir s'entendre. „ Les uns & les autres convenoient, que la foi en J. C. & la pratique des bonnes œuvres sont également nécessaires pour le Salut, que l'une sans l'autre est insuffisante, & qu'il est également contraire à la raison & à l'analogie de la foi, d'exclure l'une ou l'autre, comme non nécessaire à la Justification. La chaleur des contestations au commencement de ces disputes

tes fit à la vérité qu'on s'exprima quelquefois de part & d'autre d'une manière si outrée, qu'il étoit assez naturel de penser que les uns n'exigeoient aucune bonne œuvre comme nécessaire au Salut, & que les autres tenoient peu de compte de la foi. Mais, & les aveux faits en d'autres endroits de leurs Ecrits, & les limitations proposées lorsqu'on venoit à s'expliquer, démontrèrent clairement & qu'on convenoit dans l'essentiel, & qu'on ne se contredisoit ou que dans les expressions, ou que dans des idées de Logique ou de Métaphysique, qui faisoient placer la cause formelle de la Justification dans un point plutôt que dans un autre (2).”

En 1543. Calvin publia un Ecrit François sur les Reliques, pour faire voir à son siècle & à sa postérité à quoi se trouvoit réduite la Religion. Il ne faisoit mention dans cet Ouvrage que des Reliques qui lui étoient connues, & il souhaitoit que dans les autres Provinces, on fit un pareil Recueil de celles qui pourroient

D 4

s'y

s'y trouver. Du nombre de celles dont il parle sont la Crèche, les Langes, les Linges, le Prépuce, & le Sang de J. C. ou pur ou mêlé avec de l'eau; les Cru-ches des Nôces de Cana; le Vin que J. C. y changea; les Meubles de la dernière Cène que fit J. C. avec ses Apôtres; la Manne des Israélites; la Croix, le Ro-seau, les Cloux, l'Eponge, la Lance, la Couronne d'épines, la Robe, les Sou-liers, le Suaire, & les Larmes de J. C., le Lait, la Chemise, les Cheveux, la Ceinture, la Chaussure, les Peignes, & l'Anneau de la Vierge Marie; le Poi-gnard, & le Bouclier de l'Archange Mi-chel; le derrière de la Tête, la Machoi-re, la Cervelle, & le Doigt de Jean Bap-tiste; la Chaire, le Bâton Pastoral, la Chasuble, & le Cervelet de St. Pierre &c. Rien de plus sage que la réflexion que fait là-dessus notre judicieux Doc-teur. „ Il est certain, *dit-il*, que s'il y a des Reliques véritables, & qui méritent notre respect par rapport à ceux à qui elles appartiennent, il y en a une infinité de fausses, telles que la plupart de

de celles dont Calvin fait mention. Si d'ailleurs l'honneur qu'on rend aux véritables peut être superstitieux, lorsqu'il est porté à un certain excès, que doit-on penser de celui qu'on rend aux fausses, qui se rencontrent presque par-tout? Calvin n'avoit que trop de raison de condamner cet abus; & peut-être vaudroit-il mieux ne point faire une loi de ce culte, qui de l'aveu même du Concile de Trente est simplement utile, & que ce Concile ne donne point pour nécessaire, que de donner lieu à tant de superstitions, à un trafic mercenaire de Religion pour le profit temporel de ses Ministres. On peut voir, dans *Seckendorff*, un extrait des Reliques qui se trouvoient dans quelques Villes de Saxe, & qui suffit pour montrer jusqu'où alloit alors, & l'imposture des fabricateurs de Reliques, & la superstition de ceux qui ajoutaient foi à ceux qui les débitaient. Par cet extrait on voit qu'il y en avoit plus de 8000. à Leipzig, & plus de 19000. à Wittemberg (3). ”

D 5

SLEI.

(3) *Tome II. pag. 206.*

SLEIDAN dit que quelques Docteurs de Magdebourg établissoient pour règle, que toutes les Cérémonies, quoi qu'indifférentes de leur nature, n'étoient plus indifférentes lorsqu'elles étoient introduites par violence, qu'on en vouloit faire une obligation nécessaire, qu'elles autorisoient un culte fondé sur de simples opinions, ou qu'elles donnoient occasion à l'impiété. Mr. LE COURRAYEN convient que si les Cérémonies donnent infailliblement occasion à l'impiété, ou que l'impiété soit une suite nécessaire de leur observation, elles ne sont par-là même plus indifférentes, & que par conséquent elles doivent être supprimées. „ Mais, ajoute-t-il, si ce n'est que par accident qu'elles donnent occasion au mal, si on ne les rend nécessaires que de la même manière que le sont toutes les loix humaines, si on n'attache une idée de péché à leur inobservation; qu'autant que cette transgression donne du scandale, & trouble l'ordre, si l'on n'égalé pas l'obligation de s'y soumettre.

tre à celle de se soumettre aux Loix Divines, si l'autorité qui les prescrit est légitime, & enfin si on ne confond pas ces pratiques avec la Religion & la piété même, je ne vois pas pourquoi il seroit criminel de se soumettre à l'observation de ces cérémonies, & pourquoi s'en faire un scrupule. Il y a, à mon sens, autant de mal à refuser de se soumettre à ce qui est prescrit par une autorité légitime, quand il n'est point mauvais de sa nature, qu'à y mettre une confiance superstitieuse, ou à confondre la pratique de ces Cérémonies avec la Religion & la piété mêmes. Ainsi c'étoit avec raison que Mélanchton disoit, *qu'il étoit quelquefois nécessaire de tolérer quelque servitude, pourvu qu'elle ne fut pas jointe à l'impie-* (4) — Du reste,, quoiqu'on n'ait inventé les Cérémonies que pour rendre plus respectables les choses pour lesquelles on les emploie, il faut avouer qu'on les a multipliées sans discrétion, &

(4) Tom. III. pag. 32.

& qu'on leur a attribué beaucoup plus de vertu qu'il ne convenoit, & qu'elles n'ont en effet ; ce qui a servi d'une part à inspirer aux uns pour elles une confiance superstitieuse, & en même temps à les faire décrier par les autres comme portant naturellement à la superstition. Ainsi il n'est pas étonnant que Luther ait réussi si aisément à les tourner en ridicule & à les rendre méprisables. Leur conformité d'ailleurs avec plusieurs des Cérémonies Judaïques ou Payennes, a contribué encore à les rendre odieuses à ceux qui se piquent de ne vouloir qu'une Religion purement spirituelle. Et quoique des choses indifférentes en elles mêmes, puissent être employées à un culte légitime comme à un faux, sans que cela les rende criminelles, cette conformité seule peut suffire à des esprits ou prévenus ou superficiels, pour leur en inspirer du mépris ou de l'aversion. Peut-être y eût-il eu de la prudence pour cette raison à en supprimer plusieurs. Mais ce n'étoit pas le génie de ceux qui gouver-

ver-

vernoient alors , de vouloir rien céder à leurs adversaires ; & le refus obstiné d'un des partis de vouloir permettre aucune altération dans les pratiques reçues , & l'opposition de l'autre parti à se soumettre à quoique ce fût que l'Evangile ne déclaroit point nécessaire , ne servit qu'à fomentier la division , & à rendre les esprits irréconciliables (5).”

A l'occasion du refus que l'Archiduc Ferdinand fit d'accorder aux Peuples d'Autriche la Communion sous les deux espèces, fondé, disoit-il, sur l'ancienne pratique , Mr. LE COURRAYER observe que ce que Ferdinand appelloit ancienne pratique , n'étoit à parler juste que la pratique moderne, puisqu'il n'y avoit guère plus d'un siècle qu'elle avoit été rédigée en loi par le Concile de Constance. „ Et quoiqu'il y eut beaucoup plus long-temps qu'elle avoit commencé à s'introduire dans l'Eglise, comme ce n'avoit été que par une sorte de tolérance & d'exception à la loi &

(5) *Ibid.* pag. 35.

à la pratique générale, on ne pouvoit pas l'appeller proprement l'ancienne pratique. Ce nom ne convenoit bien qu'à celle qui avoit pour elle l'Institution primitive, & la possession de quatorze siècles, & à laquelle on n'avoit dérogé que par indulgence, & peut-être par une fausse interprétation de quelques endroits de l'Evangile — Quoique je sois persuadé moi-même que la réception des deux espèces n'est pas d'une nécessité absolue & indispensable; cependant puisque ces Peuples ne demandoient rien que de conforme à la première Institution, d'où pouvoit venir un refus si obstiné? Pour moi je n'en imagine point d'autre raison, sinon qu'on ne vouloit pas avouer qu'on s'étoit trompé en faisant une loi du contraire, de peur qu'on ne tirât de cet aveu des conséquences sur plusieurs autres points. Cela a pu être une bonne raison en fait de politique; mais je doute que c'en soit une en matière de Religion (6) ”.

On

(6) *Tom. III. pag. 280, 281.*

On se doute bien qu'un homme aussi modéré que l'est notre respectable Docteur, n'exclut pas les Payens de toute espérance de Salut. Mais on sera bien aise de voir de quelle manière il s'exprime sur cette question, qui a été renouvelée depuis peu.

SLIDAN dit que quelques Théologiens Protestans furent fort choqués de ce qu'un Franciscain avoit prêché que ceux qui n'avoient eu aucune connoissance de J. C., mais qui d'ailleurs avoient vécu en gens de bien, avoient obtenu le Salut, & que tel étoit le véritable sentiment de St. Paul dans le second Chapitre de son Epître aux Romains. Surquoi Mr. LE COURRAIER remarque qu'on ne voit pas ce qui choquoit si fort ces Théologiens dans cette doctrine. „ Il est vrai, *dit-il*, que ceux qui ont reçu la connoissance de l'Evangile ne peuvent parvenir au Salut que par J. C. Mais c'est faire Dieu également injuste & cruel que de supposer, qu'il veuille damner les hommes pour avoir ignoré J. C. lorsqu'il leur a été impossible

sible de le connoître. En ce dernier cas certainement la connoissance de Dieu & d'une autre vie, & la pratique des bonnes œuvres suffisent pour le Salut; & tout ce que dit l'Ecriture de l'impossibilité d'être sauvé sans J. C. suppose toujours qu'il a été possible de le connoître; & telle est assurément la doctrine de S. Paul, & des Apôtres. C'est même ce que J. C. enseigne clairement, lorsque parlant aux Juifs il leur dit Jean IX: 41. que *s'ils eussent été aveugles ils n'auroient point de péché, mais que parce qu'ils disoient qu'ils voyoient, leur péché demeurait*, & encore Jean XV: 22. que *s'il ne fût point venu, & ne leur eût point parlé, ils n'auroient point de péché, mais qu'après l'avoir vu & entendu leur péché étoit inexcusable (7) "*.

Le Sénat de Magdebourg, dans un Ecrit qu'il publia en 1549, soutint que la vérité étoit trahie non seulement par ceux qui enseignoient des faussetés, mais encore par ceux qui n'osoient pas professer

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 65

fésser & défendre publiquement la vérité connue. Notre judicieux Docteur observe là dessus que cette maxime n'est vraie qu'en l'entendant avec quelque limitation. „Car si c'étoit un devoir pour tous les hommes de professer publiquement tout ce qu'ils regardent comme vrai, tout tomberoit bientôt dans la plus grande confusion, par la liberté que chacun se donneroit de débiter ses fantaisies comme autant de vérités. C'est donc bien une obligation aux hommes, lorsqu'ils sont obligés de parler, de professer ce qu'ils regardent comme véritable. Mais ce n'est pas toujours pour eux un devoir de parler, & ce n'est une obligation pour eux que lorsque leur profession leur impose cette nécessité, ou qu'ils en sont requis par une autorité qui met les supérieurs en droit de s'instruire de leurs sentimens. Autrement ou leur devoir est de garder le silence, ou la prudence les oblige à ne le rompre qu'à propos. Il n'est donc pas toujours vrai, comme le dit le Sénat de Magdebourg, que ce soit trahir la vérité

Tome XXX. Part. I. — E que

que de ne pas faire toujours une profession publique de ce que l'on pense ; mais au contraire le silence est souvent un devoir quand on n'est obligé de parler ni par son office , ni par les ordres d'une autorité légitime (8). ”

II. On a pu voir dans notre précédent Extrait avec quelle exactitude & quelle impartialité , Mr. LE COURRAYER parle de quelques Hommes célèbres du XVI^e. Siècle, de *Mélaucton* , par ex. d'*Erasme* , d'*Oecolampade* &c. Nous avons promis d'en produire encore quelques exemples ; mais pour ne pas donner trop d'étendue à cet Extrait, nous nous bornerons à ce que le Docteur dit de *Pierre Martyr* , de *Bugenhagen* , & de *Jean Frédéric* , Electeur de Saxe.

„ *Pierre Martyr* fut un Théologien d'une grande distinction , parmi les premiers Réformateurs. Il étoit né à Florence l'an 1500. Son amour pour l'étude & pour la piété lui fit embrasser de bon-

(8) Tame III. pag. 45.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE., 1768. 67

bonne heure la vie Religieuse chez les Chanoines Réguliers de *Fiesoli*, où il croyoit trouver plus de moyens de satisfaire son goût pour l'une & pour l'autre. Après avoir passé successivement par différens postes & dignités de son Ordre, la lecture qu'il fit des Livres de Bucér, de Zwingle, & de quelques autres Réformateurs, lui ayant inspiré du penchant pour leurs opinions, & la crainte de se voir poursuivi par l'Inquisition pour ce sujet, firent qu'il passa d'abord en Suisse, & de là à Strasbourg, où, à la recommandation de Bucér, il fut fait Professeur des Saintes Lettres, & où il se maria pour ne laisser aucun doute sur sa conversion. Il fut rappelé depuis en Angleterre pour y répandre les nouvelles doctrines. Mais obligé d'en sortir sous le Règne de Marie, il repassa à Strasbourg, où on lui rendit son office de Professeur. Mais comme il se trouvoit plus de penchant pour l'opinion de Zwingle sur l'Eucharistie, que pour celle de Luther, les chagrins qu'on lui suscita le forcèrent d'accepter l'invitation

tation qu'on lui fit à Zurich, où il fut reçu au nombre des Professeurs, & où il mourut quelques années après, le 21. de Novembre 1562., après avoir assisté au Colloque de Poissy, où sa réputation de doctrine & de modération l'avoit fait inviter par la Reine Catherine de Médicis, & par le Roi de Navarre. Ses Ecrits n'ont rien diminué de sa réputation, & il faut avouer que c'étoit un Ecrivain, qui à beaucoup d'érudition pour le temps joignoit beaucoup de méthode, de clarté & de pénétration. On peut voir dans la I. Partie du Tome III. du *Scrinium Antiquarium* du Dr. Gerdes, N. 1. sa Vie écrite par *Josias Simler*, qui la publia à Zurich l'année 1563, c'est-à-dire l'année d'après la mort de Martyr ”.

Jean Bugenhagen étoit né en 1485. en Poméranie, d'où lui a été donné le nom de *Pomeranus*. Après ses études faites à Grypswald, il eut le soin d'une Ecole à Treptow; après quoi ayant été admis à la Prêtrise, il fut chargé du ministère de la Prédication. La lecture des Livres de Luther lui ayant ensuite don-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 69

donné du goût pour ses opinions, il vint à Wittemberg dès l'an 1521., pour s'instruire de plus en plus de ses dogmes. Quelque temps après il fut choisi pour un des Ministres de cette Eglise, qu'il servit pendant 36 ans. Il n'y fut pas néanmoins tellement attaché que ses travaux y fussent bornés. Car il fut appelé en divers endroits pour y établir la nouvelle Réforme. Enfin de retour à Wittemberg, épuisé de fatigues & de maladies, il y mourut au mois d'Avril 1558., âgé de près de 73 ans, avec la réputation d'un homme de bien & fort savant ”.

Jean Frédéric Duc de Saxe, mourut le 21. de Février 1554., avec la réputation d'un Prince rempli de Religion & de piété. En effet il est visible par toute sa conduite, que dans toutes les circonstances où il se trouva, il avoit agi principalement par des motifs de Religion. Sa fermeté dans le parti qu'il croyoit juste, sa résignation dans ses adversités, le refus qu'il fit des offres les plus avantageuses plutôt que de rien faire contre

sa conscience, ses charités & ses libéralités dans le temps même de ses malheurs, son attention à la pratique constante de ses exercices de piété au milieu des affaires les plus tumultueuses, en un mot toute la teneur de sa vie dans l'une & l'autre fortune, doivent le faire regarder comme un Prince très vertueux, & qui méritoit le mieux la prospérité, si elle pouvoit jamais être regardée comme la récompense propre de la vertu. Il a pu être dans l'erreur à quelques égards, & il avoit certainement un dévouement trop aveugle pour Luther, & un attachement trop opiniâtre à ses propres idées. Mais du moins ses intentions ont toujours paru très droites, & la pureté de sa vie a toujours répondu à celle de ses intentions ”.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 71



ARTICLE QUATRIEME.

EXTRAIT DES OEUVRES de Mr.
GELLERT, contenant ses *Apologues*, ses *Fables*, ses *Histoires*, ses
Contes, & ses *Allégories*, traduit
de l'Allemand en François par Mr.
TOUSSAINT. 2 Volumes petit in
8°. pp. 444. A Züllichow aux dé-
pens de la Maison des Orphelins &
de Fromman 1768.

Tout promet à cette Traduction le
plus heureux succès, les talens su-
périeurs de Mr. GELLERT, sa célébri-
té, & le nom de Mr. TOUSSAINT,
connu si avantageusement par l'esprit &
le goût qui règnent dans ses Ecrits. On
avoit traduit quelques unes de ces Fa-
bles & de ces Histoires, mais on en
trouve ici la Collection entière. Ce n'est
pas le seul avantage qu'elle offre. Mr.
TOUSSAINT réunit quand il veut la

fidélité à l'élégance; cependant on voit avec surprise que souvent il s'en écarte par système, & qu'il viole, sans scrupule, la plupart des loix qu'un Traducteur s'impose. Il rend compte, dans une Préface assez étendue, des changemens qu'il s'est permis, & des motifs qui l'ont guidé. Il y distingue d'abord „ deux sortes de Traductions fort différentes les unes des autres. Celles des ouvrages scientifiques qu'il faut rendre pour ainsi dire mot à mot; il n'y a aucun mérite à celles-là, c'est du travail à tant la feuille; aussi sont-ce les manœuvres de la littérature qui les entreprennent *pro fame*: & celles des ouvrages de goût qui sont plus d'honneur & qu'on peut entreprendre *pro fama*, parce que pour s'en bien acquitter, il faudroit avoir non seulement autant de génie que l'Auteur, mais encore l'avoir de la même teinte”. Il nous paroît que le mérite de ces deux sortes de Traductions ne diffère que dans le genre, s'il faut avoir du goût pour bien rendre les Fables de Mr. GELLERT, il faut des

con-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 73

connoissances & de l'habileté pour bien traduire *l'Essai sur l'Entendement humain*.

Une Traduction littérale, dit avec raison Mr. TOUSSAINT, n'en est que plus infidèle, la combinaison des mêmes mots n'exprimant pas les mêmes idées dans deux Langues différentes ; voilà pourquoi un ouvrage de goût ne sauroit passer d'une Langue dans une autre sans souffrir quelque altération. „ Il faut conserver à chaque pensée sa force & sa couleur, mais il en faut quelquefois modifier les nuances.

Malgré sa répugnance & ses scrupules sur les Traductions, en voilà une qu'il entreprend ; comme quelqu'un qui par le mérite piquant d'une Belle perd sa froideur & son goût pour le célibat. „ J'épouse volontiers Mr. GELLERT, sur-tout en apposant au contrat les clauses que je viens d'énoncer, que de ma part ma Traduction sera libre ; & que l'Auteur de son côté voudra bien ne pas s'en formaliser, au moyen de la protestation que je fais que les légers change-

mens que je m'y permets ne sont pas des improbations de son Texte, mais des compensations aux pertes qu'il pourroit faire, si dans les endroits, dont tout le mérite est dans la diction, je manquois de tours pour les rendre équivallemment. Par ce même motif, j'étends ma licence jusqu'à supprimer, quelquefois même jusqu'à ajouter une phrase, s'il le faut, & cela surtout dans les moralités. Quand la pensée de l'Auteur m'en a occasionné une à moi-même, je ne l'ai pas voulu laisser perdre". Nous ignorons si Mr. GELBERT a signé tous les articles du contrat, & si sa délicatesse n'est point blessée, de l'espèce de communauté de biens énoncée dans la dernière clause. Quoiqu'il en soit, pour donner une preuve des talens de Mr. TOUSSAINT, nous allons transcrire deux Apologues, un Conte & une Allégorie.

JUIN, AOÛT, SEPT., 1768. 73

APOLOGUE XXV.

Le Singe.

„ Un jeune Singe qu'un Tailleur venoit d'habiller d'un juste-au-corps bien bigarré , bien bariolé , n'eut rien de plus pressé que de s'aller voir dans un miroir. Mais en vérité , dit-il , je suis assez bien comme cela : c'est dommage qu'on ne s'en soit pas avisé plutôt. Ce petit Fritz , le Fils de mon Maître , qui fait le poupart , n'est pas mieux mis. Venez , dit-il à l'Enfant , mon beau Gentilhomme , venez vous poster à côté de moi devant la glace. Le premier mouvement est rarement faux : le Singe eut d'abord horreur de lui même , mais l'amour propre qui vint à son secours , lui faisant croire qu'il s'étoit trompé , il composa son visage , enfonça son chapeau , rajusta sa perruque , & avec tout cela n'atteignit pas à l'air naturel & agréable de son jeune Maître. La glace rendoit l'objet tel qu'elle le recevoit , un visage laid , hérissé de poils , & affublé d'un

d'une perruque mal peignée. L'Enfant sourit avec dédain. Eh ! non non, dit le Singe, c'est le miroir qui a tort, je ne suis pas si ridicule que vous croyez. Là dessus il dit force injures au miroir, la glace apostrophée de trop près se ternit, & ne rendit plus l'image du Singe. Vous voyez bien, ajouta-t-il en tirant avantage de cette circonstance, que la glace ne vaut rien, on ne s'y voit seulement pas.

Le petit Fritz alla bien vite conter cette aventure à son Gouverneur. Celui-ci, qui se servoit de tout pour l'instruction de son Elève, en prit occasion de lui dire : à la place du miroir mettez la vérité ; elle montre au sot sa sottise : mais le sot, qui n'aime pas à se voir, met au devant des préjugés, des raisonnemens gauches, des apologies tirées de l'exemple ; cela fait, il n'y voit plus distinctement & il se persuade qu'elle est obscure."

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 77

A P O L O G U E XVIII.

Le Cheval & l'Ane.

„ Un noble Courfier dont les yeux étincelans annonçoient le courage , marchant content de son allure & fier du Cavalier qu'il portoit, broncha une fois par trop de feu. Il n'y en a aucuns de si parfaits à qui la chose ne puisse arriver. Un Ane nonchalant le vit & sourit. On ne me pardonneroit pas, dit-il, d'en faire autant. -Je marche des journées entières sans qu'il m'arrive de trébucher. Je le crois bien, dit le Cheval qui l'entendit. Lâche Animal qui vas toujours terre à terre , il te fieroit bien de faire les mêmes fautes que moi : tu ne les fais ni ne les peux faire.

C O N T E XIX.

Le Père mourant.

„ Un Homme avoit deux Fils.
Paul

Paul, garçon d'esprit, & George, s'ôt s'il en fut jamais. Le pauvre Père sentant approcher sa fin, dit à Paul en le regardant tristement : mon Fils je suis tourmenté d'une idée affligeante. Tu as de l'esprit, que deviendras-tu dans le monde ? Il faut que tu vives comme un autre. Tiens, j'ai dans cette cassette que tu vois douze mille ducats : prends la, je te la donne, & te défens de partager avec ton frère. Le Fils surpris de cette préférence fit, en bon frère, ses représentations. Mon Père, dit-il, si vous me faites un tel avantage, que restera-t-il à mon frère George ? George ? reprit le Père : ah ! je ne suis pas inquiet sur son compte. Il est si bête qu'il ne peut pas manquer de se faire vivre."

Il y a dans l'Original *il est si bête qu'il ne sauroit manquer de parvenir*. Nous aurions préféré cette Traduction littérale au tour que Mr. Toussaint a choisi.

A L L E G O R I E II.

Le Voyage.

„ Un Roi fit publier à son de trompe que tous ceux qui par la suite désireroient des emplois à la Cour , pour se mettre en état de les remplir utilement commençassent par voyager un certain nombre d'années. Il devoit défrayer les Voyageurs ; & en attendant il fit distribuer *gratis* des Cartes Géographiques par-tout dans ses Etats.

La loi étoit la plus claire du monde. Cependant comme chacun n'aimoit pas à voyager , on vint à bout d'y trouver de l'obscurité. A force de gloses & de commentaires elle devint problématique, & dès lors chacun fût le maître d'y donner le sens qu'il voulut. L'amour propre & la paresse dictèrent les interprétations.

On jetta les yeux sur les Cartes , & la plupart , sans avoir rien fait de plus , s'imaginèrent avoir en effet voyagé. D'autres

tres firent des préparatifs, louèrent des voitures, achetèrent des malles & des valises, & cela fait, crurent avoir satisfait à l'ordonnance du Prince. Il y en eut de plus résolus qui se hasardèrent à faire quelques lieues, mais qui bientôt revinrent sur leurs pas. Cinq ou six firent la tournée qu'exigeoit la loi: mais beaucoup d'autres, sous prétexte de ne pas obéir à demi, firent beaucoup plus qu'elle n'ordonnoit. Ils évitèrent les grands chemins, les belles contrées, les campagnes agréables, marchèrent dans des sentiers étroits, semés de pierres, d'épines & de trous; & pour rendre encore leur marche plus pénible, portèrent sur leurs épaules, le long de la route, de lourds fardeaux, s'imaginant que plus ils reviendroient exténués & malades, plus seroient-ils récompensés. Ils observèrent sur-tout de faire eux mêmes les frais du voyage, & de ne pas profiter des offres du Roi, qui consentoit à les défrayer. Personne cependant ne demandoit avec tant de confiance que ceux qui n'avoient pas fait

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 81

fait un pas. Il leur falloit, au moins, des remises d'argent pour pouvoit continuer leur route.

Que voilà, dira quelqu'un, un Conte mal imaginé! A quoi cela ressemble-t-il? Est-ce qu'il arrive rien de pareil dans le monde? Les hommes ne sont nulle part si imbécilles que l'Auteur les suppose. Un peu de patience, Lecteur, attendez pour prononcer que vous ayez examiné, s'il n'arrive rien de semblable parmi les Chrétiens ”.



ARTICLE CINQUIEME.

ME'MOIRE SUR LES FINANCES
ET SUR LE COMMERCE DE
L'ANGLETERRE. Ouvrage at-
tribué à Mr. GRENVILLE, Mi-
nistre d'Etat, chargé de l'Admi-
nistration des Finances dans les
années 1763, 1764, & 1765.
Traduit de l'Anglois, & augmen-
Tome XXX. Part. I. F 10

té de *Notes*, de *Sommaires*, & d'une *Table des Sommaires*, ainsi que d'un *Avertissement* & d'une *Introduction*, qui donnent une idée de la nature des Fonds, du Revenu, & des Dettes de l'Angleterre, & une *Analyse du Mémoire*, qui est suivie de l'état de la dette nationale au 5. Janvier 1767. *Leide*, chez *Elie Luzac*, grand in 12. de 248. pp. sans l'Avertissement qui en a 8, & l'Introduction qui en a 66.

Dès que ces Mémoires parurent en Angleterre, on les attribua universellement à Mr. GRENVILLE; & s'il avoit pu rester quelques doutes là-dessus, le silence de ce Seigneur auroit suffi pour les dissiper. Le Traducteur François a donc pu sans indiscretion nommer l'Auteur que tous les Anglois reconnoissent, & dont l'Ouvrage, d'ailleurs, n'étoit point de nature à être défavoué. Mr. GRENVILLE avoit déjà publié quelques Ecrits pour justifier son Admi-
nistr-

nistratation; mais il a rassemblé dans celui-ci tout ce qu'il avoit de plus fort à dire pour sa défense. Ce qui rend surtout cet Ouvrage précieux, c'est qu'on y trouve le développement le plus clair & le plus complet des Finances de l'Angleterre. Les calculs & les raisonnemens s'y sont pressés sous la plume de l'Auteur, sans qu'on y remarque ni confusion, ni désordre. On y admirera au contraire beaucoup de régularité & de suite, des vues lumineuses sur l'Impôt en général, & des notions qui ne se trouvent point ailleurs sur le Commerce de la Grande-Bretagne. La Traduction est très bien faite. L'habile Homme à qui on la doit, a lui-même profondément étudié les matières que traite son Auteur; & afin de rendre l'Ouvrage de Mr. GRENVILLE plus utile encore, il l'a fait précéder d'une excellente *Introduction*, où il a rassemblé avec beaucoup d'ordre & de clarté, les premières notions qu'il faut avoir du revenu de l'Angleterre, pour n'être arrêté sur rien dans la lecture de ce *Mémoire*. Il ne restoit

qu'à expliquer quelques mots, qui pourroient embarrasser ceux auxquels ces matières ne sont pas familières : c'est ce que l'Editeur de Leyde a fait dans un *Avertissement*, plein de remarques instructives, & qui peut être regardé comme un précis de l'Introduction.

Nous nous bornerons à présent à donner la substance de ces deux intéressans morceaux, sc. l'*Introduction* & l'*Avertissement*: le *Mémoire* même de Mr. GRENVILLE fera le sujet d'un second *Extrait*.

L'Angleterre a, comme tous les Etats, ses besoins, & pour y subvenir, des Revenus. Les besoins sont de deux sortes: l'une comprend les paiemens annuels qu'il faut faire en vertu des dettes contractées par l'Etat; l'autre comprend les dépenses qu'exige la nécessité publique pour la sûreté & l'entretien de l'Etat.

Les Revenus forment des fonds qui pris ensemble constituent la Caisse ou le Trésor de la Nation: cette Caisse se nomme l'*Ecbiquier*. Les Juristes distinguent le Revenu de l'Angleterre en ordinaire

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 85

naire & en extraordinaire. Par le Revenu ordinaire ils entendent l'ancien patrimoine de la Couronne ; son produit est actuellement très peu considérable : il se divise en Revenu Ecclésiastique , & en Revenu séculier. Le premier comprend la garde du temporel des Evêchés vacans, & les *Annates*, c. à. d. le produit entier de la première année des Bénéfices. Le Revenu séculier ordinaire est formé de quatorze branches , dont l'énumération nous meneroit trop loin. Nous dirons seulement un mot de quelques Droits Royaux , qui ont quelque chose de singulier. „ Les Poissons royaux , c. à. d. la Baleine & l'Esturgeon , appartiennent au Roi lorsqu'ils sont échoués sur les Côtes ; avec cette réserve qui paroîtra aujourd'hui assez originale par rapport à la Baleine , c'est que la tête seulement doit être portée au Roi, la queue étant destinée à la Reine. *De Sturgione observetur quod Rex illum habebit integrum : De Balena vero, sufficit si Rex habeat caput , & Regina caudam.* On voit dans les anciennes Annales une

raison de ce singulier partage : c'étoit pour que la Garderobe de la Reine fut suffisamment fournie de côtes de Bajelines ”.

Anciennement le Roi s'employoit de tous les vaisseaux & effets échoués. On croyoit dans des siècles de barbarie, que la perte d'un bâtiment entraînoit celle de la propriété. Des loix plus humaines l'ont assurée non seulement aux héritiers, mais même aux représentans, en quelque temps qu'ils viennent la réclamer. Mais, observe avec raison l'Auteur de l'Introduction, „ n'est-il pas surprenant que dans un Royaume où les Souverains ont fait, par principe d'humanité, un sacrifice si généreux de leurs droits, il y ait encore des Côtes très étendues, sur-tout dans la partie du Sud-Ouest, où la cruelle avidité des habitans se fasse plus redouter des navigateurs que les gouffres prêts à les engloutir ? On fait cependant quatre fois l'année, dans les Paroisses & les Chapelles, sur toute cette Côte, une lecture publique de la Loi de 1714., qui recommande

de

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 87

de & ordonne le traitement le plus humain & le plus charitable pour les naufragés , & pour leurs bâtimens & effets ”.

Les Trésors trouvés en terre appartiennent au Roi. Mais il faut qu'ils aient été enfouis; car un trésor qui auroit été abandonné ou perdu , & que l'on ramasseroit sur terre , ou que l'on retireroit du fond des eaux , appartiendroit à celui qui auroit eu le bonheur de le trouver. ,, On donne pour raison de cette différence, qu'un homme, qui cache son trésor, n'a pas l'intention d'en laisser la propriété à d'autres, & que s'il meurt sans l'avoir réclamé & sans avoir dit son secret , il est à présumer qu'il n'a voulu en gratifier personne , ce qui autorisée la Loi à le joindre au revenu royal; au lieu qu'un trésor jetté à la mer ou laissé sur la surface de la terre , est un abandon de propriété qui fait rentrer la chose dans la masse commune des biens, où elle doit appartenir au premier occupant , pourvu que personne ne paroisse pour la réclamer comme chose perdue

par accident. Anciennement on trouvoit plus fréquemment qu'aujourd'hui des trésors cachés dans le sein de la terre: c'étoient les richesses enfouies par les Romains & les Peuples qui habitoient les pays de leur domination; lorsqu'ils furent chassés par les Nations Septentrionales, & qu'ils comptoient retrouver, s'ils eussent pu chasser à leur tour ces envahisseurs, & les repousser dans leurs déserts. Les Généraux vainqueurs, informés de la valeur de ces trésors cachés, décernèrent les plus grièves peines contre ceux qui voudroient se les approprier. Autrefois on étoit puni de mort en Angleterre, quand on céloit au Roi la découverte d'un trésor: aujourd'hui ce délit n'expose plus qu'à une amende avec emprisonnement".

Ces Droits & divers autres constituoient le revenu perpétuel de la Couronne. Elle avoit outre cela un revenu annuel ou plutôt occasionnel, c. à. d. dont elle ne jouissoit que quand il lui étoit accordé sur la demande qu'elle en fai-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 83

faisoit à la Nation. Mais comme elle a successivement aliéné tous ces Droits, on a été obligé de lui former une nouvelle espèce de revenu. C'est celui qu'on appelle le Revenu extraordinaire, & auquel on donne communément le nom de Subside. Ce Subside est réglé par les Communes de la Grande-Bretagne assemblées en Parlement, c. à. d. par la Chambre Basse. Lorsque les articles & la somme du Subside y sont arrêtés, cette Chambre délibère en grand Comité sur les moyens de le lever. Quoique ce soit particulièrement l'affaire du Chancelier de l'Echiquier de trouver ces moyens, il est libre à chacun des Députés qui composent la Chambre, de proposer ceux qu'il peut avoir imaginés. On n'attend pas ordinairement que l'arrêté de la Chambre sur cet objet soit passé en Loi par le concours de la Chambre haute, & l'approbation du Roi. Le Ministère commence aussi-tôt à négocier les emprunts, & personne ne fait difficulté de traiter avec le Gouvernement sur le crédit de ce simple arrêté, & de

lui faire même des avances d'argent très considérables.

Le Subside est composé des taxes *annuelles*, & des taxes *perpétuelles*. Les premières sont celles des terres, & le droit sur la drèche dans lequel sont compris ceux des autres boissons. Ces taxes sont destinées à payer les dépenses qu'exigent annuellement l'entretien & la sûreté de l'Etat. Les taxes perpétuelles sont le droit de douane, le droit d'accise, le droit sur le sel, le droit sur le port des lettres, le droit de contrôle, le droit sur les maisons & fenêtres, le droit sur les permissions nécessaires aux carosses de place, & enfin le droit sur les offices & pensions. Le produit net de ces huit branches de revenu perpétuel, toutes les charges de recette & de régie étant prélevées, se monte à sept millions 750000 livres sterling. Cette somme sert principalement au paiement des intérêts de la dette nationale. On sait que cette dette a pris naissance dans les efforts extraordinaires, par lesquels il fallut soutenir le nouveau système politique

rique adopté à la suite de la révolution. Des guerres ruineuses sur le continent de l'Europe, des Alliés foibles & avides multiplioient à l'infini les besoins du service annuel. Il n'étoit ni prudent, ni peut-être praticable, d'imposer chaque année des taxes suffisantes pour de si énormes dépenses. On crut voir moins d'inconvéniens dans la méthode d'anticiper sur les revenus de la postérité, en faisant de gros emprunts pour satisfaire aux besoins présens, & en n'imposant des taxes qu'autant qu'il étoit nécessaire pour payer le montant des intérêts; ce qui convertissoit en une sorte de propriété commercable la portion que chacun avoit dans le capital. Tel fut le premier fondement de cette dette sur lequel on a pris tant de plaisir à bâtir, que l'édifice élevé beaucoup trop haut, menacé d'écraser un jour la Nation & de la couvrir de ses ruines. „ La dette nationale étoit en 1767. de cent quarante & sept millions 974564. liv. sterling (1). Cette somme

(1) Cette somme calculée en livres tournois.
sur

immense est due à la Banque, à la Compagnie du Sud, & à la Compagnie des Indes. La plus grande partie est à 3. pour cent, & le montant de ces intérêts & autres charges annuelles va à cinq millions 192617. liv. sterl. (2).

Les

sur le pied du change du 30 Octobre 1767., qui étoit à $31\frac{1}{2}$, se monte à trois milliards, trois cents soixante & quinze millions, cinq cents soixante & dix-huit mille, cinq cents soixante & treize livres.

(2) Si l'on compte avec cette somme les huit cents mille livres de la Liste civile, dont nous parlerons plus bas, les charges annuelles se trouveront être de 5,992,617 livres. Cette somme, en livres tournois, est de *cent trente six millions, sept-cents deux mille, huit-cents soixante & sept livres*. Ce sont les charges annuelles seules, c'est-à-dire indépendamment des dépenses ordinaires & extraordinaires de chaque année, lesquelles se sont montées sur le tableau du Subside de 1767. à 8,908,728 livres sterlings, ce qui fait *deux-cents trois millions, deux-cents vingt-quatre mille, huit-cents quarante-quatre livres tournois*. Ainsi les charges annuelles de l'Angleterre, ajoutées à ses dépenses annuelles en temps de paix, peuvent se

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 93

Les richesses des particuliers se sont accrues, il est vrai, avec cette dette, à un degré prodigieux; mais cet accroissement n'est qu'idéal. Il y a de grandes fortunes en Angleterre: où est l'argent? dans les fonds, soit; cependant ces fonds ne sont que du papier. Il est vrai, mais ils ont leur sûreté dans la foi du Parlement. Assurément, elle n'est point équivoque. Mais quel est le gage donné pour appui à cette sûreté? Ce sont les terres, le commerce, l'industrie. S'il en est ainsi, on peut donc conclure que la vraie valeur des terres, du commerce & de l'industrie est diminuée exactement du montant de toute la dette nationale dont ils sont le gage. Voici cette proposition rendue sensible. Si *Appius* jouissant d'un revenu de 100 liv. sterl. est obligé de payer 50 liv. d'intérêt à *Ba-vius* son créancier, il est clair, que la moitié du bien d'*Appius* appartient à *Ba-vius*.

se monter à trois-cents trente-neuf millions, neuf-cents trente-sept mille, sept-cents onze livres tournois.

ains. *Appius*, débiteur, n'est que le gardien de la moitié de son revenu au profit de *Bacius*, & *Appius* est d'autant plus pauvre, que *Bacius* est plus riche. La richesse de la masse de tous les créanciers de l'Etat, consistant dans une certaine portion des taxes nationales, plus les créanciers sont riches, plus l'Etat doit être pauvre. On a donc raison de dire que l'accroissement de la richesse des particuliers n'est qu'idéal. Car plus le débiteur devient pauvre, moins le créancier est assuré de ses fonds".

Le seul avantage que l'on puisse trouver dans une dette nationale, c'est la facilité qu'elle donne à la circulation des richesses, leur signe représentatif étant d'un transport encore plus aisé que l'argent, & rapportant toujours quelque profit dans le porte-feuille du possesseur. Il faut qu'un Peuple commerçant ait une dette; mais il est très difficile d'en fixer la proportion (3).

On

(3) „ Il seroit d'autant plus difficile de fixer cette proportion, qu'on ne peut concevoir sur aucun

On peut se contenter de dire que la dette de l'Angleterre, dans son état actuel, est à une distance prodigieuse de tout calcul de profits de commerce, & qu'elle entraîne des inconvéniens de la plus sinistre conséquence. Les fortes taxes que supportent toutes les choses de première nécessité, font un tort infini au commerce & aux manufactures, en haussant le prix & de la main d'œuvre & de la matière première. Il passe annuellement aux Etrangers propriétaires d'un tiers de cette dette, des sommes immenses en intérêts. „La dette est due à la Banque, à la Compagnie du Sud, & à la Compagnie des Indes; & ces Sociétés sont redevables de la valeur de cette dette en grande partie à des Etrangers: de sorte que la Nation Angloise paie, pour ainsi dire, un tribut annuel aux Etrangers, suivant la part que ceux-ci ont dans les cinq millions d'intérêts,

en principe raisonnable la nécessité qu'un Etat ait une dette commerciale ou non." *Cette note est*
apparemment de l'Editeur de Leyde.

térêts , que le Peuple Anglois doit annuellement contribuer pour acquitter ses engagements. Or comme c'est en grande partie le gain , produit du commerce avec l'étranger , qui doit le mettre en état d'y satisfaire , il est visible que si les charges font hausser le prix des choses & de la main d'œuvre , cette source pour l'acquit des dettes diminuera insensiblement." Si l'on veut attirer les Créanciers étrangers en Angleterre , pour qu'ils y consomment leur argent , on n'y parvient qu'en leur accordant des privilèges déraisonnables ; & si tous les Créanciers sont regnicoles , il en résulte l'abus de l'inégale distribution des taxes , le porte-feuille ne payant rien & recevant tout , tandis que la charrue & l'industrie sont écrasées sous le poids des charges publiques. Enfin les vraies forces de l'Etat sont épuisées par cette anticipation de ses ressources : il ne les trouveroit plus dans un besoin pressant , où il faudroit assurer sa défense. „ A tous ces égards la dette est un fardeau très onéreux pour l'Angleterre. Char-

gée d'un paiement annuel, qui surpassât même les dépenses qu'exigent l'entretien & la sûreté de l'Etat, elle se trouve dans la situation de devoir tirer d'un Royaume ce qui suffiroit à en entretenir deux de même nature & de même force, non compris le capital d'où résulte cet excès. Il est vrai que les conquêtes faites au moyen du capital dont il est résulté, sont considérables; mais tous les avantages que les Anglois acquièrent par les Armes & le Commerce, tournent en grande partie au profit des Etrangers, qui participent par des avances à leurs opérations & à leurs entreprises, de sorte que l'Anglois est en partie uniquement l'employé des Nations, qui le mettent en état d'agir, & pour lesquelles il s'endette au delà de ses forces naturelles.

Le produit de toutes les taxes formoit, dans l'origine, des fonds séparés & distincts. Comme ils se multiplioient trop & qu'il s'y mêloit de la confusion, on a jugé à propos d'en réduire le nombre, & de n'en faire que quatre

Tome XXX. Part. I. G fonds

fonds particuliers, qui sont connus sous les noms de *fonds aggrégé*, *fonds général*, *fonds de la Compagnie du Sud*, & *fonds des droits consolidés*, que l'on désigne aussi par *fonds d'amortissement*. Cette opération a commencé en 1716., qui est l'époque généralement assignée à la création du fonds d'amortissement. Chacun de ces fonds sert de sûreté aux autres ; & les intérêts qui n'étoient assis que sur telle ou telle taxe, ont aujourd'hui pour hypothèque toutes les taxes qui composent chacun des quatre fonds ; le tout, sous la garantie du Parlement, pour les non-valeurs. Mais il faut observer que „ c'est très improprement qu'on s'est servi dans les emprunts des termes d'hypothèque & de garantie, qui n'ont de force réelle que dans les contrats entre particuliers, & qui produisent en cas d'inexécution tout leur effet ; ce qui ne pouvant avoir lieu contre un Etat, en n'auroit point dû employer ces expressions, qui ne peuvent jamais chez aucune Nation, signifier autre chose qu'une assignation sur une ou plusieurs bran-

branches des revenus publics , assignation qui ne laisse aux Créanciers que la voie des plaintes ou des représentations en cas d'inexécution ”.

Les Taxes qui remplissent les trois premiers fonds, rendent toujours au delà de leur objet : leur surplus sert à former le quatrième, qui est le fonds d'amortissement, & qui est à la disposition du Parlement. Il consiste dans plusieurs droits récents, & dans des surplus d'anciens droits. Il sert à payer les intérêts de certains capitaux anciens, & ceux des emprunts pour lesquels les droits récents ont été créés. Le fonds d'amortissement reprend aussi dans le subside de chaque année ce qu'il a avancé pour remplir les *deficit* des octrois & les non-valeurs des fonds de l'avant-dernière année; c. à. d. que le fonds d'amortissement de l'année 1767. prend, dans le subside de 1767., ce qui lui a été pris pour rendre à l'année 1766. les avances que celle-ci a faites pour compléter les *deficit* & les non-valeurs de 1765. Lorsque le fonds d'amortissement

a satisfait au paiement de tous les droits, annuités & charges auxquelles il est affecté, le résidu est ce qu'on appelle *surplus du fonds d'amortissement*. Mr. GRENVILLE en parlera fort amplement dans son Mémoire.

L'Auteur de l'Introduction explique ensuite ce que c'est que la *Liste Civile*. C'est le revenu propre du Roi, qui lui est octroyé à son avènement à la Couronne pour toute la durée de son Règne. „ Ci-devant diverses taxes étoient affectées directement au paiement de ce revenu. De ce nombre étoient certaines branches de l'accise & des douanes, les postes, les permissions de vendre du vin, les rentes de quelques terres qui restent à la Couronne, les droits des aînés de justice, les saisies, & une annuité de 120000 liv., on y a ajouté depuis le droit sur les offices & pensions. Tous ces articles, sous le dernier Règne, ont produit quelquefois un million de livres sterl., mais il falloit qu'ils ne rendissent jamais moins de 800000 liv., & le Parlement étoit obligé de suppléer

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 101

à ce qui s'en feroit manqué. Lorsque George III. a monté sur le Trône , il a consenti à recevoir pour ce revenu une somme fixe de 800000 livres. Les droits ci-dessus énoncés ont été réunis à ceux qui forment le fonds aggrégé ; c'est ce fonds qui est chargé du paiement de la liste civile , par préférence à toutes les dettes de l'Etat , auxquelles il est d'ailleurs hypothéqué , & il doit la payer par quartiers. Sur ces 800000 liv. le Roi payoit trois annuités, dont le montant étoit de 77000 liv. savoir, 50000 à sa Mère la Princesse de Galles, 15000 au Duc de Cumberland son Oncle , & 12000. à la Princesse Amélie sa Tante. Il a hérité d'une partie de cette somme par la mort du Duc de Cumberland. Lorsqu'il a fallu fixer un revenu aux trois Princes ses Frères , le Parlement a chargé pour cet objet le fonds aggrégé d'une somme de 24000 liv. La mort du Duc d'York a réduit cette charge à 18000 liv. On prétend que la Nation gagne 100000 liv. sterl. chaque année par l'arrangement fait au

commencement du présent Règne pour la liste civile ”.

„ Le Roi paye sur la liste civile toutes les dépenses de sa Maison, les appointemens des Ministres & des Bureaux, ceux des Ambassadeurs, ceux des Juges, la Maison de la Reine, celle de ses Enfans, les dépenses de sa cassette, les services secrets, les pensions, & enfin les annuités de la Princesse sa Mère & de la Princesse Amélie sa Tante, Toutes ces charges étant très fortes, on peut aisément croire que la liste civile est considérablement arriérée. Suivant l'opinion générale, il ne faudroit guère moins de 600000 liv. sterl. pour rendre aujourd'hui ce revenu liquide. Le Parlement a déjà fait plusieurs fois des efforts pour le libérer. Il octroya dans cette vue en 1725. un emprunt d'un million sterl., pour la sûreté & les intérêts duquel on créa un droit de 6 den. par livre sur les pensions ”.

„ Le Roi touche encore un revenu qui lui a été octroyé sur l'Ecosse pour toute

la

durée de son Règne ; & la Maison du Prince, son Fils aîné , est défrayée par le revenu du Duché de Cornouailles, qui lui appartient aussi-tôt qu'il est nommé Prince de Galles ”.

„ La liste civile remplace & représente le revenu ordinaire ou ancien des Rois d'Angleterre, avec cette différence que le revenu étoit héréditaire, & qu'il faut que la liste civile soit octroyée à chaque nouveau Roi par son Parlement ; ce qui ne manque jamais de se faire dans la session qui suit son avènement au Trône. Le revenu de la liste civile ne suffit guère que pour assurer au Roi une convenable indépendance ; mais sera-t-on surpris de le voir si puissant , au milieu de toutes les entraves que la constitution donne à son autorité , quand on saura qu'il dispose de trois millions annuels en places à vie, à sa Cour, dans les Armées de terre & de mer, dans l'Eglise, dans les Tribunaux, & dans toutes les branches de la régie des revenus. C'est une observation de *Mr. Hume*, d'après laquelle plusieurs pro-

fonds spéculatifs ont jugé avec lui, que l'Angleterre ne pouvoit pas éviter de devenir quelque jour un Gouvernement Monarchique ?.

Réunissons à présent, d'après les détails où nous sommes entrés, tous les revenus de l'Angleterre. On a vu plus haut que les huit branches de taxes qui forment les quatre fonds, sc. le fonds aggrégé, le fonds général, le fonds du Sud, & le fonds d'amortissement, pouvoient rendre, année commune, environ 7,750,000 liv. sterl. suivant l'opinion de Mr. *Blackstone*. De cette somme il faut retirer 1^o. les 800000 liv. de la liste civile, qui sont un article privilégié. 2^o. les intérêts de la dette nationale & les autres charges annuelles, qui se montent à 5,192,617 liv. Tout cela défalqué, le résidu des 7,750,000 liv. se trouve être de 1,757,382 liv., qui composent ce qu'on appelle le surplus du fonds d'amortissement. C'est ce surplus qui est employé aux dépenses ordinaires de l'année, avec le produit de la taxe des terres & de la drèche, qui ne va à
+)
pré-

présent qu'à 1,950,000 liv. Ainsi le revenu net & ordinaire, n'étoit en 1766. que de 3,707,382 liv. Dans les deux années suivantes il a été porté à quatre millions parce que la Compagnie des Indes s'est engagée à donner au Gouvernement 400000 liv. par an, en attendant l'arrangement qui doit être fait pour le renouvellement de la Charte de la Compagnie.

Le revenu net & ordinaire de l'Angleterre n'est donc que d'un peu plus de quatre millions par an. Mais la dépense de l'année (4) a été en 1766 de huit millions un quart, & en 1767. de près de neuf millions. Il y a donc des moyens extraordinaires, & quels sont ces moyens? C'est ce qu'on apprendra par le Mémoire de Mr. GRENVILLE, dont nous nous occuperons le Trimestre prochain.

(4) Il faut bien remarquer que cette dépense est indépendante des cinq millions & un quart, qu'il faut pour payer les intérêts de la dette nationale & quelques autres charges annuelles dont nous avons parlé plus haut.

7 7)

G 5

A R.



ARTICLE SIXIEME.

DISSERTATIO *Historico-Juridica de*
CAUSSIS NATURALIS JURIS-
PRUDENTIÆ PROGRESSUM
IMPEDIENTIBUS. *Quam an-*
nuente supremo Numine, Præsidi Vi-
ro Celeberrimo F. A. van der
Mark, Jcto. & Prof. Jur. Publ.
Nat. & Gent. Ord. ad diem 8. Junii
MDCCLXVIII. in Acroaterio Juri-
dico publice defendet Auctor JAN
GERHARD WICHERS, Gronin-
ganus, Jurium Candidatus;

C'est-à-dire,

DISSERTATION Historique & Ju-
ridique sur les Causes qui arrêtent
les progrès de la Jurisprudence
Naturelle &c. par Mr. WICHERS.
Groningue, chez H. Spandam.
1768. in 4o. pp. 90.

Cette

Cette savante & judicieuse Dissertation mérite que nous en donnions une notice un peu détaillée. Dans un Discours préliminaire, Mr. WICHERS montre l'excellence de la Jurisprudence Naturelle. & le cas qu'en ont fait les Auteurs les plus distingués, tels que *Cicéron*, *Senèque* & *Quintilien*, parmi les Anciens; *Butner*, *Tindal*, *Reinbeck*, *Stiebritz*, *Turretin*, *Gundling*, *Otto*, *Boehmer*, *Leibnitz*, *Stollus*, parmi les Modernes. La Dissertation est divisée en deux sections: la première traite des *causes universelles*, la seconde des *causes particulières*, qui font négliger la Jurisprudence Naturelle.

Les premières sont les *vices*, les *préjugés*, l'*ignorance*, la *superstition*, la *mauvaise éducation*, les *logomachies*, ou disputes de mots, la *basse complaisance* ou la *flatterie*.

Mr. WICHERS attribue à cette dernière cause les sentimens pernicioeux que l'on trouve répandus dans les Ouvrages de *Hobbes*, qui chercha à faire sa cour à *Charles II.* On est pour le *mare liberum*

rum ou pour le *mare clausum* suivant qu'on est Anglois ou Hollandois. *Charles Louis*, Duc de Bavière, ayant formé une intrigue avec la Baronnie de *Degenfeld*, trouva tout de suite dans son Bibliothécaire *Boeger* un homme prêt à prouver, que la polygamie est licite: ce n'est pas tout, après la mort de l'Electeur, son fils & successeur ayant un jour reproché au Bibliothécaire cette indigne complaisance, celui-ci n'eut pas honte d'offrir au jeune Electeur de réfuter par un second Ouvrage, celui qu'il avoit publié pour faire plaisir à l'Electeur défunt.

Après avoir parlé de ces causes générales, notre jeune Savant indique quelques causes particulières. Le *Scepticisme moral*, c'est-à-dire le doute sur les vérités morales, est la première dont il fait mention. On se persuade que les vérités morales ne sont pas susceptibles de cette évidence qu'on croit trouver dans les autres: & dès qu'on est imbu de ce préjugé il n'y a qu'un pas pour douter du juste & de l'injuste: Il ne faut donc pas s'étonner de voir le scepticisme moral
adop-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 109.

adopté par des Auteurs célèbres, tant anciens que modernes. Mais si le scepticisme a fait tort aux progrès de la Jurisprudence Naturelle, le *probabilisme moral* ne lui en fait pas moins. On fait comment au moyen de cette doctrine tout devient vice ou vertu suivant l'idée qu'on s'en fait : doctrine affreuse, merveilleusement dépeinte dans les *Lettres Provinciales*.

Le *mauvais goût* des Pères de l'Eglise est, selon notre Auteur, une seconde cause particulière qui a nui à l'étude de la Jurisprudence Naturelle. Ils méprisoient la Philosophie, la Morale, enfin les Sciences, sans lesquelles cependant on ne peut acquérir des lumières sur le Droit Universel. Leur savoir consistoit dans un amas mal digéré & plus mal combiné encore, de ce qu'ils lisoient dans les saintes Ecritures, dans Platon, Aristote ou quelque autre Ancien. De là leurs égaremens, très bien exposés par *Barbeyrac* dans son *Traité de la morale des Pères*. Ajoutez y les *puérilités scolastiques* introduites par les Moines, qui voulant
cor-

corriger la Philosophie d'Aristote, qu'ils n'étoient pas faits pour entendre, l'ont misérablement tronquée & vous aurez une troisième cause particulière qui a nui à la science des mœurs.

La quatrième que Mr. WICHERS indique, c'est que dans les premiers établissemens des Universités, on n'a pas établi une Chaire particulière pour enseigner la Jurisprudence Naturelle. Il donne à cette occasion un précis historique de la naissance & de l'origine des Universités. Tandis qu'on bornoit les Jurisconsultes à l'étude & aux leçons du Droit Romain, les Théologiens & quels Théologiens? des Jésuites, des Ecclésiastiques serviles, dépendans du Pape, intéressés à soutenir les prétentions de la Cour de Rome, avoient seuls le département du Droit Naturel : on fut donc obligé de se borner aux *Pandectes* & au *Code* : on préféra ensuite les Glossateurs au texte. On ne vouloit plus examiner, ni raisonner, on soutenoit qu'il étoit impossible de voir mieux que n'avoient fait ces Glossateurs, & pour met-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 111

mettre le comble aux travers de l'esprit humain, les Décretales des Pontifes Romains s'accréditèrent au point, que les ames pieuses croyoient ne pouvoir sans crime s'en écarter. Le Droit Canon pénétra dans les Tribunaux; insensiblement on en regarda les décisions comme des loix positives : & du temps de Louis de Baviere on avoit poussé le ridicule si loin, qu'on vit les partisans de l'Empereur soutenir leur cause par des principes pris du Droit Romain, tandis que le parti contraire se fondeoit sur ceux du Droit Canon. Il étoit bien temps que GROTIUS vint.

La Réformation sembloit promettre un meilleur sort à la Jurisprudence Naturelle: malheureusement ce ne furent que de foibles lueurs. On manqua de Philosophie, on ne s'attacha qu'à cette partie du Droit Naturel qui se borne aux actes externes; & c'est-là, suivant l'Auteur, une cinquième cause particulière qui fit tort aux progrès de cette Science. Mr. WICHERS apprécie en cet endroit le travail de *Pufendorf* & de *Hob-*

Hobbes. On trouve dans la coutume où sont les Théologiens de séparer la Jurisprudence Naturelle de leur discipline morale , comme si elle lui étoit étrangère ; une sixième cause particulière qui retarde les progrès de cette Science. Les Théologiens se figurent ordinairement que la Philosophie & la Théologie sont deux sœurs qu'on ne peut jamais mettre d'accord. De là leurs déclamations contre la Philosophie , & leur zèle à détourner la jeunesse de l'étudier. Enfin la différente manière dont *Grotius* & *Hobbes* ont traité la Jurisprudence Naturelle, est indiquée, par notre Auteur, comme une septième cause particulière qui en a empêché les progrès. Il finit en nous avertissant qu'il ne les a pas alléguées toutes : il y en a qu'il n'a pas cru devoir toucher ; d'autres peuvent lui avoir échappé ; & dans le fonds , celles qu'il a exposées ne sont que trop suffisantes , pour que nous ne soyions pas surpris qu'on soit encore aujourd'hui si peu avancé dans la partie de nos connoissances , à laquelle tout homme est si fort intéressé

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 113

intéressé. La Préface, que Mr. le Prof. VAN DER MARCK a mise à la tête de cette Differtation, nous présage des temps plus heureux.



ARTICLE SEPTIEME.

DE LA SANTE' DES GENS DE LETTRES, par Mr. TISSOT, D. & P. en Médecine; de la Société Royale des Sciences de *Londres*, de l'Académie Med. Phys. de Basle, de la Soc. Oeconom. de Berne. *Lausanne* chez François Grasslet & Comp. 1768. 8°. de 261. pp. en tout.

C'EST que l'illustre Auteur des Lettres Persannes dit en général des Livres de Médecine; „ ces monumens de „ la fragilité de la Nature & de la puissance de l'Art, qui font trembler, „ quand ils parlent des maladies même „ les plus légères, tant ils nous rendent „ la mort présente, mais qui nous met-

Tome XXX. Part. I. H „ tent

„ tant dans une sécurité entière quand
 „ ils parlent de la vertu des remèdes ” ,
 peut s'appliquer particulièrement avec
 assez de raison à cet Ouvrage de Mr. TISSOT. Le triste & long Catalogue qu'il
 contient des infirmités auxquelles les
 Gens de Lettres sont plus ou moins ex-
 posés, ne peut d'abord qu'effrayer; mais
 on est bientôt rassuré par les conseils
 qu'il donne pour les prévenir, & par
 les remèdes qu'il indique pour en opérer
 la guérison. Il seroit fort aisé de justifier
 cette assertion par une courte analyse.
 Mais il n'en est pas besoin. L'Ouvrage
 est dès à présent trop connu; son objet
 est trop intéressant, & le nom de l'Au-
 teur trop célèbre, pour nous permettre
 de douter que les Gens de Lettres, au
 moins, ne se soient empressés à le lire
 & à lui rendre justice. C'en est d'ailleurs
 ici la troisième Edition.

La première parut à Lausanne en
 1766. sous ce titre: S. A. D. TISSOT,
Medic Doct. & Prof. Sermo Inauguralis
de Valetudine Litteratorum, habitus publi-
ce die 9. Aprilis 1766., cum novam Me-
dici-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 115

dicina Casbedram auspiciatus. Mr. TISSOT prononça ce Discours en prenant possession de la Chaire de Médecine, que le Souverain venoit de fonder en sa faveur dans l'Académie de Lausanne: Distinction flatteuse, mais bien due aux talens & aux travaux de ce savant Médecin, & qui lui fait d'autant plus honneur, qu'il l'a préférée aux établissemens plus brillans & plus avantageux, qui lui étoient offerts hors de sa Patrie. Tel, dans les beaux temps de la République, le Citoyen Romain recevoit avec transport une Couronne de chêne, pour récompense de sa valeur, & du service qu'il avoit rendu à la Patrie en sauvant la vie d'un autre Citoyen.

Nous comptons comme seconde Edition de ce Discours la Traduction Française qui en fut publiée à Paris en 1767., à laquelle nous devons celle qui fait le sujet de cet Article, & bien réellement une troisième Edition de l'Ouvrage. Car Mr. TISSOT ne s'est pas contenté de traduire, il a refondu sa Dissertation, il y a inséré toutes les corrections & toutes les additions qu'il avoit

HA BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES.

il, dans une note, que tous les Traducteurs fissent toujours ce que celui-ci dit avoir fait, & consultaient les Auteurs, comme presque tous les Traducteurs de l'*Avis au Peuple* ont bien voulu le faire; le Public & l'Auteur y gagneroient; mais c'est une indignité reprehensible que de dire qu'on l'a fait quand cela n'est pas. Je viens de voir, avec bien du chagrin, cette Traduction réimprimée en Hollande chez Mr. M. M. Rey, dans les *Extraits des meilleurs Journaux de l'Europe*, qu'il combine avec le *Journal des Savans*, Janvier 1768; & je prie tous Messieurs les Journalistes de vouloir bien répandre mon désaveu".

Cette Traduction imprimée à Paris chez J. Th. Herissant fils, porte pour titre, *Avis aux Gens de Lettres & aux Personnes sédentaires sur leur Santé*, traduit du Latin de Mr. Tissot, Médecin. Non seulement, dit encore Mr. Tissot, dans une autre note; l'Ouvrage est considérablement tronqué, mais il est si horriblement défiguré que, dans plusieurs endroits, je n'ai pas pu le com-
pren-

prendre, & presque par-tout le Traducteur paroît n'avoir pas saisi le vrai sens de l'Original, qui avoit bien assez de ses fautes d'ordre, d'omission, d'inexactitude & d'impression, sans être défiguré par celles contre le sens commun & les premiers élémens de la Médecine, dont la Traduction est remplie ”.

Dans le reste de la Préface, Mr. TISSOT parle des Auteurs qui ont traité le même sujet, entre lesquels il ne nomme que MM. *Ramazzini*, *Plattner* & *Pujati*. Il paroît fort peu content de l'Ouvrage de ce dernier, qui, malgré son titre (1), n'est qu'une compilation de diététique générale, sans aucune vue relative à l'état des Gens de Lettres, & sans aucune observation neuve. Pour lui, dit-il, il a tâché de saisir toutes les circonstances particulières, relatives à la Santé, qui différencient l'état des Savans, & d'en expliquer les effets, le plus clairement qu'il lui a été possible ; il a donné,

(1) *Della preservazione della salute de' Letterati.*

né, ensuite, les directions qui lui ont paru les plus propres à diminuer les dangers auxquels leur vocation les expose. Il les prie de contribuer à perfectionner son Ouvrage, en lui communiquant les observations importantes qu'ils peuvent avoir faites sur leur propre état. Il ne promet rien de nouveau sur la partie diététique, ne se proposant que d'être utile; il suffisoit à son but de rassembler les conseils qui se trouvent dans les Auteurs qui ont écrit sur les moyens de conserver la Santé: il l'a fait, en indiquant toujours les sources où il a puisé.

Pour remplir son plan, Mr. TISSOT expose d'abord les causes des maladies des Gens de Lettres; les deux principales sont, les travaux assidus de l'esprit, & le continuel repos du corps; il détaille les funestes effets de ces deux causes générales, & en indique ensuite quelques autres particulières, qui toutes ont plus ou moins d'influence sur la Santé. Telles sont, entr'autres, l'attitude d'un homme qui étudie, les veilles, l'air enfermé que les hommes qui ne vivent qu'à-

qu'avec leurs Livres respirent continuellement, la mal-propreté à laquelle plusieurs Savans s'abandonnent trop souvent, l'habitude de lire pendant les repas, ou de s'occuper d'abord après, celle de retenir long-temps les excréments, &c. Tout ce que Mr. TISSOT dit des effets de chacune de ces causes, il l'appuie sur des autorités & des exemples qui, tout en confirmant sa doctrine, donnent un nouvel intérêt à sa Dissertation, & en font disparaître la sécheresse des détails & des préceptes de Médecine. Il suit la même méthode dans l'exposition tant des préservatifs que des remèdes dont il conseille l'usage, & qu'il faut voir dans la Dissertation même. Nous nous bornerons à citer quelques observations qui ne se trouvent ni dans l'Original, ni par conséquent dans la Traduction de Paris.

Le savant Auteur avoit dit que les personnes qui s'occupent sans cesse d'un même objet, sur lequel toutes leurs facultés sont continuellement & fortement tendues, sont aussi le plutôt dérangées

par les efforts de l'ame. Il avoit, à cette occasion, cité l'exemple d'une Dame, qui avoit paru très sensée jusqu'à l'âge de 25 ans, que s'étant attachée à la secte des *Herrubatters*, elle se pénétra tellement de l'amour de J. C., qu'elle appelloit *son agneau*, qu'elle ne put plus s'occuper que de cette seule idée, & , sans autre cause, tomba au bout de quelques mois dans un état d'imbécillité dont rien ne put la tirer. Cette observation se retrouve dans la nouvelle Traduction, p. 43.; on y lit de plus, p. 119., de très bonnes réflexions sur les effets physiques de la dévotion outrée. „ Les symptômes de la *mélancolie dévote*; y dit Mr. TISSOT, sont aussi bizarres, aussi effrayans, aussi cruels qu'il soit possible, & il y a très peu de Médecins employés qui n'aient vu, en ce genre, des spectacles bien tristes. La grandeur, la beauté de l'objet dont on s'occupe, la volupté qui accompagne le sentiment qu'éprouve une ame toute livrée à l'Etre des Etres, forment une sensation vive, qui produit dans le cerveau une tension trop forte

&

& trop soutenue pour qu'on puisse la supporter long-temps impunément; elle jette bien-tôt l'ame dans le délire du fanatisme, & le corps dans l'épuisement. J'ai vu les jeunes personnes les plus aimables se sâner & dépérir, à mesure que se livrant à un système erronné, elles cessoient de s'occuper de leur vocation pour penser uniquement à celui qui en est l'Auteur, & qu'on ne peut honorer mieux sans doute qu'en la remplissant".

Nous avons exposé dans une des Parties précédentes de cette Bibliothèque (2), les causes auxquelles Mr. *Bikker* rapporte l'augmentation des maladies de nerfs: on ne sera pas fâché de voir ce que Mr. *Tissot* pense sur un sujet, devenu malheureusement trop intéressant pour la plupart des Lecteurs. Il s'en occupe dans une note, que sa longueur seule nous empêche d'insérer ici en entier. Voici les principales raisons qu'il en donne. 1°. L'amour des Sciences & la culture des Lettres beaucoup plus répandues.

(2) *Tome XXVII. 2de. Part. p. 484.*

6°. Une dégénération inévitable : les enfans se ressentent des maux de leurs pères ; nous ne connoissons déjà plus la santé que chez les vieillards octogénaires, ou par ouï-dire. 7°. Les influences des maladies secrètes.

Dans la première Edition de ce Discours Mr. TASSOT avoit sur-tout condamné l'usage du thé, il ne change pas d'avis dans celle-ci ; mais il y fait part au Public d'une observation intéressante, par laquelle nous allons finir cet Extrait. Un très habile Jurisconsulte lui a écrit, que se trouvant attaqué de la gravelle, & se souvenant d'avoir lu, dans l'Histoire Universelle, que les Chinois ne connoissoient ni la pierre, ni la gravelle, ce qu'on attribuoit au fréquent usage du thé qu'ils buvoient comme boisson froide sans aucun mélange, il offraya de se conformer à cette règle. Il n'avoit jamais fait usage du thé ; ainsi la boisson lui étoit nouvelle. Il prit un quart d'once de bon thé Bou du Japon, fit jetter dessus un pot d'eau bouillante, & laissa refroidir l'infusion. Puis l'ayant

tirée au clair, il en prit le matin trois tasses, à une heure environ de distance, deux à jeun, une autre après déjeuner, une quatrième deux heures après le dîner. Dès le second jour, il rendit le matin douze gros fragmens, ou noyaux comme un petit pois, & de la poussière. Il a continué cette boisson depuis 1765. avec des intervalles, quelquefois de huit jours, & même d'un mois: l'effet a constamment été le même; & bien loin qu'elle ait nui à l'estomac, il a meilleur appétit & digère mieux. Il avoit, lors de la date de sa Lettre, 77 ans moins deux mois. Il ajoute qu'il a quelquefois mis du sucre dans son thé, mais qu'alors, il n'a jamais rendu de fragmens.

Il avertit, au reste, que d'autres personnes ont essayé l'usage du thé dans les mêmes vues que lui, mais n'en ont pas eu le même effet. D'habiles Médecins prétendent que dans ces Provinces, la pierre & la gravelle sont beaucoup plus rares qu'elles n'étoient avant que l'usage du thé y fût si commun & si universel.

A R-



ARTICLE HUITIEME.

SELIM ET SELIMA, Poëme imité de l'Allemand, suivi du Rêve d'un Musulman, traduit d'un Poëte Arabe, & précédé de quelques Réflexions sur la Poésie Allemande. A Paris chez S. Jorry 1768. in 8°. 68. pp.

Cette Brochure est attribuée à Mr. DORAT: on y reconnoît sa manière, les graces & le coloris de son pinceau. Rien de plus judicieux, de plus vrai que ses réflexions sur l'inconstance du goût, ses jugemens sur la Poésie Allemande, & les éloges qu'il donne aux Auteurs qui s'y distinguent. „ Lorsqu'on eut ouvert, dit-il, les sources de la Littérature Angloise, il se fit bientôt une révolution dans la nôtre; le François, qui s'échauffe aisément, & se refroidit de même, n'accueillit, n'estima plus

plus que ce qui se rapprochoit du goût Britannique : Tragédies , Romans , Systèmes , Modes ; tout devint Anglois. Nos Dames mêmes se familiarisèrent avec les beautés fortes. Les atrocités se multiplièrent sur nos Théâtres, les spectres y parurent , la licence des opinions s'accrut. Notre génie s'altéra par le mélange monstrueux d'un génie , qui lui étoit étranger. On s'accoutuma à regarder le goût comme un asservissement puérile à des loix qu'il falloit braver ; la Raison , comme une vieille Idôle qu'on devoit briser aux pieds de la Philosophie ; & à chaque perte qu'on faisoit , on se félicitoit bonnement d'une précieuse acquisition — C'est dans l'inconstance de nos caractères , le vuide de nos ames , le peu de profondeur de nos esprits qu'il faut chercher la cause des révolutions du goût parmi nous — La vivacité Françoisse commençoit à s'affoupir dans l'habitude des bons Ouvrages ; nous étions en quelque sorte rassasiés de chefs-d'œuvres. Il falloit , pour nous réveiller , des élans téméraires,

Tome XXX. Part. I. I res,

res, des hardiesse inconnues, des beautés sans vraisemblance, des effets sans préparation, & ces écarts qu'on traite de sublime, quand on est las de ce sublime simple que nos Maîtres alloient puiser dans la Nature; voilà, à quelques exceptions près, ce que nous avons gagné dans notre correspondance littéraire avec les Anglois. Aujourd'hui ce sont les Muses Allemandes qui prévalent & paroissent fixer les regards de nos Littérateurs: car il faut toujours qu'ils aient un objet de culte chez l'Etranger, & de dénigrement pour leurs Compatriotes. Quoiqu'il en soit cette manie me paroît plus motivée que la première". Il y a trente ans, continue l'ingénieux Auteur, que la Poésie Allemande étoit l'objet de nos plaisanteries & de nos dédains. *Haller* fut le premier qui vengea son Pays d'une prévention injuste & ridicule, & *Gesner* acheva la révolution commencée par son Compatriote. *La Mort d'Abel* excita la plus vive sensation, & les beaux Esprits de Londres furent abandonnés pour ceux de Leipzig, de Zurich & d'Esseimbourg. On

On a nommé les Poètes Allemands les Peintres de la Nature : il est vrai qu'ils ne la perdent jamais de vue , & qu'ils la surprennent dans ses moindres effets. Ils ont le scrupule d'un Amant lorsqu'il se rend compte de tous les charmes de sa Maîtresse ; mais cette idolâtrie les asservit trop à leur modèle , & elle en fait souvent des Copistes minucieux. La Poésie est , ou doit être , un choix raisonné d'images prises dans la Nature. Il en est beaucoup qu'il faut rejeter sans réserve. Peut-être suffiroit-il d'indiquer l'image : c'est le sentiment sur-tout qu'il faut approfondir.

A l'occasion de quelques remarques sur l'Ode , Mr. DORAT fait une digression sur le Poète *Rouffeau* : il admire son génie & plaint ses longs malheurs. Après l'*Horace François* , il croit que les Poètes Allemands sont ceux qui ont le mieux connu le génie de l'Ode. Le discrédit de ce genre „ vient parmi nous de l'usage vil qu'on en a fait trop souvent. Un Monarque réussit-il dans une guerre injuste , on le félicite dans une

Ode de sa gloire meurtrière. Le Poëte n'appërçoit que le Laurier, il ne voit pas le sang qui en dégoûtte. Les Allemands n'ont jamais été coupables de cette bassesse, leur enthousiasme est pur. Presque tous leurs Poëmes Lyriques sont des elpèces d'Hymnes sacrées, élan involontaires d'un cœur affecté d'un sentiment profond, ou d'une imagination échauffée par de grands tableaux. C'est dommage qu'on n'y trouve point assez d'ordre & d'enchaînement dans les idées".

L'Auteur se déclare un des zélès partisans de la Poésie Germanique. Il croit que Mrs. *Schmidt* & *Gesner* peuvent disputer à *Tbéocrite* & à *Virgile* le prix du Poëme Pastoral, que MM. *Lichtwer* & *Gellert* dans les Fables égalent *Esope*, *Phèdre*, & n'ont de Maître que *la Fontaine*; que *Hagedorn* vaut quelquefois *Anacréon*. „ Mr. *Haller*, ajoute-t-il, a répandu dans ses productions une morale saine & aimable, qu'*Horace* ne désavoueroit pas. Je n'ai garde d'oublier Mr. **WIELAND**, à qui nous devons le joli Poëme

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 133

Poème de *Selim* & *Sélîma*, dont j'offre au Public une foible imitation ”.

L'Auteur peint avec énergie l'union qui regne entre tant de rivaux, „ tableau touchant qui d'un côté élève l'ame, & de l'autre la révolte contre celui que nous avons tous les jours sous les yeux. Les *Gesner*, les *Cramer*, les *Klopstock* &c. &c. sont liés de la plus tendre amitié : sans aucune protection de la part des Princes d'Allemagne, ils se suffisent, s'éclairent, se consolent & s'em brassent sous le même laurier — O toi, qui sacrifies aux Muses comme à des Furies, toi qu'attristent les succès de tes Rivaux, toi dont l'ame foible, languissante & flétrie, se croit active & forte parce qu'elle sent la haine & connoît la vengeance; si tu es jeune encore, il est un moyen de te guérir: fuis malheureux, fuis avec un Ami, s'il t'en reste un, dans la profondeur des solitudes champêtres: là ressuscite en toi l'homme éteint, l'homme dégradé, l'homme enfin mort au bonheur & à la vertu: rajeunis tes sens, tes idées, lève tes regards,

gards, vois & respire. Tout brûlé des passions de la Ville, tu as besoin d'un air pur qui te vivifie, de spectacles qui t'aident à penser. Contemple ce qu'on n'apperçoit pas à travers nos brouillards & nos vices, la pompe des Cieux, la majesté des Campagnes, ce calme intéressant qui crie à l'homme sensible *reviens à la Nature* — Aux convulsions de l'amour propre succéderont les épanchemens de l'amitié; une douce énergie remplacera la fièvre qui te dévorait, & dans une extase tranquille des larmes couleront de tes yeux deffillés; ces larmes involontaires & muettes qui prouvent que la bienfaisance n'est point étrangère à l'être ému qui les répand. Alors, replonge toi dans le cahos des Villes; tu leur dois un exemple: alors, si tu le veux, écris, tu seras éloquent, & tu pardonneras à ceux qui le seront plus que toi. Dans tes Ouvrages passeront quelques teintes de ces tableaux vastes qui t'auront frappé; & tu sentiras qu'il faut commencer par être bon avant de songer à devenir sublime ”.

Vois

JULIET, AOÛT, SEPTÈMB., 1768. 135

Voici en peu de mots le sujet du Poëme imité de l'Allemand. Le jeune *Selim* étoit enrichi de tous les dons de la Nature : elle ne lui avoit refusé que l'organe de la vue. Depuis son enfance le plus tendre amour l'unissoit à *Sélina*; heureux par sa présence, sensible aux chants des oiseaux , aux parfums des fleurs , il ne connoissoit point d'autres biens. *Sélina* souhaitoit avec ardeur qu'il pût jouir comme elle du spectacle de la Nature: un génie bienfaisant lui apparôit en songe ; il lui apprend que ses vœux sont exaucés, & lui indique une fleur champêtre dont le suc exprimé sur les yeux de *Selim* , doit les ouvrir à la lumière. *Sélina* vole aussi-tôt au lieu désigné, elle y trouve cette fleur & jouit d'avance des transports de son Amant. De retour auprès de *Selim*, elle le conduit sur une colline , d'où l'œil decouvroit au loin les plus rians objets de la Nature. Le cœur palpitant entre la crainte & l'espoir , elle essaye la vertu de la plante , & la presse sur les yeux de *Selim*. Aussi-tôt l'épreuve réussit, & *Sé-*

Uma ravie de joie s'échappe & se cache derrière un arbre voisin. *Sélim* ébloui n'apperçoit d'abord qu'un abyme de feu , mais par degrés il envisage & distingue les objets qui l'environnent. Voici comme il exprime sa surprise & son ravissement,

Qu'éprouvé-je ! quel monde à mes yeux se découvre !

*Où lais-je mon corps ? dans cette immensité,
Devant moi tout à coup est-ce le Ciel qui s'ouvre !
Mon œil erre incertain, toujours plus enchanté.
Que d'effets , de trésors de formes inconnues !
Est-ce là la vue o Dieux ! sont-ce là les couleurs ?
Est-ce là le Soleil qui brûle au haut des nues,
Et dont l'éclat au loin vacille sur les fleurs ?
Quel rayonnant amas de beautés que j'ignore !
Que de sensations pour moi viennent d'éclorre !
D'où vient qu'interrompus les sons & les accens
Ne viennent plus frapper mon attentive oreille ?
La vue a-t-elle en moi détruit les autres sens ?*

*Mais non, voici mon corps ; j'occupois cette place,
La rose sous mes pas exhale son encens ,
Les oiseaux m'ont rendu leurs concerts ravissans ;
J'acquiers de plus en plus ; rien en moi ne s'efface.*
C'est

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 137

*C'est moi . . . mais Sélima . . . quel est mon
trouble affreux !*

De ses doigts délicats elle a pressé mes yeux ;

Elle m'a fui soudain ; mon ame est alarmée.

Ab ! ne m'entends-tu pas ? ab ! dis ma bien aimée,

Qu'ai-je besoin sans toi du spectacle des Cieux ?

C'est pour tout embellir que mon Dieu t'a formée.

Peut-être es-tu le prix du présent qu'il m'a fait.

Quoi ! veut-il me forcer de haïr son bienfait ?

En vain sur cent beautés mon œil ravi s'éclaire,

C'est pour voir Sélima que j'aime la lumière.

Dieu ! m'enlevant l'objet qui me rend fortuné

Tu m'ôtterois bien plus que tu ne m'as donné.

Referme l'Univers, & rend moi mon Amante ;

Ce superbe appareil ne vaut pas mes amours.

Où suis-je ? je me meurs , quelle extase soudaine !

Et quel feu dans mon sang coule de veine en veine ?

T'en-croirai je , mon cœur ? ô céleste beauté !

Je nage dans la joie & dans la volupté.

Ab ! je n'avois rien vu . . . c'est Sélima , c'est elle !

Après les premiers épanchemens de leur ivresse, les regards de *Sélim* se reposent sur d'autres objets ; il voit la Nature sous de nouveaux aspects, & con-

temple avec ravissement le soir d'un beau jour.

*La tranquille Phœbé se lève avec splendeur,
Et parcourt de l'Éther la vaste profondeur.
O calme intéressant de la nuit solitaire !
Une gravité douce, une agréable horreur
S'empare de Sélîm, qui bien loin de la Terre,
Èlève vers le Ciel son esprit & son cœur.
Après un long silence il tourne avec extase
Ses yeux vers Sélîma, que ce regard embrase,
La presse entre ses bras, & dans ce doux moment,
Son sein est inondé des pleurs de son Amant.
Emporté loin de lui par un transport sublime
Sélîm s'écrie alors : Qu'il est grand, Sélîma !
L'Être qui fit les Cieux, l'Être qui te forma !
Il dit, le cabos cesse, il souffle, tous s'anime,
Par-tout, dans chaque objet, je le vois, je le sens
C'est lui qui parfuma l'haleine du Printemps.
Tous ce Ciel étoilé roule au bas de son Trône,
Il colore la nue, il rafraîchit les vents,
Il vit, & se répand dans l'air qui m'environne.
Sélîma, Sélîma, consacrons lui nos jours
Si fortunés par lui, bénissons le toujours
Et pour culte offrons lui, la bonheur qu'il nous
donne.*

Rien de plus superflu que de faire l'é-
loge

loge de ces vers quand on les a cités: le Poëme de *Sélim & Sélima* fait autant d'honneur au Poëte François qu'à l'Auteur Allemand. Seulement on s'étonne qu'on ait associé à cette production charmante, où tout respire l'Innocence & la Piété, le Rêve d'un Arabe Epicurien. On y enseigne gaiement qu'il n'y a point de Providence, & on exhorte les Sages à ne chercher la vérité que dans le plaisir. *Les Poëtes Allemands*, dit Mr. DORAT dans les Réflexions dont nous avons rendu compte, *écrivent pour rendre les hommes meilleurs*; il paroît que ce n'est point le système des Poëtes Arabes. Aussi formons nous le vœu, que les Traductions de leurs Ouvrages ne soient pas multipliées; si l'on abandonnoit les Muses Germaniques pour les Muses Arabes, de toutes les révolutions du goût ce seroit sans contredit la plus dangereuse.





ARTICLE NEUVIEME.

P. RUTILII LUPI DE FIGURIS
SENTENTIARUM ET ELOCU-
TIONIS LIBRI DUO. *Recensuit*
& *annotationes adjecit* DAVID
RUHNKENIUS. *Accedunt* AQUILÆ
ROMANI & JULII RUFINI-
ANIANI *de eodem argumento libri.*
Lugduni Batavorum. *Apud* Samue-
lem & Johannem Luchtmans *Aca-*
demie Typographos. M. DCC. LXVIII.

C'est-à-dire,

LES DEUX LIVRES DE P. RU-
TILIUS LUPUS, des Figures du
Sens & de la Diction, revus &
enrichis de remarques par Mr.
RUHNKENIUS &c. 8°. pp. 376.

L Es Figures sont, disent presque tous
les Rhéteurs, *des manières de parler*
éloignées de celles qui sont naturelles & or-
dinai-

dinaires, ou, de certains tours, de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune & simple de parler. Cette définition, quoique généralement adoptée, & au fonds, la même que celle de Quintilien (1), n'est cependant pas absolument exacte. Mr. du Marfais, si bon juge en ces matières, y trouve plus d'un défaut (2). D'abord elle ne veut, selon lui, dire autre chose, sinon que, *les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont pas figurées*, qu'en un mot *les figures sont des figures*, & ne sont pas ce qui n'est pas figures. Il observe ensuite que, les figures, bien loin d'être des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires, sont précisément ce qu'il y a de plus ordinaire, de plus naturel & de plus commun dans le langage des hommes. Il le prouve par des exemples sans réplique; & la conversation journalière le prouvera encore

(1) *Instit. de l'Or.* L. IX. Ch. I.

(2) V. *les Tropes* de ce Grammairien Philosophe, Art. 1, 2, 3. &c.

core mieux à quiconque y voudra faire un peu d'attention. *Le feu des yeux, la rebaleur, le froid d'un Poëme, d'un Discours, une plume élégante, une campagne riante; une maison triste &c* mille autres expressions pareilles sont assurément figurées; mais l'usage les a rendues tellement familières qu'elles sont dans la bouche de tout le monde & qu'on les emploie sans se douter seulement qu'elles ne soient pas des plus simples. On fait des figures, comme Mr. Jourdain faisoit de la prose. Il faut avouer cependant qu'il y a des figures réservées pour le stile élevé, comme la prosopopée, par ex. & un petit nombre d'autres, auxquelles la définition de Quintilien peut convenir; mais cela ne détruit pas la critique de Mr. du Marfais, & il n'en reste pas moins vrai que la plupart se trouvent tous les jours dans le style le plus simple & dans le langage le plus commun. Il faut donc prendre une définition plus générale & qui embrasse toutes les figures; voici celle que donne Mr. du Marfais.

„ Les

„ Les Figures sont des manières de
 „ parler distinguées des autres par une
 „ modification particulière, qui fait
 „ qu'on les réduit chacune à une espèce
 „ à part, & qui les rend, ou plus vi-
 „ ves, ou plus nobles, ou plus agréa-
 „ bles que les manières de parler, qui
 „ expriment le même fonds de pensée,
 „ sans avoir d'autre modification parti-
 „ culière.”

On divise en général les figures, en
 figures de pensées ou de *sens*, & en figu-
 res de mots ou de *la diction*. Les pre-
 mières sont celles que RUTILIUS
 LUPUS appelle *figuræ sententiarum* ou
schemata; il comprend les autres sous
 le nom de *figuræ elocutionis*. Elles sont
 également du ressort du Grammairien
 & du Rhéteur. La figure de mots dépend
 tellement de l'arrangement des termes,
 que, si vous venez à le changer, la figure
 disparoit. Celle de pensées, au contraire,
 reste toujours la même, quel que soit l'or-
 dre des mots qui l'expriment (3). En voilà
 assez

(3) *Inter conformationem verborum & senten-
 tiarum*

assez pour faire comprendre à tous nos Lecteurs le titre de l'Ouvrage que nous annonçons.

Les deux genres de figures dont on vient de parler en sont l'objet ; mais il ne faut pas croire qu'on y trouve des préceptes sur leur emploi , des réflexions sur les mouvemens de l'ame qui les produisent dans l'Orateur , & sur leurs effets dans le discours par rapport aux Auditeurs. L'Auteur se borne à une assez sèche énumération des différentes figures. Il donne , sans observer aucun ordre , le nom de chacune , dit en deux mots en quoi elle consiste , & en allègue des exemples tirés des plus illustres Orateurs de la Grèce. Ces exemples ont le double avantage & de faire bien connoître la figure dont on parle , & d'offrir des fragmens intéressans de plusieurs anciens Orateurs dont les harangues ne sont pas par-

siarum hoc interest , dit Ciceton , *quod verborum tollitur , si verba mutaris , sententiarum permanet , quibuscunque verbis uti velis.* Cic. de Or. L. III. &c.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 145

parvenues jusques à nous. Ils sont d'ailleurs si élégamment traduits en Latin, que RUTILIUS semble avoir voulu, dans cette Partie, lutter avec Cicéron lui-même. Et c'est-là, pour dire le vrai, ce qui fait le principal, si ce n'est l'unique mérite de son Ouvrage. C'est-là aussi ce qui a sur-tout engagé le célèbre Editeur, à consacrer une partie de son loisir à le revoir & à l'enrichir de ses doctes observations. RUTILIUS avoit extrêmement besoin du secours de notre savant Professeur, car quoique ses *Deux Livres des Figures* eussent été imprimés plusieurs fois, ils ne laissoient pas d'être encore si remplis de fautes de toute espèce, qu'ils en perdoient infiniment de leur prix. Aussi les notes de Mr. RUHNKENIUS contiennent-elles un très grand nombre de corrections, appuyées ou sur les Mss. ou sur les précédentes Editions comparées entre elles, ou sur les conjectures qu'ont pu lui suggérer la critique éclairée & la profonde érudition dont il a déjà donné tant de preuves.

Tome XXX. Part. I. K Ces

Ces notes, cependant, quelque savoir qui y règne, quelque utiles qu'elles puissent être, quelque justes & ingénieuses que soient la plupart des corrections & des conjectures qu'elles présentent, ne font pas encore la partie la plus intéressante du travail de Mr. RUHNKENIUS. Un morceau considérable, dont le Titre ne fait néanmoins aucune mention, rendra son Edition singulièrement précieuse à tous les Littérateurs. C'est une *Histoire Critique des Orateurs Grecs*, à laquelle nous reviendrons après avoir rendu compte de la Préface, qui mérite bien, à plus d'un égard, de nous arrêter quelques momens. Elle contient, outre de savantes recherches sur l'Auteur du *Traité des Figures*, & sur RUTILIUS, qui n'en est que le Traducteur, une notice critique des Mss. & des différentes Editions de cet Ouvrage : elle est d'ailleurs écrite comme tout ce qui vient de la plume de Mr. RUHNKENIUS.

Le Titre de ce *Traité*, dans les anciens Mss., en indique clairement l'Auteur

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 147

teur (4). Quintilien le nomme L. IX. Ch. 2. RUTILIUS lui-même le cite L. II. 12. Il est question dans cet Article de quelques figures qui, assez semblables par le nom, ne laissent pas, au fonds, d'avoir entre elles quelque différence, que fera mieux connoître, dit RUTILIUS, l'Ouvrage Grec de GORGIAS, où l'on en rend raison avec plus de détails (*). Ces autorités ne permettent pas de douter que l'Original de ce Traité ne soit du à GORGIAS.

Il y a eu, de ce nom, un Orateur célèbre, dit *le Leontin*, qui fut Maître d'Isocrate, & un Rhéteur, qui enseignoit l'Art Oratoire dans Athènes lorsque le jeune Cicéron y étoit. Cette Ville, déchue de son

(4) P. RUTILII LUPI *Schemata dianoeas & lexeos ex Græco GORGIIÆ versa.*

(*) PAROMOIION. *Hoc Schema & Omoecateuton, & Omoeoptaton, fere non multum inter se distant. Tamen quid intersit & ex uniuscujusque supposita sententia cognoscere poteris & multò diligentius ex Græco GORGIIÆ Libro, ubi pluribus unius cujusque ratio redditur.*

son ancienne puissance, jouissoit encore de toute sa célébrité pour les Sciences & pour la politesse. Cicéron, qui avoit conçu de grandes espérances de son fils, voulut qu'il allât y puiser, avec les préceptes de la Philosophie, ceux de l'Eloquence, dont il donnoit lui-même de si grands modèles à Rome. Marc Cicéron s'attacha donc au Philosophe Cratippe & au Rhéteur GORGIAS, mais son Père l'obligea bien-tôt de quitter ce dernier, quoique très habile dans son Art, parce que ses mœurs rendoient son commerce très dangereux pour les jeunes gens (5). C'est ce même GORGIAS qui est Auteur du *Traité des Figures*. Son Traducteur, P. RUTILIUS LUPUS, est si peu connu, que les Savans ne sont pas même d'accord entre eux sur le temps dans lequel il a vécu. Mr. RUHNKENIUS rapporte & discute leurs di-

vers

(5) V. *Plut. Vie des Hommes Illustres*, T. VII. p. 297. & la Lettre de M. Cicéron à Tyron, *Lettres de Cic. à ses Amis*, L. XVI. Lett. 210.

vers sentimens dans sa Préface. Cet Article, dans lequel brillent également l'érudition & la critique du célèbre Professeur de Leyde, est encore digne d'attention par un autre endroit. On y voit les Savans se partager sur une question ; que Quintilien , au témoignage duquel ils en appellent tous, décide dans les termes les plus clairs & les plus précis. RUTILIUS , dit-il , *qui a suivi GORGIAS, non pas le Léontin, mais un autre DE SON TEMPS, dont il a compilé les quatre Livres pour en composer le sien, & Celsus après lui, non contents de ces figures du sens rapportées par Cicéron, en ajoutent plusieurs autres* (6). On vient de voir que GORGIAS a vécu du temps de Cicéron , RUTILIUS , étoit son contemporain, Celsus a écrit après lui, il vécut sous l'Empire de Tibère & de Claude , par conséquent il faut placer RUTILIUS sous Auguste... Ce raisonnement emprunte une nouvelle force du style

(6) *Quint. de l'Institut. de l'Or. L. IX. Ch. 2. Trad. de l'Abbé Gédéon.*

style de ce Rhéteur. Il n'a rien de cette affectation que Senèque & Pline ont tant recherchée, il est par-tout simple & naturel comme celui de Cicéron, qu'on voit même, en quelques endroits, qu'il s'est proposé d'imiter. On pourroit opposer à cela, que dans un autre endroit (7), Quintilien met RUTILIUS au nombre des Rhéteurs vivans de son temps. La Réponse de Mr. RUHNKENIUS est simple: le Texte est corrompu, il faut lire *Tutidius*, & c'est ainsi que portent plusieurs Mss. & quelques anciennes Editions. Par-tout ailleurs où Quintilien parle de ce Rhéteur, & il'en parle assez souvent, c'est toujours comme d'un Auteur qui l'avoit précédé.

Quant à l'Ouvrage de RUTILIUS c'est, comme on l'a vu, dans le passage de Quintilien que nous avons rapporté, une compilation, un abrégé de celui de GORGIAS, plutôt qu'une Traduction exacte. Il ne nous est pas même par-

venu

(7) L. III. Ch. I.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 151

venu en entier, le même Quintilien (8) cite plusieurs figures dont il y étoit traité, & dont il ne reste rien dans les exemplaires que nous avons aujourd'hui.

Les exemples que RUTILIUS a tirés des anciens Orateurs, intéressans en eux-mêmes, le sont encore par la manière dont il les a rendus en Latin. Ils offrent presque tous des modèles de Traduction. Orateur non moins qu'Interprète, fidèle au sens, il ne s'est attaché à la lettre qu'autant qu'il étoit absolument nécessaire pour faire bien connoître la figure dont il traitoit.

Dans le reste de sa Préface, Mr. RUHNKENIUS rend compte des Mss, dont il a eu communication, & des Editions qui ont précédé la sienne. Nous ne le suivrons pas dans ce détail, qui ne peut guère intéresser que les Littérateurs de profession. Il ajoute deux mots
sur

(8) L. IX. Ch. 2. à la fin; notez que l'Abbé Gédéon a supprimé les noms des figures.

sur *Aquila & Julius Rufinianus*, dont les Ouvrages lui paroissent ne mériter d'être associés à celui de RUTILIUS que parce qu'ils ont le même objet. Il rapporte & explique une ancienne Inscription, dans laquelle il est fait mention de Rufinianus & de son Père. Cette Inscription se trouve dans Maffei (9), & dans Muratori (10).

On remarquera en parcourant le Livre de RUTILIUS, que plusieurs des exemples qu'il contient sont tirés d'Orateurs dont on ne connoît guère que les noms, quoique les dix Orateurs Attiques, dont les Ouvrages ont été conservés, pussent en fournir autant qu'on en avoit besoin. Il est assez naturel qu'on se demande quelles raisons ont pu porter GORGIAS à suivre cette méthode. La recherche de ces raisons a produit insensiblement l'*Histoire Critique des Orateurs Grecs*, dont Mr. RUHNKENIUS a enrichi

(9) *Veron. Illustrat.* Part. I. p. 369. N. XL,

(10) *Inscript.* p. 1012. 2.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 153

richi son Edition de **RUTILIUS**. On ne doit pas croire qu'elle comprenne tous les Orateurs de la Grâce, le célèbre Auteur s'est borné aux plus distingués d'entr'eux, & dont on fait que les Harangues avoient été conservées. Meursius, Fabricius & Taylor en ont fait connoître plusieurs, sur lesquels Mr **RUHNKENIUS**, après en avoir dit un mot, renvoie à ces Savans: il s'étend uniquement sur ceux dont ils n'ont pas parlé avec quelque détail. Cette Histoire, fruit d'un travail & d'une lecture immenses, donne à Mr. **RUHNKENIUS** un nouveau droit à la reconnaissance des Littérateurs, qui trouveront ici rassemblée dans un très petit espace ce qu'ils seroient obligés d'aller chercher avec beaucoup de temps & de peine dans un grand nombre de Volumes & d'Ouvrages différens. Les morceaux que nous en pourrions détacher n'en donneroient qu'une idée imparfaite, & seroient d'ailleurs de peu d'utilité à ceux de nos Lecteurs que cette matière peut intéresser. Ils aimeront sans doute mieux recourir

à l'Ouvrage même, & ils y trouveront infiniment mieux leur compte. Nous nous bornerons donc à exposer en peu de mots, les conjectures de Mr. RUHNKENIUS sur les raisons de la méthode suivie par GORGIAS, dans le choix des Auteurs dont il tire ses exemples. Les Anciens qui nous ont donné des Ouvrages Didactiques sur l'Eloquence & la Poésie, prenoient indifféremment, de tous les Poètes, de tous les Orateurs de quelque réputation, les exemples de ce qui leur paroissoit conforme ou contraire aux règles qu'ils prescrivoient. C'est ainsi qu'en ont usé Aristote & plusieurs après lui jusqu'au temps des Ptolomées. Mais alors vinrent deux Critiques de grande autorité, Aristarque & Aristophane de Byzance, qui jugeant, avec raison, que la multitude des Livres étoit plus nuisible qu'avantageuse aux progrès des Lettres, firent un choix de ceux qui leur parurent les meilleurs. Ils réduisirent en conséquence le nombre des Orateurs à dix, ils firent la même réforme par rapport aux Poètes &

aux

aux Historiens. Le gros des Grammairiens & des Rhéteurs qui sont venus depuis, n'osant s'écarter de la décision de ces grands Critiques, ne regardèrent comme Auteurs Classiques que ceux qu'ils avoient mis dans leur *Canon*, & ne s'appuyèrent que de leur autorité. Quelques-uns cependant se crurent permis d'appeller du jugement d'Aristarque & d'Aristophane, au leur propre, & alléguèrent des Auteurs auxquels ces Critiques avoient refusé une place dans ce Canon. Mr. RUHNKENIUS en cite des exemples, & conclut que GORGIAS a, par le même motif, cité les Orateurs qu'ils trouvoient dignes de l'être, quoiqu'ils ne fussent pas du petit nombre de ceux auxquels Aristarque & Aristophane avoient donné une préférence exclusive.





ARTICLE DIXIEME.

ALI ET BOZALDA, *Conte Oriental*, par Madame ***.

A *Li & Bozalda* étoient nés au sein de l'abondance. La Nature les enrichit de ses dons, & la fortune leur prodigua ses biens. La plus tendre amitié les unissoit : elle naquit avec les jeux de l'enfance, elle embellit encore les plaisirs de leur jeunesse. Mais ce sentiment si doux & si pur ne suffit pas long-temps au cœur de Bozalda, son ame inquiète cherche de nouveaux biens : il dédaigne la langueur d'une vie paisible, avide de gloire, il brûle d'en acquérir. Un Peuple voisin de sa Patrie étoit désolé par la guerre : il y voit, il cherche le danger & le brave, l'instinct de la valeur lui tenoit lieu d'expérience. Le Chef de l'Armée le distingue, ses éloges sont le prix de ses succès ; de nouveaux combats lui offrent de nou-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 197

nouveaux triomphes, & le Prince, qu'il a servi, le récompense au-delà de ses vœux. J'ai trouvé le bonheur, s'écrioit Bozalda, la valeur y mène, la gloire le donne, que me reste-t-il à desirer? Bientôt après il desira encore: le Poste qu'il occupe ne suffit pas à son ambition, il en sollicite un autre. Enfin le Gouvernement d'une Province, l'image de la Royauté, peut seule le satisfaire. Il se crut encore heureux. Mais cet état ne dura point: l'habitude fit disparoître le voile de l'illusion; alors les louanges n'eurent plus de charmes, & les honneurs perdirent leur prix. Une passion plus douce, se disoit-il, doit succéder à une passion plus noble: *Sélimé*, femme adorable, c'est vous qui ferez mon bonheur. *Sélimé* étoit belle, jeune & sensible: l'amour l'unit à Bozalda; des plaisirs variés, des fêtes brillantes, signalèrent cette union. Deux ans s'écoulèrent ainsi. *Sélimé* toujours tendre, étoit toujours ravissante, Bozalda en étoit convaincu, sa raison le disoit à son cœur, mais son cœur ne répondoit plus rien; cependant

il falloit l'occuper. L'inconstance lui parut une ressource, mais bien-tôt il en sentit l'erreur, il ne voyoit rien qui ne fut au dessous de Sélim, & il s'avouoit avec honte qu'il ne l'aimoit plus. Détrompé de la gloire, indifférent aux richesses, insensible à l'amour, un vuide affreux s'empara de son ame ; l'ennui le consume, le poids de la vie l'accable. Sélim, plus sensible encore à son malheur qu'à son infidélité, répand des larmes & les lui cache: Bozalda l'évite ; son ame, usée par les passions est insensible aux caresses innocentes de l'amour. Cependant le souvenir d'Ali s'offroit quelquefois ; où est-il cet ami tendre & vertueux, s'écrioit Bozalda ? je l'ai quitté, séduit par l'ambition, captivé par l'amour, je l'ai presque oublié : Ali, mon cher Ali, viens me rendre un nouvel être ! Quelle fut sa surprise de voir encore ce dernier souhait exaucé ! Ali s'offre à ses regards. Ali se précipite dans ses bras, il l'inonde de ses larmes : l'ame de Bozalda est éclairée par un rayon de joie. Accoutumé à ne plus sentir, le trouble qu'il éprouve

rap-

JUNLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 159

rappelle son cœur à la vie. Après les premières effusions de tendresse, Ali conjure Bozalda de l'instruire des événemens de sa vie & de l'état de son ame; Bozalda lui en fit la peinture & lui demanda le même retour de confiance. Vous demandez si je suis heureux, répondit Ali, peut-être venez vous de décider mon sort: s'il n'est plus de bonheur pour vous, où sera la source du mien? écoutez l'histoire de ma vie.

C'est avec peine que je vous retrace le moment affreux de notre séparation: cruel ami m'avez-vous cru trop foible pour marcher sur vos pas, ou assez fort pour survivre à votre perte? Aussitôt que j'appris votre départ, je résolus de suivre vos traces; je parvins à les découvrir, & je me fis recevoir dans l'Armée où vous étiez. Je ne cherchai point à vous voir: c'étoit au milieu d'un combat que je voulois me faire connoître, & je n'attendois d'autre conquête de ma valeur, que le retour de votre amitié. Un sort fatal la rendit
inu-

inutile: tandis que les rayons de la gloire vous environnoient, j'étois entouré des ombres de la mort. Une blessure m'avoit fait perdre l'usage de mes sens, & je ne fus rappelé à la vie que plusieurs jours après le combat. Le premier usage que j'en fis fut de prononcer votre nom, & j'appris que les ordres du Prince vous appelloient à chercher la victoire dans une autre contrée. Mes forces se rétablirent, le devoir m'attachoit aux lieux que vous aviez quittés, il fut mon guide. Je combattis encore; mais la valeur malheureuse succomba sous la force, & je perdis, avec la liberté, l'espoir de vous rejoindre. Je tombai sous le pouvoir d'un Tyran barbare, qui violoit, sans respect, les saintes loix de l'humanité. Il fit transporter les prisonniers dans des déserts lointains & incultes, où le travail le plus rude suffisoit à peine à l'entretien d'une vie, dont nous desirions la fin. Vos dernières victoires contraignirent le Tyran à demander la Paix: on la lui accorda, & notre liberté en fut

une des conditions. Mais la cruauté ne renonce point aisément au pouvoir de faire des malheureux : elle inventa de longs délais , qui prolongèrent notre captivité. Le croiriez vous , mon cher Bozalda , l'amour vint dissiper l'horreur de ces déserts , il vint les embellir , il me les rendit chers : la jeune *Délia* étoit au nombre des captives ; ses graces , sa douleur touchante , séduisirent mon ame. Je la rendis sensible , & ne connus plus d'autres chaînes que celles de l'amour. Peu fait pour le bonheur , le mien ne fut pas durable. L'inconstante *Délia* me préfère un rival odieux , le traître *Zadig* , à qui j'avois donné ma confiance. Il ose me supposer des crimes. Il persuade *Délia* , il m'enlève son cœur. Foible & crédule , elle refuse de m'entendre & me défend de la voir. Quel fut mon état , grand Dieu ! noirci par la calomnie , trahi par l'amour , éloigné de mon Ami , la vie me parut odieuse : je résolus de m'en délivrer. La vengeance seule suspendit les vœux du désespoir ; la mort de mon rival devoit

précéder la mienne, je le cherchai, guidé par la haine; mais Zadig s'étoit dérobé aux effets de mon ressentiment. En vain je parcourus le vaste désert, en vain je le remplis de mes cris, je ne puis ni calmer, ni satisfaire ma fureur. Je tombai enfin accablé de lassitude, l'épuisement des mes forces ressembloit à l'anéantissement; mais le Ciel eut pitié de moi; le sommeil vint suspendre le sentiment de mes peines, un songe heureux en fit disparaître l'amertume. Je crus voir un Génie revêtu d'une figure brillante, son aspect m'étonne & m'éblouit, il m'adresse ces mots; je pourrois finir tes peines : je serai plus, je veux t'apprendre à les supporter. L'inconstance de Délia t'accable, mais elle n'est pas digne de ton cœur, puis qu'elle a pu trahir sa foi, & soupçonner l'innocence. La calomnie te poursuit, démens la par ta vertu, tu gémiss de tes fers, mais ton ame est libre, les Tyrans ne peuvent forcer au crime. Apprends à supporter l'infortune & tu seras heureux. Je ne suis point né pour

1^e.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 163

l'être , m'écriai-je douloureusement ;
tous mes desirs ont été innocens ,
tous mes desirs ont été trompés. C'est
sans doute un bienfait du Ciel, répon-
dit le Génie , vous en goûterez mieux
le bonheur : quand il n'est pas acheté
par des peines , on en méconnoît le
prix. Vous le faites dépendre de l'ac-
complissement de vos vœux : c'est une
erreur , quand ils n'ont pour objet que
des biens sensibles & passagers. Des
desirs toujours satisfaits cessent en-
fin de naître , le dégoût & l'ennui
succèdent à la jouissance , & quoique la
privation de ces biens vous tourmente,
leur possession cependant ne vous suffira
pas. Il n'est donc point de souverain
bien pour l'homme ? La perfection , dit-
il , est la mesure du bonheur , elle ne
peut acquérir tous ses degrés que dans
les Régions célestes ; là les objets de la
félicité sont si grands , qu'ils n'ont pas
besoin du contraste du malheur pour
être goûtés. Ces biens sont si appropriés
à la nature de vos ames , que la plus
longue jouissance ne fera qu'accroître le

desir de les posséder encore. Mortel aveugle, semblable à l'insecte qui rampe sur la terre, content d'y trouver les fleurs dont elle est semée; imite le vol de l'aigle: élève toi, fixe le Soleil des Intelligences, dis lui, je suis un Etre foible, mais tu es bon; travaille ensuite à l'être. Vois-tu ces captifs courbés sous le poids de l'âge & de l'adversité, tes forces sont dans leur vigueur, la vertu t'en donnera de nouvelles, console leur cœur, soulage leurs travaux. Tu voulois la mort de ton Ennemi, elle seroit ta honte; laisse le vivre, la vie des méchans est leur supplice, & la clémence & la bonté t'élèveront à l'Etre, qui en est la source. Ah! m'écrai-je, que ne puis-je déjà m'y réunir.. Le Créateur, dit-il, a imprimé deux mouvemens à votre globe, il est attiré par l'un vers son centre, l'autre le retient dans l'espace qu'il doit parcourir. C'est l'image de l'homme pieux; l'amour l'attire à la Divinité, le devoir le retient sur la Terre. Il t'y reste trop de vertus à exercer pour n'en pas chérir

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 165

rir le séjour. Le Génie disparut , mais ses paroles se gravèrent en caractères de feu dans mon esprit, elles furent la consolation de mes peines & la règle de mes actions. Les rayons de la vertu sembloient éclairer mon ame & dissiper le nuage de l'affliction. Chaque acte d'humanité , que j'exerçois , me reconcilioit avec la vie ; l'espérance & la paix habitoient au fond de mon cœur.

Enfin la liberté me fut rendue. Le Tyran , qui nous opprimoit , perdit la couronne & la vie ; son successeur brisa nos fers. Arrivé dans ses Etats , mon premier soin fut de m'informer de votre sort ; on m'apprit votre élévation , on me vanta votre bonheur , & vous dites, ô Bozalda , qu'il n'en est plus pour vous !

Ne dédaigne point , ô mon Ami , les leçons de l'adversité. Comme toi , je fus dégoûté de la vie : la vertu me la rendit chère. Ton ame ardente s'est livrée toute entière à l'objet de ses passions , mais elle a méconnu les vrais

biens. L'amitié fut le Génie salutaire qui conduisit Bozalda dans la route du bonheur; l'amour de la vertu lui rendit le goût des plaisirs innocens. Sa tendresse pour Sélim se renouvelle; ses richesses ne lui sont plus indifférentes, elles étoient l'apanage des malheureux. Le Poste qu'il occupe lui donnoit le droit de défendre l'innocence, il le remplit avec zèle. Ses jours doux & paisibles s'écoulèrent dans le sein de l'amitié, & il répétoit souvent ces paroles du Génie: „ La privation des biens sensibles nous tourmente, mais leur jouissance ne suffit pas au bonheur”.



NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

LYON: *Dictionnaire Critique, Pittoresque & Sentencieux; propre à faire connoître les usages du siècle, ainsi que ses bizarreries, Par l'Auteur de la Conversation avec soi-même, in 12. 3 Volumes qui font ensemble*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 167

1103. pp. Chez Benoît Duplain 1768. Malgré le grand nombre de Dictionnaires qu'on a publié, en voici un d'un genre nouveau, qu'il seroit difficile de comparer à ceux qu'on a faits jusques ici. Le Marquis DE CARRACCFOLI, qui en est l'Auteur, paroît toujours mécontent de son siècle; mais s'il en blâme sans cesse les mœurs & les usages, il est pénétré de respect pour d'anciennes maximes, mille & mille fois répétées, & il pousse la modestie jusqu'à s'interdire des tours neufs, & des idées originales; en voici quelques exemples pris au hazard. VOYAGEUR, le nom de chaque personne, si l'on considère notre passage rapide ici bas; les Voyageurs sont sujets à mentir, mais on est trop incrédule sur tout ce qu'ils rapportent. UNITÉ, il doit y avoir unité d'action, dans tout ce qui s'appelle Poëme & Tragédie. PRISTESSE, l'ennemie du repos & de la santé dont il faut se garantir comme du plus cruel de tous les maux. RADOTER. l'homme commence par dégayer & finit par radoter, & l'on ne trouve entre ces deux espaces que quelques misérables jours agités par des orages & remplis d'infortunes; il n'y avoit autrefois que les vieillards qui radotoient, mais aujourd'hui tout le monde s'en mêle au point que ce n'est qu'un

radotage continuel dans la plupart des Ecrits & des Discours. Il faut observer à l'occasion de cet Article, que l'Auteur joint quelquefois l'exemple à la définition. PATIENT, il faut qu'un Sage soit aujourd'hui bien patient, pour ne pas éclater à la vue des ridicules & des extravagances qui composent nombre de Sociétés. N'eût-il pas été à propos d'ajouter : & des platitudes qu'on fait imprimer ? CHENILLE, agrément en soie dont on pare les robes & les vestes. RECHAUT, meuble de Cuisine qui se met sur la table lorsqu'il est en argent, & qu'on allume avec l'esprit de vin. Il y a plusieurs Articles dans le goût de ceux-ci, & il n'est pas aisé de déterminer s'ils sont Critiques, Pittoresques ou Sentencieux.

PARIS. *Principes de la Religion & de la Morale. Extraits des Ouvrages de JACQUES SAURIN, Ministre du Saint Evangile. Chez Vente 1768. grand in 12. deux Tomes dont le 1^r. est de 445 pp. le 2^d. de 546. Voici les Ecrits d'un Ecclésiastique Protestant, mis à l'usage des Catholiques Romains, par un Théologien de leur Communion ; & cette entreprise louable semble être une suite de l'heureuse révolution qui se fait dans les esprits. L'Auteur de cette Analyse*
est

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 169

est Mr. l'Abbé PICHON, Chanoine de l'Eglise du Mans; il l'a dédiée à son Evêque, & il expose dans un Avertissement les motifs qui l'engagent à la publier. Le plus essentiel, dit-il, est de prouver aux hommes que les Chrétiens des différentes Communions se réunissent cependant sur les points les plus importants de la Religion; tandis que les Incrédules ne s'accordent qu'à nier, sans pouvoir établir entre eux un système fixe & uniforme. Les Sermons de Mr. SAURIN, & ses Discours sur la Bible font la matière de ces Extraits. Quelque forme qu'on puisse donner à ces Ouvrages célèbres, ils seront propres à répandre la connoissance & l'amour de la Religion; c'est le prix qu'en attendoit l'Auteur, & cette récompense est plus précieuse sans doute que l'admiration qu'ils inspirent.

Traité du Contrat de Mariage, par l'Auteur du Traité des Obligations. Chez de Bure, l'ainé, 1768. in 12. pp. 470. Cet Ouvrage est savant & profond; & cependant clair & agréablement écrit.

L'enseignement des Belles Lettres, & la manière de former les mœurs de la Jeunesse; par le P. DE FRAISSINET, Prêtre de la Doctrine Chrétienne, & Professeur de Philo-

phis au Collège Royal de Cartoufne ; chez Desaint 1768. in 12. deux Tomes dont le 1.^{er} est de 355. pp. le 2.^d. de 307. Les deux grands objets de l'Education sont de perfectionner l'esprit de la Jeunesse en l'éclairant, & de régler son cœur en le formant aux vertus Morales & Chrétiennes. Le P. DE FRAISSINET propose ses vues sur ces deux objets. Elles n'ont rien de neuf ; mais elles sont utiles & judicieuses. Le style pourroit être plus soigné ; quelquefois il est vif & animé, mais souvent l'Auteur se permet des tours trop familiers.

*Mémoires de la Cour d'Auguste, tirés de l'Anglois du Docteur THOMAS BLACKWELL, & de Mr. JEAN MILLS, Ecuyer. Troisième & dernier Volume ; chez Ségault, 1768. grand in 12. de 612. pp. Les deux premiers Volumes de cette excellente Traduction avoient paru il y a déjà plusieurs années, & faisoient desirer la publication du troisième. Nous ne disons rien de l'Ouvrage même : il est suffisamment connu, & l'on sait qu'il auroit dû être intitulé, *Discours historiques, politiques & philosophiques sur les Romains, depuis leur fondation jusqu'à la fin du Règne d'Auguste*. Nous aurons seulement qu'il est difficile de faire une lecture plus*

JUILLET AOÛT, SEPTEMB., 1768. 171.

plus agréable & plus instructive, & que ce Livre, déjà très intéressant en lui même, est encore meilleur en François qu'en Anglois, parce qu'on ne trouve pas, dans la Traduction, ce style trop oratoire & souvent boursoufflé qu'on reprochoit avec raison au Dr. BLACKWELL.

Histoire de France, depuis l'établissement de la Monarchie, jusqu'au Règne de Louis XIV. Par Mr. GARNIER, Professeur Royal des Inscriptions & Belles Lettres. chez. Saillant & Desaint 1768 TOME XIX. & XX. Ces deux Volumes, dont nous rendrons compte, contiennent avec la fin du Règne de Louis XI., tout le Règne de CHARLES VIII.

Le Voyageur François, ou la connoissance de l'ancien & du nouveau Monde, mis au jour par Mr. l'Abbé DE LA PORTE, Tome VII. pp. 504. in 12. Tome VIII. pp. 455. chez L. Cellot, 1768. L'Auteur, sans se mettre en peine des nombreuses critiques qu'on a faites de son amusant Ouvrage, le continue toujours dans le même goût, & se fait lire, sinon avec confiance, du moins avec plaisir.

Méthode pour étudier la Géographie ; où l'on donne une description exacte de l'Univers.
for:

172 BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES,

formée sur les Observations de l'Académie Royale des Sciences, & sur les Auteurs originaux. Avec un Discours préliminaire sur l'étude de cette Science, & un Catalogue des Cartes, Relations, Voyages & Descriptions nécessaires pour la Géographie. Par Mr. l'Abbé LENGLET DU FRESNOY Quatrième Edition, revue, corrigée & augmentée; chez N. M. Tilliard 1768. dix Volumes grand in 12. Cette Edition est très supérieure aux précédentes. Outre qu'elle a été faite sur le Manuscrit même que feu Mr. l'Abbé LENGLET destinoit à l'impression, les Editeurs ont perfectionné tout l'Ouvrage par des changemens & des additions considérables. Ils ont consulté, sur chaque Pays, les Auteurs les plus estimés qui ont traité d'une manière particulière, soit la Géographie moderne, soit celle des anciens temps; les Mémoires de Mr. d'Anville sur la Gaule, sur l'Inde, sur l'Egypte; le P. Wastelain sur la Gaule Belgique; Mr. Bellin sur la Guyanne; Mr. Peyssonnel sur les Côtes de la Mer Noire; Mr. Buffching sur les Etats de l'Empire Ruffien; Mr. Palairet sur les possessions des Anglois en Amérique &c. De plus Mr. Capperonnier, à qui les Lettres ont tant d'obligations, a mis les Editeurs à portée de

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 173

de consulter la Traduction Française d'une Géographie que les Turcs ont fait imprimer à Constantinople, il y a quelques années. Cette Traduction n'est qu'à la Bibliothèque du Roi. On s'en est servi avec avantage, pour décrire d'une manière plus exacte qu'on ne l'a pu faire jusqu'à présent, les Pays de l'Asie qui sont sous la domination du Grand Seigneur.

Deux nouveaux Traités doivent être ajoutés à la *Description des Arts* par l'Académie Royale des Sciences: *Art de réduire le Fer en fil connu sous le nom de Fil-d'Archal*, par Mr. DUHAMEL DU MONCEAU 1768. in folio pp. 32.

L'Art d'exploiter les Mines de Charbon de Terre, par Mr. MORAND, le Médecin. *Première Partie. Du Charbon de Terre & de ses Mines.* 1768. in folio pp. 173 Dans cet excellent Ouvrage, Mr. MORAND présente le Charbon de Terre sous deux faces générales, comme une branche très variée de l'Histoire Naturelle, & comme une branche importante de Commerce. Le premier de ces objets est traité fort en détail & avec la plus grande exactitude dans cette première Partie; l'autre le sera dans la seconde.

Essai sur la Peinture en Mosaïque, par M.
L.

LE V***. Non solum hæc Monumenta
mori. *Ensemble une Dissertation sur la Pier-
re spéculaire des Anciens* par le même.
Chez Vente 1768. petit 8o. de 166. pp. La
Mosaïque est un assemblage de plusieurs pe-
tites pièces de rapport soit de pierres ou de
marbres, ou de verres, de toutes les cou-
leurs, assemblées en cube, & disposées dans
l'ordre des jours & des ombres, incrustées
sur un fond de ciment. Les Italiens ont
donné à ce travail le nom de *Stucco*, & c'est
d'après eux que nous nommons cette com-
position *Stuc*. Le but de cet assemblage est
de lui faire rendre, comme au pinceau,
toutes les différentes figures que le Peintre
en Mosaïque est chargé d'imiter. Scali-
ger fait dériver le nom de Mosaïque des
mots *Mouja*, *Eumoujon*, & *Mouficon*, dont
les Grecs se servoient pour exprimer ce ton
harmonieux, & ce concert élégant qui doit
se rencontrer dans toutes les compositions
d'Ouvrages de rapport, qui, comme dans
cet Art, requièrent la plus exacte précision.
Cette peinture est si solide que quoiqu'on
marche continuellement sur les pavés qui en
sont couverts, ils n'en reçoivent aucun dom-
mage. Supérieure en cela à tout autre gen-
re de peinture, que le temps efface, la Mo-
saïque.

saque peut résister aux injures de l'air : exposée au dehors sur les pavés, sur les toits & sur les murs, loin de s'y altérer, elle y prend un nouvel éclat. Les Tableaux en Mosaïque en sont venus à Rome jusqu'à le disputer, par l'ordre des cubes de verre de toutes les couleurs & de toutes les nuances possibles, au pinceau des meilleurs Maîtres, dont ils nous donnent les copies les plus fidèles. Cette peinture, comme le remarque Mr. le Comte de Caylus, tient du prodige, par la patience surprenante qu'elle demande dans le juste discernement des teintes, & dans la taille des cubes. Ils y sont ordinairement distribués en des parties si menues; leur volume y est si étroitement resserré, qu'un espace d'un pouce en quarré contient quelquefois jusqu'à 144. cubes & même plus. On conçoit que la main d'œuvre doit être d'une très grande dépense : aussi ces ouvrages sont-ils extrêmement chers. Il y a actuellement à Rome des Peintres en Mosaïque, qui, par l'ordre du Pape, font des copies des plus beaux Tableaux de l'Eglise du Vatican : or la copie d'un Tableau de 26. pieds de haut sur 15. à 16. de large, revient à plus de soixante-dix mille livres, quand elle est mise en place. L'origine de

la Mosaïque est si ancienne qu'on n'en peut découvrir la date, dans aucun Auteur. On croit que les Perses en furent les premiers Inventeurs : des Perses on la fait passer aux Assyriens, des Assyriens aux Grecs & enfin des Grecs aux Romains. L'Auteur de l'Ouvrage que nous avons sous les yeux, fait des recherches savantes & curieuses sur ce sujet. Il traite ensuite des différentes espèces de Mosaïque, de l'excellence de cet Art, des différens usages que les Anciens en firent, de ses progrès tant en Orient qu'en Occident, de son délaissement pendant quelques siècles, de sa restauration, & de la célébrité dans laquelle elle se soutient encore, en Italie, pendant qu'elle est oubliée en France. Il explique enfin le mécanisme de la Mosaïque telle qu'on la pratique à Rome avec des cubes de verre, & de la Mosaïque de placage de marbres & en cubes de pierres fines, comme on la pratique à Florence.

A cet estimable Traité, l'Auteur a joint une Dissertation très intéressante sur la *Pierre spéculaire* dont les Anciens se servoient pour fermer leurs fenêtres, sans se priver de la lumière du jour, avant qu'ils y employassent le verre. Il est surprenant qu'ils

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 177

qu'ils aient été si peu industrieux, par rapport à quantité de commodités dont il nous seroit impossible de nous passer. „ Leurs maisons manquoient de beaucoup des choses les plus utiles & les plus agréables. Ils ignoroient l'art de s'éclairer commodément pendant la nuit; ils ne connoissoient ni les bougies, ni les chandelles. Personne n'étoit plus versé que les Grecs & les Romains dans la fabrique du verre; ils en faisoient toutes sortes de vases, des bouteilles, des tasses & des gobelets, qui imitoient le crystal par leur blancheur & leur netteté. Ils savoiént polir le verre, le couper, le profiler, en faire des miroirs, & des ouvrages de compartimens, dont ils couvroient les pavés, & lambrissoient les murs de leurs Temples &c. Quoi de plus aisé que d'en faire des vitres? Cependant ils ne s'en étoient jamais avisés, & s'en tenoient aux usages qu'ils avoient trouvés établis par leurs ancêtres. La corne bouillie étendue & éclaircie, la peau tendue comme notre parchemin & huilée, & les pierres transparentes servirent long-temps à garnir les lanternes, à fermer les étuves des bains, sans en chasser la lumière, & à clore contre le vent & l'intempérie de l'air les lits.

Tome XXX. Part. I.

M

res

res dont les Dames Romaines se servoient en voyage. A l'égard des fenêtres, on ne les ferma point d'abord avec des corps solides. Plus curieux de faire entrer l'air dans leurs maisons, pour y introduire la fraîcheur & se préserver des trop grandes ardeurs du soleil, les Anciens trouvoient encore par-là le moyen de laisser un passage à la fumée; car par le défaut des cheminées, dont ils ne connurent point le service pendant un long espace de temps, elle se seroit concentrée dans les maisons, & y auroit causé beaucoup d'inconvénients. C'est à ce dessein qu'ils les fermoient de claies d'osier & de ces châssis de bois en treillage, que nous nommons jalousies, & que les Latins nommèrent *Transennæ*". Enfin, ils se servirent d'une pierre transparente, appelée *Lapis specularis*. Les Sçavans sont partagés sur la nature de cette pierre. Notre Auteur rapporte & discute leurs sentimens. Pour lui il croit que la Pierre spéculaire étoit cette *Pierre gypseuse*, transparente, divisée en plusieurs lames, d'une texture molle, qui se réduit en plâtre, que nos Naturalistes appellent *Gypse*, & qui a toutes les qualités désignées dans l'histoire que Pline nous donne de la Pierre spéculaire.

JUILLET, AOÛT, SEPT. 1768. 179

*L'Albert Moderne, ou nouveaux Secrets, éprouvés, & licites, recueillis d'après les découvertes les plus récentes. Les uns ayant pour objet de remédier à un grand nombre d'accidens qui intéressent la santé ; les autres, quantité de choses utiles à savoir pour les différens besoins de la vie ; d'autres enfin tout ce qui concerne le pur agrément, tant aux champs qu'à la Ville. Le tout divisé en trois parties, & rangé par ordre alphabétique ; chez la Veuve Duchesne, 1768. grand in 12. de 430 pp. Tout le monde connoît un ancien Livre, divisé en deux Parties, dont l'une porte le titre de *Secrets d'Albert le Grand*, & l'autre celui de *Petit Albert*. Parmi quelques secrets effectivement curieux qui s'y trouvent, il y en a quantité qui sont puériles, indécens, absurdes & superstitieux. Il n'en est pas ainsi de l'*Albert Moderne*. Il contient une collection de différens secrets utiles ou agréables qui sont dispersés dans divers Journaux tels que sont par ex. le *Journal de Médecine*, la *Nouvelle Bigarrure* ; la *Gazette salutaire*, les *Affiches*, & autres Ouvrages périodiques, qui ont été publiés depuis une vingtaine d'années. C'est dans ces différentes sources que notre Compilateur a puisé ; mais pour bien faire, & pour*

mettre ses Lecteurs en état de juger du degré de confiance que chaque secret mérite, il auroit du à la fin de chaque Article indiquer l'Ouvrage d'où il est tiré.

Traité des Arbres fruitiers; contenant leur figure, leur description, leur culture, &c. par Mr. DUHAMEL DU MONCEAU, de l'Académie Royale des Sciences; de la Société Royale de Londres; des Académies de Pétersbourg, de Palerme, & de l'Institut de Bologne; Honoraire de la Société d'Edimbourg, & de l'Académie de Marine; Associé à plusieurs Sociétés d'Agriculture; Inspecteur Général de la Marine. Chez Saillant & Desjaint 1768. grand in 4^o deux Vol. dont le 1^{er} est de 337 pp. le 2^d. de 280, avec quantité de figures. Observer dans toutes les saisons de l'année plus de trois cents variétés d'Arbres fruitiers; épier & saisir le moment où chacune de leurs productions est au point qui peut établir leur caractère; prendre les dimensions de ces productions, en examiner la forme, la couleur, la saveur, les différences qu'elles reçoivent de l'âge, de la force, de l'état des Arbres, de la nature du terrain, de l'exposition, de la température de l'air; distinguer les caractères constants des accidentels; indiquer la culture des Arbres fruitiers,

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 181

tiers, la manière de les planter, de les élever, de les greffer, de les tailler &c. tels ont été les objets du travail de M. DU MONCEAU, & il seroit bien superflu d'avertir qu'il a supérieurement réussi, & que son Livre est un des meilleurs qui aient été composés sur ce sujet. Les Planches, exécutées par les Graveurs les plus habiles, ont été portées à un degré de perfection que l'on voit dans peu d'Ouvrages. De leur côté les Libraires n'ont épargné ni soins ni dépenses, pour qu'il n'y eût rien à désirer à la partie typographique.

Année Champêtre. Partie qui traite de ce qu'il convient de faire chaque mois dans le Potager. Et prodesse velint, & delectare Coloni. Chez Vincent 1768. in 12. trois Vol. dont le 1^r. est de 423. pp. le 2^e. de 575, le 3^e. de 548. Cet Ouvrage peut tenir lieu de quantité d'autres. Le P. D'ARDENE, Prêtre de l'Oratoire & Auteur de cet Ouvrage, a lu & étudié la plupart des Livres qui ont été publiés sur l'Agriculture, il a recueilli ce qu'il y a trouvé de meilleur, & il y a joint le fruit d'une expérience de cinquante ans. On lira ce nouvel Ouvrage avec autant de plaisir & d'utilité que son *Traité des Renoncules*, qui a eu tant de succès, & dont

182 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

il y a déjà deux Editions. Les trois Tomes que nous annonçons à présent ne roulent que sur le Potager ; les suivans traiteront du Parterre & de la Ferme. Sous ce dernier titre l'Auteur comprend la culture des champs, prés & vignes, les pépinières, les bois, la ménagerie, toutes les espèces de bétail, en un mot tout ce qui dépend des soins d'un Fermier, & peut rapporter du profit au Maître, ou à lui.

A L L E M A G N E.

HALLÉ. *Pseudo Critica Millio-Bengeliana, sive Tractatus Criticus quo Versionum Sacrarum Orientalium Syriacæ Arabicarum Polyglottæ Erpenianæ & Romanæ Persicarum Polyglottæ & Wbelocianæ Æthiopica & Armenica allegationes pro variis N. T. Græcæ lectionibus à Jo. Millio & Jo. Alb. Bengelio frustra factæ plene recensentur refutantur & eliminantur insertis earundem Versionum veris allegationibus* — edidit CHRISTOPHORUS AUGUSTUS BODE, *Philosophia in Academia Julia Carolina Professor publicus ordinarius* — Tomus I. S. S. IV. *Evangelia continens* in 80. Quelques habiles & quelques exacts que fussent Mrs. Mill & Bengel, on savoit qu'ils s'étoient quelque-
fois

JULIET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 183

fois trompés à l'égard des variantes qu'ils avoient cru trouver dans les Versions Syriaque, Arabe &c. du Nouveau Testament. Mais on ne soupçonnoit pas qu'ils eussent fait un aussi grand nombre de fautes, que Mr. BODÉ leur en reproche dans l'Ouvrage que nous annonçons; Ouvrage qui suppose la plus profonde connoissance des Langues Orientales, & une patience presque sans exemple. Au reste on auroit du avertir, dans le titre, que le savant Auteur a non seulement relevé les erreurs de *Mill* & de *Bengel*; mais qu'il a aussi recueilli une multitude de diverses leçons qui leur étoient échappées.

F. VATABLI *Annotationes in Psalmos subjunctis H. GROTII notis, quibus Observationes exegeticas criticas adpersit G. J. L. VOGEL, A. M. ampl. Phil. Ord. Adjunctus* — *præmissa est Præfatio J. A. Noesselti S. Theol. Doct. & P. P. O. chez Kummel, grand 8o.* On a presque oublié les Notes de *Vatable* sur la Bible: elles sont cependant excellentes, & on ne sauroit trop les recommander. On doit donc savoir beaucoup de gré à Mr. VOGEL; d'avoir fait reparoître les Remarques de ce judicieux Commentateur sur les Psaumes. Il y a joint celles de *Grotius*.

& les siennes propres qui sont tout à fait dignes d'être associées aux autres. La Préface de Mr. Noeffelt mérite aussi d'être lue. Il y fait en très beau Latin l'histoire des travaux de Vatable sur la Bible, il les apprécie, il compare ses Notes avec celles des autres Commentateurs, il indique les diverses Editions qu'on en a faites &c.

Romanzen aus dem Spanischen des Gongora, ubersetzt von Herr J. J. JACOBI &c. p. à. d. Romances traduites de l'Espagnol de Gongora, par Mr. JACOBI Professeur de Philosophie & d'Eloquence dans l'Université de Halle; chez Gebauer in 8°. pp. 110. Feu Mr. le Baron de Cronegk recommandoit fort à ses Compatriotes la lecture & l'étude des Poètes Espagnols (1). Quelques Allemands ont suivi ce conseil; mais personne ne l'a fait avec tant de succès que Mr. JACOBI. Sa Traduction des Romances de GONGORA, quoiqu'aussi littérale qu'il a été possible, est élégante & facile. Il a fallu quelquefois humaniser un peu l'Auteur Espagnol à des expressions trop pompeuses, en substituer d'autres plus simples, remplacer quelques métaphores par d'autres moins hardies,

(1) Voyez *Biblioth. des Sc.* Tom. XV. pag. 333.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 187.

dies, émousser des pointes , faire disparaître quelques jeux de mots &c. Mais le Traducteur a eu soin d'avertir de ces changemens dans des Notes pleines de goût & d'esprit. Au reste GONGORA a divisé ses Romances en trois Classes : les tendres , les lyriques & les burlesques. On voit par-là qu'il n'en est pas tout-à fait des Romances Espagnoles comme des Françaises. Celles-ci ne sont d'ordinaire que de petits Poèmes divisés en stances, où l'on raconte des histoires tragiques d'une manière naïve, simple & quelquefois comique. Quoiqu'il en soit la plupart des Romances de GONGORA sont charmantes & on devoit les traduire en François.

LEIPSICK. Voici des Romances meilleures encore que celles de Gongora. *Breikopf* les a imprimées sous ce titre : *Romancen mit Melodien*. 1768. in 8o. pp. 40. Elles sont au nombre de cinq , & toutes sont charmantes. L'ingénieux Auteur en a tiré les sujets de la Mythologie , & particulièrement des Métamorphoses d'Ovide.

Le célèbre Mr. REISKER continue à bien mériter de la République des Lettres. Il se propose de donner une Edition de *Démocritus*, d'*Escbine*, de *Lyfias*, d'*Antiphon*,

186 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

d'*Iste*, de *Dinatque*, & des autres Orateurs Grecs, qu'on appelle mineurs. Il les accompagnera tant de ses propres remarques, que des meilleures scholles des autres Critiques, il recueillira les principales variantes; il rétablira les endroits corrompus, & il aura toujours soin d'avertir des corrections qu'il fera, il composera lui-même trois Indices pour chacun des Orateurs, le premier de ces Indices sera historique, le second géographique, le troisième grammatical. Toute l'Edition sera de huit Volumes in 8°. Les deux premiers contiendront *Démotbène*; les deux suivans les Orateurs mineurs ou Attiques. Le *Lexique d'Harpocraton* sur les dix Orateurs de la Grèce avec les notes de *Valois*, de *Gronovius*, & celles de Mr. REISKE lui-même, rempliront le 5°. Tome; on trouvera dans le 6°. les Indices; dans le 7°. les notes de *Jerome Wolfius* & de feu Mr. *Taylor* sur *Démotbène*; dans le 8°. enfin celles de Mr. REISKE sur tous les Orateurs qu'il publie. Voilà une grande & très utile entreprise, & personne sans doute n'est plus en état de l'exécuter avec honneur que le savant Homme qui l'a formée. Il seroit superflu de parler de son habileté, elle est universellement connue; mais nous

JOUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 187

nous devons avertir qu'entre les meilleures Editions, qui ont été publiées avant la sienne, il a consulté divers Mss. Il en a eu, par ex. sept de Démosthène seul. L'un de ces sept est le fameux Ms. qui se conserve à Augsbourg, & sur lequel *Wolffius* avoit travaillé, mais sans en tirer tout le parti qu'il auroit pu. Il est, au reste, bien étonnant que depuis *Wolffius* jusques à Mr. *Taylor*; c. à. d. pendant près de 200 ans, on n'ait pas fait une seule Edition supportable de Démosthène. Celle de *Taylor* est magnifique, mais par cela même très chère & assez rare. Elle est d'ailleurs incomplète, & il s'en faut bien qu'elle ne soit aussi exacte que belle. Celle que Mr. *Rixius* promet ne sera point superbe, mais propre, commode, beaucoup moins coûteuse que celle du savant Anglois, & fort supérieure pour l'essentiel à toutes celles qu'on a eues jusques ici. On peut en voir le plan, de même que les conditions de la Souscription, dans un *Prospectus* très bien fait, que Mr. *Rixius* a publié, & dont le Libraire de ce Journal a quelques Exemplaires.

J. F. Hetnek & Faber ont imprimé: *Mineralogische Betustigungen, zum beuf der Obymie und Naturgeschichte des Mineralreichs*

reichs, c. à d. *Amusemens de Minéralogie &c.* Tome I. in 8o: 1768. On a rassemblé & traduit dans ce Volume, divers excellens Ecrits Minéralogiques de Mrs *Eller*, *Pott*, *Marggraf*, *Aspin* &c. Il est bien à souhaiter que cette bonne Collection soit continuée.

C. *Fritsch* a imprimé: *Decreta Romanorum pro Judæis facta, e Josepho collecta & Commentario historico-grammatico-critico illustrata. Adjunctum est Decretum Atheniensium pro Hyrcano Pontifice M. Judæorum factum Commentario illustratum a JOANNE TOBIA KREBSIO, illustris Moldani Rectore 1768.* grand 8o. de 442. pp. L'Historien Josephé nous a conservé, soit en entier, soit par extraits, divers Traités que les Romains avoient faits avec les Juifs du temps des Princes Asmonéens; mais il ne les rapporte pas toujours selon l'ordre Chronologique. Mr. *Krebs* rétablit cet ordre dans le savant Ouvrage que nous annonçons, & il répand beaucoup de jour sur toute l'Histoire des Juifs dans les derniers siècles qui précédèrent la venue de N. S. Les remarques de grammaire & de critique qu'il fait sur les termes & les façons de parler, qui se trouvent dans les Décrets des Romains & des Athéniens concernant les Juifs, sont doc-

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 189

doctes & judicieuses, & supposent une connoissance peu commune de la Littérature & des Antiquités tant Grecques que Romaines.

Mr. WERNSDORF, Professeur à Dantzic, a fait imprimer ici chez Breitkopf: MANUELIS PHILÆ Carmina Græca, maximam partem e Codicibus Augustanis & Oxoniensibus nunc primum in lucem producta, aliqua etiam iterum publicata; omnia nunc in unum, excepto Poëmatis de animalibus, collecta emendata, Latine interpretata & annotationibus illustrata: accedit ignoti Poetæ antiquioris Carmen in S. Theodorum ex Augustano Codice nunc primum editum; Præmittitur Dissertatio de Philæ vita, ætate & scriptis, cura GOTTLIEB WERNSDORFII, 1768. in 8°. MANUEL PHILAS ou PHILÆ vivoit sous les Andronic Palæologues entre 1270. & 1340. C'étoit un Poëte très médiocre sans doute, comme tous ceux du moyen âge, mais dans les Ecrits duquel on trouve bien des choses curieuses sur l'histoire, les mœurs, les coutumes &c. de son temps. Le plus connu de ses Ouvrages est un Poëme en vers jambiques sur les propriétés des animaux. Comme il y en a diverses Editions, dont la dernière a été faite par Mr. de Pauw en 1730. à Utrecht, Mr.

Mr. WERNER n'a pas cru devoir insérer ce Poëme dans la Collection, d'ailleurs complète qu'il donne à présent, des Oeuvres de PHILE. Il l'a accompagnée d'une Traduction Latine, & de fort bonnes Notes tant historiques que critiques.

Le IVe. Tome de l'Histoire des Hérésies, des schismes & des disputes de Religion jusques aux temps de la Réformation par Mr. C. F. W. WALCH, parok ici chez les Weidmann & Reich, sous ce titre: *Entwurf einer vollständigen Historia der Ketzerien, Spaltungen und Religions streitigkeiten bis auf die zeiten der Reformation*, 1768. grand 8o. de 846. pp. Ce Volume contient l'Histoire des Donatistes, des Mélicéiens, des sectateurs de Colluthus, & des Pélagiens.

Mr. le Professeur J. M. SPINROCKH, après avoir essayé ses forces avec succès dans l'Ouvrage si estimé qui a pour titre *Portraits & Vies de Sages célèbres* (2), vient de faire une entreprise plus considérable. C'est de donner en Allemand une *Histoire Ecclésiastique*, qui tienne un juste milieu entre la prolixité de quelques unes de celles qui ont été

(2) Voyez *Biblioth. des Sc.* Tom. XXIV. Part. I. pag. 253.

été publiées jusques ici, & la sécheresse des autres. Comme il se propose de rendre plus universelle & plus utile la connoissance de l'Histoire Ecclesiastique, & qu'il écrit pour le commun des Lecteurs & non pour les Savans de profession, il ne s'engagera point dans des discussions de critique : il se bornera à présenter le résultat de ses recherches, & il cherchera, par les agrémens du style & par la rapidité de la narration, à se faire lire avec autant d'intérêt que de fruit. A la tête du Volume qui paroît à présent, se trouve un excellent Discours sur l'Histoire de l'Eglise, sur son utilité, sur ses sources, sur la manière dont elle a été écrite jusques ici, sur le caractère des principaux Historiens Ecclesiastiques &c. Ce Discours préliminaire est de 318 pages. Le reste de ce premier Tome contient l'Histoire même jusques à Constantin le Grand. Voici le titre de l'Ouvrage ; J. M. SCHROECKS *Christliche Kirchen Geschichte, Erster Theil*, 1768. grand 8o, chez Dodslei.

GOTTINGEN. *Bastiegel* à imprimer : G. L. BORHMERL. Potentijs. Magnæ Brit. Regi &c. Elect. Brunsv. Luneb. ap. Aula Consiliis &c. Juris Antecessoris in Acad. Georgia Augusta
Eleg.

492 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Electa Juris Civilis, 1768. in 40. Ce sont des Ecrits Académiques que le célèbre Auteur avoit publiés séparément, & qu'il fait reparaître à présent avec des corrections & des additions qui leur donnent un nouveau prix. En voici les titres: 1. *De Aris pro salute Imperatorum in usu & reditu extructis.* 2. *De Scholis Romanorum.* 3. *De Testamento signato & subscripto a testibus in involucro.* 4. *De suo herede ab hereditate se abstinente vel se immiscente ad L. 57. D. de acquir. & omitt. hereditate.* 5. *De discrimine suorum & emancipatorum in successione intestati jure novo sublato.* 6. *De liberis fideicommissis oneratis.* 7. *De legatis ex fideicommissis præstandis.* 8. *De quatuor modis conficiendi codicillos ad locum Pauli in L. 8. pr. de jure codicill.* 9. *De querela inofficiose donationis fratrum.* 10. *De obligatione locatoris ob impeditum rei locatæ usum.* 11. *De jure circa conclusionem orto adversus conduttore[m] concursu creditorum.* 12. *De jure mercedis operis in concursu creditorum.* 13. *De appellationis interposita renunciatione.* 14. *De Superarbitris vulgo von Obmannen.* 15. *De jure Principis circa loca & opera publica.* 16. *De necessario parentum consensu in nuptiis liberorum cum legitimorum tam legitimatorum.*

Le

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 193

Le Recueil suivant ne sera pas moins bien accueilli des Médecins, que celui que nous venons d'annoncer l'est des Jurisconsultes : R. A. VOGEL *Opuscula Medica selecta antea sparsim edita, nunc autem in unum collecta recognita aucta & emendata* 1768. chez Kübler in 4°. Les Dissertations contenues dans ce premier Volume sont : 1. *De larynge humano & vocis formatione.* 2. *Progr. quo experimenta chemicorum de incremento ponderis corporum quorundam igne calcinatorum examinantur.* 3. *De prærogativa venæsectionis in partibus laborantibus.* 4. *De vanitate remedium universalium.* 5. *Analecta Chémica de vitro antimonii.* 6. *Paralipomena de vomitoriorum usu.* 7. *De statu plantarum, quo noctu dormire dicuntur.* 8. *De sale sedativo Hombergii.* 9. *Animadversiones super morbis incurabilibus.*

Voici une autre savante Dissertation de Mr. VOGEL, qu'il a publiée depuis peu, & qui mérite d'autant plus que nous l'annoncions, quelque courte qu'elle soit, qu'il en promet une seconde sur le même sujet : *De Pauli Æginetæ meritis in Medicinam, in primis Chirurgiam, Prolusio I.* Paul d'Egine, ainsi nommé parce qu'il étoit natif de cette Isle dans la Grèce, vivoit dans le

Tome XXX. Part. I. N VIIe.

VII^e. Siècle, comme Mr. VOGEL le prouve très bien contre ceux qui le placent dans le IV^e. ou V^e. Siècle. C'étoit un très habile homme, auquel on n'a pas toujours rendu assez de justice. On l'a accusé de n'être qu'un compilateur, & de n'avoir presque fait que copier *Galien*, *Alexandre* & *Oribase*. Le Dr. *Freind* avoit déjà pris sa défense, & Mr. VOGEL achève de le justifier. Il montre que Paul *Æginète* pensoit par lui-même, avoit fait quantité d'excellentes observations, avoit judicieusement discuté la pratique des Anciens, s'étoit souvent écarté des opinions de *Galien*, & avoit même eu le courage de rejeter quelques sentimens d'*Hippocrate*. Ses descriptions des maladies sont courtes, mais très exactes. Il est le premier qui ait traité solidement de l'art d'accoucher, & en général il avoit une grande connoissance des maladies particulières aux femmes. Aucun des Anciens ne lui est supérieur quant aux opérations Chirurgicales; c'est lui qui le premier a séparé la Chirurgie de la Médecine, & il tient à cet égard le même rang entre les Grecs, que Celse entre les Romains, & *Abulcasis* entre les Arabes. Personne avant lui n'avoit si bien décrit l'hydrocéphale, les hernies, les aneurysmes &c. Mr.

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 199

Mr. le Professeur SCHLÖZER, a publié ici chez *Dieterich*, un Ouvrage fort curieux sur la bénignité de la petite Vérole en Russie, & sur la population de la Russie en général; (*von der Unschädlichkeit der Pocken in Russland, und von Russlands Bevölkerung überhaupt*) 1768. in 8o. pp. 168. L'Auteur a observé que de mille Russes qui meurent, il n'y en a que trois qui soient emportés par la petite Vérole. En 1764. il mourut à Pétersbourg 3084 personnes, dont 17. seulement moururent de la petite Vérole qui y régnoit alors, encore de ces 17. n'y avoit-il que 8. Russes, les autres étoient des étrangers, quoiqu'il y ait dans cette Ville sept fois plus de Russes que d'Etrangers. Mr. SCHLÖZER attribue la bénignité de cette maladie aux bains chauds & aux étuves dont les Russes font un continuél usage, & qui dès l'enfance rendent la peau plus souple, l'amollissent, disposent favorablement à la petite Vérole & en facilitent l'éruption. Si les Etrangers succombent plus souvent à cette maladie, c'est qu'ils négligent la salutaire pratique des bains. On trouvera dans cet Ouvrage plusieurs autres observations intéressantes. Selon les calculs de Mr. SCHLÖZER, il y a

à Pétersbourg entre 128000 & 134000 habitans. Il n'y en a que 20 millions dans toute la Russie, quoique cet Empire pût aisément en nourrir 150 millions. Dans un Pays si dépeuplé, & où par conséquent les hommes devoient être du plus haut prix, n'est-il pas étonnant que dans la vente des biens, un homme ne soit estimé qu'environ 15 Roubles? En Russie il meurt moins de femmes en couche, & il y a moins de morts-nés que dans d'autres Pays. Mais la première année emporte beaucoup plus d'enfans. Il naquit en 1764. à Petersbourg 3760 enfans, & comme nous l'avons dit plus haut, 3084 personnes moururent dans la même année: de ces 3084 il y en avoit 980 qui étoient au dessous d'un an; selon la proportion des autres Pays, il n'auroit du y en avoir que 745. De la 2e. année jusqu'à la 15e. la mortalité est beaucoup moins forte. Des 3084 Russes morts en 1764., il n'y en avoit que 380 qui eussent entre 2 & 15 ans, c. à. d. 121 sur mille, au lieu qu'ailleurs on en compte 237 sur mille. Mais tout au contraire de ce qui arrive dans d'autres Pays, la mortalité devient terrible pour le sexe masculin depuis la 16e. année. Sur mille morts il y en a 268 qui sont emportés à Pétersbourg entre l'âge de 20
ans

JUILLET AOÛT, SEPTEMB., 1768. 197

ans & celui de 40., au lieu que selon le cours ordinaire de la nature, il ne devoit y en avoir que 113; & des 3084 morts de l'année 1764., il y eut 1105 hommes entre 16 & 65 ans: il n'auroit du y en avoir que 470. Cette étrange mortalité ne frappe point les Etrangers qui sont établis à Pétersbourg, ni même les Femmes Russes: à leur égard la proportion est la même que dans les autres Pays. Mr. SCHLÖZER trouve le principe de cette mortalité des hommes, dans l'usage immodéré qu'ils font de l'eau-de-vie.

On fait beaucoup de cas d'un Ouvrage que le savant Mr. PUTTER a publié sous ce titre: J. S. PUTTERI, J. V. D. *Confiliarii Regii Aulici & Prof. Jur. Publ. Ord. in Georgia Augusta Tabuæ Genealogicæ ad illustrandam Historiam Imperii Germanicæ principem* 1768., grand 80. chez van der Hoeck.

ALTDORF. Mr. le Dr. J. B. RIEDERER a publié le IVe. & dernier Volume de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique & à l'Histoire Littéraire*, (*Nachrichten zur Kirchen, Gelehrten und Bücher Geschichte*). Cet Ouvrage, rempli de faits, de documens, d'anecdotes & de remarques

intéressantes, particulièrement sur l'Histoire du XV. & du XVI^e. Siècles, a été si bien reçu, que le savant Auteur en va commencer un autre dans le même goût. Il aura pour titre : *Nützliche und angenehme Abhandlungen aus der Kirchen, Bücher, und Gelehrten Geschichte*, c. à. d. *Dissertations intéressantes & utiles sur l'Histoire Ecclesiastique, sur celle des Livres, & sur celle des Savans*. Dans le IV^e. Tome des *Mémoires*, Mr. RIZENBERG rapporte une Lettre très curieuse du Duc *Auguste de Brunswick* : on y voit que cet illustre & savant Prince avoit travaillé à une nouvelle Version Allemande de la Bible,

CONBURG. *Chrestomathia Græca Poetica, quam curavit & animadversionibus illustravit T. C. HAZLES. Addita Aristophanis Comœdia, Plutus inscripta, e rec. Bergleri &c. 1768. in 80. chez Findeisen*. On ne sauroit bien enseigner le Grec aux jeunes gens, eu ne leur expliquant qu'un seul Auteur. Il faut leur en faire connoître plusieurs, & les familiariser avec toute sorte de styles. L'Ouvrage que nous annonçons peut être à cet égard de la plus grande utilité. On y trouve les *Vers dorés* de *Pythagore*, un fragment de *Tyrte*, quelques autres de *Mim-*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 199

vernus, l'Hymne au Soleil attribuée à Homère, une Hymne qu'on dit être d'Orphée, quelques Odes d'Anacréon, deux Idylles de Théocrite, la première Idylle de Bion & un fragment de la huitième, les deux premières de Moschus, les deux Odes de Sappho, l'Hymne de Callimaque sur Cérès, la première Ode de Pindare, & le Plutus d'Aristophane. Tous ces morceaux, excepté le Plutus, sont traduits, & accompagnés de bonnes remarques, tant de Mr. HARRIS lui-même que de divers Savans.

STUTGARD. *Historisch-Critische Nachrichten von den sechs ersten Teutschen Bibel-Ausgaben, die zu Mayntz, Strasburg und Augspurg vom Jahr 1462, bis zum Jahr 1477. sind gedruckt worden &c. c. à. d. Notices Historiques & Critiques des six premières Editions de la Bible Allemande, qui ont été faites à Mayence. à Strasbourg, & à Augsbourg depuis l'an 1462. jusques en 1477, & qui se conservent dans la Bibliothèque de Stutgard, avec une indication critique de toutes les autres Bibles Allemandes qui passent pour avoir été publiées avant Luther; par Mr. JEAN NAST, chez Cotta. in 80. pp. 100. Les six Editions que Mr. NAST décrit ici avec toute l'exactitude imaginable sont: 1. celle de Mayence de 1462: 2. cel-*

le de Strasbourg (de *Mentel*) de 1466, ce n'est qu'une copie de la première à la réserve de quelques petites différences d'ortographe; 3. une Edition sans indication d'année, de lieu, ni d'Imprimeur, mais qui vraisemblablement doit être placée entre 1470 & 1473. 4. l'Edition de Strasbourg, sans date, mais qui doit avoir été faite entre 1473 & 1475; 5. celle d'Augsbourg de 1477; & 6. celle de la même Ville faite par *Antoine Sorg* en 1477. Mr. NAST est persuadé que ces six Editions de la Bible Allemande doivent être regardées comme les plus anciennes; car il croit aussi bien que feu Mr. *Clément* que la Bible d'*Eberler*, que l'on prétend avoir été imprimée en 1464, est manuscrite. Quant à celle de *Bämter* de 1466., c'est une Bible Latine. Pour celle de Cobourg, c'est absolument sans preuve que Mr. le Long l'a placée en 1477.

MANNHEIM. *Zwölf Urkunden zur Erläuterung der Geschichte der Gefangen-nahme Philips des Großmüthigen Landgrafen zu Hessen. Aus dem Pfaltz-Zweibrückischen Archiv herausgegeben und mit vorgesetzten Anmerkungen versehen von J. H. BACHMANN, Herzogl. Pf. Zweibrückischen Regierungs und Ev. Luth. Oberconsistorial Rath; c. à. d. Douze*
De-

JULLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 207

Documens pour servir à éclaircir l'histoire de la Captivité de Philippe le Magnanime, Landgrave de Hesse, tirés des Archives de Deux-Ponts. & accompagnés de Remarques, par Mr. le Conseiller BACHMANN &c. 1768. in 8°. pp. 96. Personne n'ignore qu'on a accusé Charles-Quint d'avoir eu recours à une indigne supercherie pour retenir prisonnier le Landgrave de Hesse. On a prétendu que l'Empereur avoit promis que Philippe ne seroit puni *d'aucune prison* (*mit einiger gefängnis*), c. à. d. qu'il ne seroit retenu prisonnier en aucune manière; mais qu'ensuite au lieu du mot d'*einiger*, on avoit glissé dans le Traité celui d'*ewiger*, par où Charles-Quint s'engageoit seulement à ne pas punir le Landgrave d'une prison perpétuelle. Plusieurs Historiens ont parlé de cette frauduleuse altération; d'autres l'ont révoquée en doute, & ceux-ci ont eu raison, comme Mr. BACHMANN le prouve très bien par les Documens qu'il vient de publier. Ce sont des Lettres authentiques du Landgrave Philippe & de Wolfgang, son Gendre, Duc de Deux-Ponts. On voit dans ces Lettres qu'à la vérité l'Empereur n'avoit pris aucun engagement par écrit, & qu'ainsi le changement du mot d'*einiger* en

celui d'*ewiger* ne peut avoir eu lieu ; mais qu'il avoit *verbolement* promis aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, que le Landgrave ne seroit point retenu prisonnier, ou que du moins il ne le seroit que jusques à ce qu'il eût rempli les conditions du Traité. La mauvaise foi de Charles-Quint consista donc en ce qu'il chercha toute sorte de mauvais prétextes, pour ne point relâcher Philippe, quoique celui-ci eût satisfait à tous les articles de la capitulation.

HAMBOURG. *Nachrichten von Niedersächsischen berühmten Leuten und Familien &c. c.*, à. d. *Mémoires sur des Personnes & des Familles célèbres de la Basse-Saxe*; Tome I. Chez *Wormer* 1768. grand 8o. On doit ce bon Ouvrage à quelques gens de Lettres, qui se sont associés pour écrire l'Histoire des Savans de la Basse-Saxe, & de ceux qui s'y sont distingués dans les Académies, dans les Eglises, dans la Magistrature, & dans d'autres emplois, ou qui s'y distinguent encore, car les vivans ne sont pas exclus de cette Biographie. On y donne particulièrement des détails curieux sur la Généalogie de diverses Familles, & des notices très bien faites des Ouvrages qui ont été publiés par les Savans dont on parle. Parmi
les

JUILLET, AOÛT, SEPTMB., 1768. 203

les 34. Vies qui composent ce premier Tome, on trouve celles de *J. G. Carpzovius*, de *J. F. Jugler*, de *J. J. Quistorp*, de *J. E. Putzer*, de *G. Schuze*, de *G. P. Telemann*, de *F. Wagner*, &c.

BRÈME. On trouve ici & à *Göttingen*, chez *G. L. Forster*, un excellent Ouvrage, qui en fait espérer un plus important encore. *Mr. A. L. SCHLÖZER*, Professeur en Histoire à Pétersbourg, dont nous avons déjà parlé à l'Article de *Göttingen*, se propose de traduire en Allemand les *Annales de la Russie*, & de rassembler, autant qu'il lui sera possible, tous les matériaux qui pourront servir à composer, avec le temps, une Histoire complète de ce grand Empire. Il expose son plan, les secours qu'il a déjà, ceux qu'il espère &c. dans le Livre qui paroît actuellement sous le titre de *Probe Russischer Annalen*, & qui est proprement un *Essai sur les Annales de Russie*, 1768. in 8°. pp. 235.

LIRGE. *Cours de Lectures sur les Questions les plus importantes de la Métaphisique, de la Morale & de la Théologie, traitées dans la forme géométrique, avec des Renvois aux Auteurs les plus célèbres qui ont écrit sur ces matières. Ouvrage Posthume du Dr. DONDRIG.* Traduit de l'Anglois en François &
Lib.

204. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Litge chez *Clément Plomteux & à Leipzig* en Foire 1768. grand in 12, quatre Volumes d'environ 400 pp. chacun. Cet estimable Ouvrage est un abrégé de la Science des Mœurs & de celle de la Religion. On y trouve tout ce qu'il est le plus important de savoir de la Logique, de la Métaphysique, de la Morale, & de la Théologie. Sur tout on y expose avec force & clarté toutes les espèces de preuves de l'existence d'un Etre intelligent, nécessaire, éternel & infini. L'Editeur avertit dans sa Préface que ce n'est point ici une simple Traduction de l'Ouvrage Anglois, puisqu'il s'est permis des changemens, des retranchemens, & des additions. Il a augmenté d'un tiers la 1^e. Partie; & les deux dernières, qui ont pour objet les mystères de la Foi & la Morale Evangelique, sont presque entièrement neuves, la différence de Religion l'ayant obligé à plusieurs retranchemens; auxquels il a substitué une Doctrine conforme aux sentimens de l'Eglise Romaine. C'est un Catholique raisonnable qui s'élève contre diverses superstitions, & qui insiste avec force sur le devoir d'aimer les Hérétiques & sur l'obligation de n'employer pour les convertir que les voies de la douceur & de

13

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 207

la persuasion. Son but a été de rendre cet Ouvrage utile à la Jeunesse & digne de l'accueil de ceux qui veillent sur son Education dans les Collèges, les Universités & les Séminaires.

PROVINCES UNIES.

UTRECHT. *Specimen Observationum Criticarum in A. CORNELIUM CELSUM. Accedit Diatribe de Salsamenti, a Celso ad vulnus morfu factum, commendati, significatione contra Laurentium Heisterum. Auctore* JOH. FREDERICO CLOSSIO. *A. L. M. Phil. & Med. D. c. à. d. Essai d'Observations Critiques sur CELSE, avec une Dissertation sur ce qu'il faut entendre par le Salsamentum, que Celse indique comme remède contre les plaies de morsure &c. chez R. de Meyero 1768.* Cette Brochure de 64 pages petit in 40. intéresse également les Médecins & les Littérateurs. Celse est un Auteur Classique pour les premiers, par l'objet dont il s'occupe, & pour ceux-ci par la manière dont son Ouvrage est écrit. On désirera, après avoir vu les observations de Mr. Closs, qu'il ne s'en tienne pas à un simple Essai.

A. van Paddenburg a mis en vente : ADRIANI KLUIT Vindiciae Articuli 'O, 'H, 'TO' in Novo Testamento. Pars prior Tomus secundus.

cundus. Sistens Cautiones, sine quibus vera & genuina Articuli indoles Analogia perspicui non potest. 1768. grand 8°. Nous en rendrons compte incessamment (1).

GRONINGUE. J. Bolt a imprimé une Dissertation très intéressante, que Mr. JEAN GERHARD WICHERS (*) a soutenue ici en prenant le degré de Docteur en Droit, le 15 Juin 1768. Elle est de 52 pp. in 4°. & porte pour titre, *Dissertatio historico-juridico politica inauguralis de tribus politico-rum fundamentalibus, in omni republica caute vitandis, erroribus, Machiavellismo nimirum, Monarchomachismo ac Hierarchismo.* Avant de parler des trois principes erronés dont il est ici question, notre Auteur fait observer que l'unique but de la Société civile est de porter les hommes à jouir plus efficacement de leurs droits, & à remplir plus soigneusement leurs obligations; que le Gouvernement civil n'est autre chose que le droit de prescrire les moyens, qui sont les plus propres pour parvenir à ce but; & que

(1) Nous avons donné un Extrait du II. Tome *Bibl. des Sc.* T. XXIX. Pars I. Art. XI.

(*) Nous avons donné plus haut (pag. 166.) l'Extrait d'une autre Dissertation de ce jeune Savant,

que ce droit peut être absolu , ou limité. Après cela il représente les principaux devoirs qui résultent de ce droit , soit relativement au Souverain , soit relativement aux sujets. Passant ensuite au principe politique , que l'on nomme *Machiavélisme* , il parle de *Machiavel* , de ses Ouvrages , de ses sentimens , de la manière dont on en a jugé. Mr. WICHERS pense , avec plusieurs Auteurs qu'il cite , & à la tête desquels il met *Jo. Frid. Christ* , que le *Prince de Machiavel* n'est qu'une fine satire contre les Tyrans , & surtout contre le Gouvernement despotique de la Maison de *Médicis*. L'esprit satyrique de l'ingénieux Italien , & la manière dont il fait souvent l'éloge de la Tyrannie & des Tyrans , ne permettent guère d'en douter. Le fonds même de sa doctrine le prouve. Elle porte que le Prince ne doit consulter que son utilité propre , ses desirs , ses goûts , sa volonté , sans se mettre en peine ni des Loix naturelles , ni des Loix civiles , ni de la Religion : & qui croira , qu'un aussi habile homme que Machiavel ait parlé sérieusement , lorsqu'il fait semblant de recommander des erreurs si palpables & si odieuses ? Quoiqu'il en soit notre Auteur fait voir que par *Machiavélisme* il faut entendre l'o-

pinion

pinion ou la doctrine de ceux qui prétendent que la puissance civile n'a point de bornes naturelles, & que tout est permis à un Souverain sur ses sujets : Il réfute cette prétendue indépendance des Souverains ; & traite ensuite du *Monarchomachisme* . mot employé pour désigner le contraire du *Machiavélisme* , c'est-à-dire l'indépendance du Peuple. Mr. WICHEAS fait l'histoire de cette opinion , non moins dangereuse que la première ; il en examine la doctrine & la réfute. Il traite enfin de l'*Hiérarchisme* , par lequel il faut entendre la soumission de l'Empire Civil à celui de l'Eglise. Il fait voir l'inconséquence de cette soumission , & remarque fort judicieusement, qu'elle est assez bien liée pour le spirituel au système de l'Eglise Romaine , mais qu'il est du dernier ridicule de l'admettre dans les autres Communions.

AMSTERDAM. Les Amateurs de la Conchyliologie apprendront avec plaisir , que les Héritiers d'E. Houttuyn se disposent à publier une Collection complète de Coquilles, représentées avec leurs couleurs naturelles, & très exactement décrites en Hollandois. Cét Ouvrage, commencé en Allemand par feu Mr. KNORR, se continue par ses Héritiers. Ils ont promis à ceux d'E. Houttuyn

tuyn de leur envoyer les planches à mesure qu'elles paroîtront. On en distribuera ici cinq de deux mois en deux mois, à commencer du 1. Mars 1769, de sorte qu'à la fin de l'année on aura le premier Tome in 40. qui contiendra 30. Planches. On ne sauroit encore déterminer au juste combien chacune coûtera, mais on présume que ce ne sera pas au delà de 12 sols. Actuellement déjà on peut voir quelques Estampes chez les Houttuyn, qui distribuent aussi le *Prospectus* de tout l'Ouvrage.

HAARLEM. J. Bosch a imprimé: *Verhandeling over de voortteeling der Dieren en Planten, dienende tot verklaaring van het Kruidkundig samenstel van de Ridder Linnaeus, en uitbreiding der korte Inleiding tot de Kruidkunde, van Philip Miller, geplaatst voor deszelfs Maandelykse Tuin Oeffeningen: Briefswyze opgesteld door JOB BASTER, Med. Doct. Lid der Keizerl. Koninkl. Engelsche en Hollandsche Maatschappyyen der Wetenschappen, aan zynen Vriend, de Heer N. N. c. à. d. Lettre sur la Génération des Animaux & des Plantes &c. par Mr. BASTER &c. 1768. grand 8°. de 107. pp. Le célèbre Auteur présente ici, avec beaucoup de clarté & de précision, tout ce qui a été dit de plus*

Tome XXX. Part. I. O exact

212 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Indices adjunxit EDUARDUS SANDIFORT; *Medicina Doctor, Academiae Caesar. Nat. Curios. Regiae Scient. Suecicae, Societatis Physico-Medicae Basileensis, Instituti Historici Göttingensis Sodalis, ac Societatis Latinae Ienensis Membrum Honorarium.* Volumen Primum. *Cum Tabulis Aeneis.* Apud H. Berman 1768. grand in 4^o. de 567 pp. Ce Recueil de Dissertations de Médecine ne sauroit manquer d'être bien reçu. Personne n'étoit plus en état de le former que M. SANDIFORT. Cet habile Médecin, connu par divers bons Ouvrages, surtout par un Journal, qu'il publie depuis quelques années en Hollandois, sous le titre de *Bibliothèque de Médecine*, est en correspondance avec divers Savans du premier ordre, & avec les plus célèbres Médecins de l'Europe (2). Ils se font un plaisir de lui communiquer les meilleures Dissertations & autres Opuscules de Médecine qui paroissent dans leurs Académies, & il se trouve en avoir déjà une Collection très considérable, qu'il donnera suc-

(2) Mrs. Albinus, Gombius, Oosterdyk, van Doeveren, Buchner, Haller, Ludwig, Vogel, Murray, Spielman, Bergius, Kalismied, Baldinger, Stebelin, Koelpin, Dinkler, Hannes &c.

ſucceſſivement par Volumes de la groſſeur de celui-ci. Mais il ſe bornera aux Ecrits qui ont été publiés depuis, & y compris l'année 1760. Les Pièces qui compoſent ce Volume, ſont au nombre de vingt : en voici les titres : 1. G. C. REICHL *Diſſertatio de Epiphyſium ab oſſium diaphyſi diductioe.* 2. R. H. DAHL *Diſſert. de Humeri amputatione ex articulo, præſide R. A. VOGEL.* 3. J. T. ADOLPH *Programma, quo caſſam Peſitionam pluribus cruris complicate fracti caſibus aptandam proponit.* 4. Cl. TISSOT *Epiftola ad J. G. Zimmermannum, de morbo nigro, ſcirris (viſcerum, cephalæ, inoculatione, irritabilitate, cum cadaverum ſectiõibus.* 5. J. G. HASENÖHRL *Hiſtoria Medica morbi Epidemici ſive febris Petechialis, quæ ab anno 1757. fere finiente; uſque ad annum 1759. Viennæ graſſata eſt. Cui adjecta notabilium obſervationum Anatomicarum decas.* 6. J. U. TOGGUNBURGER *Diſſert. caſum ſtuporis Scabiæ inoculatione curati exhibens.* 7. C. CRAMER, *Diſſert. de Paralyſi, & Setaceorum adverſus eam eximio uſu.* 8. *Diſſert. ſiſtens Spicilegia ad Phosphori Urinariî uſum internum Medicum pertinentia, præſide A. E. BUCHNERO, deſenſa a M. A. BARCHEWITZ.* 9. J. T. MAUTT, *Diſſert. de Cortice, Peru-*
O 3
wianq.

214 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES;

viano. 10. J. G. STOCKAR DE NEUFORN; *Specimen de Succino in genere & speciatim de Succino fossili Wisholzenß.* 11. P. S. PALLAS *Dissert. de Insectis viventibus intra viventia.* 12. J. J. HUBERI *Programma, sistens Observationes aliquot anatomicas.* 13. G. A. FRIED, *Dissert. de Foetu intestinis plane nudis extra abdomen propendentibus nato.* 14. J. F. LOEYSTEIN *Dissert. de Nervo Spinali ad par vagum accessorio.* 15. *Dissert. de naribus internis, præside S. AURIVILLIO, defensa a S. ZIERVOGEL.* 16. DOMINICI COTURNII, *de Aquæductibus auris humane internæ Anatomica Dissertatio.* 17. P. P. DESBANS, *Specimen prædicum, de hydropse peritonæi fascato, memorabili casu confirmato, editum a CL. VOUGELIO.* 18. J. GUMMER, *Dissert. de causa mortis submersorum, eorumque resuscitationis experimentis & observationibus indagata.* 19. *Dissert. de Urinis Cretacea, præside C. F. HUNDERTMARK, proposita a J. S. PILLING.* 20. *Dissert. de Hydrangyri præparatorum internorum in sanguinem effectibus, præside J. R. SPIELMANN, eruditorum examini submissa a J. F. EHRMANN.* N'oublions pas d'avertir qu'à la tête du Volume, Mr. SANDIFORT a mis un argument très bien fait de chaque Dissertation. Le second Tome est déjà sous presse.

Le

JUILLET, AOÛT, SEPTMB., 1768. 219

LA HAYE. *Eerste Beginzelen der Reekenkunde, waar in de gronden dier Weetenſchap op eene klare en eenvoudige wyze worden be- toogt, en de verſchillende Reegelen der Cyffer, kunſt, op eene nieuwe manier worden voorged, door J. J. BLASSIERE, Meester in de Vrye Kunſten, Doctor in de Wysbegeerte, en Lid van de Hollandſche Maatſchappij der Weetenſchappen; c'eſt-à-dire, Premiers Elémens d'Arithmétique, dans lesquels les premiers Principes de cette Science ſont démontrés d'une façon claire & ſimple, Et les différentes Règles de l'Arithmétique expoſées d'une nouvelle manière, par Mr. BLASSIERE, Maître ès Arts, Docteur en Philoſophie, & Membre de la Société des Sciences de Hollande, chez P. van Os, vol. in Octavo, de 204. pp. ſans la Préface. Cet Ouvrage, le premier en ſon genre qui ait paru en Hollandais, eſt diviſé en trois Parties. La première contient, outre les premières notions des Nombres en général, & les différentes manières de les exprimer, cette partie de l'Arithmétique connue ſous le nom d'Algorithme ou Règles d'Addition, Souſtraction, Multiplication & Division, avec leurs différentes applications à la Réduction des Monnoies, &c. La ſeconde Partie traite des Fractions, On*

216 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

y considère d'abord les Fractions vulgaires en général , en montrant leur origine , & leurs différens rapports; ensuite on y parle de leurs Réductions , soit pour les réduire à leurs plus simples expressions , soit pour les réduire au même dénominateur , & à trouver leur plus grand diviseur possible; après quoi suivent les quatre Règles , ou leur Algorithme. Cette Partie est terminée par la Théorie des Fractions Décimales , qu'on y traite avec toute la précision & toute la brièveté possible. La troisième , qui contient la plus belle partie de l'Arithmétique , commence par un ample Traité des Proportions , pour autant qu'elles sont relatives aux différentes Règles de l'Arithmétique vulgaire. On remonte ici aux premiers principes du Rapport , & après avoir posé un principe évident on en déduit le fameux Théorème que *lorsque quatre quantités sont en proportion , le produit des extrêmes est égal au produit des moyennes*. Ce Théorème est démontré de la manière la plus générale , & sert de fondement à toutes les autres Règles qui terminent cet Ouvrage , & qui y sont présentées d'une manière nouvelle & très facile; à savoir , *Les Règles de Trois , tant simple que composée , directe & inverse*. Les
Rè.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 217.

Règles de Compagnies; la Règle conjointe, & celle des Fausſes Poſitions. L'habile Auteur a eu ſoin, pour la commodité de ſes Lecteurs, de mettre en notes, imprimées ſous le Texte, tout ce qui pourroit demander quelque connoiſſance ſupérieure aux premières notions. Dans la Préface on trouve, outre l'Analyſe du Livre, une Diſſertation ſur l'unité & ſur la définition du nombre, & l'on y rend compte pourquoi on ne traite point de l'Extraction des Racines quarrée & cubique, ainſi que de pluſieurs autres propriétés ſingulières des Nombres. On eſpère que ce bon Ouvrage, qui a beaucoup de ſuccès en Hollandois, ſera bientôt traduit en François.

On nous a prié d'inſérer ici l'*Avertiſſement* & le *Proſpectus* ſuivans.

A V E R T I S S E M E N T.

„ Quoique ce ne ſoit pas avec raiſon que quelques perſonnes trouvent le prix des Cahiers du *Flora Danica* trop haut, puifque naturellement un ample recueil de bonnes eſtampes doit coûter conſidérablement, à proportion de la quantité, il ne mérite pas pour cela d'être appellé cher. Cepen-

dant pour remédier à ces plaintes, pour soulager les Amateurs & Acquéreurs de cet Ouvrage, & pour favoriser cette importante entreprise, SA MAJESTÉ LE ROI, a gracieusement daigné me mettre en état, & m'a ordonné de diminuer le prix des Cahiers qui restent à publier, à commencer par le VII^e., en sorte qu'un Cahier en noir, qui coûtoit 4 Rixd. argt. court. de Danemarck, ne coûtera à l'avenir que Rixd. 2 $\frac{1}{2}$ qui font un Ducat de Hollande; & le Cahier enluminé 8 Rixd. au lieu de 9.

Il a plu à SA MAJESTÉ, en même temps, de faire accélérer cet Ouvrage, en publiant à l'avenir, chaque année, deux Cahiers, de 60 planches chacun, l'un à Pâques, l'autre à la St. Michel; de sorte qu'après le 7^e. Cahier, qui est prêt à paroître, le 8^e. sera publié à Pâques 1769., & le 9^e. en Septembre & ainsi de suite.

A cet Avis, qui ne peut être qu'agréable aux Amateurs du *Flora Danica*, je dois ajouter les suivans.

Quoique l'Ordonnance du Roi ne m'oblige pas de vendre les 6 Cahiers déjà publiés, aux prix susdits, & fixé pour les nouveaux Cahiers, je consens cependant à céder les exemplaires en noir de ces 6 Cahiers, aussi

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 219

à Rixd. 24. le Cahier, ainsi les 6. ou les 2 premiers Vol. ne coûteront que Rixd. 15. au lieu de Rixd. 24. Mais il ne m'est pas possible de diminuer le prix des mêmes Cahiers enluminés, & ce prix restera fixé à Rixd. 9., ou Rixd. 54., pour les 6 premiers, suivant l'ancien pied de la souscription.

Je dois aussi avertir ceux qui souhaiteront des exemplaires enluminés du dit *Flora Danica*, qui n'en ont point encore, de ne pas différer de se pourvoir des 6 Cahiers déjà publiés, parceque plus le nombre des Cahiers augmentera, plus il sera difficile pour moi de faire préparer & enluminer des exemplaires complets, & dans quelque temps d'ici cela pourroit bien devenir tout-à-fait impossible.

Ceux qui savent par expérience combien l'enluminure est un ouvrage dispendieux, difficile & pénible, par les soins qu'elle exige, sentiront aisément la raison du conseil qu'on donne aux Amateurs des exemplaires enluminés, & de la différence du rabais, qui est bien plus considérable pour ceux en noir que pour ceux enluminés, puisque la plus grande partie du prix de ceux-ci consiste prin-

226 BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES,

principalement dans le salaire des peintres ou enlumineurs , qui ne souffre point de rabais.

Bien entendu que les susdits prix fixés invariablement, seront toujours payés argent comptant, en les recevant chez moi; m'étant impossible de rien déterminer ni à l'égard des frais du transport, ni à celui du bénéfice de ceux par les mains desquels les Livres passent. Je dois aussi prier ceux qui souhaiteront de tirer leurs exemplaires directement de mes mains, sur-tout lorsqu'on n'en veut qu'un seul exemplaire, ou des Cahiers séparés, de donner leurs Commissions à des Négocians établis ici. On peut aussi s'adresser à Mr. CL. PHILIBERT, & à Mrs. HEINCK & FABER, Libraires en cette Capitale, qui sont prêts à servir ceux qui leur en demanderont, aux conditions ci-dessus spécifiées, pour argt. comptant.

▲ COPENHAGUE, ce 1 Juin. 1768.

Dr. GEORG. CHRISTIAN OEDER,
Professeur en Botanique.

PROS.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 224

P R O S P E C T U S.

Le public est déjà suffisamment instruit des vues, du plan, & de l'utilité d'une *Encyclopédie Universelle des Connoissances Humaines*, par rapport aux Sciences, aux Arts & aux Mètièrs. Il applaudit, il y a 18 ans, au projet qui en fut tracé & publié à Paris, au mois de Novembre 1750. En effet, rassembler toutes les connoissances Théoriques & Pratiques dans un Dictionnaire raisonné, en montrer les rapports & la chaîne, étoit une entreprise digne des illustres Auteurs qui la formèrent: elle n'étoit pas moins propre à augmenter la gloire de la France, où ce grand projet devoit être exécuté. On a attendu, avec impatience; l'Ouvrage qui devoit renfermer ce trésor de connoissances: il a paru; l'Edition a été bientôt épuisée, & les Savans étrangers ont été à portée d'apprécier le travail de tous ceux qui ont concouru à cet important Recueil. On s'attendoit, il est vrai, à y trouver de l'inégalité dans le tour, la profondeur, l'exactitude, la plénitude des articles, aussi bien que dans leur forme plus ou moins heureuse. Tout cela étoit inévitable
dans

dans un Ouvrage où tant de personnes devoient avoir part.

A ces inconvéniens, suite nécessaire de la diversité & des différentes mesures des talens des hommes, se sont joints des obstacles accidentels, qui n'avoient pas été prévus. Tel est trop souvent le sort des humains, de trouver des contradictions, où ils ne devoient attendre que des encouragemens. A peine les premiers Volumes de ce grand Ouvrage eurent-ils paru, en 1751, que la cabale, enfantée par l'envie & l'orgueil, avoit déjà, par ses clameurs, prévenu les esprits. Il falloit instruire & diriger les Auteurs: on chercha à les décrier. Il eût été utile de relever leurs fautes, ou leurs négligences, on calomnia leurs vues, & l'on attaqua même leurs Personnes. Plusieurs Ecrivains célèbres, qui auroient concouru à ce travail, qui demandoit tant de connoissances diverses, rebutés & découragés, cessèrent d'y contribuer. Bientôt la noire envie, continuant à exercer un empire qu'elle ne doit qu'à sa malice obscure, froide, mais active, & à la foiblesse des ames droites, suscita des embarras aux Editeurs, surprit des arrêts contre ce Livre, dé-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 225

déconcerta les mesures des Libraires, & découragea toujours plus les Auteurs. L'Ouvrage, qui demandoit toutes sortes de secours & d'encouragemens, fut donc continué, au milieu de ces gênes & de ces entraves: il fut précipité parmi tant de défauts. Il a paru enfin, mais moins parfait, sans doute, & plus incomplet que l'on ne pouvoit s'y attendre. On fait encore avec quels artifices les Jésuites, qui ne prévoyoient pas alors leur chute prochaine, traversèrent d'abord cette belle entreprise, parce qu'ils n'en étoient pas les Auteurs ou les Directeurs; mais étoient-ils faits pour cela? Leur politique & l'esprit de leur corps ne les rendoient-ils pas impropres à exécuter un Ouvrage, qui demandoit de l'impartialité, un esprit de tolérance, & l'amour invariable de la vérité & de la paix?

Cependant le public, qui sentoît combien un projet de ce genre, bien exécuté, pouvoit épargner de temps, d'efforts & de dépenses à tous ceux qui aient à s'instruire, n'a pas cessé d'enlever l'Edition de Paris, dont il connoissoit déjà en partie les imperfections, suite des obstacles qui l'ont traversée. Elle est épuisée. L'Edition de Luques,
copiée

copiée sur celle de Paris, a de même été débitée, à mesure qu'elle a paru.

Le zèle soutenu que toutes les personnes judicieuses ont témoigné pour un Ouvrage, qui, malgré ses défauts, peut être d'un si grand secours pour les progrès des Sciences, des Arts & des Métiers, est également propre, d'un côté, à couvrir de honte les injustes détracteurs de ce projet, & les ennemis des grands hommes qui eurent assez de courage, & qui se sentirent assez de forces, pour en entreprendre l'exécution, & de l'autre à montrer que l'on a généralement senti combien un Livre de cette nature, corrigé, perfectionné, & achevé sous de meilleurs auspices, seroit utile au genre humain.

Ces considérations nous ont fait naître la pensée d'entreprendre une nouvelle Edition de ce grand Ouvrage, perfectionné par toutes les corrections, additions & améliorations, que de plus heureuses circonstances nous permettoient de lui donner. A peine en eûmes-nous fait part à quelques Savans, que de tous côtés nous fûmes encouragés à réaliser notre idée, par les secours nombreux qui nous furent offerts, par la protection
&

& les facilités que l'on nous promet. Plusieurs hommes illustres par leurs connoissances, & estimables par leur amour pour le vrai, par leur zèle pour le progrès des Sciences, par le cas infini qu'ils font des Auteurs qui formèrent les premiers ce vaste projet, & qui l'auroient si bien exécuté, s'ils avoient été secondés, soutenus & encouragés comme ils le méritoient, nous ont fait espérer qu'ils concourroient de toutes leurs forces à nous faire atteindre le but que nous nous proposons.

Aidés de tant de secours pour conduire vers la perfection un Ouvrage qui en sera toujours susceptible, nous allons y travailler avec ardeur; nous ferons valoir ces subsides particuliers avec tous les soins imaginables.

Quelques articles trop superficiels ou peu méthodiques doivent être refondus, mieux approfondis, & rendus plus pleins par des rédacteurs intelligens; plusieurs autres qui avoient été omis; seront ajoutés par des Savans distingués: grand nombre qui ont paru insuffisans, ou incomplets, seront perfectionnés par des supplémens ou des additions nécessaires. On s'efforcera en particulier, dans divers articles généraux, de

Tome XXX. Part. I. P mieux

mieux faire sentir la chaîne des matières, la liaison des articles séparés, & le rapport systématique des diverses parties de chaque Science, traitées séparément en plusieurs endroits de l'Ouvrage. Sur les matières de controverse, en particulier, on exposera avec impartialité les sentimens des différentes Communions, avec les raisons de part & d'autre. On s'est plaint que les dogmes & les opinions des divers Partis sur les sujets controversés, ou sur les faits de l'Histoire Ecclésiastique, n'avoient pas toujours été proposés sans prévention dans l'Encyclopédie de Paris. Eh, qui ne sait que l'on peut reprocher le même défaut à presque tous les Auteurs des différentes Communions, qui ont écrit sur leurs dogmes particuliers ! Nous serons donc attentifs à éviter un vice aussi essentiel, & à nous garantir de tout esprit de parti. Par l'exposé fidèle de ces controverses malheureuses, qui ont si exactement & si souvent affligé l'humanité & troublé la terre, on verra que les opinions ne sont pas, sur divers points, si opposées qu'on le croit : on sentira de même, qu'il seroit souvent fort aisé de rapprocher ou de concilier ces divers sentimens, & très-facile de se tolérer sur tout le reste avec

cha-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 217

charité. On ne négligera rien, en un mot, pour perfectionner à tous ces égards, & à plusieurs autres, ce dépôt précieux des Connoissances Humaines, en apportant la plus grande attention pour que cet Ouvrage s'approche, du plus près qu'il sera possible, des vues estimables des grands hommes qui en tracèrent le premier Plan.

Malgré tous nos efforts, nous n'oserions cependant nous promettre, que ce Livre parvienne dans nos mains à la perfection & à la plénitude ; que nous tâcherons sans cesse d'atteindre. Mais ce sera un pas de plus vers le but, & nous aurons déjà grand nombre d'obstacles de moins à lever ou à combattre. La postérité fera mieux, & nous lui en aurons préparé les moyens.

Dans cette vue, nous consulterons tous les Savans de Suisse, d'Italie, & d'Allemagne, qui voudront bien concourir à notre dessein. Nous aurons aussi des secours de la Hollande, & de l'Angleterre. Nous tâcherons ainsi de rendre notre trésor plus propre à toutes les Nations : là, chacune pourra reconnoître ce qui lui appartient. Sans prévention pour aucun Pays, en particulier, nous rendrons à tous, avec la plus exacte équité, la gloire qui leur est due.

Ainsi que notre Ouvrage puisse tenir lieu d'un grand nombre d'autres, nous profiterons de tous les excellens Livres, qui ont été publiés, des Dictionnaires qui se sont multipliés, des Recueils des diverses Académies, dont nous tirerons des extraits sur tous les sujets, qui y sont bien traités. Nous aurons sous les yeux, en particulier, le grand *Dictionnaire François*, qui s'imprime à Paris, l'*Encyclopédie Oeconomique*, que nous allons incessamment donner au public, & dont on trouvera le Prospectus, chez les mêmes Libraires, qui distribueront celui-ci. Puisant ainsi dans toutes les sources modernes, le trésor des connoissances actuelles, nous tâcherons de former un grand Tableau vrai & expressif de toutes les lumières répandues jusques à nos jours, sur les Sciences, les Arts & les Métiers.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce que divers Savans auroient désiré de trouver dans l'*Encyclopédie*, telle qu'elle a été publiée; mais nous tâcherons d'y suppléer dans notre Edition. Nous ne ferons pas non plus à présent l'étalage fastueux des noms des personnes célèbres, qui nous ont promis leurs secours; mais nous nommerons à chaque Article toutes celles qui

ne refuseront pas d'être connues. Nous ne releverons point les fautes que nous avons apperçues, dans l'Ouvrage qui a été publié; mais nous tâcherons de corriger celles que nous y appercevrons encore, & de faire mieux. Enfin, nous éviterons toutes les critiques directes & toutes les disputes, mais nous exposerons les faits & les raisonnemens, laissant au Lecteur le soin de choisir, la liberté d'examiner & le droit de juger.

Comptant déjà sur les lumières, le savoir & les travaux de ceux qui ont bien voulu nous promettre de nous aider dans notre dessein, nous invitons encore dès à présent tout les Savans de tous les Pays, & nous osons même les solliciter pour le bien de l'Humanité, les progrès des Sciences & la gloire des Lettres & des Arts, de nous fournir toutes les corrections & toutes les additions qu'ils croiroient nécessaires aux divers articles de l'*Encyclopédie*. Nous ferons usage, avec reconnoissance, de tout ce qui sera véritablement utile: prêts à rendre à chacun, autant qu'il sera possible, l'honneur qui lui sera dû, nous profiterons de tout ce qui nous sera fourni de bon. Nous n'excluons que les vaines disputes, les critiques per-

sonnelles, les controverses discutées avec agreur, ou les sujets peu importants, traités avec trop de longueur. Toujours attentifs à ne rien omettre d'utile, nous ne le serons pas moins à écarter ce qui nous paroitroit inutile, diffus, ou trop superficiel. Dans tout ce que nous ajouterons de nouveau, nous nous étudierons à avoir un style clair & précis, & des termes propres.

Nous venons d'apprendre que nous ne sommes pas les seuls qui aient senti la nécessité d'une nouvelle Edition perfectionnée de l'*Encyclopédie*; les Libraires de Paris, à ce qu'on nous annonce, pensent à réimprimer cet Ouvrage corrigé & augmenté. Les Savans illustres, qui font aujourd'hui la gloire de la France & même de notre siècle, vont encore, nous dit-on, réunir leurs veilles & leurs efforts, pour perfectionner un Ouvrage, qui ne sauroit jamais être, ni parfait, ni complet. S'ils ne sont pas de nouveau traversés dans leur dessein, on a lieu d'attendre une Edition plus digne, à tous égards, de la réputation de ceux qui ont déjà travaillé à la première, & de l'empressement des Savans de tous les Pays. A la première nouvelle du dessein des Libraires de Paris, & connaissant la capacité des

Sa-

JUIN, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. Page

Savans François, qui, sans doute, considéreroient de nouveau leurs travaux à cet Ouvrage, notre idée fût d'abord de renoncer à une entreprise de cette nature ; mais de nouvelles réflexions nous ramèneront bientôt à notre premier dessein ; loin de nous le faire perdre de vue, cet avis n'a servi qu'à nous encourager davantage à le mettre en exécution. Trop amis du vrai , trop zélés pour le progrès des Sciences & des Arts, aucun motif d'envie, d'orgueil ou d'amour-propre mal-entendu, ne nous fera négliger les secours qui peuvent perfectionner notre Ouvrage. Aux subsides que nous fourniront les Savans des divers Pays qui nous ont offert leurs travaux, nous nous prévaudrons avec empressement, & nous profiterons avec plaisir & avec soin de toutes les corrections, de toutes les additions, de tous les supplémens, en un mot, de toutes les améliorations de cette nouvelle Edition de Paris qu'on nous annonce.

Heureusement placés dans un Pays de paix & de liberté : d'ailleurs toujours attentifs à ne blesser ni n'offenser personne, respectant tout ce qui doit être respecté dans la Société, dans les Etats, dans les diverses Communions : proposant la vérité avec candeur,

deur, avec simplicité, d'où qu'en vienne la découverte : également éloignés de la partialité & de l'aigreur, non-seulement nous n'avons à redouter ni obstacles ni entraves ; mais nous avons lieu, au contraire, de compter avec fondement sur les avis des gens sages, sur les lumières de tous les Savans, soit de France, soit des autres Pays, sur le zèle de tous ceux qui aiment la vérité & le bien public ; enfin sur la protection des Grands qui prennent intérêt aux progrès des Sciences, des Arts & des Métiers. Aidés, soutenus, encouragés par tant d'endroits, on comprend aisément combien notre Edition aura d'avantages sur la première de Paris, sur celle de Luques, & même sur celle qui va se publier de nouveau en France. Quelque forte que soit cette dernière, bientôt placée toute entière dans le Royaume, elle ne sauroit pourvoir tous ceux qui demandent & souhaitent cet Ouvrage dans les autres Etats ; par elle on aura fait quelques pas vers la perfection, nous en profiterons, & nous tâcherons d'en faire quelques autres encore.

Desirant sur-tout de rendre notre Edition plus généralement utile, nous changerons le format in Folio, contre l'in Quarto, & le

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 233

le caractère *Cicéro*, dont on s'est servi dans la première Edition de Paris, contre le caractère de ce Prospectus. On connoît l'*Oeconomie* qui peut revenir de là sur les marges & l'espace, & celle qui en résulte pour le prix & la dépense. Notre Edition sera, par conséquent, plus commode, & nos Volumes plus faciles à manier. On connoît quel est l'embarras des Myopes pour lire dans un in folio, & l'on fait d'ailleurs que le Caractère *Philosophie*, qui se serre davantage, est plus lâche, sans être de beaucoup plus gros.

Quelles que puissent être les augmentations de la nouvelle Edition de Paris; quelles que soient nos propres additions, nous croyons pouvoir renfermer tout notre Ouvrage dans 34 Volumes, d'environ 800. pages chacun.

Nous prendrons aussi les plus grands soins pour la correction typographique, pour l'arrangement & la forme des articles, & pour la netteté soutenue du Caractère.

Six Volumes, aussi in quarto, renfermeront toutes les Planches. Nous les ferons réduire avec l'exactitude la plus scrupuleuse & la plus grande propreté. Nous avons

déjà fait choix pour cela des plus habiles Graveurs , qui seront guidés par un Dessinateur très éclairé , fort habile & rempli de goût.

Nous proposons notre Edition par souscription , mais nous ne demandons que l'avance de chaque Volume , dont le prix sera de huit Francs , argent de Suisse , ou douze Livres de France , pour les Volumes de discours ; & de seize Livres de Suisse , ou vingt-quatre Livres de France , pour chaque Volume de Planches. En souscrivant , on payera donc le premier Volume ; en recevant le premier , on avancera l'argent pour le second , & ainsi de suite jusques au dernier , que l'on recevra sans rien payer.

Enfin , réfléchissant sur le nombre considérable de personnes qui ont déjà la première Edition de Paris , ou celle de Luques , & à qui l'achat de la nouvelle Edition , que nous annonçons , pourroit paroître trop onéreuse , nous pensons à leur fournir un moyen de se procurer tout ce que notre Edition auroit de plus , que celles qu'ils possèdent déjà : pour cela nous avons résolu d'imprimer plusieurs Volumes in folio , même extension que la première Edition de Paris , qui contiendront toutes les augmentations ,
chan-

JUILLET, AOÛT, SEPTÈMB., 1768. 239

changemens & améliorations, qui distingueront notre Edition, des deux, de Paris & de Lugnes, qui subsistent déjà, & auxquelles ils serviront de supplément. Mais comme nous ne voudrions imprimer, de ce supplément, que le nombre précis d'exemplaires que l'on nous demandera, nous le proposons en souscription, à L. 24 de France le Volume in folio, égal à ceux auxquels il doit servir de supplément; & nous prions Messieurs les Souscripteurs de faire inscrire leurs noms, & d'avancer les L. 24, & autant en recevant chaque Volume jusques au dernier, que l'on recevra sans rien payer.

Nous commencerons à donner un Volume de ce supplément, dès que nous serons assez avancés dans la grande Edition, pour pouvoir en fournir la matière, sans attendre que l'Ouvrage entier soit fini.

ON POURRA SOUSCRIRE.

EN SUISSE.

A Yverdon, . . chez *Dupuget*.

Berne, ... *La Société Typographique.*

A Lau-

236 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

A Lausanne, . chez *Grafset, & Comp., & Heubach, & Comp.*

Geneve, ... *H. A. Goffe, & Comp. & chez Isaac Bardin.*

Neuchâtel, ... *Fauche, & les Editeurs du Mercure.*

Zuric, ... *Fuesly, & Comp.*

Basle, ... *Imhoff & Fils.*

En HOLLANDE & dans les PAYS-BAS.

A la Haye, . chez *Pierre Goffe Junior, & Daniel Pinet, Libraires de S. A. S.*

Amsterdam, ... *E. van Harrevelt, Magerus, Vlam, D. J. Changuion, & J. Schreuder.*

Haerlem, ... *J. Resch.*

Leiden, ... *D. Haak, S. & J. Luchtmans.*

Rotterdam, ... *H. Beman, D. Vis, R. van Arrenberg.*

Dordrecht, ... *Les Héritiers van Braam & Bluffé.*

Leuwarde, ... *Wigerus, Wigeri.*

Utrecht, ... *Spruyt & A. van Paddenburg.*

Deventer, ... *La V. van Wyck.*
A Gro.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1768. 237

- A Groningue**, chez *Barlinckhoff*.
Nimègue, . . . *Van Goor & Hymans*.
Aârnheim, . . . *Ngboff*.
Zutphen, . . . *Van Bulderen*.
Middelbourg, . . *C. Bobeemer & H. Sas*.
Bois le-Duc, . . *Pallier*.
Maëstricht, . . . *Luytmaester*.
Bruzelles, . . . *Van den Berghe, &*
la Veuve Vasse.
Anvers, . . . *J. Grangé*.
Gand, . . . *P. Gimblet, & Frères*.
Bruges, . . . *J. van Praet*.

EN ANGLETERRE, ECOSSE & IRLANDE.

- A Londres**, chez *Becket, & de Hondt*,
Wilfen, & Knox.
Edimbourg, . . *Kincaid, & Bell, &*
J. Balfour.
Dublin, . . . *D. R. Main & Willam*
Watson.

EN ALLEMAGNE.

- A Strasbourg**, chez *Bauer & König*.
Francf. sur Mein, . *Les Frères André, J.*
L. Broenster & J.
G. Eslinger.
Gotha, . . . *Merreis & Dieterich*.
A Leip-

238 BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES,

A Leipzig, .	chez Les Héritiers Wold- man & Reich.
Berlin, . . .	Voss, J. Jaspers, & Haude & Spener.
Brémsevic, . . .	La Maison des Orphe- lins.
Hanover, . . .	Les Héritiers Roefster & Zimmerman.
Breslau, . . .	W. G. Korn & Meyer.
Göttingue, . . .	La Veuve van den Hoeck.
Bremen, . . .	Cramer.
Nuremberg, . . .	Elsceker.
Augsbourg, . . .	C. H. Stage.
Ulm, . . .	Bartholomæi.
Vienne, . . .	Grefner.
Hambourg, . . .	Bohn, Ve. Isaac Etien- ne & Fils, & Pe- tit & Fils.
Koenigsberg, . . .	Canter.
Riga, . . .	Harsknoch.
Copenhagen	Heineke & Faber.
Rostok, . . .	Koppe.
Varsovie, . . .	Mizler, Conseiller de la Cour.
Dresde, . . .	Walther.

ITALIE.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB., 1768. 239

I T A L I E.

A Milan, . . chez *Galeazzi*.

Turin, ... *Les Frères-Reyends.*

Et dans les autres Villes de l'Europe chez
les principaux Libraires.

P. S. On délivrera les premières épreuves
des Planches , aux premiers Souscri-
vans.

F I N.



BIBLIOTHEQUE

DES

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

DE

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,

M D C C L X V I I I.

TOME TRENTIEME.

SECONDE PARTIE.



A L A H A Y E,

Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,

ET DANIEL PINET,

Libraires de S. A. S.

M. DCC. LXVIII.



T A B L E
D E S
A R T I C L E S.

ART. I.	HISTOIRE & MÉMOIRES de l'Académie Royale des Inscript. & Belles Lettres Tome XXXI. Second Extrait	pag. 241.
II.	PARADOXES MORAUX & LITTÉRAIRES. Second Extrait.	282.
III.	LE JEUNE HOMME.	313.
IV.	OBSERVATIONS SUR LE DROIT ROMAIN, par Mr. CANNEGIETER.	335.
V.	LES QUATRE PARTIES DU JOUR, Poème traduit de l'Allemand de Mr. ZACHARIE	363
VI.	DISSERTATION SUR LA * 2 LAN-	

IV TABLE DES ARTICLES.

LANGUE SYRIENNE, *par*
Mr. MICHAELIS. . . . 373.

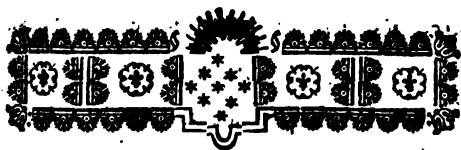
VII. MÉMOIRE SUR LES FI-
NANCES ET SUR LE COM-
MERCE DE L'ANGLETER-
RE, *Ouvr. attribué à Mr. GREN-*
VILLE. Second Extrait. . . . 379.

VIII. RELATION DES MOEURS
ET DES USAGES D'ITALIE
par Mr. BARETT; . . . 396.

IX. PHILE'MON & BAUCIS,
Drame, traduit de l'Allemand. 401.

X. NOUVELLES LITTÉRAIRES. 438.





BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

ET DES

BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

D E

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,

MDCCLXVIII



ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE RO-
YALE DES INSCRIPTIONS ET
BELLES LETTRES; avec les
Tome XXX, Part. II. A M

MEMOIRES de Littérature tirés
des Registres de cette Académie
depuis l'Année 1761, jusques &
compris l'Année 1763, Tome
XXXI.

Second Extrait.



Nous avons rendu compte, dans
notre précédent Extrait, de la
partie historique de ce Volume,
si nous reste à indiquer
les Mémoires qu'il contient. Ils sont,
comme nous l'avons déjà dit, au nom-
bre de douze, nous allons les parcourir
en nous arrêtant plus ou moins selon
que la nature des sujets, & la manière de
les traiter, nous paroîtront le permettre
ou l'exiger.

*Mémoire sur la Chronologie des Rois de
Juda & d'Israël*, par Mr. GIBERT. Per-
sonne n'ignore combien tous les Inter-
prètes de l'Ecriture ont trouvé de diffi-
cultés, à accorder entre elles les dates
que les *Livres des Rois & des Chroniques*
fixent aux Règnes des Rois de Juda & d'Is-
raël.

OCTOB., NOVEMB., DÉCEMB., 1768. 243

raël. " On ne trouve cependant nulle part, dit *Mr. GIBERT*, plus de détails Chronologiques que dans ces Livres. L'Auteur sacré y a marqué avec la plus grande exactitude, non seulement l'âge où ces Rois ont commencé de régner & la durée de leurs Règnes, mais encore l'année où les Règnes des uns ont commencé dans les Règnes des autres; il ne s'est pas contenté, par exemple, de dire qu'Abiam avoit régné trois ans, il ajoute de plus qu'il a commencé de régner en la 18^e. année de Jéroboam, Roi d'Israël, & ainsi de tous. Mais ce qui auroit dû répandre le plus grand jour sur l'histoire de ces Rois, & en fixer invariablement l'arrangement, semble n'avoir servi jusqu'à présent qu'à y jeter plus d'obscurité & plus d'incertitude; aucun Chronologiste n'a encore trouvé une manière de disposer les années de leurs Règnes, dans laquelle la comparaison qu'en fait l'Auteur sacré se trouvât juste; & il n'y en a point dont le calcul ne fasse tomber le commencement de chaque Règne tantôt un an plutôt, tantôt

un an plus tard qu'il n'est porté dans cette comparaison".

Il est inutile d'entrer ici dans le détail des divers moyens que les Savans ont imaginé pour se tirer de ces difficultés. Mr. des Vignoles est le premier, qui, selon Mr. GIBERT, ait donné la véritable solution de plusieurs, par l'application d'une règle que les Juifs nous ont conservée dans leurs traditions, savoir qu'en quelque temps de l'année qu'un Règne ait commencé ou fini, on attribue toujours à sa durée l'année entière dans laquelle il a commencé ou fini. Cette règle avoit été connue de plusieurs Critiques, & Chronologistes avant Mr. des Vignoles, mais il est le premier qui en ait fait usage. Encore Mr. G. reproche-t-il à ce Savant de n'en avoir pas tiré tout l'avantage qu'il pouvoit, pour lever bien des difficultés, dont il ne sort qu'en admettant ou supposant des fautes de copiste dans les nombres, pour peu qu'ils l'embarassent, & sans y être fondé par aucune différente leçon, ni dans les originaux, ni dans les anciennes

eiennes versions : supposition qui blesse la délicatesse du savant Académicien & lui paroît fort contraire au respect qu'on doit au Texte sacré.

Il indique , pour lever la plupart de ces difficultés, une seconde règle , aussi bien fondée que la première & encore plus négligée: c'est que les années des Rois de Juda se doivent compter du mois de *Tisri* (Octobre) & les années des Rois d'Israël de celui de *Nisan* (Mars). Il est certain en général que les Juifs ont employé deux sortes d'années, l'une qui se comptoit de l'équinoxe d'Automne, & l'autre qui commençoit à l'équinoxe du Printemps. Mr. G. prétend de plus qu'ils ont fait usage de l'une & de l'autre dans les dates historiques de leurs Livres, & il en allègue pour exemple les Livres des Maccabées, dont le premier, de l'aveu des plus habiles Chronologistes, compte l'Ere des Grecs du mois de *Tisri*, & le second, du mois de *Nisan*. Il croit, en conséquence, que les années employées dans le calcul des Règnes des Rois de Juda, n'ont pas la

même époque, que celles qui sont employées dans le calcul des Rois d'Israël. Il observe, pour le prouver, que Roboam & Jéroboam commencèrent à régner à peu de jours l'un de l'autre, & que néanmoins lorsque Roboam mourut en la 17^e. année de son Règne, la 18^e. de Jéroboam couroit déjà. Il conclut que les années des Rois de Juda se comptoient du mois de *Tisri*, & celles des Rois d'Israël du mois de *Nisan*. Cette conclusion est fondée sur ce qu'encore aujourd'hui, les Juifs commencent leur année Civile au premier de ces mois, & les Samaritains au second. Mr. G. ajoute, que ce qui l'a confirmé dans son opinion, c'est que dans toutes les dates des Règnes où le récit historique porte quelque indice de la saison, il rencontre précisément dans son calcul la saison dont l'indice est donné: c'est, dit-il, ce qu'on remarquera entre autres sur le Règne de Nadab, sur ceux d'Ela & de Zimri, sur celui d'Achab, sur ceux de Joram & d'Achazias. Les deux règles qu'on vient d'établir, peuvent servir à concilier, dans
les

les dates qui lient ensemble les Règnes des Rois de Juda & d'Israël, des différences d'un an ou d'un an & demi au plus; mais il ne faut pas s'attendre d'y trouver la solution des difficultés qui naissent de différences plus grandes, ou de celles qui naissent de deux diverses dates réellement assignées à un même Règne.

Ces doubles dates résultent ou d'une association, dont on distingue le temps d'avec celui où un Prince a régné seul, ou de quelque événement signalé qui a fait comme un renouvellement de Règne, & qui lui a donné une seconde époque. Mr. G. compte cinq associations dans le Royaume de Juda, & une dans celui d'Israël. Mais il reste encore deux difficultés qui ont poussé à bout tous les Chronologistes, & dont les règles & les principes qu'on vient d'exposer ne peuvent pas non plus faire trouver la solution. Elle naissent, l'une des durées & époques respectives des Règnes de Hazaria ou Hozias Roi de Juda, & de Jéroboam II. Roi d'Israël; l'autre, de la durée du Règne d'Achaz.

Le sçavant Académicien , après avoir exposé l'insuffisance des moyens , que les Interprètes ont imaginés pour se débarrasser de ces difficultés , en indique un , plus facile , dit-il , & plus juste qu'on n'ose peut-être l'espérer. Ce moyen , absolument nouveau , pourra d'abord paroître singulier , & choquer même ceux qui ne veulent pas qu'on sorte des routes frayées. C'est une hypothèse , qui , selon Mr. G. , donne à toutes les dates dont il s'agit une exactitude & une précision surprenante , & peut encore servir de clef à plusieurs autres , qui ont jusqu'à présent embarrassé tous ceux qui s'appliquent à la science des temps. Il suppose donc „ que les plus anciens „ Ecrivains sacrés , d'où sont extraits „ les Livres des Rois & des Paralipomènes , & auxquels ces Livres renvoient souvent le Lecteur , avoient , „ ou suivant l'usage de leur temps , ou „ pour une plus grande exactitude , distribué leurs récits par les semestres „ d'été & d'hiver , de la même manière que Thucydide a fait dans l'Histoire

„ re de la Guerre du Péloponèse, avec
 „ cette différence, qu'au lieu que Thu-
 „ cydide rejoint toujours les deux semes-
 „ tres pour en faire une année, & qu'il
 „ compte ensuite le temps de la guerre
 „ par ces années, les Ecrivains sacrés
 „ ne les avoient pas rejoints, & a-
 „ voient compté les Règnes & les autres
 „ intervalles qu'ils avoient à compter
 „ par ces semestres, en sorte que ce n'est
 „ que dans la suite, & lorsqu'on a rédi-
 „ gé les extraits, qu'on en a fait la ré-
 „ duction. Cela supposé je crois, a-
 „ joute-t-il, que quelques dates dans
 „ lesquelles, soit à dessein, soit par in-
 „ advertance, on a omis de faire cette
 „ réduction, font toute la difficulté des
 „ calculs qui nous arrêtent ici ”.

Il appuie cette hypothèse sur différen-
 tes observations, que plusieurs calculs
 de l'Ecriture sainte & de Josèphe lui
 ont donné lieu de faire. Par exem-
 ple, l'Ecriture donne quarante ans de
 Règne à Salomon, & Josèphe lui en
 donne quatre-vingt, & sans doute que
 les premiers Auteurs des Livres des Rois,

qu'il assure avoir consultés, indiguoient le même nombre; mais Joseph ne faisant attention qu'aux nombres, aura confondu les semestres avec les années entières. St. Paul (1) donne quarante ans de Règne à Saul; on ne trouve point ce nombre dans les Livres de l'Ancien Testament qui nous restent; Joseph, Eupolème, Clément d'Alexandrie, Euty-chius son compatriote le réduisent à vingt, ce qui fait précisément la différence des semestres aux années, différence qui naît de la réduction omise dans le calcul de St. Paul, & faite dans celui des autres. Il est dit 2. *Rois* VIII. qu'Achazia avoit vingt-deux ans, quand il commença à régner, & 2. *Chron.* XXII. qu'il en avoit quarante-deux. Ce dernier calcul ne sauroit être juste, car Joram père d'Achazia n'en avoit que quarante quand il mourut. Aussi presque tous les Critiques supposent-ils qu'il y a faute dans le dernier texte, mais Mr. G. n'admet pas cette supposition, & il ré-

sout

(1.) *Ad.* XUL. 21. A. C. C. C. C.

sout la difficulté au moyen de son hypothèse. „ Si, *dit-il*, Achazia avoit 22 „ ans lorsqu'il succéda à son père, il „ n'en avoit que vingt-un lorsqu'il lui „ fut associé, & 21 ans donnent précisément 42 semestres ; ce rapport „ vient encore très bien à l'appui de „ ma présomption. Ne seroit-il donc „ pas naturel de tirer de ces exemples, „ comme conséquence, l'affertion que je „ mets ici en hypothèse ?” Il croit pouvoir lever de même la difficulté qui naît des différentes dates, données aux Règnes de Hazaria & de Jéroboam II., en disant que l'Historien sacré n'a point réduit les 38. ans que ces deux Rois ont régné ensemble, & que ce sont des semestres dans les Règnes de l'un & de l'autre. Mr. GIBERT applique encore son hypothèse à d'autres exemples, mais nous ne saurions entrer dans de plus grands détails, il faut les voir dans le Mémoire même, & consulter le Canon Chronologique que l'Auteur y a joint. Quelque ingénieux au reste que soit le système de Mr. G. on est en droit d'espérer

perer que le travail du savant Dr. Kennicot sur les Mss. Hébreux & les différentes Editions de l'Ancien Testament, fournira un moyen plus simple & plus efficace de lever les difficultés, qui, jusqu'ici, ont fait tant de peine aux Interprètes de l'Ecriture. L'échantillon qu'on en a vu dans les observations sur 1 Sam. VI. 19. donne bien du fondement à cette espérance.

Eclaircissemens sur les Règles de quelques Rois de Babylone & de Perse, par Mr. GIBERT. *Nouvelles Observations sur l'Année des anciens Perses*, par le même. Dans le premier de ces Articles, le savant Académicien discute les difficultés que Mr. Freret avoit opposées à son Mémoire sur la Chronologie du Règne de Darius (2). Dans le second, il examine les conjectures de Scaliger, & les recherches de Goliush, de Hyde & de Mr. Freret sur l'année des anciens Perses. Les notions que ces Savans en ont données, ne lui paroissent

(2) V. *Hist. & Mém. de l'Acad. Tom. XXIII. XXVI. & XXVII.*

paroissent pas toujours exactes, il a cru devoir en soumettre de nouvelles à l'examen de l'Académie.

Les cinq Mémoires suivans ont pour Auteur Mr. l'Abbé MIGNOT, & contiennent des recherches aussi savantes qu'intéressantes sur les anciens Philosophes de l'Inde. Le premier a pour objets la vie, les mœurs, les usages & les pratiques de ces Philosophes. On examine, dans le second, s'ils sont redevables à l'Egypte de leur doctrine & de leurs pratiques? Dans le troisième, on discute la question des communications prétendues entre l'Inde & l'Egypte, ainsi que les preuves de la communication des Indiens avec les Perses, les Grecs, les Romains, les Juifs, les Chrétiens, & avec quelques Hérésiaques. On expose, dans les deux derniers; la Doctrine des anciens Philosophes de l'Inde, & on la compare avec celle des Philosophes des autres Pays. L'abondance des matières traitées dans ces Mémoires & la vaste érudition qui y règne, nous mettent dans l'impossibilité d'en présenter une Analyse exacte. Il faudra nous

nous borner à donner une légère idée des recherches de Mr. l'Abbé MIGNOT, & à en indiquer sommairement les résultats:

1^{er}. Mém. - La Philosophie a été en honneur chez les Indiens dans les temps les plus reculés. Ceux qui la professoient, Ministres de la Religion, uniquement employés à ses fonctions & aux obseques des défunts, jouissoient, parmi leurs compatriotes, des plus grandes distinctions. Ils formoient la première des sept classes dans lesquelles tous les Indiens étoient partagés. Ils étoient divisés en plusieurs Sectes, mais les Grecs leur donnoient, à cause de leur nudité, le nom commun de *Gymnosophistes*. Il ne faut pas croire cependant que leur nudité fût ni entière, ni perpétuelle. On voit par plusieurs passages de S. Augustin, de Philostrate, de Porphyre, & d'autres Anciens, qu'ils avoient des vêtements. Si donc les Grecs & les Latins les ont appelés *nudi*, c'est qu'ils étoient dans l'usage d'appeller ainsi ceux qui, ayant quitté l'habit de dessus, ne conservoient que leur tunique.

Ces Philosophes, dont les Anciens ont parlé avec de grands éloges, demeu-
roient en différens endroits de l'Inde: il
y en avoit aussi dans l'Ethiopie, vers les
sources du Nil, qui étoient vraisemblable-
ment une colonie des Gymnosophistes
Indiens. Ceux-ci reconnoissent pour au-
teur de leur Philosophie, *Boutta*, ou
Boudha, qu'ils ont en telle vénération qu'ils
le regardent comme un Dieu, ou plutôt
qu'ils pensent que c'est leur Dieu même
Wiscnouw, dont, suivant leur Théologie,
la neuvième apparition est celle qu'il fit
sous le nom de *Boudha*. Le quatrième
jour de la semaine lui est consacré; &
porte son nom dans toutes les Langues
qui ont cours dans l'Inde. On le fait
naître environ mille ans avant l'Ere
Chrétiennne. Son véritable nom, selon
les Indiens, étoit *Drama-raja*, celui de
Boudha, qui signifie Sage, ne lui ayant été
donné que depuis qu'on a commencé à
l'honorer comme un Saint. Les Siamois,
qui le regardent aussi comme leur Prophète
& leur Législateur, ne placent pas sa
naissance si haut; on ne peut, d'après
leur

leur calcul, la faire tomber que dans l'an 624 avant J. C. Kæmpfer a conclu de-là, que *Boudha* étoit un Prêtre ou Philosophe Egyptien, qui, forcé d'abandonner sa patrie lors de l'invasion de Cambyse, se réfugia dans l'Inde, où il porta le Culte & la Philosophie de l'Egypte. Le P. Catrou (3) veut que Pythagore soit le *Boutta* des Indiens, Mr. Bayer prétend que c'est Zoroastre. Le savant Academicien fait voir le peu de fondement de toutes ces opinions, par des calculs & des détails Chronologiques, sur lesquels nous renvoyons au Mémoire même.

Les Philosophes Indiens étoient divisés en deux classes générales: celle des *Brachmanes*, & celle des *Saouvéens*. Les premiers composent, en quelque sorte, une même famille, quelques Anciens en font une nation particulière. Ils ne demeuroient pas dans les villes, ils vivoient même pour la plupart séparés, ayant chacun leur Cabane. Leur genre de

(3) *Hist. Gén. du Mogol.*

de vie étoit très austère, leurs jeûnes fréquens & souvent fort longs. Ils ne se nourrissoient de rien qui eût été animé. Ils s'abstenoient de l'usage du vin & du commerce des femmes. Il faut pourtant borner cette dernière abstinence au temps pendant lequel ils étoient sous la discipline des autres; ce temps duroit 37 ans, après quoi ils pouvoient se marier & même épouser plusieurs femmes. En effet si le célibat des Brachmanes eût été perpétuel, leur Secte renfermée dans une seule famille auroit été bientôt détruite. Celle des Samanéens en différoit en ce que tout Indien, sans distinction, y pouvoit entrer, dès l'âge de dix-huit ans. Celui qui en avoit le dessein alloit le déclarer au Magistrat, qui n'en permettoit l'exécution, qu'après un examen sévère des mœurs, des dispositions, des qualités du Candidat, & même de la conduite de ses parens, en remontant jusqu'à la troisième génération. Ces Philosophes, subdivisés en trois différentes classes, demeuroient hors des villes, ils avoient des temples, & des

maisons bâties aux dépens du Prince, qui leur faisoit fournir aussi tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien. Ils avoient, au reste, les mêmes occupations, la même doctrine, la même manière d'enseigner, que les Brachmanes. Comme eux, ils se faisoient une loi de parler fort peu, & jamais sans nécessité, ils se livroient à des austerités, à des exercices pénibles & fatiguans, qu'ils supportoient avec une constance merveilleuse. Ils n'avoient ni moins d'indifférence pour la vie, ni moins de mépris pour la mort, qu'ils se donnoient assez fréquemment, pour prévenir ou la maladie, qu'ils regardoient comme une chose honteuse, ou les incommodités de la vieillesse. Ils jouissoient de la même considération, des mêmes distinctions auprès des grands, du même respect de la part du peuple.

II. Mém. Ces Philosophes étoient-ils redevables aux Egyptiens de leur doctrine & de leurs pratiques? Mr. l'Abbé MIGNON pense que non; il penche à croire que l'Inde a eu des habitans avant l'Egypte; qu'ils

qu'ils y sont également venus de la Chaldée, que les monumens les plus respectables nous apprennent avoir été la première habitée; que ces deux peuples, ayant une origine commune, peuvent aussi avoir des usages communs, sans qu'on soit en droit d'en conclure que l'un les a reçus de l'autre. Il fait voir ensuite que les rapports que l'on croit appercevoir entre les pratiques de l'Egypte & celles de l'Inde, ne sont ni aussi frappans, ni aussi particuliers que le prétendent ceux qui veulent que celle-ci soit redevable des siennes à celle-là. Ces rapports sont au nombre de dix, & voici, en très peu de mots, ce que le savant Académicien dit sur chacun.

10. Les Indiens étoient, comme les Egyptiens; partagés en différentes classes, & les Philosophes ou Prêtres formoient, chez les uns & chez les autres, la première & la plus distinguée. Cela est vrai, mais le rang assigné aux Philosophes & aux Prêtres, n'étoit pas particulier à ces deux peuples; on le leur donnoit de même dans la Chaldée, ber-

ceau de l'une & de l'autre nation , ainsi que dans la plupart des pays , soit par respect pour la Religion , soit parce que leur influence sur les esprits du vulgaire les rendant nécessaires au gouvernement, les Princes avoient voulu se les attacher par des distinctions & des libéralités marquées. D'ailleurs le nombre des classes & leurs dénominations ne paroissent pas avoir été les mêmes dans l'Inde & en Egypte.

2°. La Philosophie ne s'enseignoit dans l'Inde , comme dans l'Egypte , que par tradition. On en convient ; mais cette méthode est la première qui ait été usitée dans le monde , & elle a été commune à tous les peuples.

3°. Cette dernière observation a singulièrement lieu par rapport à *la double doctrine* , qui étoit en usage dans l'Inde , comme elle y est encore aujourd'hui. Les Philosophes Indiens cachoient leurs mystères & leurs véritables sentimens sous des énigmes ou des allégories qu'ils proposoient au peuple , sans lui en développer le sens , & c'est ainsi qu'en ont usé les Philosophes de toutes les nations.

4°. Les

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 261

4°. Les Egyptiens & les Indiens représentoient leurs Dieux sous des formes bisarres & monstrueuses, mais il n'y a aucune conformité entre les figures qu'ils leur donnoient.

5°. Le rapport est plus marqué dans les dogmes de l'immortalité de l'ame & de la métempsychose, qui sont effectivement communs aux deux peuples. Mais le premier est aussi ancien que le monde, & il peut être regardé comme un reste de la première tradition du genre-humain. Quant à la métempsychose, il n'est rien moins que démontré que ce dogme fut originaire de l'Egypte: il faisoit partie de la doctrine des Chaldéens, il étoit répandu dans tout l'Orient, reçu de ceux même qui n'ont jamais été soupçonnés d'une origine Egyptienne, & généralement admis dans l'Inde, au lieu qu'en Egypte c'étoit une doctrine particulière à quelques Prêtres ou Philosophes, & qui étoit fort contredite par d'autres. Ce dogme ne fournit donc point une preuve d'Egyptianisme dans l'Inde.

6°. Pour établir que la Religion des In-

diens a pris sa source en Egypte , on insiste sur-tout sur le rapport du *Lingam* des premiers & du *Phallus* des Egyptiens. On sait que c'étoit une représentation du principe de la génération ; mais elle différoit à plus d'un égard , chez l'un & chez l'autre Peuple. Le *Lingam* étoit particulier aux Indiens ; le *Phallus* étoit commun à d'autres Peuples qu'aux Egyptiens ; il avoit été consacré en Assyrie dans les mystères d'Adonis , & c'est d'Assyrie ou de Chaldée qu'il a été porté en Egypte.

7°. L'honneur rendu aux vaches est un autre rapport qu'on prétend observer entre l'Inde & l'Egypte , mais aucun Ancien n'a jamais dit que les Indiens rendissent un culte à cet animal. Si ce culte, aujourd'hui si fameux dans l'Inde, y avoit été porté d'Egypte, pourquoi n'y trouve-t-on pas celui de plusieurs autres animaux, & singulièrement celui du bœuf ? L'utilité que l'homme tire de certains animaux, a porté quelques Peuples à les ménager avec le plus grand soin, &c

& à les faire respecter en leur rendant quelque espèce de culte.

80. Le respect pour les eaux du Gange n'étoit pas moindre, dans l'Inde, que celui qu'on avoit en Égypte pour les eaux du Nil; mais ce nouveau trait de conformité ne prouve pas plus que le précédent. Les Anciens, persuadés qu'il y avoit des Génies qui présidoient à toutes les parties de l'univers, avoient divinisé chaque élément. D'autres Peuples, qui n'avoient rien emprunté des Egyptiens, ne respectoient pas moins qu'eux les eaux & les fleuves.

90. On insiste sur la conformité des Prêtres Egyptiens & des Philosophes Indiens dans leur manière de vivre. Mais les abstinences, les austérités, les macérations étoient communes aux Prêtres de plusieurs Nations, sur-tout dans l'Orient.

100. On a dit plus haut que les Indiens donnèrent le nom de *Boutta*, au quatrième jour de la semaine, les Egyptiens ont de même consacré ce jour à *Tbot*, ou Mercure, auquel ils se croient redeva-

bles de tout leur savoir. Et c'est enfin une dernière conformité, sur laquelle Kæmpfer entr'autres insiste beaucoup. Mr. l'Abbé M. observe, que cette dénomination du Mercredi n'est pas de la première antiquité dans l'Inde. D'abord l'année y fut divisée en 24 mois, de quinze jours chacun, on adopta ensuite la distribution en semaines, & ce ne fut que postérieurement à leur commerce avec les Grecs & les Romains, que les Indiens donnèrent aux jours de la semaine les noms qu'ils ont encore aujourd'hui parmi eux. Voyant que le quatrième étoit consacré chez les uns & chez les autres au Dieu des Sciences & des Arts, ils donnèrent à ce même jour le nom de celui qu'ils étoient accoutumés de révéler comme l'auteur de leur Religion & de leur Philosophie. Cette analogie est la seule qui ait fait confondre Boutta avec Mercure.

De tout cela Mr. l'Abbé M. conclut, qu'aucun de ces rapports ne prouve que les Indiens aient reçu leurs dogmes, leur police & leurs pratiques religieuses des
Egyp.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 269

Egyptiens. On ne doit pas croire que les observations du savant Académicien ne soient que de simples assertions dénuées de preuves, elles sont, la plupart, appuyées sur des autorités puisées dans les meilleures sources, nous avons omis les citations, parce que nous ne voulions que présenter le résultat de ses recherches.

Nous serons obligés de nous resserrer encore plus sur le Mémoire suivant, dans lequel Mr. l'Abbé M. s'attache à prouver que *l'Inde n'a eu aucune communication avec l'Egypte, que long-temps après que sa Religion & sa Police ont été formées.* Cette communication n'auroit pu se faire que par trois moyens. 1^o. Les conquêtes des anciens Rois de l'Egypte dans l'Inde. 2^o. La dispersion des Prêtres Egyptiens, occasionnée par des persécutions. 3^o. Le commerce entre les deux Nations. Le premier moyen est au moins fort incertain. On allègue les conquêtes d'Osiris & de Sésostris. Mais on ne sait pas encore ce qu'étoit cet Osiris. Quelques-uns en font un Dieu, d'autres,

III. Mém.

un Génie , d'autres un mortel , & cependant on veut qu'il ait porté ses armes victorieuses dans l'Inde. Tout ce qu'on en dit , n'est fondé que sur les vains discours, les fables & la Mythologie des Egyptiens , & ne peut se concilier avec aucune époque certaine de l'Histoire. On prétend que la mémoire d'Osiris se conserve encore aujourd'hui dans l'Inde, & qu'il y est connu sous le nom d'*Isuren*, l'une des principales Divinités de ce Pays. Cette ressemblance de nom ne prouve rien, toutes les inductions qu'on voudroit en tirer sont détruites par les fables que les Indiens débitent de leur prétendu Dieu , & par la figure sous laquelle ils le représentent; dans tout cela il n'y a aucun rapport avec ce que les Egyptiens ont dit de leur Osiris. Quelques Anciens font naître ce dernier dans une ville nommée *Nysa* , mais ne savent où placer cette ville , d'après laquelle ils l'appellent *Dionysus*. On sait que c'est un surnom de Bacchus , à qui les Poètes font aussi faire des conquêtes dans les Indes. Mr.

l'Abbé

l'Abbé M. convient que Dionysus ou Bacchus étoit connu des Indiens, dont les uns le faisoient venir d'Assyrie, & les autres disoient qu'il étoit originaire de leur Pays. Après avoir examiné dans le plus grand détail, & discuté avec beaucoup d'érudition ce que les Prêtres Egyptiens débitent sur Osiris, l'Abbé M. conclut, que rien n'est plus incertain, & que l'on peut, sans craindre de se tromper, mettre au rang des fables son expédition prétendue dans l'Inde.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de Sésostris; ses conquêtes sont célèbres dans l'Histoire ancienne, elles sont réelles, & l'on ne peut nier qu'il n'ait porté fort loin ses armes victorieuses; mais jamais il ne pénétra dans l'Inde. Tout ce que les Prêtres Egyptiens ont débité de cette prétendue expédition n'étoit dicté que par leur ignorance & par leur vanité, & Strabon n'hésite point à le mettre au rang des fables. De plus, la différence qui se remarque entre les loix de l'Inde & celles de l'Egypte, fournit une bonne preuve, que les Indiens n'ont point re-

çu leur police des Egyptiens.

Quant aux persécutions qui auroient obligé les Prêtres Egyptiens à aller chercher un asyle dans l'Inde, & à y porter leurs pratiques religieuses, Mr. l'Abbé M. montre que celles dont on parle, n'ont été ni assez vives, ni assez étendues, ni d'assez longue durée, pour produire cet effet. Celles qui furent excitées par Cambyse & par Ochus Rois de Perse, sont, en outre, très postérieures à l'établissement de la Philosophie & du Culte religieux dans l'Inde.

Il ne reste plus que la voie du commerce; mais on sait que les anciens Egyptiens n'avoient pas de commerce maritime, on n'en trouve du moins aucune trace dans les plus anciens monumens. Tout celui qu'ils faisoient, ils le faisoient par terre. Ils avoient en aversion les longues navigations, & cette aversion étoit fondée sur des idées superstitieuses. On prétend que Sésostris avoit voulu les ramener de ces idées, & les former au commerce maritime. Si telles ont été ses vues, elles n'ont point été suivies par
ses

ses successeurs, elles se sont terminées à faciliter le commerce intérieur. Ce qu'ils entreprirent à cet égard, dans la suite des temps, quel qu'en ait été le succès, est fort postérieur à l'établissement de la Philosophie & de la Religion des Indiens ; ainsi le savant Académicien se croit toujours fondé à conclure, que ni leur Police, ni leur Philosophie, ni leur Religion n'ont une origine Egyptienne.

Il ne disconvient pas cependant qu'il ne se trouve actuellement dans l'Inde quelque trace d'Egyptianisme, mais il soutient que ce mélange est postérieur aux conquêtes d'Alexandre. Ce fut en effet sous les successeurs de ce Prince, que les Egyptiens, devenus commerçans, allèrent chercher des marchandises jusques dans l'Inde, & purent communiquer à ses habitans quelques-unes de leurs idées & de leurs superstitions.

Quant aux autres Peuples, Mr. l'Abbé M. pense que les Assyriens & les Phéniciens eurent, dès les premiers temps, quelque communication avec les Indiens.

diens. Les Perses en eurent aussi depuis Darius Hystaspes ; les Grecs depuis Alexandre ; les Romains après qu'ils se furent rendus maîtres de l'Egypte. Les fables, les traditions, quelques pratiques, encore aujourd'hui en vogue chez les Indiens, présentent des traits qui indiquent que ces Peuples ont eu quelque communication avec les Juifs, & quelque connoissance de leur doctrine. On trouve aussi parmi eux quelques traces du Christianisme qui y fut porté dès le premier siècle de l'Eglise, & ensuite défiguré par les dogmes de Bardésane, & de Manès dans les deux suivans. Sur tous ces objets il faut voir les détails dans le Mémoire même.

- III. & IV. Nous passons aux deux derniers, qui
 Mém. contiennent l'exposé de la Doctrine des Philosophes de l'Inde, comparée avec celle des Philosophes des autres Pays. On peut dire, en général, de ces deux Mémoires, qu'ils présentent en quelque sorte un abrégé de l'Histoire de la Philosophie des anciens Peuples. Leurs sentimens, sur les points les plus importants

portans, y sont clairement exposés, savamment discutés, prouvés par les propres paroles des Auteurs de l'autorité desquels Mr. l'Abbé M. s'appuie, & qu'il cite toujours exactement. Il nous feroit impossible de le suivre dans ce vaste détail, sans nous jeter dans une longueur excessive. Nous nous bornerons à indiquer les sentimens des Indiens, sur les points principaux. „ Leur „ Philosophie avoit les mêmes objets „ que celle des autres Peuples de l'univers. Leurs Sages, occupés de l'étude „ de la Nature, recherchoient la cause „ qui avoit formé ce monde; ils examinoient les principes dont avoit été „ composé chacun des êtres qu'il renferme: portant leurs vues jusques „ dans le Ciel, ils contemploient les „ Astres qui en font l'ornement, & ils en étudioient le cours: convaincus „ de leur influence sur le monde sublunaire, non seulement ils s'en servoient pour régler le cours des saisons, & les temps auxquels devoient se faire les travaux de la campagne

„pagne nécessaires pour fournir aux
 „hommes leur subsistance: mais, comme
 „plusieurs autres Nations, ils en abu-
 „soient aussi pour prédire les événe-
 „mens qui souvent ne dépendoient que
 „de la volonté libre de l'homme”.

La Morale n'étoit rien moins que né-
 gligée parmi eux: de toutes les parties
 de la Philosophie c'étoit celle dont ils fai-
 soient le plus de cas, & qu'ils culti-
 voient avec le plus de soin. C'étoit à
 leur Ecole que Pythagore s'en étoit in-
 struit. Toutes les connoissances qui ne
 tendoient point à rendre l'homme meil-
 leur, étoient de si peu de prix à leurs
 yeux, que la plupart d'entr'eux se
 moquoient de ceux qui s'appliquoient
 à la Physique, à l'Astronomie & à
 l'Astrologie. Leur principal dogme étoit
 qu'il falloit servir Dieu avec piété & se
 conserver purs, & ils agissoient en con-
 séquence. Ils ne se piquoient point de
 paroître savans ou éloquens. Ils par-
 loient peu; leurs préceptes étoient
 courts, & en petit nombre, afin qu'on
 pût les retenir sans peine.

Ces Philosophes reconnoissoient un seul Dieu souverain, possédant tous les attributs que la saine raison oblige d'admettre. Dieu, disoient-ils, est une lumière, mais différente de celle du soleil, & de celle du feu que nous voyons: il est un verbe, ou une parole, non une parole articulée, mais une parole de science, par laquelle les sages sont instruits des mystères sacrés. Les Mages & plusieurs Philosophes de la Grèce ont eu la même idée de Dieu. Il est vrai néanmoins que le Peuple de l'Inde étoit anciennement, comme il l'est encore aujourd'hui, livré à une grossière idolâtrie. La nature de Dieu étant incompréhensible, on considéroit ses attributs chacun à part, on en faisoit autant d'êtres distincts, on les représentoit par différentes idoles, auxquelles on rendoit un culte, qu'on s'imaginait être agréé de Dieu, d'autant plus qu'il se rapportoit tout à lui, & que dans cette multitude d'idoles on prétendoit n'adorer qu'une seule essence divine.

De la contemplation de Dieu, les Indiens passèrent à celle de ce monde

visible, dont ils recherchèrent la cause & l'origine. Ils admettoient une cause intelligente, & cette cause étoit Dieu, qu'ils regardoient & regardent encore aujourd'hui comme le créateur de l'univers. Ils adoptoient le système des émanations: ils disoient que tout étoit sorti de Dieu, & que tout y rentreroit & lui seroit un jour réuni. La création n'est donc, dans leurs principes, autre chose qu'une extension que Dieu a faite de sa propre substance, & la destruction, qu'une reprise qu'il en fait, & qui au dernier jour sera générale. Ils expliquent cette doctrine en comparant Dieu à une araignée, qui tire de son sein le fil dont elle forme sa toile, qui siégeant au milieu de son ouvrage en dirige toutes les parties, & leur communique le mouvement, & qui, lors qu'elle le veut, retire à elle & fait rentrer dans son corps le fil qu'elle en avoit fait sortir. D'autres, parmi eux, expliquent cette émanation en disant, que Dieu ayant résolu de créer la matière, s'étoit donné à lui-même une forme matérielle, qu'ils représentent, comme

réunissant

réunissant les deux sexes. Ce ne sont là que des allégories assez grossières, qui ont elles-mêmes besoin d'explication. Car les Philosophes Indiens se sont d'ailleurs expliqués trop raisonnablement sur la nature de Dieu, & ont sur-tout insisté trop particulièrement sur sa parfaite spiritualité, pour qu'on puisse les soupçonner d'avoir voulu qu'on prit ces absurdités à la lettre.

Ils regardoient donc Dieu comme l'Auteur de l'univers; mais ils ne croyoient point qu'il l'eût formé immédiatement par lui-même. Il avoit, disoient-ils, chargé de cette commission son fils *Brama*, à qui il avoit donné pour modèle une statue, qui représentoit l'homme & la femme avec tous les êtres qu'il avoit ordre de créer. Ils admettoient comme principes matériels, dont ce monde visible a été formé, les quatre élémens connus de tous les Philosophes, auxquels ils en ajoutoient un cinquième, savoir l'éther.

Les différentes parties dont ce monde est composé, l'ordre admirable dans

lequel elles sont disposées, les rapports réciproques qui les unissent, leur mouvement uniforme, constant & réglé, ont fait croire, à la plupart des Philosophes, qu'elles étoient soutenues par une vertu cachée & répandue en elles. Ils ont donné, à cette vertu, le nom d'ame du monde: les Indiens peuvent l'avoir admise aussi, quelques-unes de leurs expressions l'indiquent, mais il ne paroît pas qu'ils en eussent la même idée que les Philosophes de la Grèce, ni qu'ils la distinguassent de Dieu.

On prétend qu'ils donnoient à ce monde une figure sphérique. Les Indiens modernes admettent sans difficulté la pluralité des mondes, & cette opinion peut être très ancienne parmi eux, car elle faisoit partie de la doctrine de l'Orient, & Pythagore l'avoit adoptée. Ils pensent aussi que ce monde finira par une conflagration universelle. Le soleil, disent-ils, qui l'éclaire maintenant & qui l'échauffe par quelques-uns de ses rayons, l'éclairera alors par mille, qui causeront une telle chaleur, que le monde

monde sera brûlé : la mer se séchera , les montagnes seront réduites en poussière , tout sera consumé par le feu , & Bramamourant , tout sera anéanti. Si cette doctrine n'est point Indienne d'origine , les Brachmanes doivent l'avoir reçue des Chaldéens , chez qui elle étoit commune.

Les Indiens sont fort persuadés que Dieu veille sur ce monde qu'il a créé , qu'il le conduit & le gouverne selon les loix de sa sagesse. Ils disent , qu'il en est le Père & le Maître , qu'il voit tout , qu'il connoît tout , qu'il gouverne tout. L'homme est singulièrement , dans leur système , l'objet de la Providence ; ils enseignent que Dieu l'aime , qu'il prend soin de lui , qu'il veut le conduire au bonheur & le lui procurer. Ils ne croient pas , à la vérité , que Dieu régisse cet univers immédiatement par lui-même , mais par le ministère d'autres êtres intelligens & spirituels , auxquels il a donné l'existence. Ils distribuent ces intelligences en différentes classes , à chacune desquelles ils assignent des départemens distincts. On trouve ici un détail curieux du système , des fables , des

superstitions des Indiens sur ces intelligences, auxquelles ils donnent le nom de *Dieux*, mais sans prétendre les confondre avec le Dieu suprême dont elles sont émanées. Nous ne saurions y suivre notre savant Académicien, il faut nous borner à dire encore un mot des opinions de ces Peuples sur les ames des hommes.

„ Ces ames sont, selon leur système,
 „ de la seconde classe des esprits, qui li-
 „ bres, par une suite de l'imperfection
 „ de leur nature, sont capables de pé-
 „ cher; & qui, pour expier les fautes
 „ qu'elles ont commises, & se purifier
 „ des souillures qu'elles ont contrac-
 „ tées, sont envoyées dans des corps;
 „ ainsi l'ame humaine est, comme tous
 „ les autres esprits, une émanation de
 „ Dieu, & cette émanation étant, di-
 „ sent les Indiens, l'effet d'une cause
 „ éternelle agissante de toute éternité,
 „ elle s'est faite par conséquent avant
 „ tous les temps”. Ils disent la même
 chose des ames des bêtes: ils les croient
 de même nature & de même espèce
 que

que celles des hommes, ils ne reconnoissent d'autre différence entre elles que celle qui naît du plus ou moins de perfection des corps qu'elles animent. Ce sentiment, est, dit Mr. l'Abbé M., la véritable source de l'abstinence de tout ce qui a eu vie, si religieusement observée par nos Philosophes, & qu'on attribue communément au dogme de la métempycose; dogme, qu'il prouve assez au long, dans un autre endroit, que ces Philosophes enseignoient sans le croire. L'idée, où ils étoient que les âmes étoient envoyées dans les corps pour se purifier de leurs souillures, & que cette purification achevée, elles se réunissoient à Dieu, dont elles étoient émancipées, étoit une autre source de leur abstinence, de leurs austerités, du détachement qu'ils affectoient de toutes les choses sensibles, pour se livrer tout entiers à la contemplation; car ils croyoient pouvoir, par-là, arriver, dès cette vie, à cette réunion. Quelques-uns même, pour la hâter, se donnoient la mort. Ceux qui en ufoient ainsi n'ad-

mettoient apparemment pas la doctrine de la transmigration, communément reçue dans l'Inde. Cette doctrine est si connue, qu'il seroit inutile de nous y arrêter davantage. Ajoutons, en finissant cet Article, que Mr. l'Abbé M. compare, sur tous les objets dont il s'occupe, les opinions des Indiens avec celles des Philosophes des autres nations; que cette comparaison, qui intéresse & instruit le Lecteur, sert en outre, à plus d'un égard, à confirmer le sentiment de l'Auteur, savoir que les Indiens ne sont redevables de leur Philosophie ni à Zoroastre, ni à Pythagore, ni aux Egyptiens. C'est à regret que nous avons omis ces détails, dans la crainte qu'ils ne nous menassent trop loin.

Ce Volume est terminé par quatre Mémoires, que nous ne pouvons qu'indiquer. Deux sont de Mr. ANQUETIL, & contiennent des recherches sur les anciennes Langues des Perses, savoir, le Zend, le Pâ-Zend, qui est un dialecte du Zend, le Pehlvi, le Parfi & le Deri. Les deux derniers

derniers présentent la *suite du Traité historique de la Religion des Perses*, par Mr. l'Abbé FOUCHER. Ce sont le huitième & le neuvième Mémoire du même Savant sur cet objet. Il expose, dans le premier, l'histoire & la doctrine de Manès, qu'il traite beaucoup moins favorablement que Mr. de Beausobre n'a fait dans son excellente *Histoire Critique de Manichée Esq du Manichéisme*. Le dernier a pour objet l'état de la Religion des Perses depuis la conquête de la Perse par les Sarazins, jusqu'à nos jours. On y trouve beaucoup de recherches & d'observations curieuses sur les Ghèbres, sectateurs zélés du Magisme, dont il examine la croyance & les pratiques religieuses. Il résulte de cet examen, que les Ghèbres modernes sont encore réellement Dualistes, c. à. d. attachés comme leurs Ancêtres à la doctrine des deux principes, quoi qu'ils l'aient un peu mitigée; & que le culte qu'ils rendent au feu n'est point, quoiqu'on en dise, exempt d'idolâtrie.

ARTICLE SECOND.

PARADOXES MORAUX ET LITTÉRAIRES.

Second Extrait.

DANS le premier Article de cet Ouvrage, dont nous avons donné l'Extrait, l'Auteur prouve l'utilité des Romans & des Drames, il prodigue ses éloges à des Ecrits, dont on a craint le danger, & souvent dédaigné le genre: Dans l'Article suivant, nouveau paradoxe, il attaque un Ouvrage dont le mérite & l'utilité sont généralement reconnus.

Selon lui, l'étonnante réputation des *Caractères de la Bruyère*, prouve combien le goût étoit peu éclairé dans le temps que ce Livre a paru. Il se trouve *très médiocre*, & accuse l'Auteur de n'avoir eu qu'une connoissance superficielle du cœur humain. Plusieurs de ses pensées,

gées, dit-il, sont fausses ou triviales; si ses expressions sont souvent heureuses, souvent aussi il devient obscur & louche, parce qu'il vise toujours à la finesse. Ces jugemens sont exposés dans une Lettre écrite à un ami; on y dit un mot de la critique qui a paru sous le nom de *Vigneul de Marville* (1), & de la Réponse de Mr. *Casse*, & l'on juge la défense aussi mauvaise que la critique. Celle de notre Auteur est quelquefois fondée; mais il faut avouer qu'elle est minucieuse, & souvent trop sévère; nous en rapporterons quelques exemples.

Je ne sais, dit Mr. de la Bruyère, *si un bienfait, qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritoit plus de reconnaissance.* (2). „ Quel-
 „ le absurde, quelle exécrationnable pensée!
 „ s'écrie notre Auteur. Que cela est ridicule quand il dit ensuite: *Il vaut mieux*
 „ *s'exposer à l'ingratitude, que de manquer*
 „ *aux misérables* (3). Que penser de celui
 „ qui

(1) On sait que *Dom Bonaventure d'Argonne* s'étoit caché sous ce nom.

(2) pag. 149. Edit. d'Amst. de 1720.

(3) *ibid.*

„ qui écrit ainsi, finon qu'il écrit sans
„ réfléchir, au hazard, & sans avoir de
„ principes nets, dont il déduise ses
„ pensées? ”

Ces imputations nous paroissent injustes ; la seconde pensée est le correctif de la première ; dans celle-ci, Mr. de la B. insiste qu'un bienfait, qui tombe sur un sujet indigne, est l'acte d'une bonté aveugle, qu'il peut même devenir une injustice, & qu'un bienfaiteur, ainsi trompé dans son choix, ne doit pas s'attendre à la reconnoissance ; mais de peur que cette maxime ne serve de prétexte contre le devoir d'assister les malheureux, il enseigne aux hommes à craindre la dureté, bien plus encore que l'ingratitude.

Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui serai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés? ()*

„ Voilà ce que c'est que de vouloir dire des choses fines, on alambique si bien les pensées, qu'elles ne disent plus rien ”.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 287

Il nous est impossible d'adopter ce jugement, & la pensée de Mr. de la B. nous paroît aussi ingénieuse qu'aisée à saisir.

La critique suivante ne nous paroît pas mieux fondée.

Si la pauvreté est la mère de tous les crimes, le défaut d'esprit en est le père †.

„ Il y a peu de crimes dont la pauvreté soit la mère, & le défaut d'esprit le père, hors tous ceux qui se font pour de l'argent ; mais *Catilina, César, Antoine, Auguste, Tibère*, n'étoient pas pauvres, & n'étoient pas des fots non plus”.

L'observation de l'Auteur sur la pensée suivante, nous paroît plus juste.

S'il est ordinaire d'être touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ? (4).

„ Nous en sommes vivement touchés quand nous la voyons chez d'autres, mais elle est quelquefois trop difficile, pour qu'on veuille la pratiquer, quoique chacun l'aime ; c'est comme un Amateur

(†) 312.

(4) pag. 109.

teur qui voit un Tableau, il l'admire, il voudroit l'avoir; mais il est trop cher ”.

Nous passons à l'Article suivant, qui traite de *la Gloire*: Ce ne sont point de nouvelles idées que l'Auteur veut établir, bien loin de là, il veut nous ramener aux anciennes. Il s'élève avec force contre Mr. *Marmontel*, qui, dans son *Essai sur la Gloire*, rabaisse celle du Guerrier. Quand tous les hommes, dit-il, pensent & jugent d'une certaine manière, il faut en rechercher la cause dans la Nature humaine. Or depuis Nemrod jusqu'à nos jours, un Guerrier, un Conquérant, a toujours joui d'une très grande gloire „ & peut-on vouloir prouver à tous les hommes qu'ils ont tort? peuvent-ils l'avoir? ne faut-il pas supposer alors, qu'il y a, dans la Nature, un principe qui les porte à juger ainsi, tâcher de le trouver, & en rechercher le but? ”. La gloire ne sauroit dépendre que de la bonne opinion qu'inspirent aux autres, les qualités d'un homme. Elle peut avoir plusieurs objets, tantôt elle se fonde

de sur les vertus, tantôt sur les qualités de l'esprit. Si une action est bonne & honnête elle produit l'estime; si elle est grande, elle inspire l'admiration; la célébrité est une renommée étendue; un homme digne d'admiration, s'il n'est pas connu, ne parvient point à la gloire, mais elle naît du concours de ces deux effets, de l'admiration & de la célébrité. Ces définitions établies, l'Auteur s'engage à prouver, que le Conquérant, de même que tout autre homme, ne cause que le degré d'admiration qui suit naturellement de ses actions & de ses qualités. Voici les principes qu'il pose: Parmi les desirs qui nous distinguent, & nous élèvent au dessus des brutes, le plus puissant, le plus universel est celui d'être estimé & admiré de nos semblables; il ne nous a pas été donné pour rien; il est des cas où la société a besoin d'actions, que ni la Morale, ni la Religion, ne commandent, & auxquelles ce desir seul peut servir de motif. Telle fut l'action d'*Horatius Coclès*. Il est certain que ce desir, qui est celui de la gloire, est l'origine de
tout

tout ce qu'il y a de grand & de beau dans le monde: il est donc utile & même nécessaire.

Mais cette gloire est-elle fondée sur des principes sûrs, ou dépend-elle du caprice des hommes? recherchons ce qui peut attirer leur admiration, & la célébrité, ou mériter cette gloire que l'on désire si ardemment.

Une action honnête produit l'estime; si son utilité nous touche directement, elle nous inspire l'amour pour celui qui l'a faite; si elle est grande, elle cause l'admiration. Un Juge décide une affaire avec équité: le Public l'estime, & celle des deux Parties qu'il vient d'enrichir, l'aime à coup sûr; mais s'il a sacrifié, en jugeant ainsi, un très grand avantage personnel, son action sera digne d'être admirée & célébrée. On voit que ces sentimens naissent sur-tout du motif qui a déterminé l'action; quand elle est grande, elle doit avoir été animée par un grand motif; or la qualité qui nous porte à nous déterminer par des motifs grands, nobles & élevés, c'est
la

la grandeur d'ame, elle est donc le vrai fondement de la gloire, & il importe de s'en faire de justes idées.

La grandeur d'ame n'est point une qualité particulière, elle peut se trouver dans toutes les actions des hommes: elle engage le chaste Joseph à fuir le plaisir, elle ordonne au Héros d'affronter la mort. Pour remonter à sa source il faut considérer dans l'homme une ame qui constitue la dignité de son être; elle a des plaisirs qui lui sont propres, ils consistent dans le contentement qu'elle trouve à avoir une certaine idée; l'exercice de la vertu est le premier de tous, mais il en est d'autres encore, l'amour de nos semblables, l'approbation, la gloire. Malgré notre aversion pour la douleur & cette pente naturelle vers les objets sensibles, un sentiment intérieur nous découvre que le corps est la plus vile partie de nous même, & que son empire doit être subordonné à celui de l'ame; ,, mais il n'y auroit aucun mérite à préférer les plaisirs de l'ame à ceux du corps, si leur effet étoit palpablement

Tome XXX. Part. II. D plus

plus délicieux que celui des autres. Ain-
 si il faut que l'homme s'élève pour sa-
 voir les goûter , qu'il soit vivement
 frappé du sentiment de sa dignité " &
 de l'immortalité de son être. La gran-
 deur d'ame est donc la préférence qu'on
 accorde aux plaisirs de l'ame , sur ceux
 des sens , & nous admirons celui qui la
 possède , parce que nous avons de justes
 idées de la dignité de l'homme, que nous
 connoissons l'attrait des plaisirs sensibles,
 & la difficulté d'y renoncer quand il le
 faut. On voit par là pourquoi le coura-
 ge est de toutes les vertus la plus univer-
 sellement admirée , c'est que le sacrifice
 de la vie entraîne celui de tous ces plai-
 sirs.

Les Conquérans peuvent aspirer à
 deux sortes de gloire, celle de Héros,
 d'Hommes magnanimes, & celle de
 grands Génies dans l'Art de la Guerre: par
 ces deux qualités ils méritent notre ap-
 probation, & ils l'obtiennent.

Mais, dira-t-on, la gloire est injuste
 quand elle n'est pas fondée sur la vertu;
 si *Alexandre* eût exposé sa vie pour son
 Peuple

Peuple, il eût mérité l'admiration, sans doute. Mais quels étoient ses droits sur le Royaume de *Darius*? voici comment l'Auteur répond à cette objection:,, Nous ne considérons l'homme, pour le louer & le blâmer, que dans son rapport le plus frappant, & dans celui par lequel il a, ou auroit pu avoir quelque relation avec nous. Ainsi dans un Roi nous ne considérons que le Monarque, jamais l'homme; de là nous ne regardons aussi le Roi qu'en relation avec son Peuple; or pourquoi les hommes ont-ils formé des sociétés, si ce n'est pour la défense contre le ravisseur injuste & puissant? Donc la première utilité à leurs yeux a été la défense, & celui qui par sa prudence a su le mieux leur procurer les moyens de se défendre, a dû mériter leur plus grande estime; s'il va jusqu'à hazarder sa vie pour cet effet, sa grandeur d'ame a dû les frapper d'admiration. Mais se défendre entre sociétés, ce n'est pas seulement repousser celui qui nous menace d'une totale destruction, c'est défendre tous ses droits; tout ce qui peut servir à rendre

notre existence agréable & dont nous sommes en possession. Pour cela il faut qu'un Peuple se rende redoutable à ses voisins, & qu'il punisse celui qui ose empiéter sur ses droits. Et comment peut-il autrement le punir qu'en l'affoiblissant ? c'est ce qui rend les conquêtes justes quand la guerre l'est. Or comme sous un Roi guerrier un Peuple devient formidable & que la crainte qu'il inspire à ses voisins le rend tranquille, & le maintient dans les droits qu'il a ; on juge qu'un Peuple est toujours heureux sous un Roi conquérant, & l'on n'exige pas qu'il rende les autres Peuples heureux, mais le sien ; „ En général, ajoute l'Auteur, on s'embarrasse peu du sujet de la guerre à la lecture de la vie d'un Héros, mais on recherche si son but a été de procurer le bien-être de la Nation qui l'a entreprise, & comme le Roi conquérant atteint d'ordinaire ce but, on l'estime & on l'admire". L'Auteur auroit eu de la peine à fournir plusieurs exemples de Peuples heureux, sous un Roi conquérant, l'expérience est contre lui,

&

& dans la plupart des guerres les vaincus ne sont pas les seuls infortunés. Il prétend aussi qu'*Alexandre* faisoit une guerre très juste & très utile à sa Patrie & que l'histoire de sa vie n'est d'un bout à l'autre qu'un recueil d'actions très magnanimes : nous convenons que les Grecs & les Perses étant ennemis, *Alexandre* pouvoit avoir eu raison d'attaquer *Darius*, mais qu'importoit à la Grèce l'abaissement des Rois de l'Inde ? étoit-ce l'amour de la Patrie ou une folle ambition qui le portoit à les subjuguier ?

L'Auteur établit une distinction très juste entre les Conquérans qui hazardent leur vie pour la gloire & le salut d'un Peuple, & les Héros qui leur en font le sacrifice, tels que *Décus*, *Leonidas* & *Régulus*; ceux-ci sont moins célèbres mais bien plus grands qu'*Alexandre* & *Charles XII.* Mr. Marmontel veut que les Ecrivains dispensateurs de la gloire, aillent jusqu'à s'élever contre le Guerrier, ou du moins qu'ils gardent un éternel silence sur ses actions. Notre Auteur re-

garde ce projet comme très pernicieux, en ce qu'il tendroit à la ruine & à la destruction de toute valeur. Il n'y a, dit-il, que l'amour de la gloire qui puisse rendre un homme courageux, ou bien le pur amour de la vertu; & qui peut s'attendre à le trouver chez toute une Nation? Il est sûr que la Religion Chrétienne bien entendue inspire tout ce qu'il y a de grand, mais Dieu nous a donné des sentimens naturels, propres à suppléer à ce qui nous manquoit avant la Révélation, & comme ils sont adhérens à la Nature, nous ne saurions encore nous en défaire. Nous allons terminer l'Extrait de cet Article par cette réflexion de l'Auteur.

„Je suis sûr qu'avec des sentimens de patriotisme, si tous les Rois rendoient leurs Peuples guerriers, il y auroit moins de guerres qu'à présent. On ne pourroit conquérir une Nation, il faudroit l'exterminer. Et il en est, ce me semble, des corps politiques comme des hommes, où il n'y a jamais plus de querelles, que parmi les demi-braves,

les

les gens de cœur se respectent les uns les autres ”.

Le IV^e. Article traite de l'*Honneur*, & a quelque rapport au précédent. Plusieurs Moralistes, dit l'Auteur, ont été frappés de la différence qui se trouve entre ce que nous nommons honneur, & les devoirs que la Religion & la Morale nous prescrivent: ils ont conclu que l'honneur est l'enfant du caprice, & ils ont gémi sur la folle perversité du genre humain. Quant à moi, ajoute-t-il, j'ai peine à me persuader qu'une pure folie soit la cause & le principe de ce qu'on appelle honneur, & il n'est pas difficile de prouver qu'il tire sa source de sentimens qui sont naturels à l'homme. Lors que les hommes se sont formés en corps de Nation, ils ont établi des loix, qui tendent à la conservation & au bien-être de chaque particulier; mais elles n'ont pu aller que jusqu'à un certain point, & il y a mille moyens de faire le mal sans que le Magistrat puisse le savoir & le punir. Les loix ont pu produire la sûreté publique, mais cela n'a pas suffi

pour assurer la tranquillité & la confiance dans un commerce plus intime que n'est celui des membres d'une Nation. Ainsi les mœurs ont du servir de supplément aux Loix, & l'on peut déduire celles que l'honneur prescrit de ce qui est utile dans une société d'égaux, unie par les liens de la bienveillance & des besoins mutuels. Les engagements qu'on prend dans la société étant souvent de nature que les Loix ne peuvent s'en mêler, la simple parole a du lier, & l'on a nécessairement du mépriser & fuir celui qui la faussoit sous quelque prétexte que ce pût être. Les Loix ne protègent que contre la violence ouverte, & ce qu'il y a eu de plus à craindre sont ces torts secrets qu'on ne peut prouver: de-là, la ruse, & la fourberie ont du être des objets de mépris, & la sincérité & la franchise ont été estimées.

Sans doute que les Loix de l'honneur ne renferment pas tout le code des préceptes de morale; l'estime n'ayant pu tomber que sur les qualités utiles dans la société privée, & le mépris sur celles qui

y sont nuisibles, il a pu y avoir des vices qui n'ont point été un objet de mépris, parce qu'ils ne nuisoient point assez pour bannir de la société celui qui possédoit d'ailleurs les qualités qu'elle exige. De-là encore ces contradictions entre la Religion & l'honneur: celui qui s'est contenté de l'estime des hommes s'est borné aux vertus qui suffisoient pour se l'acquérir & a négligé les autres. Mais il a pu y avoir des cas, où nos devoirs, comme citoyens, ont pu entrer en collision avec ceux de la société particulière; qu'est-il donc arrivé alors? „ en général on a toujours senti qu'on devoit préférer les devoirs de citoyen à ceux d'homme; mais il y a eu des cas particuliers où l'on a mal jugé d'un homme pour l'avoir fait. Par exemple, il est utile qu'un criminel soit livré à la punition des Loix: mais si ce criminel est venu confier, sous le sceau du secret, son action à un autre, alors la sainteté de la parole donnée de se taire, a toujours du laisser un vernis de mépris sur celui qui l'avoit violée”. L'Auteur cite, à cette

D s occasion,

occasion, le silence de Mr. de *Thou* sur la conspiration de *Cinq Mars*; on ne peut s'empêcher de dire, ajoute-t-il, que Mr. de *Thou* en a usé en homme d'honneur.

Il examine ensuite l'origine du Duel & les causes de l'empire qu'il avoit pris, mais que, graces aux loix & aux progrès de la raison, il commence à perdre.

„ Le Duel est abominable suivant les préceptes de la Religion; & il est impossible de comprendre comment un homme peut prétendre au nom de Chrétien, & se conformer à cet usage. La vraie grandeur d'ame consiste à faire ce qui est véritablement beau & bon; & s'il arrive que le monde place une idée de beauté dans ce qui n'est pas tel, il ne faut suivre que le sentiment de sa propre conscience. Or la saine morale doit nous donner autant d'éloignement pour l'usage de se venger soi-même, que la Religion; outre que la saine Morale nous enseigne aussi qu'après ce que nous devons à Dieu, ce que nous devons à la société civile dont nous sommes membres,

forme

forme notre première obligation; & les Loix de toutes les Nations se réunissent contre cet usage & le proscrivent. Ainsi celui qui veut s'y conformer est rebelle au Gouvernement, & se rend à tous égards coupable d'un très grand crime". Mais comment a-t-on pu mettre de l'honneur à une chose qui offense Dieu, qui est contraire à nos devoirs envers l'Etat, qui nuit à la société particulière & à nous mêmes? Il arrive souvent que les hommes ayant eu un usage convenable à des temps précédens, par un attachement à leurs mœurs, le transportent dans ceux où il ne convient plus; & c'est là le cas du Duel. Nous tenons cet usage des anciens Germains, & il n'avoit rien chez eux que de naturel, de sensé, d'entièrement conforme à leur situation. Il faut d'abord songer qu'ils n'étoient pas Chrétiens, & que par conséquent ils n'avoient d'autre guide, dans leur conduite, que la lumière naturelle. Or dans l'état de nature tout homme a le droit de se venger de celui qui l'a offensé; & avant qu'il y eût des Loix établies, la vengeance

vengeance devoit être une vertu , telle qu'elle l'a été chez tous les Peuples. Il est vrai que lors qu'on vit dans une société civile , il n'est plus permis de chercher à se venger soi-même; Mais quoique les anciens Germains formassent des Nations, & qu'ils eussent des Rois, on fait assez que ces Rois n'étoient que des Chefs, qui les menaient à la guerre, & non des Monarques, qui eussent sur eux un véritable empire. Ils étoient entr'eux dans un état de société primitive, où se réunissant tous pour la défense commune, chacun gardoit les droits d'homme l'un envers l'autre. Dans le cas d'attaque ou de défense contre une société étrangère, ils avoient un Chef, parce que jamais expédition ne réussit, si ce n'est une seule tête qui la conduit. Du reste, entièrement libres les uns envers les autres, ils étoient les seuls juges de la plupart de leurs droits. Et quand on les avoit offensés, au-lieu de recourir aux embûches & aux assassinats, comme d'autres Peuples, ils se battoient en Duel à avantage égal, & tenoient à infamie d'en avoir d'autre que celui que leur donneroit leur valeur.

Quand

Quand ces Peuples, tels que les Goths, les Francs, les Lombards, se répandirent dans le midi de l'Europe, ils y apportèrent cet usage, avec leurs autres mœurs & leur gouvernement. Dans leurs conquêtes ils trouvèrent une nouvelle Religion, bien plus sensée que la leur, & à la vérité de laquelle on n'a jamais pu résister, quand elle a été bien prêchée. Ils embrassèrent cette Religion, qui recommandoit si fortement la charité, le pardon des injures, & il est étonnant qu'elle n'ait pu détruire un usage si contraire à ses préceptes. Mais ne pouvant les concilier, on prit une autre voie, ce fut de faire du Duel un acte de Religion. De là naquit le combat judiciaire, où la victoire fut réputée une décision de Dieu. Quand enfin les Loix introduisirent une autre manière de découvrir la vérité, l'usage du combat singulier dut changer d'objet & de nature. Il se seroit peut-être éteint, si la Noblesse ne l'avoit retenu comme un point de liberté très doux & très flatteur. Mais voici en quoi il changea. Dans les premiers temps on

on s'étoit battu pour tout ce qui peut faire un sujet de querelle, pour un champ, pour une femme, pour un esclave. Ensuite le combat devint une preuve, & décida qui avoit tort ou raison; enfin on ne se battit plus que pour des offenses, contre lesquelles les Loix ne servoient point de refuge. „ Ce qui arriva, dut nécessairement arriver. Ce ne fut plus ni pour un champ qu'on se battit, ni pour savoir s'il étoit vrai que ce champ appartint à *Jean* ou à *Pierre*, les Loix y avoient pourvu; mais pour l'honneur. L'honneur, c'est l'estime des autres, les Loix ne peuvent déterminer ce sentiment, dont la conservation fait une grande partie du bonheur d'un homme, qui a de la noblesse & de l'élevation dans l'ame. Celui qui tâche de l'ôter à quelqu'un, en l'accusant d'une mauvaise action, lui faisoit un grand tort, & c'est ce qu'on nomme une offense en l'honneur. Bientôt les Duels devinrent une vraie fureur: on ne se battoit plus pour son honneur, mais on mettoit son honneur à se battre. On courut d'un

Pays

Pays à l'autre pour s'éprouver. Une querelle de deux hommes devenoit une vraie bataille de quatre, de dix, de vingt: tous les amis vouloient en être. Et voilà où en étoient les choses quand les Loix défendirent les Duels. Mais il étoit impossible qu'une idée, si fortement imprimée, tombât tout-d'un-coup. Quand les Loix défendirent cette manière d'exercer la valeur, on ne regarda d'abord, dans cette défense, qu'un sacrifice de plus que l'on faisoit à son honneur, & ce sacrifice ne rendoit l'action que plus méritoire aux yeux des hommes. Mais peu à peu on fut effrayé des risques que l'on couroit, & la peine de mort, infligée à ceux qui se battoient en Duel, détruisit insensiblement cette fureur. Dès ce moment on cessa de mêler d'autres personnes dans sa querelle, parce qu'il étoit horrible d'entraîner les amis dans sa ruine. On se cabre d'abord contre les rigueurs des Loix, mais à la fin on s'y plie. Les hommes deviennent toujours de plus en plus éclairés, & commencent à sentir ce qui est véritablement honorable

table. Au reste , de tout temps , même dans celui où cette fureur étoit à son plus haut période , dès que toute la conduite d'un homme a montré qu'il aimoit ses devoirs de Chrétien & de Citoyen au-delà de tout ; qu'il a témoigné de la valeur quand il le falloit , il a pu , sans aucune honte , décliner une affaire d'honneur. Mais sans doute qu'il falloit que toute sa vie fût exemplaire : car de quel droit un homme pouvoit-il exiger , qu'on crût qu'il agissoit par Religion & par Vertu , en refusant de violer ses devoirs , lors qu'il étoit question d'exposer sa vie ; quand d'ailleurs il ne se faisoit point de scrupule de commettre mille autres mauvaises actions ? ”.

Le dernier Article de ce Volume traite de la Noblesse. Le but de l'Auteur est de prouver que la Noblesse est une institution sage , fondée sur l'admiration naturelle qu'inspirent les grandes actions. Presque toutes les Nations , dit-il , ont toujours eu une Noblesse ; il n'y a que les Nations sauvages , & celles qui sont gouvernées par un Despote , qui n'en aient

aient point. Il est constant que toute Noblesse tire son origine de la vertu ; mais ce qu'on ne croiroit pas c'est que les richesses ont été presque par-tout un moyen de développer les vertus, & de les faire éclater. Il est naturel de supposer que celui qui a le plus à perdre dans une révolution ou dans un malheur qui arrive à l'Etat, sera le plus prompt à donner tous ses soins à l'empêcher ; aussi à Athènes & à Rome, les gens à leur aise étoient-ils nommés d'un nom qui signifie les plus vertueux, les meilleurs de la République.

Voici donc comment la Noblesse a pu se former. L'avantage que les riches trouvent à la conservation de l'Etat, & l'autorité & la considération naturelle que les richesses donnent, ont du mettre l'administration entre leurs mains, ont du les faire choisir pour rendre à la Patrie les services les plus importants. On leur a donc donné, préféablement à tout autre, les grandes charges de l'Etat ; l'autorité, l'importance & la difficulté attachées à leur

exercice, ont du naturellement leur attirer le respect de chaque Citoyen, & il a du augmenter encore quand on leur a vu remplir ces emplois avec toutes les vertus qu'ils exigent. Jusqu'ici la Noblesse n'est que personnelle: voici comme elle s'attache à la famille. On suppose avec fondement que le fils d'un homme occupé toute sa vie à pratiquer les vertus & à exercer les talens nécessaires à l'Etat, doit avoir plus de facilité qu'un autre à les acquérir, puisqu'il est instruit & animé par les discours & l'exemple de son Père; c'est donc là ce qui a formé la Noblesse & ce qui l'a perpétuée dans les familles. „ Lors que les richesses ont déterminé la classe d'hommes en qui l'on a raison d'avoir le plus de confiance, cette classe pourroit ne vouloir pas travailler pour l'Etat, & vouloir jouir simplement de ses richesses — il faut donc flatter son desir de l'estime & du respect des autres, & l'exciter à oublier tous les plaisirs dont elle peut jouir, pour le contenter; de là les distinctions & les prérogatives.... Ces honneurs deviennent enfin un droit,

un

un patrimoine infiniment cher à la Noblesse; & de là sa fierté, son ambition, son orgueil même: fierté raisonnablement fondée, & la source de toutes les vertus. Or à chaque génération à laquelle ces sentimens se transmettent, ils acquièrent un nouveau degré de force; ils forment ensuite un esprit de corps, dont chaque membre participe. C'est une façon de penser générale, sur laquelle les différens caractères se brodent suivant leur humeur, l'étendue de leur esprit, & les diverses inclinations qu'ils ont".

Quand on veut découvrir l'esprit d'un corps de Noblesse, il faut avoir recours à son origine. Chez les premiers Romains, l'amour de la Patrie rendoit la valeur trop aisée & trop nécessaire, pour qu'une vertu si commune obtint le premier rang dans l'estime publique. Mais donner à la Patrie des loix qu'elle pût aimer, diriger avec sagesse le courage de ses concitoyens, c'étoit là le grand point, la chose la plus difficile & la plus utile. Aussi voyons-nous que Romulus choisit cent hommes parmi les plus

sages, pour en former le Sénat, & ce fut là la Noblesse, qui consista dans la suite encore à être né d'ancêtres qui avoient possédé les grands emplois dans le Gouvernement. Il en est tout autrement de notre Noblesse. Tous les Peuples de l'Europe descendent des Nations du Nord, qui l'ont conquise; la guerre y décidoit des querelles de l'Etat, point de négociations, point de politique, la seule vertu publique qui fût à leur usage étoit la valeur, & quoi qu'assurément elle fût aussi peu rare chez eux que chez les Romains, comme on n'avoit nul besoin de toutes les autres, l'estime se réunit sur ceux qui en montraient le plus. Quand ces Nations se furent établies en Europe, elles introduisirent le Gouvernement féodal, si naturel chez un Peuple conquérant & libre; ces fiefs devinrent héréditaires, & alors s'établit une véritable Noblesse, qui forma un corps respectable & respecté, & les vertus qui la caractérisèrent furent la valeur & la fidélité au Souverain. Nul art, nulle science, nulle politique n'étoit à leur usage: la Noblesse ne con-

nut

nut que la guerre. Mais dès que le goût des Lettres commença à se reproduire, on sentit le besoin de loix & de mœurs plus douces : il se forma bientôt de grands emplois civils, qui demandoient, au lieu de valeur, des connoissances, & un esprit étendu. Il fallut que la Noblesse se pliât à acquérir d'autres talens que les siens, pour maintenir son ancien éclat, & alors l'esprit de fidélité envers l'Etat & le Souverain, la magnanimité qui couronne toutes les vertus, ces qualités qu'on lui connoissoit, la firent préférer dans tous les emplois.

„ Une grande partie de l'éclat de la Noblesse vient de l'ancienneté de son origine : son avantage consiste d'avoir été entouré dès son enfance, de tout ce qui peut élever l'ame ; & on doit croire que plus la Noblesse d'une famille est ancienne, plus les sentimens qui en font l'essence, ont du jeter de profondes racines ; & plus la quantité de beaux exemples qu'un Gentilhomme trouve dans sa famille, doit faire effet sur lui, quand son ame y a été suffisamment

préparée, par l'éducation. On voit donc bien que la honte attachée à la mésalliance, n'est point imaginaire, non point parce qu'on mêle un sang noble à un sang vil, mais parce qu'une femme de basse condition doit probablement avoir des inclinations basses; qu'ayant grande part à l'éducation de ses enfans, elle peut les leur transmettre; & qu'il faut des générations pour les déraciner, & pour remettre les choses dans leur état naturel".

On dit, continue notre Auteur, qu'il y a eu une dispute littéraire en France pour savoir s'il seroit avantageux que la Noblesse pût, sans déroger, devenir commerçante: il prétend que cette question se réduit à celles-ci. Est-il avantageux d'avoir une Noblesse ou de n'en avoir point? Est-il bon que l'argent devienne l'unique mobile, l'unique but de toutes les actions des hommes? Est-il convenable d'étouffer toute grandeur d'ame dans le cœur des hommes? „ Vouloir allier l'esprit de Noblesse avec celui du commerce, c'est vouloir mêler
le

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 372

le feu & l'eau — Le motif des actions de la Noblesse doit être l'honneur — mais le motif des actions du marchand c'est l'argent — En vain me dira-t-on, que le commerçant procure l'utilité de l'Etat, & qu'il mérite par conséquent l'estime. Il ne travaille que pour lui, & cela par le motif le moins noble, par celui de se procurer les biens corporels". L'Auteur de ces Paradoxes ignore sans doute que dans diverses occasions, & dans divers Pays, les Négocians ont fait à l'Etat les plus grands sacrifices, & cela non point en vue de se procurer les biens corporels, dont ils jouissoient déjà, mais pour sauver ou servir la Patrie. Nous pourrions en multiplier les exemples si nous ne les avions cités ailleurs (*). Suivant lui l'état du Négociant n'est point *honorable* ; mais qu'il considère l'influence du
com-

(*) Voyez le XXVI. Tome de cette *Bibliothèque*, Partie I. pag. 174.

commerce sur l'agriculture & la population, & il conviendra sans doute que si l'on doit des honneurs au guerrier, qui défend sa Patrie, on devra de l'estime & de la reconnoissance au citoyen utile, qui entretient, dans l'Etat, le travail, l'abondance & les Arts.

Nous allons finir cet Extrait en transcrivant le morceau qui termine tout l'Ouvrage. „ Un roturier homme d'honneur & vertueux, vaut mille fois mieux qu'un Gentilhomme vicieux; je le fais & personne n'en doute. Mais ce qu'il y a de *certain*, & ce que j'ai voulu prouver, c'est que de deux hommes, dont l'un est vicieux, & a l'ame petite & basse, l'autre au contraire est magnanime & vertueux, dont l'un est Gentilhomme, & l'autre ne l'est point, il y a toujours dix, vingt, cent à parier contre un, que c'est le Gentilhomme qui est le magnanime. Si tout cela semble assez paradoxe, je fais encore quelque chose qui l'est davantage, c'est que c'est un roturier qui rend ce témoignage à la vérité”.

ARTI-



ARTICLE TROISIEME.

DER JUNGLING.

C'est-à-dire,

LE JEUNE HOMME. Deux Parties *in 8°*, qui font ensemble 566. pp. A Königsberg, Mieltau & Leip-sick, chez J. J. Kanter, 1768.

LA première Edition de ces Feuilles parut en 1747. Quelques-uns des Auteurs les plus distingués de l'Allemagne, y donnèrent l'essai & la preuve de leurs talens; & les noms de *Cramer*, de *Gieseke*, d'*Eberts* & de *Rabener* garantissent la bonté de l'Ouvrage. On y trouve par-tout une morale saine, un style pur, & l'on y reconnoît souvent l'ironie du premier Satyrique de l'Allemagne, ou la piété d'un de ses meilleurs Poètes. Ce

qui distingue avantageusement cette Feuille de plusieurs autres, c'est qu'on y a soutenu, dans tout le cours de l'Ouvrage, le caractère du Titre sous lequel il est annoncé. L'Auteur de la Préface remarque que cette règle est aussi essentielle que négligée, & il voudroit que dans ces sortes d'Ecrits, les jugemens, les pensées & le style y fussent toujours assortis au caractère qu'on y présente. On a préféré à tout autre le titre de *Jeune homme*, parce que sa principale vue est de plaire. Mais en s'efforçant de le rendre aimable, on a cherché sur-tout à lui concilier l'estime, par la manière dont il envisage les objets importants de la vie. On a évité d'en faire un Moraliste sombre & chagrin, mais on a voulu qu'il pût servir de modèle, sans cependant avoir la présomption de s'annoncer pour l'être. L'Auteur passe en revue les différentes scènes de la Jeunesse, il dépeint les goûts, les amis du *Jeune homme*, & la manière dont il se conduit dans le monde. Peut-être donnerons-nous la Traduction entière de deux ou trois de ces Discours;

nous

nous nous contenterons aujourd'hui d'en offrir à nos Lecteurs quelques morceaux détachés. Celui qui va suivre est tiré de la première Feuille.

„ C'est une étrange chose que d'avoir à faire le commencement d'un Ouvrage. Je n'aurois jamais cru que cela me coûtât tant de peine. Que j'admire ces heureux, ces inimitables Auteurs, qui sans s'inquiéter beaucoup des pensées, s'asseyent, prennent la plume, & savent aussitôt quel fera le commencement, le contenu & la table de leur Livre, quoi qu'il soit destiné souvent à former plusieurs *in Quatto* ! J'éprouve à présent le même embarras que je sentis à la première visite que j'allai rendre à une Femme. Je n'ignorois point qu'il falloit être galant & enjoué, je savois par cœur tous les propos d'usage, & j'avois étudié tous les riens par lesquels on pouvoit plaire à la Dame; cependant quand je me trouvai à la porte de son appartement, je délibérai avec moi-même si j'y entrerois ou non. Je suis aujourd'hui dans une situation presque semblable,

blable, & si le premier pas n'étoit toujours le plus difficile, je crois que je renoncerois à l'envie de me faire imprimer; mais je me flatte d'acquérir avec le temps un peu plus d'assurance, quand les premières difficultés seront vaincues. Je fais part au Public de ces idées, parce qu'on aime que la Jeunesse soit franche & sincère; je les mets par écrit, parce que l'aveu qu'elles renferment a quelque chose de nouveau & d'extraordinaire, & qu'il m'aide à trouver ce commencement que je cherchois. Mais voici un autre embarras que je n'avois pas prévu. Ce commencement n'a point de liaison naturelle avec les choses que j'avois d'abord résolu de dire: on va accuser mes idées de n'avoir point d'ensemble. J'avois imaginé sur mon compte un si joli Roman! On y auroit lu que j'étois le meilleur jeune homme qu'on puisse connoître; que j'avois beaucoup d'esprit; que j'étois en état d'éclairer le monde; & combien je me ferois louer dans ce Roman! Mais je vois qu'il faut abandonner ce projet, & ne rien dire de ce qui
me

me concerne; d'un côté, parce qu'il n'arrive pas toujours qu'on en soit cru sur sa parole, & que ma vanité s'offenseroit de ne pas l'être; de l'autre, parce qu'il en coûteroit à ma paresse de chercher plus long-temps une transition qui m'échappe. En général je ne suivrai point l'ordre le plus exact, j'ai lu bien des Livres méthodiques qui m'ont ennuyé; & j'en admire beaucoup d'autres qui, sans offrir une liaison systématique, sont remplis des plus belles pensées. J'abandonne à d'autres Auteurs le soin de méditer avec effort sur un sujet. — Ce que je vois, ce que j'entends, ce que je lis, me fournit des matériaux; si les impressions que je reçois, si les idées qui me viennent me paroissent neuves, aussitôt je les mets par écrit; & quand elles sont épuisées, je ne me tourmente point pour en faire naître de nouvelles: d'ailleurs je m'inquiète fort peu de leur donner une forme syllogistique, & je ne m'embarrasse point si je les exprime en *Barbara* ou en *Ferio*. Oui, diront mes Lecteurs, mais il ne faudra donc pas s'at-

tendre

tendre à trouver beaucoup d'ordre & d'enchaînement dans ces pensées. Fort bien, Messieurs, si vous avez tant de goût pour l'ordre, lisez des Traités de Logique, d'Onthologie, de Métaphysique, de Mathématique; lisez des Dissertations, & ne me lisez pas.

Quel motif a pu porter le *jeune homme* à devenir Auteur? cette énigme n'est pas facile à dévoiler, quoi qu'on devine aisément d'ordinaire pourquoi un Auteur se fait imprimer. Souvent c'est pour acquérir de la gloire, quelquefois par le desir d'être utile, ou bien par amour pour la Patrie, ou bien parce qu'il n'a pu résister aux sollicitations de ses amis. Je passe sous silence d'autres motifs que j'ignore, car je n'aime point à lire tous les Livres. Mais sur mon honneur toutes ces raisons d'écrire, quelques importantes qu'elles soient, ne me sont venues à l'esprit que dans ce moment. D'abord je n'attends pas pour être heureux que les papiers publics fassent mention de moi, quoi qu'à présent je doive avouer que je ne serai pas fâché d'apprendre que

les

les Savans n'en disent point de mal. Ecrire pour rendre les hommes meilleurs ? je n'en ai pas eu la pensée, car, tels qu'ils sont, je me plais beaucoup avec eux ; & pour ce qui concerne l'amour de ma Patrie, j'ignore, au cas que j'en eusse le choix, si je préférerois ses suffrages aux louanges des Etrangers. Je pourrois en dire autant des autres motifs dont on a coutume de faire mention dans les Préfaces ; mais si l'on est curieux de savoir celui qui me détermine, j'apprendrai à mes Lecteurs que j'écris, parce que nous sommes en Hyver. Quoi ! à cause de l'Hyver ? oui sérieusement à cause de l'Hyver : si nous étions actuellement au Printemps ou en Eté, je crois que cette fantaisie ne me seroit point venue. Mais en Hyver, tout est uniforme, & je suis trop inconstant pour ne pas chercher toujours de nouveaux plaisirs. Il est impossible d'être continuellement en Société, & l'on est heureux de s'en sauver quelquefois. Je vais rarement au Spectacle, parce que la plupart des Pièces qu'on y donne sont de foibles Traductions

tions ou de mauvais Originaux. La Campagne est triste ; les Caffés, on s'en lasse ; les Livres, ne sont pas tous intéressans, & l'on ne peut pas lire sans cesse : Que puis-je donc faire de mieux pour être toujours gai, & toujours occupé, que de m'ériger en Auteur ? En vérité quelque foible que cette raison puisse paroître à des personnes moins jeunes que moi, je me réjouis d'être le premier qui se soit avisé d'écrire, seulement à cause de la saison d'Hyver. On verra, par cet aveu, de quelle candeur j'use envers le Public : cependant quoique ce soit l'Hyver qui m'ait conduit à écrire une Feuille toutes les semaines, je me sens affermi dans ma résolution par des motifs plus importans & plus forts. Le monde est horriblement trompé par la plupart des Ecrivains. Soit qu'ils se présentent sous l'aspect de bienfaiteurs ou de clients, il est très sûr que ce n'est point là leur forme naturelle, mais un masque dont ils la couvrent : ils cherchent à se faire valoir ou à flatter, afin de rendre le Public ou reconnoissant ou généreux. C'est
par

par cette raison qu'en commençant leurs Ecrits les uns s'annoncent comme des Docteurs, les autres se prosternent comme d'humbles Disciples. Les premiers nous apprennent qu'ils ne peuvent se résoudre à priver le monde d'un Ouvrage aussi important que le leur. Les seconds présentent au Public l'essai de leurs talens, dans l'espérance de lui plaire. Avec la permission des grands Seigneurs, je vais leur comparer un instant les Ecrivains. Quand un Prince commence une guerre, il se garde bien d'alléguer que le desir des conquêtes est son but, c'est toujours le motif le plus noble, c'est l'amour de la Justice qui le fait agir, & il se feroit un tort réel s'il ne couvroit les vues qui le guident d'un prétexte apparent: cependant le monde sait à quoi s'en tenir, il n'ignore pas qu'un Empereur entreprit la guerre la plus sanglante, pour avoir le plaisir de boire du vin de Rhodes. Mais le soin qu'on prend de lui cacher les vrais motifs, est du moins un soin flatteur pour lui, une espèce d'hommage qu'on lui rend. Il en est de même de tous les Auteurs,

teurs, qui ne sont pas aussi sincères que moi. J'ai parlé du premier motif qui m'engage à écrire, il faut aussi faire mention des autres. J'écris donc encore pour m'amuser & pour m'instruire. Le Public fera des remarques sur mes Feuilles, soit que je lui fasse part de mes propres idées, soit que je lui expose mes jugemens sur les Ecrits des autres; & je gagnerai toujours à ces remarques, qu'elles soient à mon avantage ou non. Pour parler sans détour, quand un nouvel Auteur paroît sur la scène, le Public y trouve toujours son compte, car il arrive de deux choses l'une: ou l'Auteur obtient son approbation, ou il lui donne de l'humeur & l'endort; mais cette humeur & ce sommeil, aussi bien que ces louanges, flattent également l'amour propre du Lecteur, il se dit en soi-même qu'il est connoisseur: & il n'y a que le pauvre Ecrivain qui court risque d'y perdre.

Peut-être me repentirai-je un jour de la témérité de mon entreprise — cela pourra m'arriver, j'en conviens, quand je serai devenu plus composé, plus sérieux,

OCTOB., NOVEMB., DÉCEMB., 1768. 323

rieux, & quand j'aurai cessé d'être jeune, mais pour à présent je suis fort content de moi-même. C'est un plaisir tout nouveau pour moi de voir arriver mon Libraire, qui vient savoir si ma Feuille est prête pour l'impression; & ce plaisir est si vif, qu'il me fait négliger une Compagnie très gaie, où il ne tiendrait qu'à moi de me rendre. Je suis peut-être aussi content qu'une jeune personne, à qui l'on dit pour la première fois qu'elle est belle; & je sens d'avance l'émotion & la rougeur qui paroîtront sur mon visage, toutes les fois qu'il sera parlé du *Jeune homme*, &c.

L'Auteur doit avoir souvent éprouvé cette douce émotion. On a beaucoup parlé de ses Feuilles, elles ont eu le plus grand succès, & elles méritoient de l'avoir. Le style, dans l'original, a des graces & de la légèreté, & quant au caractère que le *Jeune homme* soutient dans tout le cours de l'Ouvrage, on pourra en juger par le morceau suivant.

„Je vis dans le monde comme dans

une société gaie, composée d'amis vrais & sincères, où l'on se rassemble pour bannir les sots, que je hais mortellement, & pour goûter en commun les plaisirs d'une joie honnête — Je sais que le monde n'est point cette société heureuse, où chacun des membres chercheroit à obliger tous les autres; cependant je m'efforce à contribuer au bonheur de tous les hommes avec autant de sincérité, d'application & de zèle, que si j'étois persuadé que cette société subsistât. J'ai de bonnes raisons pour en user ainsi; que d'autres, s'ils le veulent, soient mécontents par système; quant à moi j'ai résolu d'être heureux, & l'expérience m'apprend, tout jeune que je suis, qu'il faut, pour parvenir à l'être, chercher à rendre heureux les autres hommes. Mon Gouverneur, qui passoit pour un homme très fin, ne cessoit de me répéter, que le monde est plein de trompeurs, & qu'afin de se garantir de leurs pièges, il falloit sur-tout éviter de se montrer tel qu'on est. Il étoit extraordinairement sage & prudent.

dent, : mais il étoit souvent trompé : toujours sur ses gardes , il ne s'en laissoit point imposer par les apparences : chaque compliment qu'il recevoit lui paroissoit un mensonge , chaque regard lui cachoit un mystère , chaque geste sembloit lui déceler un piège. Quand le monde s'aperçut de sa défiance , il devint à son égard ce qu'il n'auroit pas été sans ses précautions ; l'on se fit un plaisir d'en imposer à un homme aussi prudent , & il résulta de là que si j'étois trompé quelquefois , à cause de ma sincérité , & de la bonne opinion que j'avois du genre humain , mon Gouverneur l'étoit dix fois davantage. Cependant quand il m'arrivoit de l'être , il n'oubloit jamais de dire que mon exemple justifioit ses maximes , & que le défaut ordinaire des jeunes gens sans expérience , étoit de supposer aux autres autant de candeur & de bonne foi qu'ils en trouvoient au fond de leurs cœurs. J'avoie que je n'écoutois jamais ce reproche sans éprouver un vrai plaisir , parce qu'il

renferme une louange , qui devoit flatter un cœur droit. Suivant mes principes on ne sauroit mieux louer la Jeunesse qu'en l'accusant d'un semblable défaut: il n'en est un que parce que tant d'hommes & de vieillards sont moins sincères & moins honnêtes qu'elle, & s'il étoit commun à tous les hommes, il deviendrait une vertu. Je persisterai donc dans l'idée avantageuse que j'ai conçue du genre humain , & je prendrai les hommes tels qu'ils sont. J'y gagnerai toujours; si je tombe dans l'erreur, cette erreur me plaît; & si quelqu'un y perd, c'est celui qui m'enlèvera, par sa conduite, la bonne opinion que j'avois de lui. Quelqu'un s'offre à être mon ami: personne n'est plus disposé à l'amitié que moi, il me donne les plus douces assurances de sa tendresse, il me fait partager tous ses plaisirs; pour moi, je n'en puis goûter aucun sans lui, & je n'ai aucune défiance de ses protestations & de ses caresses. Mais il arrive qu'il me devient infidèle , qu'il me trompe , qu'il m'accable de ridicules, pendant

dant mon absence; sans que j'e lui aie donné occasion d'en user ainsi. J'envisage alors cette perte comme celle d'un ami que la mort m'auroit enlevé, je m'en afflige, mais avec cette différence cependant, que je m'efforce à oublier mon infidèle de peur d'être tenté de le haïr, car pour rien au monde je ne voudrois haïr qui que ce fût. Si je trouve occasion de lui rendre service, je suis disposé à le faire, parce que je sens en moi une disposition à obliger tous les hommes, & je ne puis le considérer actuellement que dans sa qualité d'homme, car mon ami n'est plus. Cependant j'aime à me souvenir de ce qu'il a été; de même que j'honore la mémoire de celui dont la mort m'a ravi la possession, ainsi je me rappelle les heures où cet infidèle étoit mon ami; je me plais à le louer, je me plais à dire, celui là aussi m'a aimé. Je ne puis rappeler à la vie l'objet que la mort a couché dans le tombeau; mais cet ami, peut-être encore puis-je le faire revivre —

Térence dans son Andrienne met dans la

bouche d'un Père ce portrait d'un jeune homme: *Il avoit, dit-il, une complaisance extrême pour les gens avec qui il étoit d'ordinaire, il se donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient; il ne contredisoit jamais, & jamais il ne s'estimoit plus que les autres. De cette manière il n'est pas difficile de s'attirer des louanges sans envie, & de se faire des amis. J'ai toujours souhaité de ressembler à ce jeune homme, & je m'y étudie sans cesse; mais comme on pourroit trouver équivoques quelques uns des traits de ce tableau, je vais m'expliquer plus clairement. La principale loi de ma conduite dans le monde, est de chercher à lui plaire; j'en excepte les vicieux, ils ne font point ma société; mais ce desir s'étend si loin que j'y comprends les fots; cet aveu paroitra bizarre, mais je supplie mes Censeurs de suspendre leur jugement & d'achever de me lire. Il y a des gens assez sincères pour témoigner à quelqu'un qui leur déplaît, le malheur qu'il a d'encourir leur disgrâce, mais au fond leur sincérité n'est qu'amour propre*

propre & présomption : le meilleur & le plus sûr moyen de parvenir à plaire, est de prouver aux autres qu'ils nous plaisent. J'ai dit que je cherchois même à plaire aux fots, & cela parce qu'il n'est pas toujours possible de les éviter ; mais voici comme je parviens à mon but , j'y réussis sans m'avilir , & sans leur ressembler. Il est impossible qu'un sot , tout décidé sot qu'il puisse être , n'ait au moins quelque bon côté : je le cherche , je le démêle , & le lui montre , oui je le lui montre , car il arrive d'ordinaire que les gens de cet ordre ignorent le prix des bonnes qualités qu'ils possèdent ; leur plus grand défaut est de devenir plus ridicules encore quand on leur fait sentir qu'ils le sont , & je crois qu'ils cesseroient de l'être à certains égards , s'ils découvroient qu'ils ne le sont point à d'autres. Ainsi, sans être flatteur, on peut réussir à plaire , tandis qu'on peut être flatteur & manquer son but."

Le Jeune homme, suivant l'usage, reçoit beaucoup de lettres ; celle que nous allons traduire est pleine de sel &

de bonne plaisanterie ; & nous croyons
y reconnoître la plume de *Rabener*.

LETTRE de *Théodore Neu* à l'Auteur
du *Jeune Homme*.

„ MONSIEUR, —

J'ai une inclination singulière pour
toutes les nouveautés , & je puis dire
que le sort m'a bien servi jusqu'à pré-
sent. Je viens d'apprendre d'un Fran-
çois, qui arrive de Paris, une découver-
te si extraordinaire & si neuve , que je
veux, par le moyen de vos Feuilles, con-
tribuer à la répandre dans le monde. Vous
savez sans doute, Monsieur , que *Vaucan-
son* s'est acquis la réputation la plus bril-
lante par l'exécution de quelques Ma-
chines artistement construites: L'admira-
tion qu'ont excité les canards & ses pi-
geons , lui a paru si flatteuse, qu'il a vou-
lu tenter d'autres essais, & produire de
nouvelles Machines qui imitent, dit-
on, la figure & les actions humaines à un
point surprenant. L'entreprise ne lui
paroît pas si difficile , car il arrive à pré-
sent

sent, dans plusieurs endroits du monde, qu'on exige si peu d'un homme, qu'on s'est accoutumé à regarder comme tel, celui qui en a les mouvemens extérieurs. Il a donc essayé de construire de nouvelles Marionnettes, & l'expérience a réussi; on assure qu'il est impossible de les distinguer d'un homme réel, à moins qu'on ne soit prévenu d'avance. Elles marchent, mangent & boivent; elles dansent, fument & font la révérence de manière à le disputer aux plus élégans. Afin de rendre l'illusion complète, il est parvenu à leur donner un langage; cependant on observe qu'il n'en peut tirer que certains sons: ceux par exemple qui servent à exprimer les complimens d'usage, ou les exclamations que fait naître la surprise, ou enfin certaines phrases qui prouvent qu'on ne veut pas se taire, mais qu'on n'a rien à dire. Il a exécuté diverses espèces de semblables Marionnettes. Il y a des Etres féminins & masculins, il y en a de jeunes & de vieux, & il est singulièrement heureux à imiter les jeunes gens.

Sur-

Sur-tout il est très difficile de distinguer une Marionnette féminine, d'avec une véritable femme; dans la plupart d'entre elles, on a si bien copié la nature, qu'on oublie dans leur société qu'il est possible d'être belle, & d'avoir peu d'esprit. Cet habile Artiste a montré son Ouvrage aux Maisons de France les plus distinguées; mais il a eu peu de succès, & malgré tout son art, il se seroit ruiné, s'il n'avoit pris le parti de venir en Allemagne: on assure que ses Marionnettes s'y sont introduites parmi les Familles les plus riches & les plus illustres; je n'en veux point démêler la raison, mais le François, de qui je tiens ces détails, en allègue une bien méchante: il prétend que beaucoup d'Allemands ressemblent plus à des Marionnettes qu'à des hommes, & qu'ainsi il leur est très aisé de confondre les unes avec les autres.

Cependant, Monsieur, quelque admiration que j'éprouve pour l'Artiste François, je suis bon patriote, & je souhaite qu'il émane un ordre du Gouvernement, en vertu duquel on recherche ces

ces Marionnettes, afin de les séparer avec soin de toute l'espèce humaine, car en général leur extérieur est si avantageux, qu'elles pourroient se glisser dans les emplois publics, & y causer de grands désordres. En vérité, Monsieur, je me défie toujours de la politique des François, & ceci peut devenir, avec le temps, un moyen sûr de réduire l'Allemagne en Province de France. Peut-être trouvez-vous que je porte trop lointines soupçons, mais je vous assure que cette nouvelle a excité toute ma crainte. Je dois vous avouer aussi que je pensois à me marier: j'étois devenu amoureux d'une très jolie Personne, qui appartient à une Famille honorable de cette Ville; cependant comme elle ne parle guère que par monosyllabes, mon amour s'est beaucoup refroidi depuis que j'ai su la nouvelle invention, & j'ai toujours peur que ma future ne soit une Marionnette. Je vous prie, Monsieur, de faire savoir au Public ce que je viens de vous apprendre; vous obligerez celui qui est &c.

Theodore Neu.

,, Cette

„ Cette nouvelle mérite la plus fé-
 réuse attention. Quand ces Marion-
 nettes n'auroient pas tous les dangereux
 effets que mon Correspondant semble
 craindre, du moins seroit-il très fâcheux
 de se lier avec des Machines, lors qu'on
 croiroit avoir commerce avec des hom-
 mes. En conséquence j'exhorte mes Lec-
 teurs à se tenir sur leurs gardes, & à dé-
 couvrir, s'il se peut, où ces Automates se
 rencontrent: voici l'usage qu'on pourroit
 en faire. J'ai appris que le Spectacle des
 Marionnettes, qui a eu tant de succès
 pendant la Foire, doit se fixer pour tou-
 jours à Leipfick, mais comme il lui
 manque des Acteurs pour représenter
 les jeunes gens riches & les femmes de
 distinction, il faudroit rassembler les Ma-
 chines qui peuvent être dispersées de
 côté & d'autre, les agréger à la Troupe,
 & les faire paroître sur la scène ”.





ARTICLE QUATRIEME.

HERMANNI CANNEGIETERI

*J. C. & Antecessoris Observationum
Juris Romani Liber Primus, in quo
plurima Juris Civilis, aliorumque
Auctorum loca explicantur & emen-
dantur.*

C'est-à-dire,

OBSERVATIONS SUR LE DROIT
ROMAIN, où l'on explique &
corrige un grand nombre de pas-
sages du Droit Civil & de divers
autres Auteurs, Livre I. par Mr.
le Professeur H. CANNEGIETER
&c *Franeker* 1768. pp. 208. sans l'E-
pitre Dédicatoire qui en a 12 (*).

L'Ouvrage dont on vient de lire le ti-
tre, est dédié à Mr. de *Bleiswyck*, Con-
seiller

(*) Cet Extrait nous a été fourni.

seiller Pensionnaire de la Ville de *Delft*, Homme d'Etat, tel qu'on en trouve rarement dans tous les temps, & plus rarement encore dans le siècle où nous vivons; qui lors de ses études, étoit un modèle d'application & de goût; & qui par le choix de ses occupations, a montré à ceux qui se destinent aux emplois publics, le chemin qu'il faut prendre pour les remplir dignement. Si *Mr. de Bleifwyck* mérite l'hommage que lui fait notre Jurisconsulte, celui-ci à son tour mérite toute l'attention & l'estime de celui à qui il l'adresse. *Mr. CANNÉGIETER* est un Savant distingué, qui s'élève au dessus des Jurisconsultes ordinaires, comme *Newton* s'est élevé au dessus des Physiciens de son temps, & *Leibnitz* au dessus des Philosophes de son siècle. Tout est bien dit, & bien pensé dans ces Observations: jugement exquis, érudition immense, élégance de style, rien ne manque ici pour attacher les amateurs de la belle Littérature & du Droit Romain.

Nous ne pourrions guère qu'indiquer
les

les sujets de ces Observations. Elles sont divisées en 24 Chapitres & ont principalement pour but d'expliquer & d'interpréter des endroits obscurs, que l'on trouve dans les Loix, qui nous sont parvenues des Romains. Nous allons les parcourir, & en détacher quelques observations, afin de faire connoître la nature, le goût, & le mérite de cet Ouvrage. Si nous citons les passages en Latin, qu'on fasse attention qu'il ne s'agit pas ici d'une matière que l'on puisse mettre à la portée du vulgaire.

Le premier Chapitre roule sur le passage suivant de la l. 42. pr. ff. de bon. libert. *Filius, qui patri beres extitit, fratrem exheredatum adrogavit, atque ita berede co-relictus defunctus est: bonorum possessione libertum patris naturalis exheredatus non habebit; nam cui non exheredato talis adoptio noceret, nocere debet exheredato, quoniam pœna, quæ legibus aut edicto inrogaretur, adoptionis remedio non obliteraretur.* Notre Savant montre que le Législateur, ne voulant point que l'adoption pût être employée pour se soustraire à quelque peine, cet-

te seule réflexion suffit pour comprendre pourquoi il est statué dans cette loi-ci , qu'un fils, déshérité par le père & adopté par son frère, ne peut point réclamer les biens délaissés par l'affranchi de son père. Le second Chapitre nous explique un passage des Pandectes, par lequel il sembleroit que le Jurisconsulte *Servius* se trouveroit d'accord avec le Jurisconsulte *Mucius*, sur la question si une société de deux personnes peut subsister, dans laquelle l'un des associés seroit pour les deux tiers du gain & le tiers du dommage, & l'autre pour les deux tiers du dommage & le tiers du gain. En changeant le *nec*, qui se trouve dans la *l. 30 ff. pr. soc.*, en *recte*, toute la difficulté disparaît. Le même Chapitre explique deux endroits d'*Aulus Gellius L. IV. C. 1 Noct. Att.* Dans le troisième l'Auteur expose la raison pourquoi il juge qu'il faut substituer *Militibus* à *Marcus* dans les fragmens d'*Ulpien*, tit. 20 §. 10. où on lit, *Divus Augustus MARCUS constituit, ut filius familiaris miles de eo peculio, quod in castris adquisivit, testamentum facere possit.* Le qua-

quatrième Chapitre - a pour objet , de concilier différens passages des Anciens , dans lesquels il est parlé du deuil , que portoient les femmes. Le cinquième nous donne une interprétation de la *l. 27. C. de test.* Notre Auteur prouve contre Mr. *Job. G. Marckart* , que *Justinien* a changé la disposition d'*Honorius* en prenant un milieu ; & que suivant cette *l. 27.* il falloit également le laps de dix ans , & la révocation du Testateur , pour annuler le Testament : il nous expose dans ce Chapitre la marche , si je puis m'exprimer ainsi , du Droit Romain relativement aux Testamens ; & démontre que suivant l'esprit des Loix Romaines il n'y a aucune absurdité dans l'application de la *l. 35. ff. de R. J.* , ni dans l'annulation des Testamens par le laps du temps. La partie historique de ce Chapitre peut servir de preuve avec combien peu de raison on applique aux Nations étrangères les dispositions du Droit Romain , sans réfléchir aux distinctions à faire : & le Chapitre VI. , dans lequel l'Auteur discute l'équité de la Constitu-

tion d'*Honorius*, par laquelle les Testamens ne sont valides & ne subsistent que pour dix ans, peut nous en convaincre davantage. Elle est énoncée ainsi:

Idem A. A. Palladio P. F. V.

Ne quis post diem mortis scriptis ante decennium testamentis præsetur adensus nullisque penitus viribus scriptura hujus modi tempore antiquata taxetur; præsertim, si cum voluntas continuata persisterit, brevis mora sit recentibus vetustatem innovare temporibus: vix enim fieri potest, ut per hæc tempora, quæ fidei amore contraximus, omnem testium conscientiam mors conjurata surripiat. Et revera nefas est, ut antiquæ deliberationis ordinatio voluntas postrema dicatur. Datum X. Kal. Jul. Rav. D. D. N. N. Honorio XII. & Theod. VIII. A. A. Coss.

Cette Constitution a eu force de loi pendant 100. ans, & voici comment notre savant Jurisconsulte en parle. Le motif des Testamens, dit-il, étoit, chez les Anciens, très différent de celui qui

qui nous y porte aujourd'hui. Bien des gens ignorent cela ; il n'est donc pas rare qu'ils se trompent sur la nature , les effets , & la force des dernières volontés , qui étoient en usage chez les Anciens. Ceux-ci avoient non seulement coutume de disposer , dans leurs Testaments , de l'héritage , de faire des legs , des fidei-commis , d'ordonner les funérailles , objets auxquels nos dernières volontés se bornent ordinairement ; mais ils étoient encore dans l'usage d'y parler librement de leurs parens , de leurs amis , de leurs ennemis , de ceux avec lesquels ils avoient quelque liaison ; sans en excepter même les grands. Ce que la crainte , l'honnêteté ou la décence les avoit empêché de dire durant leur vie , ils le mettoient dans leur Testament ; & comme on étoit réputé remplir les devoirs de l'honnêteté , & de la gratitude , si on donnoit des louanges à ceux auxquels on étoit attaché par les liens du sang , ou de l'amitié , ou dont on avoit reçu quelques bienfaits , si on leur donnoit l'héritage , ou quelque legs ; ainsi , de

l'autre côté , la solemnité exigeoit qu'on chargeât ses ennemis de malédictions. Le jugement que l'on portoit ainsi de ses amis & de ses ennemis étoit réputé vrai , parce qu'il se faisoit dans un mourant , ou du moins par quelqu'un qui , à ce que l'on supposoit , pensoit à la mort , & voilà pourquoi les dernières volontés & les Testamens furent appelés des *jugemens* (*judicia*). Avoit-on négligé ce devoir , ou l'avoit-on mal rempli , on étoit regardé comme un impie , comme un ingrat , & il n'étoit pas rare de voir rompre ces Testamens comme inofficiels. C'est même de là que la plainte du Testament inofficiel a pris sa première origine. Mille raisons pouvoient donc obliger & obligeroient réellement les Anciens de changer leurs Testamens ; & personne ne taxera l'Empereur *Honorius* d'avoir manqué de sagesse , lors qu'il statua qu'après dix ans écoulés les Testamens ne seroient plus respectés. *Honorius* avoit raison de croire , & c'est la première raison qu'il donne lui-même de sa Constitution ,
qu'après

qu'après dix ans écoulés un homme ne pouvoit avoir à tous égards la même volonté qu'il avoit exprimée avant ce temps-là: car, comme on l'a vu, il ne s'agissoit pas simplement, dans ces Testamens, de nommer un héritier, de donner des tuteurs à un enfant, & de faire des legs, mais d'ouvrir son cœur, & d'exprimer sans détours & sans déguisemens les sentimens qu'on avoit pour ses amis, pour ses ennemis, & pour tous ceux avec lesquels on avoit des liaisons, & d'en rendre raison avec franchise. De sorte qu'on trouvoit, dans les Testamens des Anciens, suivant l'expression de *Pline, Lib. 8. Litt. 18.* le miroir des mœurs; & comment seroit-il possible qu'un espace de dix ans eût conservé ces sentimens dans toute leur force? Notre Savant confirme son opinion par l'exemple de *Domitius Afer*, dont *Quintilien* parle, *Inst. Orat. 6. c. 3.* & fait voir que cet endroit de *Quintilien*, qui a arrêté bien des Savans, ne demande aucune correction, si ce n'est peut-être celle de lire, pour *offendes, of-*

fendis, que Mr. CANNegieter préfére.

La seconde raison qu'*Honorius* donne de sa Constitution, c'est qu'il n'est guère possible que la mort n'enlève tous les Témoins dans l'espace de temps, qu'un Testament peut durer, s'il reste valide depuis le moment qu'il a été fait jusques à la mort du Testateur. Il en restreint l'effet à dix ans, en considération de la *foi*, c'est-à-dire, de la *probation*, ou du moyen de preuve : parce qu'à l'ouverture du Testament, les Témoins étoient appelés pour reconnoître leur signature. Au reste notre judicieux Jurisconsulte remarque, que la particule *non*, que *Gothofredus* juge avoir été omise devant les mots *per hæc tempora*, convient mieux devant *omnem* : il observe encore que *Gothofredus* se trompe, en rapportant *tempora* aux dix années ; au lieu de les rapporter à tout le temps que valoit autrefois un Testament ; & que *Mackartus* n'a pas bien pénétré le sens & l'esprit de la Loi dont il est ici question.

La

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 345

La troisième raison qu'*Honorius* donne de sa disposition, c'est qu'il est peu raisonnable de nommer *dernière volonté*, l'effet d'une délibération ancienne. *Gottsfredus* prétend que cette raison est indigne d'un Jurisconsulte : mais notre Savant fait très bien sentir qu'il faut distinguer ici le sens des paroles de l'Empereur relativement au droit établi, du sens moral, dans lequel il les emploie proprement. Il ne s'agit pas ici de rechercher si de droit une volonté exprimée il y a bien des années, doit être tenue pour *dernière* ; mais si effectivement elle l'est par sa nature, & s'il est vraisemblable qu'elle le soit.

Le Chapitre VII. éclaircit la *l. 63. §. 1. ff. de Cond. & Dem.* La correction que notre Auteur fait à cette Loi, en changeant le *cum nubere jubetur* ; en *cum nubet nubere jubetur*, nous paroît préférable aux autres qu'il rapporte.

Le Chapitre VIII. a pour objet d'éclaircir la *l. 5. de Interd. & releg.* On fait que cette Loi a occupé les plus sçavans Interprètes, & que le célèbre &

judicieux *Noode* n'a pu venir à bout de la concilier avec la l. 7. *cod.*, ni l'expliquer qu'en changeant le mot *triplex* en *duplex*; substitution approuvée par l'incomparable *Schulting*. On sera étonné de voir la simplicité, l'élégance & la facilité avec lesquelles notre Auteur dissipe la contradiction apparente qui a arrêté ceux qui l'ont précédé.

Le IX^e. Chapitre a pour objet la 4. l. ff. de *pœnis*, énoncée ainsi, *Relegati, sive in Insulam deportati, debent locis interdictis abstinere, Et hoc jure utimur, ut relegatus interdictis locis non excedat: alioquin in tempus quidem relegato perpetuum exilium, in perpetuum relegato insulae relegationis, in insulam deportato pœna capitis irrogatur: Et hæc ita, sive quis non excefferit in exilium intra tempus, intra quod debuit, sive etiam alias exilio non obtemperaverit: nam contumacia ejus cumulat pœnam, Et nemo potest commeatum, remeatumve dare exuli, nisi Imperator ex aliqua causa.* Les Savans n'y ont vu du jour que par quelque altération.

Notre

Notre Auteur l'explique naturellement, en remarquant, qu'il faut faire attention qu'on pouvoit être banni soit de certains endroits, soit de tous les endroits, excepté un seul, ou être relegué dans une Isle. Et voici l'effet de ces différentes espèces de relegation: dans le premier cas, le banni pouvoit aller par-tout excepté dans les endroits dont il étoit banni; dans le second cas il ne pouvoit aller nulle part que dans l'endroit dont il n'étoit point banni; & dans le troisième cas, il devoit passer sa vie dans l'Isle, dans laquelle il étoit relegué. Ainsi lors que *Marcien* se sert de cette locution: *Es hoc jure utimur, ut relegatus interdictis locis non excedat*, il parle du droit qui avoit lieu dans le temps qu'il écrivoit; & marquoit non pas que le relegué ne pouvoit pas *sortir des endroits interdits*, mais qu'il ne pouvoit pas sortir des endroits dans lesquels il étoit relegué. Ce Chapitre contient d'autres observations particulières, toutes savantes & très curieuses.

Dans le X^e. Chapitre notre Auteur
traite

traite une question fort importante; savoir si la captivité donne un juste droit de divorce? Le célèbre NOODT tient pour l'affirmative; notre Auteur prouve la négative; se fondant principalement sur la *l. 6. ff. de divort. Et repud. Et Nouvell. 22. c. 7.* par lesquelles il est défendu à une femme, dont le mari est captif, & qu'on fait être en vie, de contracter un nouvel engagement, & qui lui ordonnent d'attendre cinq ans, si on ignore sa vie ou sa mort. Notre Savant remarque avec raison, que rien n'est plus contraire à l'esprit, & à l'équité des Loix de Rome, que le sentiment de ceux qui prétendent, que, suivant les mœurs des Romains, un mariage étoit dissous dès le moment que le mari ou la femme se trouvoit entre les mains de l'ennemi: il fait voir que ce sentiment répugne même à plusieurs dispositions particulières du Droit Romain: il refute les raisons sur lesquelles on le fonde; & en discutant cette matière, il répand du jour sur plusieurs passages obscurs du Droit Romain, entre autres sur la *l. 45. ff.*

OCTOB., NOVEMB., DÆCEMB., 1768. 349

de Rit. Nupt., ainsi que sur la l. 56 ff *solut. mat.*

La l. 1. ff. *de decret. ab ordin. fac.*, fait le sujet du Chap. XI^e. On y lit.

Medicorum intra numerum præfinitum constituendorum arbitrium non Præsidi provinciae commissum est, sed ordini & possessoribus cujusque civitatis, ut certi de probitate morum, & peritia artis eligant ipsi, quibus se liberosque suos in ægritudine corporum committant. L'illustre Bynckershoek n'a su se tirer de ce passage; non intelligo (dit-il Obs. l. 1. C. 15.) qui ibi sint possessores Civitatum, nec quemquam reperit, qui dixit. Mr. CANNEGIETER fait voir que ce qu'on exprimoit à Rome, par le Sénat & le Peuple, se nommoit, dans les Places, Villes, ou Cités connues sous le nom de *Coloniae & Municipia, Ordo & Possessores*; & que le mot *Possessores* désignoit cette classe de personnes, que l'on nommoit à Rome *Equites*, ou qui suivoient immédiatement ceux que l'on désignoit sous le nom d'*Ordo*.

Notre habile Jurisconsulte explique dans le Chap. XII. la l. 4. §. 3. *de his qui not. infam.*, par un léger changement;

ment: on y lit entre autres ces mots: *sive balneator fuerit, veluti in quibusdam Provinciis fit, in balineis ad custodienda vestimenta conducta habent mancipia hoc genus observantia in officina*; il les change ainsi, *sive balneator fuerit & (velut in quibusdam Provinciis fit) in balineis ad custodienda vestimenta conducta habeat mancipia hoc genus observantia in officina.*

Mr. CANNEGIETER commence le XIII^e. Chapitre par remarquer, que si on étoit instruit des motifs qui ont porté les Anciens à faire certaines loix, à adopter certains usages, & à admettre certaines coutumes; qui nous paroissent peu convenables ou extraordinaires, on ne seroit pas si pressé à s'en mocquer. Passant de cette réflexion à la nécessité dans laquelle les Romains se sont trouvés d'user de marques & d'expressions propres à frapper l'esprit & l'imagination d'un Peuple ignorant & stupide, il nous indique la raison pourquoi l'usage de l'anneau a été si généralement reçu chez eux. L'anneau est la marque d'un lien

m.

indissoluble: à cause de cela on s'en servoit pour exprimer entre autres la foi conjugale; & pour la désigner avec plus d'énergie, l'anneau conjugal étoit fait de fer. L'anneau exprimoit encore en général l'indissolubilité d'un engagement. Etoit-il question de donner sa parole, d'engager sa foi; on ne se contentoit point de l'expression de la bouche & de l'écriture; on vouloit encore qu'on le signifiât par un symbole: il falloit l'empreinte de l'anneau: voilà pourquoi l'empreinte de l'anneau étoit requise dans les Actes, & sur-tout dans les Testamens des Anciens, comme on le voit *l. 22. §. 5. ff. qui test fac poss.* Ceux qui s'imaginent que l'usage de porter un anneau, ou une bague, a été introduit par un goût pour la parade, peuvent se détromper, en lisant un passage de *Macrobe*, que notre Savant cite, & que voici. *Veteres* (dit cet Ecrivain, *Saturnal. 7. c. 13.*) *non ornandus sed signandi causa annulum secum circumferebant; unde nec plus habere quam unum licebat, nec cuiquam nisi libero: quos solos fides DE-*
CRET

ceret quæ signaculo continetur. On lit *discerneret* dans les autres Livres & Manuscrits. Peut-être, dit Mr. CANNEGIETER, faut-il lire *deceret* & *discerneret*; & il donne une raison très plausible de cette conjecture.

Le XIV^e. Chapitre est destiné à l'interprétation de la l. 44. §. 1. ff. de Religios., & le XV^e. à prouver que *Papirius*, dont parle *Denys d'Halicarnasse* dans son troisième livre, est différent de *Papirius*, dont parle *Pomponius* l. 2. §. 2. de orig. Jur. Il s'agit dans le XVI^e. Chapitre d'une question fortement agitée entre les Interprètes du Droit Romain, savoir si ce qui est statué dans les Loix des XII. Tables sur la section ou la division d'un débiteur, doit être pris au pied de la lettre, & s'entendre de la division de son corps ou de celle de son bien? Notre Auteur prétend que la division, que la Loi porte, doit être entendue du corps & non pas des biens, & il avoit déjà soutenu cette opinion, dans une Dissertation académique, lorsqu'il prit les degrés de Docteur en Droit. Ici il répond à la

à la principale objection qu'on fait à son sentiment, & qui est prise de l'inhumanité & de la cruauté qu'il y auroit dans cette disposition de la Loi, si elle devoit être interprétée ainsi. Il observe, qu'il ne s'agit pas ici de la question, si la Loi seroit cruelle & inhumaine, mais si elle a eu lieu effectivement. Les Romains, ajoute-t-il, en ont eu qui ne l'étoient pas moins, & qui l'étoient même davantage. Témoin leur pouvoir extrême sur leurs enfans, & les punitions qu'ils avoient droit d'infliger même à leurs épouses, qu'ils pouvoient, au rapport de *Valerius Maximus*, lib. 6. cap. 3. n. 9., & de *Gell. Noct. Attic. lib. 10. cap. 23.*, tuer à coups de verges pour avoir bu trop de vin. La dureté ou la cruauté de la Loi n'est donc pas une raison pour rapporter la section du débiteur à celle de ses biens: il y a plus. La Loi n'étoit pas préceptive, mais permissive. Un débiteur avoit les moyens d'éviter la peine dont la Loi le menaçoit. Ses amis, ses parens pouvoient le sauver soit en payant, soit en répondant pour lui. Son Patron

étoit dans la nécessité de le faire s'il en imploroit la protection. Ces mêmes Loix des XII. Tables portoient , *Patronus si Clienti fraudem fecit , facer esto*. Et encore si le pauvre débiteur se trouvoit destitué de tous ces secours, il pouvoit offrir son industrie & son travail, & réclamer l'autorité du Prêteur, si un créancier étoit assez dur pour refuser cette offre. La manière de procéder y invitoit même le débiteur, & la Loi lui montrait le chemin d'éviter la peine par un accommodement. La peine ne pouvoit donc avoir lieu que pour un débiteur assez mal avisé & têtue, pour préférer le supplice aux voies qui pouvoient l'en délivrer. Un homme de cette trempe n'arracherait guère des larmes, si on le voyoit mettre en pièces par ses créanciers. Or comme il n'est pas croyable qu'il y ait jamais eu à Rome un débiteur aussi peu disposé à son salut, c'est là sans doute la cause, dit notre Savant, qu'on ne trouve non plus aucun exemple dans les Annales, que ce supplice ait jamais été infligé.

Le

Le XVII^e. Chapitre nous montre comment on peut corriger & redresser plusieurs endroits du Droit Romain, en y faisant un léger changement. Notre Auteur en donne plusieurs exemples, qu'il suffit d'indiquer pour animer les curieux à voir dans l'Ouvrage même comment Mr. CANNEGIER y procède. Le premier se trouve au § 2. *Inst. quib. alien. lic. vel non*. L'exemple qui y est proposé est manifestement contraire à la règle: il s'agit d'ôter cette contradiction. Le second est dans la l. 31 §. 1. ff. de adim. vel transf. leg. Le troisième est celui de la l. 20 §. 5. ff. qui test. facere poss où Ulpien dit, *Eum qui lege repetundarum damnatus est, ad testamentum adhiberi posse existimo*. Il faut HAUD adhiberi posse existimo, ainsi que l'enseigne le Jurisconsulte Paul in l. 15. ff. de testib. Le quatrième est pris de rec. sent. lib. 3. tit. 6. §. 34. Voilà quatre exemples d'une correction faite en ajoutant la particule négative: en voici d'autres dans lesquels notre Savant redresse le texte en re-

tranchant cette particule. Il prend le premier de la *l. 37. ff. fam. ercisc.* où nous lisons *qui familiae erciscundae iudicio agit, non confitetur adversarium sibi esse coheredem.* Le *non* est manifestement de trop : lisez pour *non, mox* ou *modo*, & le sens de ce passage sera d'accord avec la disposition du Droit, qui ne donne pas l'action *fam. ercisc.* à moins qu'on ne reconnoisse sa partie pour cohéritier. Le second exemple est le passage suivant de Tacite *in vita Agricola c. 30. & 31. nos integri & indomiti & in libertatem non in presentiam laturi, primo statim congressu non ostendemus, quos sibi Caledonia viros seposuerit.* Mr. CANNEGIETTER le rend intelligible en lisant ainsi : *nos integri & indomiti & in libertatem prout in præsentia arma laturi &c.* & rend raison de cette leçon. Voici comme il redresse la *l. 14. §. 3. ff. de alim. leg.* par la particule *nec.* *Nam & haustus aquæ ut pecoris ad aquam appulsus, est servitus personæ, nec tamen ei, qui vicinus non est, inutiliter relinquitur.* Les trois dernières lettres du mot *personæ* ont

ont vraisemblablement donné lieu à l'omission de *nec* ; omission qu'il faut attribuer aux Copistes , qui leur étoit assez ordinaire, & par laquelle ils ont souvent altéré les Loix. L'habile Professeur expose plusieurs autres corrections, faites *geminatiois ope*, c'est-à-dire par la répétition de quelques lettres d'un mot précédent ou suivant. Ainsi dans la l. 3. §. 6. ff. *ad exhib.* il lit, au lieu de *ut exhibitis possim vindicare, ut exhibitis iis possim vindicare.* Il restitue dans la l. 1. § ff. *de leg. Pomp. de parr.* le mot *socrum*, qui vraisemblablement a été omis par le Copiste, & en conséquence il lit, *generum socrum socrum, vitricum.* De même dans la l. 1. ff. *de Cond.* *Es* *demonstr. aut dies incertus, CERTUS, aut conditio adscribitur.* & dans la l. 2. §. 1. ff. *de vi bon. rapt. neque debet publico judicio privatis actione præjudicari, QUOD quidam putant.* Voici comment notre profond Jurisconsulte redresse ces mots: *sed Es tergeminos senatores cinctos vidimus Horatios;* passage sûrement corrompu par la faute du Copiste, passage qui a donné

bien de l'exercice aux Savans; & qui se trouve dans la *l. 3. ff. si pars hered. petat.* Mr. CANNegieter lit, & rend raison pourquoi il lit, *sed & tergeminos esse natos & Curiatios vidimus, vidimus Horatios.* Le passage d'Ulpien in *Fragm. tit. XXIV. §. 17.* où nous lisons; *Pænæ causa legatur, quod coercendi heredis causæ relinquitur, ut faciat quidem aut non faciat, non ut legatum pertineat, est obscuri: ce non ut legatum pertineat est corrompu.* L'illustre Bynckersboek a cru pouvoir le redresser en transposant le *non* & l'*ut*, & en lisant ainsi, *ut legatum non retineat:* Mr. Rover a proposé une autre correction: notre Auteur préfère de lire, *non ut legatum ad eum pertineat*; & croit que dans la *l. 30. ff. damni. inf.* il faudroit lire aussi *damni infecti stipulatio eo pertinet etiam si...* La *l. 9. pr. ff. de pæn.* a intrigué les Savans. Mr. CANNegieter juge que toute la difficulté est levée, si l'on répète le mot *tempus nonnunquam in perpetuum interdicunt, nonnunquam ad tempus*; *TEMPUS vel annis metiuntur &c.* Il nous propose différentes corrections

rections dans le Chapitre XVII. Entre autres de substituer *emolumentum* à *velamentum*, d'ajouter *aut*, & de lire *pretium enim operæ aut artis emolumentum*, pour *pretium enim operæ artis est velamentum*. Il juge qu'on peut lire dans la l. 50. ff. de *Rit. nupt. verendus*, pour *ferendus*, & que dans la l. 12. §. 2. de *furt.*, il faut changer le *non* en *don*, là où on lit, *Et sic fit, ut non teneatur furti Et agat*: le *don* étant souvent employé par abréviation pour *dominus*. Il fait ensuite quelques remarques sur l'origine & la signification du mot *possessio*, & reprend ce sujet dans le Chapitre suivant. Ses observations prouvent comment on peut trouver le véritable sens de quelques Loix, si l'on fait attention aux différentes significations, dans lesquelles un mot a été employé par les Jurisconsultes. Dans le Chapitre XX. le célèbre Professeur recherche si le mot *divus* a été attribué uniquement aux Empereurs déjà morts, ou si on leur a donné aussi cette flatteuse épithète durant leur vie: recherche d'autant plus utile, qu'elle sert à con-

stater le temps de certaines Loix, celui de quelque Droit particulier, ainsi que le temps dans lequel un Jurisconsulte, qui nous a laissé la connoissance de quelque Droit, l'a transmis à la postérité ; & qu'au moyen de ces éclaircissemens plusieurs Loix deviennent très intelligibles, qui sans cela paroissent d'une obscurité, qu'on ne peut leur ôter.

Outre plusieurs savantes explications & interprétations que l'on trouve dans le Chapitre XXI., Mr. CANNEGIER nous indique de lire dans la *l. 40. §. 1. ff. de damn. inf., edificio*, au lieu de *Beneficio*. On sait que le mot *Beneficium* vient très mal dans cette Loi, & que des Jurisconsultes du premier ordre ont tâché d'y faire un correctif. La signification du mot *Littus* fait le principal objet du Chap. XXII. Le XXIII. contient des observations sur quelques endroits de la paraphrase de *Theophile* ; & le XXIV. est destiné à rétablir le véritable sens de la *l. 14. ff. de transact.* A cette occasion notre élégant Auteur

fait

fait observer, que nous ne pouvons guère nous assurer que les réponses des Jurisconsultes, telles qu'elles nous sont parvenues, ne soient pas corrompues; il remarque qu'elles ont été recueillies en grande partie sans leur participation, & à leur insçu; qu'on les a souvent mutilées & données comme si elles étoient ainsi sorties de la plume des Jurisconsultes, auxquels on les a attribuées, tandis que souvent elles n'ont été formées que sur des avis de bouche; & que, pour ce qu'on a recueilli d'eux en écrit, on a bien des fois rempli, par des conjectures, les lacunes qu'on trouvoit dans leurs cahiers. De là cette obscurité qu'on leur reproche, & qu'on devoit mettre plutôt sur le compte de ceux, qui ont pris la liberté de s'ériger en éditeurs de leurs sentimens.

Voilà, autant que nous l'avons pu faire, pour ne pas trop nous éloigner du plan d'un Journal François, une idée du travail de Mr. CANNÉGIETTER. Ceux qui sont au fait des matiè-

res, y verront du moins le goût de l'Auteur & sa façon de lever les difficultés, qui nous arrêtent sur le sens des Loix Romaines, plus ou moins obscures. Ses corrections, ses émendations, & ses interprétations sont souvent hardies; & par là elles ne plairont pas également à tous les Jurisconsultes. Ceux surtout qui regardent les *Pandectes* comme un recueil sacré, dans lequel on ne peut sans crime soupçonner des fautes & des contradictions, ne s'accommoderont point des erreurs, que notre Savant attribue à la négligence des Copistes, & cependant, si nous faisons attention aux fautes que commettent les Compositeurs d'imprimerie, & qui répondent assez bien à celles, dans lesquelles Mr. CANNÉGIETTER suppose ou prouve que les Copistes sont vraisemblablement tombés, on ne trouvera rien que de naturel & d'ingénieux dans ses conjectures, qui d'ailleurs marquent toujours un génie vaste, pénétrant & aussi judicieux que fertile.

ARTICLE CINQUIEME.

LES QUATRE PARTIES DU
JOUR. Poëme, traduit de l'Alle-
mand de Mr. ZACHARIE. A Paris
chez J. B. G. Musier, fils, in 8o.
pp. 163.

C'Est Ouvrage est dans le genre du
Poëme des Saisons, & Mr. ZA-
CHARIE a choisi *Thompson* pour son
modèle: tous deux en chantant les beau-
tés de la nature, invitent les hommes
à célébrer son Auteur. On ne sauroit
donner trop d'éloges à ce genre, qui ra-
mène la Poésie à sa première destination.
Malgré quelques négligences, la Traduc-
tion de cet Ouvrage nous a paru sou-
vent élégante; il est vrai que parmi la
foule d'images neuves & riantes dont il
est rempli, il en est qui paroissent étran-
ges, quand elles sont transportées dans
notre Langue; cependant le Traducteur
n'auroit pu les supprimer sans ôter à ce
Poëme l'air original qu'on lui trouve.
Nous

Nous ne nous arrêterons point à sa Préface, il gagnera davantage à être connu par sa Traduction. Voici quelques traits du Tableau de l'Aurore. „ Déjà la Nuit silencieuse fait signe de son sceptre de plomb aux Enfans de l'Ombre: ils quittent le Ciel, & se précipitent à sa suite dans les cavernes qui sont aux extrémités de la Terre. Le voile de nuages, dont la Nature s'étoit enveloppée, se relève insensiblement, & ses plis ondoyans se rassemblent sans bruit: Le feu des étoiles est entièrement *effacé*, la gracieuse Avant-courrière du Matin brille seule dans les plaines du Ciel: les derniers Songes agitent leurs ailes bigarrées sur la tête des humains. Alors l'Imagination prend son panache & s'élance dans sa carrière: errante, & toujours incertaine dans son vol, elle s'élève dans les champs de l'Ether, d'où elle se précipite dans des cavernes affreuses à travers des rochers hérissés de pointes, & des flots mugissans. Tantôt l'Extase la transporte dans des prairies riantes & lumineuses, où elle entend la voix des Sirènes

&c

& s'affied à la table des Dieux & des Fées; tantôt elle arrive par des déserts horribles, à des tombeaux antiques, où se nourrissant d'idées mélancoliques, elle se couvre de crêpes & de lambeaux funèbres; jusqu'à ce que le matin dissipant ses phantômes, un bruit léger vienne la tirer de son égarement & inviter l'homme à ouvrir les yeux aux rayons de la lumière bienfaisante. — Un doux prélude, ou plutôt un silence attentif, prépare au concert universel qui va partir des bois, au premier regard du Soleil. Il se cache encore, mais on voit qu'il approche. L'Aurore presse ses chevaux dociles; elle éteint avec son aile couleur de rose, les plus vifs flambeaux du Ciel, & peint les nuages de jaune, de verd & de pourpre. Déjà l'Aigle impatient s'élance d'un vol rapide dans la haute région de l'air: il veut offrir au Soleil le premier hommage des habitans de la terre. — Mais pourquoi, lorsque toutes les voix de l'univers s'accordent à célébrer l'Auteur de tant de merveilles, l'homme seul reste-t-il muet? Que vois-je?

je? sans être effrayé de l'image de la mort qu'il vient de quitter, l'homme se lève & ne rend point grâces au Créateur tout puissant qui le conserve à la vie! ... Est-il donc lui-même un Dieu, pour se croire indépendant? . . . Non, je vois des mains s'élever vers le Ciel, & des genoux se fléchir devant le Créateur. Que toute la terre passe du sommeil à l'adoration; que l'âme, ravie du spectacle de l'Aurore, tombe dans une extase profonde; où contemplant toutes les merveilles sensibles, elle ne voit dans toutes choses que la main du Créateur mille fois reproduite. ”

„ O Muse bienfaisante! transporte moi sur cette montagne couverte de bois, pour assister à l'entrée triomphante de l'Epoux de la Terre; conduis moi sous ces feuillages sacrés, où la *frayeur* inspire la piété; que mes premiers soupirs s'élèvent au Ciel avec l'encens du matin.... Me suis-je éveillé moi même? est-ce ma main qui a pu r'ouvrir mes paupières, que le prélude d'un sommeil éternel avoit fermées si puissamment? . . . Comman-

mandois-je à mon ame errante, comme hors de moi? . . . Non; je reconnois la main secourable qui a daigné conserver mon être; & restant dans une muette extase, la dévotion me saisit & m'élève sur ses ailes ardentes, jusqu'à la hauteur des nuages. Tout l'hémisphère se développe à mes regards; des nations à côté des nations célèbrent le Dieu du Ciel par des cantiques multipliés — les langues de cent peuples, les chants de mille sectes invoquent le Souverain des esprits & des mondes. O Eternel! devant qui les Trônes s'abaissent, reçois les vœux & les hommages de tes créatures: entends les soupirs du sauvage errant, qui, les bras étendus vers toi, brûle d'une dévotion plus pure que celle de ces hypocrites Chrétiens, sans cesse courbés devant tes autels. Tu me vois au pied de ton Trône où vont mourir les premiers rayons du Soleil levant: je m'humilie devant toi, & pendant que ma harpe accompagne les accens de ma voix, tu pénètres au fond de mon ame pour y recevoir un hommage plus expressif

pressif & plus digne de toi &c. ”.

Voici comment le Poète exprime le même sentiment dans un autre endroit.
 „ Tandis que transporté par mes pieuses rêveries, je marche dans les ombres, & que tout occupé de la grandeur de Dieu, je brûle pour lui le parfum le plus pur sur le vaste autel des Campagnes, un nuage rayonnant & rempli de gloire s'ouvre devant moi : des chœurs d'Anges semblent descendre vers moi, & mêler leur céleste mélodie à mes chants mortels ”.

Pour animer & varier les tableaux de la Nature, Mr. ZACHARIE peint les mœurs, les travaux, & les amusemens champêtres : il les oppose aux intrigues des Cours, au tumulte des Villes, aux passions, & aux plaisirs de leurs habitans ; quelquefois il fait des digressions sur la Musique, la Poésie, &c. En voici une sur le peu d'encouragement qu'on donne aux Poètes de sa Nation. „ Où sont ces Mécènes que la France possède, & qui savent avec tant de goût & de générosité récompenser à la fois les Poètes & les Artistes

Artistes? — Nos Muses timides sont exposées à mendier bassement de l'appui & du secours; ou si elles ont trop de noblesse pour assiéger la porte des Grands, les talens les plus élevés & les plus rares languissent dans la misère, & le fils de l'Immortalité périt de besoin. Cependant quoique nos génies ne soient pas protégés par des AUGUSTES & récompensés par des LOUIS, cela n'empêche pas que sous le poids de l'indigence ils ne s'élèvent jusqu'aux Astres". Le Poète invoque la Muse d'*Toung* pour s'élever aux sublimes images de la Nuit; des couleurs sombres, des idées religieuses, l'aspect de la Mort & du Tombeau remplissent cette dernière Partie: il y a de l'élévation & de la force dans plusieurs pensées.

„ O Nuit. . . ne mérites-tu pas nos hommages aussi bien que le Jour? — Tu es la sœur aînée de tes trois frères, qui se sont partagés la moitié du Jour que tu leur as abandonnée. Tu étois seule sur le Trône long temps avant eux. Aussi respectable que la Déesse du Chaos; tu

Tome XXX. Part. II. I existois

existois avant que la Terre tournât pour la première fois sur son centre. Quand le grand Roi du Ciel a voulu révéler aux hommes quelques mystères importants, il a choisi le moment où tu régnois sur la Terre, ou bien il t'a commandé d'envelopper son Trône d'ombres mystérieuses. — La Muse céleste, qui inspiroit jadis Milton, descendoit vers lui quand tu régnois sur notre monde; & la lumière intérieure croissoit alors dans l'âme de ce grand homme, à qui tu as fermé les yeux une grande partie de ses jours. Quand l'homme peut-il s'élever plus efficacement vers l'Etre suprême, par la prière, que lors que la Nuit tire devant ses yeux l'obscur voile qui lui cache tous les objets, & qu'elle l'enlève ainsi à toute distraction? C'est dans ce temps, que l'univers semble être un oratoire public, où les Anges attendent les hommages des hommes pour les porter aux pieds du Trône de l'Eternel. Après avoir dépeint les différentes scènes du jour, le Poète couronne ses Chants par l'éloge de la Religion. „ O fidèle amie de l'hom-

me,

me, *s'écrie-t-il*, & son guide incorruptible, qui nous a été donnée par le Dieu Tout-Puissant, comme la Grace ta sœur, pour nous ramener vers lui, tu es comme une Echelle sainte, ou comme un Pont sacré, que l'Eternel a jeté sur l'espace immense qui nous sépare de lui. Le Sage que tu conduis y marche sûrement, mais l'insensé, qui n'espère qu'en *lui*, tombe bien-tôt dans les horreurs d'une Nuit éternelle — Mon ame captive dans ce corps, qui erre sur la Terre, brûle du desir de s'unir à l'esprit qui l'a créée. Tu peux seule l'élever jusqu'à son sanctuaire, où la force des ailes de l'aigle audacieux, & la rapidité de l'éclair, ne peuvent atteindre. Lance vers elle un rayon du feu sacré que l'Eternel a renfermé dans ton sein; ardent comme la dévotion même, qu'il pénètre mon ame, qu'elle soit comme une lampe, ou comme un autel fumant vers le Dieu Créateur des Esprits & des Mondes; & qu'enfin se consumant elle-même, sa dernière flamme se perde dans l'espace, pour s'unir à Dieu qui est son premier principe — A-

vec toi nous ne craignons ni la mer orageuse, ni la flamme, ni le fléau destructeur de la guerre, ni la puissance des Tyrans. Tu nous rends, dans l'adversité & les tourmens, plus intrépides que des Stoïciens; & dans la prospérité, plus modérés que des Etres insensibles. Tu épures l'homme comme le Soleil épure l'or dans les antres qui le renferment. Tu effaces de son cœur le desir impie de sonder les abymes de la Miséricorde Divine. Tu lui ôtes l'idée altière de se croire préférable à ses frères infortunés qui, passant comme lui sur la Terre, ne sont pas éclairés de la Vérité pure, qui mène au salut; & tu lui donnes la charité qui l'élève peu à peu à l'état de l'Ange: puis dans des momens d'extase & de ravissement, tu lui montres une gloire éclatante, un Trône d'or, des Couronnes, des palmes immortelles, & le bonheur d'être associé à cette Milice sainte, qui célèbre les grandeurs du Tout-Puissant par le chant des Hymnes, que les chœurs célestes accompagnent de leurs harpes angéliques. Tu lui montres, enfin, le terme fortuné

où

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 373

où doit se reposer l'ame du Juste qui se conduit par tes principes salutaires. Et alors il n'y aura plus de Nuit, un Matin éternel luira aux bienheureux dans le Ciel”.



ARTICLE SIXIEME.

JOHANN DAVID MICHAELIS
Abhandlung von der Syriscben Sprache, und ibrem gebrauch: nebst dem ersten Theil einer Syriscben Chrestomathie.

C'est-à-dire,

DISSERTATION SUR LA LANGUE SYRIENNE, & sur son utilité: avec la première Partie d'une Chrestomathie Syrienne, par Mr. le Professeur MICHAELIS. *Göttingue, chez Barmeyer, 1768. in 8°. pp. 230.*

IL est difficile de lire cet Ouvrage sans qu'il fasse naître une forte envie d'apprendre le Syriaque, tant Mr. MICHAELIS représente vivement les avantages & l'utilité de cette Langue, soit pour mieux entendre l'Ecriture Sainte du V. (1) & du N. Testament (2), soit dans l'étude de toute la Philosophie Orient-

(1) En voici un exemple remarquable. Dans le Chap. XXV. d'*Esaié* y. 7. le mot *תחת*, qui dans nos Versions est rendu par *couverture*, est traduit dans l'ancienne Version Syriaque par *victime*. De sorte qu'au lieu de traduire *la couverture qui est étendue sur toutes les Nations*, il faudroit mettre *la victime qui est immolée pour toutes les Nations*, ce qui seroit une Prophétie de Jesus Christ & de son sacrifice.

(2) On ne voit pas d'abord de quel secours le Syriaque peut être pour l'intelligence du Nouveau Testament; mais il faut se rappeler que dans le style des Apôtres il y a quantité de façons de parler, qu'on appelle des *Hébraïsmes*, & qui dans le fonds sont plutôt des *Syriasmes*, puis que le Syro-Chaldaïque étoit la Langue que les Juifs parloient communément du temps de J. C. & c'est sur cette Langue que le Grec du N. T. a été

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768 375.

Orientale, de l'Histoire Ecclésiastique, de l'Histoire profane, de la Géographie ancienne & moderne, & de diverses autres Sciences, sur lesquelles on a quantité de Livres Syriens tant imprimés que manuscrits. Pour encourager ses Lecteurs à étudier la Langue Syrienne, le célèbre Auteur les assure qu'elle est très aisée. Elle ne diffère presque point du Chaldaïque, ou plutôt ces deux Langues n'en font proprement qu'une, qui se parloit autrefois dans le Pays d'*Aram* en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce Pays se divisoit en deux parties, l'*Aram Oriental* & l'*Occidental*. Dans le premier on parloit ce qu'on appelle aujourd'hui le Chaldaïque, & dans l'autre le Syrien. Mais ce n'étoient que deux Dia-

été presque tout formé. Ainsi par ex., cette expression *goûter la mort*, employée *Jean 8: 52. Hebr. 2: 9.* n'est pas un Hébraïsme; car elle ne se trouve point dans les Livres Hébreux: c'est un *Syriaïsme*, comme on peut le voir dans la *Biblioth. Orient. d'Assemani*, T. 1. pag. 57., & dans son *Commentaire sur la Genèse*, Tom. I. pag. 46.

Dialectes, qui, lors que la Langue étoit encore vivante, ne différoient presque que dans les voyelles & dans l'accent. Ce qui a fait prendre ces Dialectes pour des Langues différentes, c'est qu'elles ont un différent Alphabet. Celui que nous appellons le Syrien, est proprement le Syriaque Oriental, & il est aujourd'hui en usage parmi les Maronites. Au reste la Langue Syrienne est beaucoup plus facile que l'Hébraïque; ce qui fait souhaiter à Mr. MICHAELIS que ceux qui veulent apprendre les Langues Orientales, commençassent par le Syriaque. Mais ce n'est pas dans la Version Syrienne de la Bible, qu'il faut étudier cette Langue, ainsi qu'on le fait communément. Car outre qu'on n'apprend jamais bien le génie d'une Langue dans une Version, parce que les Traducteurs, & sur-tout ceux de la Bible, traduisent d'ordinaire trop littéralement, & qu'ils empruntent quantité de façons de parler de la Langue de laquelle ils traduisent; outre cela il s'en faut bien que tous les mots de la Langue Syrienne ne se

se trouvent dans la Bible: d'où il arrive qu'après avoir lu toute la Version Syriacque de l'E. S. il faut en quelque sorte recommencer à apprendre le Syrien quand on veut lire d'autres Livres écrits en cette Langue. Afin donc de fournir à ses Disciples, & aux autres amateurs du Syriacque, les moyens de s'y perfectionner, notre habile Auteur a formé pour eux une *Chrestomathie*, dont il nous donne ici la première Partie. C'est un choix de morceaux intéressans, écrits en Langue Syrienne: en voici les sujets.

1. Histoire des Nestoriens, comprise dans une Lettre de Siméon Evêque de Betharsama.
2. Histoire du Royaume des Indes & de la manière dont le Christianisme s'y est établi. On entend ici par les Indes l'Arabie heureuse.
3. Relation de la guerre entre les Rois d'Ethiopie & les Homérites.
4. Quelques autres détails sur le Royaume des Homérites & sur les cruautés qui y ont été exercées par les Juifs.
5. Lettre de l'Evêque Siméon sur les Martyrs Homérites.
6. Histoire d'un jeune garçon qui reçut

la couronne du Martyre. 7. Histoire de la guerre des Ethiopiens contre les Juifs. 8. La Chronique d'Edesse. 9. Histoire du célèbre Abulpharage depuis l'an 1264, jusqu'en 1286. 10. Relation de la mort de ce même Abulpharage. 11. Une partie de la Préface qu'il avoit mise à la tête de sa Chronique.

Toutes ces Pièces sont tirées de la *Bibliothèque Orientale d'Assmann*, Ouvrage précieux, que peu de Gens de Lettres possèdent. Mr. MICHAELIS a donc rendu un vrai service au Public, en recueillant ces morceaux très curieux en eux-mêmes & fort utiles à ceux qui veulent étudier la Langue Syrienne. L'obligation auroit été complète, si notre habile Auteur avoit bien voulu les accompagner de quelques notes, & y joindre la Traduction Latine qui se trouve dans la Bibliothèque d'Assmann.





ARTICLE SEPTIEME.

ME'MOIRE SUR LES FINANCES
ET SUR LE COMMERCE DE
L'ANGLETERRE. Ouvrage at-
tribué à Mr. GRENVILLE, Mi-
nistre d'Etat &c.

Second Extrait (1).

APrès avoir rendu compte de l'In-
troduction que le Traducteur
François a mise à la tête de cet Ouvra-
ge, aussi bien que de l'Avertissement de
l'Editeur de Leyde, nous passons au Mé-
moire même de l'illustre Auteur Anglois.
Il l'a divisé en quatre Parties. D'abord
il rappelle les maux que la dernière
Guerre a causés à l'Angleterre; il mon-
tre ensuite les avantages qu'elle lui a
procurés; il justifie en troisieme lieu les
opéra-

(1) Le premier se trouve dans la Partie précé-
dente de cette *Biblioth. Art. V.*

opérations de Mr. GRENVILLE pendant son Ministère, c. à. d. depuis le 1. Avril 1763. jusqu'au 12. Juillet 1765.; & il examine enfin l'administration de ses successeurs.

Mr GRENVILLE commence par tracer un tableau effrayant de l'état dans lequel il avoit trouvé les finances. L'effai violent que la Grande Bretagne avoit fait pendant la Guerre, de ses facultés & de ses moyens, en avoit forcé les principaux ressorts. „ Tous les muscles du corps politique, éprouvant une trop forte tension, étoient sortis de leur ton naturel. Le commerce souffroit dans la proportion exacte de ce qu'il s'étoit bénéficié. La quantité & le poids des nouvelles taxes (2) avoient fait hausser
le

(2) Mr. GRENVILLE observe ailleurs qu'un des funestes effets de ces charges est, que de 986, 482. maisons qu'il y avoit en Angleterre en 1759, il n'y en a plus que 980, 692. La destruction de 5, 790 maisons en huit années de temps, est un symptôme bien frappant de détresse & de dépopulation.

le prix de la main d'œuvre & des matières premières. Des Nations rivales, qui auparavant ne pouvoient pas entrer en concurrence avec les Anglois, se virent en état, sur nombre d'articles, de les exclure des marchés étrangers, & elles venoient les croiser même jusques dans le leur. Le rapide & prodigieux accroissement de la dette nationale, avoit renversé toute espèce de crédit. Le papier trop multiplié perdoit considérablement de sa valeur. De là le haussement du taux des intérêts, & la disette des espèces en circulation". Un événement imprévu augmenta encore le désordre des affaires: il venoit de se faire, dans le mois de Septembre 1763., une multitude de banqueroutes à Berlin, à Hambourg, & en Hollande, & toutes les Villes commerçantes du Continent étoient en allarmes. Ces banqueroutes pouvoient avoir des suites très étendues, & d'une conséquence d'autant plus inquiétante, qu'il n'étoit pas possible de les juger d'avance. Personne n'étoit tranquille sur sa propre situation; cha-

cun

cun avoit sujet de penser que ses correspondans étoient ruinés, & de se mettre en garde contre des traites inopinées; on n'osoit faire de traites soi même. L'embarras & la méfiance qui se manifestoit chez tous les Négocians, justifioient & augmentoient les appréhensions. Les meilleures Maisons n'osoient plus compter sur leur crédit; les liaisons de l'amitié & du sang n'inspiroient plus de confiance; l'incertitude & les doutes en avoient pris la place dans tous les esprits. On n'étoit disposé à croire que ce que l'on craignoit, & l'impatience de l'apprendre portoit déjà toute l'empreinte du désespoir & de la consternation qui devoit suivre. Dans cette crise générale du Commerce de l'Europe, les Marchands Anglois s'armèrent d'un courage égal aux difficultés. Ils se trouvoient cependant au dépourvu plus que d'autres, ayant infiniment plus d'effets publics dans leurs porte-feuilles, quoique les autres en eussent beaucoup. La plupart de leurs affaires étoient d'ailleurs des engagemens à terme, dont l'échéance

ce, qui est de rigueur, n'étoit pas éloignée."

Ici le Traducteur explique, dans une Note, ce que c'est qu'un engagement à terme. C'est, dit-il, celui que contracte un particulier, qui vend à quelqu'un les effets publics, & s'engage de les livrer à un terme convenu, sachant bien qu'à cette échéance l'effet vendu, & dont il a déjà touché le prix, pourra être à un prix ou plus haut ou plus bas. Si le prix est plus bas, c'est ce qui fait son gain; s'il est plus haut, c'est sa perte; parce qu'il attend ce moment d'échéance pour acheter l'effet ou les effets qu'il doit livrer. Voilà en peu de mots l'explication de l'agiotage de Londres, & la source des fausses nouvelles, bonnes ou mauvaises, qui se répandent vers le temps des échéances, qui tombent toujours dans les mois de *Février, Mai, Août, & Novembre*. Ceux à qui les effets ont été vendus, ou qui en ont dont ils voudroient se défaire avec profit, débitent de bonnes nouvelles, pour que les effets haussent. Ceux qui doivent acheter

acheter ces effets pour les livrer suivant leur engagement, en sement de mauvaises, pour les faire baisser. Dans le jargon de la Bourse de Londres, celui qui cherche à acheter, est appelé *Ours* (*Bear*), & celui qui voudroit vendre, ayant pris plus d'actions qu'il ne peut en garder ou en placer, est appelé *Tau-
reau* (*Bull*).

Dans des conjonctures si critiques, les Négocians Anglois, oubliant leurs propres intérêts, donnèrent toute leur attention au maintien de la sûreté générale. Quoique la fortune de leurs correspondans menaçât ruine, ils leur montrèrent plus de confiance que jamais: ils eurent recours aux expédiens; ils convertirent en argent tout ce qu'ils purent; ils vendirent à perte; ils empruntèrent pour prêter, & ils firent passer sur le champ de très grosses remises d'argent dans les lieux pour lesquels on appréhendoit le plus. Le Ministère sentit de quelle importance il étoit de féconder leurs efforts & de soutenir leur
cou-

courage. La Banque, de son côté, qui dans une circonstance si embarrassante auroit pu recourir à de petits moyens pour gagner du temps; en faisant ses paiemens en petite monnoie, en levant des doutes sur les papiers qui lui auroient été présentés, & par mille autres semblables finesses, leur donna au contraire sans délai ni réserve, & avec une noble hardiesse, les secours les plus efficaces qu'il lui fut possible, en escomptant les billets avec plus de diligence encore qu'à l'ordinaire, & pour des sommes incroyables. Par ce moyen, les Marchands se trouvant avoir en main des sommes beaucoup plus fortes qu'ils n'eussent osé espérer, ils firent autant de remises qu'ils purent chez l'étranger; & par un effort si vigoureux, & placé si à propos, ils empêchèrent la banqueroute dont l'Europe étoit menacée.

Mais tout le mérite d'une action aussi généreuse auroit été en pure perte, si l'argent dont on avoit eu besoin pour ce grand & important objet, en eût été détourné pour un autre usage, ou si

l'on eût gêné le moins du monde une affaire, à laquelle le plus petit retardement pouvoit être funeste, & qui ne pouvoit se remettre sans la faire avorter. Un emprunt qui eût été fait par l'Etat dans de pareilles circonstances, ne pouvoit qu'entraîner la ruine d'une infinité de particuliers. Le prix des actions, que la quantité de celles qui avoient été vendues pour réaliser, avoit déjà fait baisser, seroit encore tombé plus bas: & un plus grand discrédit dans les affaires du public & des particuliers, auroit été la suite inévitable d'une opération faite si hors de saison. D'un autre côté, il paroïsoit impossible, au premier coup d'œil, d'alléger par d'autres moyens le poids énorme des dettes, & sur tout de celles que le Parlement n'avoit point encore reconnues, & qu'il ne pouvoit reconnoître qu'en créant des impôts pour en payer les intérêts (3). C'est pourtant ce que

Mr.

(3) Ces dettes non reconnues par le Parlement sont appelées dans tout le cours de cet ouvrage *la dette non fondée*, c. à. d. celle pour la quelle

OCTOB., NOVEMBRE., DECEMBRE., 1768. 387

MR. GREENVILLE osa entreprendre , & il fut plus heureux qu'on n'auroit osé l'espérer. Il travailla avec tant d'application à remettre l'ordre dans les finances , qu'il parvint à diminuer considérablement la dette non fondée. Il fit accroître le revenu en tenant la main à l'exécution des Loix qui le regardoient , en perfectionnant ces Loix par de nouveaux reglemens. Il découvrit de nouvelles ressources de finance ; & ces travaux furent conduits avec toute la circonspection, la décence & la noblesse de procédés, qui convenoient à des objets d'intérêt général, & fondés en justice. Il faut voir dans le Mémoire même le détail de toutes ces opérations. Nous ne saurions le présenter avec quelque clarté , sans passer de beaucoup les bornes d'un Extrait ; & un simple sommaire

& les intérêts de laquelle le Parlement n'avoit point créé de fonds d'impôts. La partie de cette dette non fondée, qui consistoit en billets de la Marine & de l'Artillerie à 4. pour cent, étoit scellée de 3, 676, 739. liv. sterling.

K 2

maire seroit trop sec & intéresseroit peu nos Lecteurs. Nous remarquerons seulement que Mr. GRENVILLE s'attache beaucoup à justifier la Loi qu'il avoit obtenue, pour assujettir le commerce de l'Amérique à une partie des charges de la Métropole. Il fait voir que l'impôt du timbre pour l'Amérique, non seulement étoit juste & nécessaire, mais qu'il s'en falloit de beaucoup qu'il n'excédât les forces des Américains; & il établit la justice & la convenance d'un impôt sur les Colonies. „ On ne s'est jamais proposé, *dit-il*, de faire supporter par nos Colonies quelque portion de la dette nationale: on ne s'est jamais adressé à elles pour défrayer quelque partie des dépenses civiles de notre intérieur; le Gouvernement a seulement exigé d'elles de contribuer au soutien de certains établissemens, qui intéressent également tous les Sujets de la Grande Bretagne. Les dépenses pour la Marine, les Troupes de terre, & l'Artillerie d'Afrique & d'Amérique, se montent à près de 300,000 livres
par

par année : ces fraix sont assurément généraux ; ils sont d'une importance aussi grande pour les Colonies que pour la Métropole, attendu qu'ils sont nécessaires pour les protéger, & qu'ils assurent leur prospérité autant que la notre propre. Si tous partagent le bénéfice, tous doivent aussi supporter le fardeau en commun, & il n'est pas juste que la charge tombe sur une seule partie. Les Américains forment en nombre un cinquième des Sujets Britanniques ; néanmoins le secours que l'on exigeoit d'eux n'étoit en proportion que d'environ un vingtième ; & pour qu'ils pussent fournir ces secours plus aisément, la dépense de tout l'argent qu'ils auroient donné, étoit restreinte à l'Amérique — La dernière guerre a opéré une augmentation considérable de taxes pour la Métropole, & de richesse pour les Colonies : elle a presque fait doubler notre dette : nos charges sont devenues plus fortes qu'elles ne l'étoient : le commerce des Colonies, ainsi que leur territoire, se sont en même temps considérablement

étendus ; & la proportion entre les charges publiques mises sur la Métropole & les Colonies, lorsque celles-ci commençoient à naître , est entièrement perdue — Quand il n'y auroit point d'autre raison pour autoriser la Métropole à tirer un revenu des Colonies, que les obligations qu'elles doivent lui avoir , cette raison seule seroit suffisante pour fonder son droit : que l'on y ajoute ensuite les avantages qu'elle leur a procurés par la Paix , la dette qu'elle a contractée pour soutenir une Guerre entreprise pour leur seule défense , l'état de détresse où se trouvent par là non seulement ses finances , mais le crédit tant public que particulier , le commerce & le Peuple d'Angleterre ; & l'on sera forcé d'avouer qu'il n'y a jamais eu de moment plus convenable pour réclamer leur secours — Il n'y auroit pas eu de moyen plus doux de taxer les Colonies, que le droit du papier timbré , attendu qu'il n'affecte pas plus certains articles de commerce que d'autres ; qu'il ne porte pas même sur des personnes de telle ou telle dénomi-

nation

OCTOB., NOVEMB., DÈCEMB., 1768. 391

nation particulière; qu'il n'est onéreux pour qui que ce soit, parce qu'il ne se paie qu'occasionnellement, & que la perception molesteroit beaucoup moins le sujet que celle de tout autre droit" —

On a fait contre l'impôt sur l'Amérique diverses objections plus ou moins spécieuses: l'Auteur les rapporte, & y répond avec beaucoup de force & de solidité.

Après avoir expliqué & justifié sa conduite, Mr. GRENVILLE s'engage dans l'examen des opérations de ses Successeurs (4). Il leur reproche, qu'avec plus de moyens que lui, ils n'ont pas fait d'aussi gros remboursemens, & il rapporte à deux causes l'impossibilité où ils se sont trouvés d'avanc-

(4) Il faut distinguer deux périodes: 1^{re}. Celle dans laquelle le Marquis de Rockingham & Mr. Dowdeswell ont administré les Finances, &c. depuis le 11. Juillet 1765. jusqu'au 30. Juillet 1766. 2^o. Celle dans laquelle le Duc de Grafton, & Mr. Charles Townshend ont eu le même département, & qui a commencé au 30. Juillet 1766.

d'avancer davantage l'acquiescement des dettes. La première, c'est qu'ils ont augmenté toutes les dépenses, & il fait venir à l'appui de cette assertion l'examen des différentes branches de service, comme la marine, l'armée, l'artillerie &c. La seconde, c'est qu'ils ont diminué le revenu, en n'y faisant point d'améliorations, & en faisant des réductions à des fonds sagement établis, tant sur l'Amérique que sur l'Angleterre. Il montre que le nouvel emprunt de 1766, a été extrêmement onéreux à l'Etat, par la charge excessive de l'impôt sur les fenêtres, créé pour payer les intérêts de cet emprunt. De là il passe à la suppression de l'acte du timbre, & aux modifications apportées à l'impôt sur le cidre, & il fait voir combien elles sont contraires au principe de l'égalité de la répartition des charges, & préjudiciables aux vrais intérêts de la Nation. Il passe ensuite en revue leurs autres opérations, qui ne doivent être regardées, dit-il, que comme des épreuves dont le succès est douteux, & même inquiet.

inquiétant, tandis que le bon effet des siennes étoit certain. Il finit en observant que les deux administrations présentent un contraste parfait de principes & d'opérations sur tous les points de commerce & de finances. „ L'une est aussi remarquable pour l'économie, que l'autre pour la profusion : la première n'étoit qu'activité & vigueur pour réprimer les entreprises sur le revenu, pour dévoiler la fraude, pour réformer les abus, & pour augmenter par toutes sortes de recherches & de moyens, le capital ou le revenu de la Nation ; la dernière a été si foible, qu'elle n'a pas même pu mettre la Nation en état de l'aider de ses moyens. On n'a vu par-tout que du relâchement, de l'abandon & de la négligence. Il a suffi que ces Ministres touchassent à quelque article du revenu, pour qu'il se soit fondu, pour ainsi dire, sous leurs mains. Les sources ouvertes depuis peu ont disparu. Les moyens déjà tout prêts ont été divertis de l'application propre qui devoit en être faite : d'autres qui se présentoient d'eux-mêmes avec la plus claire évidence,

ont échappé à la vue. Quantité de sommes, dont on auroit pu s'aider, ont été dédaignées. Les améliorations commencées ont été arrêtées; on a fait perdre au public toute espérance d'en voir entreprendre d'autres. Les efforts de Mr. GRENVILLE, pour prévenir une dissipation licentieuse des deniers publics, ont été rendus inutiles. On a augmenté la dette, sans prendre garde que les dépenses s'étoient considérablement accrues. Enfin le fonds d'amortissement, qui avoit été ménagé avec tant de soins, qui avoit déjà tant produit, qui promettoit encore davantage pour l'avenir, pendant qu'il étoit entre les mains de Mr. GRENVILLE, est chargé aujourd'hui de dépenses additionnelles, privé de secours collatéraux, & appauvri par des diminutions dans le revenu, & par des *deficit*, dont il se ressentira éternellement, malgré toutes les réductions d'intérêts & les opérations de finances, qu'on pourra imaginer pour le remettre dans le bon état où Mr. GRENVILLE l'avoit

l'avoit laissé. La ruine du crédit public est une suite nécessaire d'une conduite semblable; aussi voyons nous que les fonds n'ont pas aujourd'hui les mêmes apparences d'un accroissement prochain, qu'ils avoient en Juillet 1765 — Le crédit paroît décliner de plus en plus; les maux qui l'affligent s'invétèrent chaque jour par leur continuation, & menacent d'en entraîner d'autres encore plus considérables — Un crédit chancelant, & un revenu qui va toujours en diminuant, dans le temps d'une parfaite tranquillité, sont des circonstances qui ne peuvent pas manquer d'alarmer un Peuple commerçant, & des obstacles réels aux moyens, dont nous pourrions avoir besoin un jour, quand le moment sera venu de soutenir la supériorité que nous avons acquise en Europe, & que nous sommes menacés de ne pas conserver long-temps. Notre commerce ne peut pas être protégé, nos Colonies ne peuvent pas nous rester, notre existence même n'est point en sûreté, si les Finances du Royaume continuent à dé-
périr

périr. En vain disciplinerons nous des armées; en vain construirons nous des flottes; en vain formerons nous des alliances, quand nous n'aurons pas les moyens nécessaires pour les faire valoir; & ces moyens, nous ne pourrons nous les proeurer que par une bonne & sage administration des revenus de l'Etat".



ARTICLE HUITIEME.

AN ACCOUNT OF THE MANNERS AND CUSTOMS OF ITALY; *with Observations on the mistakes of some Travellers with regard to that Country.* By JOSEPH BARETTI.

C'est-à-dire,

RELATION DES MOEURS &
DES USAGES D'ITALIE, avec
des

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 397

des Remarques sur les méprises
de quelques Voyageurs qui ont
parlé de ce Pays, par Mr. BA-
RETTI 1768. deux Vol. in 8°.
Londres chez Davies.

MR. BARETTI, natif de Turin,
& domicilié à Londres depuis
bien des années, s'est fait avantageuse-
ment connoître par divers Ouvrages
pleins de feu, d'esprit & de bonne criti-
que. On a de lui 2 Vol. de *Lettres*
familiales imprimées à Milan en 1763 ;
2. Vol. de Poésies Italiennes, imprim.
à Turin en 1764; la Traduction des Tra-
gédies de Corneille, & un Journal qui
commença à Roveredo en 1763. sous ce
titre : *La Frustra Letteraria di Aristarco*
Scannabue, Journal très bien écrit, mais
sévère, caustique même, & qui fit bien
des ennemis à l'Auteur. Outre ces pro-
ductions Italiennes, il en a publié plu-
sieurs dans la Langue Angloise (1) qu'il
possède

(1) Nous en avons indiqué quelques-unes dans
le VI.^e Tome de cette *Biblioth.* Part. II. p. 192.

possède au point d'avoir fait un fort bon Dictionnaire Anglois & Italien. L'Ouvrage que nous annonçons à présent est proprement une réfutation de Mr. *Sharp*, qui dans la relation qu'il donna il y a quelque temps de ses Voyages en Italie, montra beaucoup d'humeur & de partialité contre les Italiens. Mr. *BARETTI* le relance vigoureusement, le taxe d'ignorance, de précipitation ou de mauvaise foi, rectifie ses erreurs ou ses infidélités, & nous apprend sur les mœurs, les usages, la littérature &c. des Italiens, quantité de choses qui avoient échappé aux autres Voyageurs. Il ne faut cependant pas s'attendre à le trouver absolument impartial à l'égard de son Pays & de ses Compatriotes: il laisse de temps en temps entrevoir une prévention pour eux, qui est sans doute bien pardonnable à un Italien, mais dont il faut se défier un peu. On le trouvera peut-être excessif dans ce qu'il dit du génie, des talens, & de la politique des Romains modernes. Nous doutons fort aussi qu'on l'en croie lors qu'il

qu'il assure que l'Italie est plus peuplée que quelque autre Pays de l'Europe que ce soit, de pareille grandeur. Il prétend, par ex. que quoi qu'elle ne soit pas plus étendue que l'Angleterre & l'Ecosse ensemble, elle ne laisse pas d'avoir plus d'habitans. Toute la Grande Bretagne n'en a guère plus, selon lui, que sept millions, au lieu qu'il y en a près de quatorze millions en Italie; sans y comprendre la Sicile, la Sardaigne, & la Corse. Ce dernier calcul paroît fort exagéré: des gens très instruits nous ont assuré que l'Italie, si l'on en excepte les trois Etats susdits, ne peut avoir que 8. ou 9. millions d'habitans, tout au plus. Quoi qu'il en soit, M. BARETTI croit que l'une des principales causes de la grande population de l'Italie, est la multitude des Maisons qu'on a fondées pour y recevoir les Enfans trouvés. Les Chapitres XI. & XII. où l'Auteur parle des Théâtres d'Italie, des Auteurs Dramatiques & des différentes espèces de Dames, est extrêmement curieux. Il traite assez mal le célèbre *Goldoni*,
mais

mais il loue beaucoup *Apostolo Zeno* & *Métastase*. Le Libraire *Bettinelli*, qui a fait à Venise trente Editions des Oeuvres de ce dernier, y a gagné au delà de dix mille livres sterling. Notre Auteur parle avec des éloges extraordinaires de *Carlo Gozzi*, dont il a vu représenter en 1764. & en 1765, douze Pièces de Théâtre, qui l'emportent, dit-il, sur tout ce qu'il connoît de meilleur en ce genre. S'il faut l'en croire, Mr. *Gozzi* est, après *Shakespear*, le plus étonnant génie qui ait paru dans quelque siècle & dans quelque Pays que ce soit. Il est fâcheux que jusques ici il n'ait pu se résoudre à faire imprimer ses Comédies. N'oublions pas d'avertir ceux qui voudroient voyager en Italie & qui seroient bien aîsés de connoître les Savans qui sont dans les diverses Villes de ce Pays, qu'ils trouveront leurs noms dans l'Ouvrage de Mr. *BARETTI*. Il indique aussi les principales Bibliothèques. Celle du Comte *Perussati*, à Milan, est de plus de cent mille Volumes: le défunt Empereur en offrit 25000 livres

vres sterling. Une autre chose qu'on verra avec plaisir dans ce Livre, ce sont les caractères distinctifs que l'Auteur trace des diverses Nations d'Italie, des Piémontois, par ex., des Génois, des Lombards, des Vénitiens, des Romains, des Napolitains &c. Chacun de ces Peuples a son caractère propre, que Mr. BARETTI a démêlé, & qu'il peint avec beaucoup d'esprit & de finesse.



ARTICLE NEUVIEME.

PHILEMON ET BAUCIS, *Drame*,
traduit de l'Allemand par Madā-
me*** (1).

Les Personnages sont *Jupiter & Mer-
cur*, déguisés en Pélérins, *Philemon &
Baucis*

(1) Cette Pièce nous a paru si intéressante, & elle est d'ailleurs si courte, que nous avons cru devoir l'insérer ici toute entière, d'autant plus que la Traduction n'a jamais été imprimée.

Tome XXX, Part. II. L

Baucis, Aret leur Fils, Narcisse Amant de d'Aret, plusieurs Habitans du Bourg. La Scène est dans la Cabane de Philémon. On voit à l'entrée ses Dieux Pénates, & sur une mauvaise Table, une Urne d'argile couronnée de fleurs.

S C E N E I.

Philémon, Baucis.

Philémon.

Regarde, ô Baucis, vois briller la Lune dans l'azur céleste, elle se peint dans ce ruisseau tranquille, argenté par ses rayons ; ainsi se miroit Narcisse, brillante de joie, quand Aret la couronnoit de roses.

Baucis. &

Philémon, quel espoir ! quel bonheur !
chaque Aurore, chaque instant voit ap-
procher le terme de nos maux. Séjour
heureux

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 403

heureux qu'habitent nos Enfans, je vous
verrai bien-tôt.

Philemon.

Oui, Baucis, cet espoir seul adou-
cit ma tristesse. Jour fortuné ne tarde
plus à paroître! Dieux puissans! hâtez-le
pour tous deux.

Baucis.

Ce jour luira bien-tôt: un songe en-
voyé de l'Olympe fait naître cet espoir
dans mon âme.

Philemon.

Que dis-tu?

Baucis.

J'aurois partagé plutôt mon bonheur
avec toi; mais avant mon réveil, le
travail t'a conduit dans la forêt pro-
chainé.

Philemon.

Mon cœur est agité. . .

Baucis.

J'ai vu, avec un transport inconnu,

L 2

j'ai

j'ai vu des yeux de mon ame, s'élever sur cette Urne, l'Ombre de mon Fils & l'Ombre de son Amante. Ils étoient couverts de ces vêtemens funèbres dont leurs corps étoient revêtus quand la flamme les consuma. J'entendis ces paroles: *La bonté des Dieux va finir vos peines, préparez vous à nous revoir bientôt.* Voilà ce qu'exprimoient la voix d'Aret & les regards de Narcisse. Aussi-tôt je m'élançai vers eux, mais tout s'évanouit, tout disparut à mes yeux attendris.

Pbilémon.

Je reconnois la voix des Dieux, ce songe est leur ouvrage. Je te salue ô Lune! ô Nuit! je te benis, peut-être que ton char nous amène la Mort, peut-être que nos yeux reverront ces Enfants, dont ils ont arrosé la cendre.

Baucis.

On frappe.

Pbilémon.

Ah! si c'étoit le Messager de la Mort!

SCENE

S C E N E II.

Jupiter, Mercure, Philémon, Baucis.

Jupiter.

Deux Voyageurs arrêtés dans ces lieux
par la nuit & la faim, y cherchent un
asyle, la dureté le refuse, nous l'accor-
derez-vous?

Philémon.

Mon cœur vous plaint, approchez
mes Amis.

Baucis.

Entrez, usez du peu que nous avons.

Philémon.

Saluez ces Pénates d'argile; le Ciel étoit
propice aux humains lors que Jupiter
même étoit de simple bois; depuis qu'on
l'a fait d'or, il est sourd à nos prières.

Baucis, (en montrant un Banc.)

Reposez vous.

L 3

Jupiter.

Jupiter.

Votre bonté me touche.

Mercure.

Seriez vous les seuls habitans de cette Cabane, & le Ciel vous a-t-il refusé des Enfans?

Baucis.

Sa bonté m'avoit fait don du meilleur des Fils, mais hélas! . . .

Philémon.

Trop tôt pour nous il fut digne du Ciel. Que de larmes ont coulé sur cette Urne! Ici, mes Amis, ici repose sa Cendre. . . & celle de son Amante.

Baucis.

Tandis que Philémon vous fera le récit de nos maux, je vais pourvoir à vos besoins.

SCENE

S C E N E III.

Jupiter, Mercure, Philémon.

Jupiter.

Les décrets du Ciel sont toujours saints, mais souvent impénétrables, & le cours de la vie est un cercle d'épreuves.

Mercure.

Bon Vicillard, racontez nous vos peines.

Philémon.

L'Amour & l'Hyménée avoient formé pour nous l'Union la plus belle: il y manquoit un gage. Pendant l'espace de vingt Etés, nos vœux s'adressèrent au Maître de l'Olympe. Il rejetta des vœux présomptueux. Enfin nous adorâmes ses refus, & le grand Jupiter exauça nos desirs.

Jupiter.

Le respect & l'humble soumission attirent sa faveur; & ses bienfaits sont des graces & non pas des devoirs.

Philemon.

J'eus un Fils, présent céleste! Sa jeunesse, ses graces étoient semblables à celles de l'Amour; son cœur étoit rempli de sentiment & de vertu. Ah! mes Amis, qu'il est doux d'être Père d'un Enfant vertueux! Combien de fois l'ai-je surpris, dans une sainte retraite, à genoux, les mains levées au Ciel, les yeux baignés de larmes? Il imploroit les Dieux, non pas pour lui, mais pour sa tendre Mère, pour un Père chéri... Il soulageoit ma vieillesse; souvent avant mon réveil, avant le point du jour il prévenoit mes travaux. Ses mains jeunes encore étoient dirigées par son cœur.

Mercure.

Un pareil cœur est cher aux Immortels.

Philemon.

Philémon.

Ah! mes Amis, ce cœur nous tenoit lieu d'Empire. Il n'avoit d'égal sur la Terre que celui de Narcisse. A peine sortis de l'Enfance, ils sentirent, qu'ils n'étoient que deux moitiés de la même ame. Je les vis dans le Temple; semblables au pur encens qu'on brûloit sur l'Autel, divisé par le Zéphir, mais réuni bientôt dans une même flamme; ainsi leurs regards se rencontrent, leurs ames ravies, volent, & se confondent dans le même Etre. Narcisse étoit l'honneur de nos Contrées, tendre comme Aret, belle comme la Nature. Ses Parens voyoient avec joie l'amour de mon Fils & la tendresse de leur Fille. La Mort les lui ravit, elle n'héritait d'eux que leurs Cendres & leurs Bénédiction. Ainsi durant cinq Etés, la sympathie, l'attrait de la Vertu, le charme de l'Amour formoient & ferroient leurs liens. Mais quand le jour marqué pour leur bonheur vint à luire... Grands Dieux!... Ah! pardonnez les larmes

Jupiter.

Mon Ami, les Dieux mêmes partagent ta douleur. Ils récompensent le malheureux qui se plaint sans murmurer.

Mercury.

Ah! dis nous quelle mort a réuni ces Amans?

Philemon.

Séparés jusqu'au coucher du Soleil, mais tous deux occupés du doux songe de leur félicité, Narcisse étoit seule ici; couchée dans le sein de Baucis elle formoit la guirlande qui devoit l'orner. Enivrée de son bonheur elle nous quitte pour aller joindre son Amant dans la plaine, nous les suivions des yeux avec une joie muette. Mais tout-à-coup un torrent de larmes vint nous inonder, des présages funestes, messagers de la douleur, ébranlèrent nos ames; je serrois la main de Baucis; elle pressoit la mienne, chacun en silence déroboit son effroi. Mais à l'instant le Ciel se remplit de nuages, les Ténèbres nous environnent, un

Eclair

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 411

Eclair en redouble l'horreur, un coup
affreux se fait entendre. Aret! Narcisse!
s'écrient nos foibles voix, nos mains
tremblantes se rejoignent, nos pas redoublés
nous conduisent dans la plaine,
& nous trouvons. . .

Mercury.

O bon Vieillard, que ta peine me touche !

Jupiter.

La plus tendre pitié a pénétré mon
ame.

Philemon.

Tous deux sans vie, ils se tenoient en-
core embrassés; nous tombâmes sur
eux, & dans la nuit du trépas; mais ô
douleur! un réveil funeste nous rend à
la vie, & nos Enfans ne sont plus.

Mercury.

Ils ont bien mérité tes larmes.

Jupiter.

Et l'Elisée

SCENE

S C E N E IV.

Les Acteurs précédens, Baucis.
Baucis.

Venez, mes Amis, venez au fond de la Cabane, vous y trouverez un Bain, composé d'herbes salutaires, il rétablira vos forces affoiblies. Agréez des mains de la Nature un repas simple & frugal : du lait, des fruits, & les dons de Cérès. Je voulois vous offrir les présens de Bacchus, j'ai conjuré une habitante de ce lieu de vouloir m'en céder, mais hélas ! je n'ai pu l'obtenir.

Jupiter.

Que la bénédiction céleste repose sur toi.

S C E N E V.

Philémon, Baucis.

Baucis.

Ses paroles ont pénétré mon cœur.

Philémon.

Philémon.

Baucis, c'est un chagrin cruel d'être privé par sa misère du bonheur d'affister ses semblables.

Baucis.

Cher Philémon, depuis long-temps nous habitons cette Cabane, je m'aperçois aujourd'hui seulement qu'il est des biens qui nous manquent.

Philémon.

Mais, Baucis, n'as-tu plus rien à leur offrir?

Baucis.

Nous n'avons plus qu'une Perdrix privée, destinée aux nôtres de nos Enfans, & consacrée depuis à Jupiter.

Philémon.

Va, Baucis, va l'apprêter aux Voyageurs: c'est aussi l'offrir au grand Jupiter. Bien-tôt un Agneau naîtra de nos Brebis, j'irai le porter dans son Temple.

Baucis.

Baucis.

J'obéis avec joie; toi reste ici, je te
joindrai bien-tôt.

S C E N E VI.

Phéimon (seul.)

Vous le savez, grands Dieux! mon
cœur reconnoissant, satisfait de vos
dons, n'en sollicita jamais d'autres: Ce-
pendant, foible Vieillard, puis-je encore
hasarder un souhait? Je ne demande
point ma première jeunesse, je ne desi-
re pas l'Immortalité: pourrois-je vi-
vre heureux séparé de mon Fils? & la
Mort seule peut me le rendre. J'ambi-
tionne, pardonnez l'audace d'un vermi-
seau, j'ambitionne le plaisir de faire du
bien, le bonheur de vous imiter, le
pouvoir de changer la tristesse en joie. O
sainte volupté dont l'image ravit mon
cœur! Qu'ici bas je vous ai peu con-
nue! Mais hélas! dois-je en être surpris?
il n'appartient qu'aux Dieux, il n'est dû
qu'aux

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 415
qu'aux Sages d'en goûter les douceurs.

S C E N E VII.

Jupiter, Mercure, Philémon.

Jupiter.

Qu'il est touchant de voir dans cette
Terre impie, un Couple vertueux, l'or-
nement & l'ami de l'humanité!

Philémon.

Ta louange m'humilie.

Mercure.

Les Dieux mêmes que tu as rassasiés en
nous, les Dieux seront ta récompense.

Bautis (derrière la Scène.)

Philémon, l'oiseau s'échappe de mes
mains.

SCÈNE

S C E N E VIII.

*Jupiter, Mercure.**Jupiter.*

L'honneur que ces Bergers nous rendent est plus précieux que l'encens & les Hécatombes. Depuis que l'âge d'or a disparu sur la Terre, je n'ai jamais mieux senti combien l'homme dans la poussière peut approcher de ma grandeur. Que la Vertu embellit mon Ouvrage! Pouvoir sacré! un Dieu même t'admire, & la Vertu des Mortels ajoute au bonheur des Dieux.

Mercure.

Durant l'entretien de ces Vieillards mon cœur ému se répandoit en un torrent de larmes.

Jupiter.

Des larmes pareilles n'effacent point l'éclat de la Divinité. Ce lieu coupable enferme l'Innocence, elle en écarte
la

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 417

la foudre, sans elle un feu vengeur auroit consumé ces Impies, ces Inhumains. Mais ces Epoux chéris du Ciel ont mérité tous mes bienfaits.

Mercury.

O Jupiter ! un Sceptre, un Trône n'est pas le prix de leur Vertu. Dans la douleur qui les consume, des vêtemens lugubres couvriroient encore la Pourpre Royale, & leur Diadème orneroit l'Urne de leurs Enfans.

Jupiter.

La Vertu que cache un humble toit, mérite un prodige éclatant ; l'Univers surpris doit la contempler. Je vais lui donner plus qu'un Trône. (Il saisit l'Urne & la renverse) Aret ! Narcisse ! Paraissez.

S C E N E IX.

Jupiter, Mercury, Aret, Narcisse.

Aret.

Où suis-je ?

Tome XXX. Part. II.

M. Narcisse.

Narcisse.

Quel songe!

Aret.

Ah! grands Dieux! dites moi. . . .

Narcisse.

Qu'entens-je? ah! cher Amant c'est toi.

Aret.

O Ciel! ô ma Narcisse!

Jupiter.

Sortons, laissons les seuls.

S C E N E X.

Aret, Narcisse.

Narcisse.

Un nuage me couvre, mes regards
sont troublés, ils ne distingrent qu'Aret.

Aret.

Que vois-je? Est-ce le Char de la
Nuit?

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 419

Nuit ? sont-ce les bras de mon Père qui nous ont transportés dans ces lieux ? mais pourquoi se cache-t-il au moment où sa voix m'appelle ?

Narcisse.

Mais qui nous a revêtus de ces habits ? qui a posé sur ma tête cette guirlande de fleurs ? sont-ce les mains de ma Mère, ou seroit-ce un jeu de l'Hymen ?

Aret.

Mon intelligence est obscurcie ; mais ô merveille ! le Ciel n'est plus ténébreux , les regards de Diane ont apaisé la Tempête ; le Père de la Nature se promenoit sur les ailes du vent , son Tonnerre déployoit sa Majesté terrible. Je crois voir encore ses éclairs redoutables. Je me souviens qu'un chêne antique nous servoit d'asyle. Tes bras glacés par la frayeur cherchoient les miens. A l'instant , une flèche semblable à celle de Cupidon , vint transpercer mon cœur ; je te perdis alors , bien-tôt je te revis : mais grands Dieux ! dans quels lieux &

M 2

puis-

puis-je réciter un songe. . . . où mes idées se perdent ?

Narcisse.

Je n'en puis revenir. Quoi ce beau songe, qui m'a ravi dans un Monde nouveau, ce songe étoit aussi le tien ! Tout-à-coup la Nature a disparu à mes regards, je me suis vue dans le sein de la Nuit éternelle, dans le ténébreux Royaume des Ombres, telle que Pfiché quand la colère de Venus l'exila dans ces lieux terribles.

Arct.

Ciel !

Narcisse.

J'essayai de prononcer ton nom, & ta voix répondit à la mienne.

Arct.

Grand Jupiter qu'ai-je entendu ! Est-ce un songe nouveau ? Oui la main de Morphée m'a conduit dans ces abymes, & tandis que je te pressois contre mon sein, une lumière subite vint éclairer
cette

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 421.

cette Nuit ténébreuse, Mercure s'offrit à nous, ses regards étoient pleins de douceur ; rassurez vous , dit-il , & suivez moi. Guidez par lui, nous arrivâmes au bord de l'Achéron ; le Nautonnier des Enfers nous reçut dans sa Barque & nous fit traverser le Fleuve. A peine descendus sur le Rivage, nous fumes conduits auprès du Trône de Pluton , ses yeux étoient étincellans , sa Majesté imprimoit le respect ; à ses côtés étoit Proserpine , à ses pieds les Juges des Enfers. Minos décida notre sort : Jeunes encore, dit-il, vous avez chéri la Vertu ; aimez vous à présent dans un séjour plus heureux ; allez , les champs de l'Élysée vous sont ouverts.

S C E N E X I.

Baucis & les Acteurs précédens.

Baucis.

Pardonnez mes Amis.

Aret.

O ma Mère !

M 3

Narsisse.

Narcisse.
Quel bonheur!

Baucis.

Que vois-je ô Dieux ! (elle tombe
dans les bras d'Aret).

Aret.

Narcisse ! elle se meurt.

Narcisse.

Jupiter , aidez nous.

S C E N E XII.

Philemon & les Auteurs précédens.

Philemon.

J'entends des cris.

Aret.

Mon Père.

Philemon.

Ciel !

Narcisse.

Quoi ! tu frémis en nous voyant ?

Philemon.

Phlémon.

O pouvoir du Cocyte! qu'offrez-vous
à mes yeux ?

Aret.

Baucis se meurt & vous fuyez !

Phlémon (en mettant la main sur la
poitrine.)

Ombres sacrées! (*il pleure*) je vous
salue.

Baucis, (qui revient à elle même.)

Où suis-je ?

Aret.

Autrès de tes Enfants.

Phlémon.

Illusion douce & trompeuse !

Aret.

Quelle énigme ?

Baucis, (les considérant tour à tour.)

C'est encore une apparition !

M 4

Aret.

Aret.

Méconnoissez-vous vos Enfans?

Philemon. (prend la main d'Aret.)

Non, c'est plus qu'une Ombre.

Baucis. (en s'approchant de Narcisse.)

Je sens un cœur qui palpite.

Philemon.

Le pouvoir de Jupiter vous rend-il
à la vie?

Aret.

Ah! je conçois d'où nait votre surprise.
Un long évanouissement vous a trompés,
vous nous avez cru morts, c'est
pourquoi nous sommes revêtus de ces
habits, c'est pourquoi vous avez posé
sur sa tête cette Guirlande, qu'aujourd'hui
Narcisse a formée.

Philemon.

Aujourd'hui? ô Jupiter! Qu'entends-je?
ainsi vous même ignorez votre sort, mais
au delà du Tombeau de quoi peut-on
se

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 425

se souvenir? apprenez donc que le Tonnerre vous a donné la mort, que depuis trente jours nous pleurons sur vos Cendres, que nos foibles mains ont recueillies dans cette Urne.

Aret.

Que dites-vous ?

Narcisse.

Ciel!

Phlémon. (Il renverse l'Urne & n'y trouve pas les Cendres.)

Que sont-elles devenues? Ah! tous mes doutes se dissipent! grands Dieux! vous avez écouté la voix de nos pleurs, vous nous rendez nos Enfans pour la seconde fois. O Jupiter, pour t'en bénir l'Eternité suffit à peine!

Baucis.

Quel bienfait, ô Père de l'Olympe!
mon ame ravie s'exhale en louanges,
elle se confond avec mes larmes.

Aret.

Un frémissement inconnu vint me
saisir.

M 5

Narcisse.

Narcisse.

Je croyois sentir encore l'atteinte du
Tonnerre.

Aret.

Ainsi notre bonheur n'étoit donc
point une illusion.

Narcisse.

Est-il possible que le temps puisse ain-
si changer son cours? cette révolution
de la Lune, consacrée par vous à la dou-
leur, ne nous a paru qu'un instant dans
le Cercle de l'Eternité.

Aret.

O vous, dans le sein duquel j'en re-
trouve les charmes, ô mon Père, si je
vous découvrois la félicité, qui du Trô-
ne des Dieux se répandoit dans nos
ames, si. . . Mais avec les couleurs
de la Terre, qui dépeindra les délices du
Ciel?

Phlémon.

O mon Fils! si jamais vous m'avez
aimé!

Baucis.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 427

Baucis, (à Narcisse)

Ah! si le nom de Mère est encore
cher à ton cœur! . . .

Aret.

Mon Père, nos prairies émaillées, nos
plaines fertiles ne sont que des déserts
arides auprès des champs de l'Elisée.
C'est le séjour de la Beauté, c'est la Pa-
trie de la Vertu, un éternel Midi les éclai-
re, des rayons doux & lumineux por-
tent la joie dans les ames, la Rose y
répand un parfum plus agréable, on y
respire le pur Ether. Des arbres char-
gés de fruits offrent une ombre salutai-
re, un doux Zéphir les agite. Là, d'un
Rocher de Diamans, découle le Nectar.

Baucis.

Que mon cœur est agité!

Phlémon.

Tous mes sens sont ravis.

Aret.

Nous errâmes long-temps dans ce sé-
jour

jour de délices, nous admirions les fruits
dont il abonde, leur attrait nous invitoit
à les cueillir: Narcisse à peine en eût
goûté, qu'elle me parut plus belle que
Vénus, quand sur le Mont Ida elle s'of-
frit aux yeux du Fils de Priam,

Narcisse.

De nouvelles graces ornoient ton
front, une lumière divine éclatoit dans
tes regards, & tes traits ennoblis an-
nonçoient l'Immortalité.

Baucis.

O merveille incompréhensible aux
mortels!

Aret.

Eblouis, confondus, nous nous pro-
ternâmes; trop foibles pour célébrer
les Dieux par des hymnes, notre cœur
se répandoit en larmes de joie. Mais le
pouvoir d'une noble harmonie ranima
nos forces & guida nos pas dans un La-
byrinthe inconnu. Ah mon Père! ici
seulement réside la félicité; ici où l'âme
dégag-

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 429.

dégagée des sens se consacre toute entière à la Divinité.

Philémon.

Mes yeux se remplissent de larmes.

Aret.

Là, sur un Lit de perles s'élève un Autel d'Or, de la main même de Jupiter. On n'y voit point son Image, on ne s'en sert que dans nos Temples, ici la Divinité se rend visible. Couronnée de lauriers & revêtue de lumière, une troupe sacrée se prosterne autour de l'Autel. La Lyre des humains ne produit pas des sons pareils, ni leurs Cœurs de semblables louanges. Moi même, il m'en souvient, je saisis une harpe, & sur les tons de Phoebus je chantai mon bonheur.

Narcisse.

Oui tu chantois, Aret, & j'écontois ces sons harmonieux, quand la vue de mes Parens vint inonder mon ame d'un nouveau torrent de joie. J'essaie-
rois

rois envain de la dépeindre, même dans l'Elisée elle n'a point trouvé de nom.

Philémon.

Mon Enfant nous te possédons, & tu nous apprends à connoître, après des chagrins inexprimables, une joie sans expression.

Baucis.

Je vous salue séjour devenu fortuné, vous présentez à nos yeux l'ombre de l'Elisée.

Arct.

Dans cet instant pour la première fois je me souvins des habitans de la Terre. Chère Narcisse, m'écriai-je, que ne puis-je embrasser mes Parens! A peine eûs-je achevé ces mots, que j'entendis une voix éclatante, qui prononçoit nos noms: elle nous entraîne, avec la rapidité des Courriers d'Apollon, hors du séjour, où vous seuls manquez à notre joie; elle nous rend à la Terre, où ce bonheur nous paroïssoit un songe.

Baucis.

Baucis.

Ainsi c'est un prodige, & non la mort
qui met fin à nos peines.

Philemon.

Maître des Destins, Auteur de notre
joie, par où méritions nous tes bienfaits !

S C E N E X I I I.

*Les Acteurs précédens, Jupiter, Mer-
cure, (dans l'appareil de la Divinité.)*

Jupiter.

Par vos Vertus.

(Tous se prosternent.)

O Dieux !

Jupiter.

Relevez vous, je lis dans le cœur des
Mortels, je ne veux d'hommages que
les siens.

Mercure.

Reconnoissez dans Jupiter & dans
Mer-

Mercuré les Hôtes que vous avez nourris.

Philémon (en tremblant.)

Que puis-je ?

Jupiter.

Ne frémis point. Est-ce à l'Innocence à trembler ? Quand j'apparoîtrois devant elle armé de mon Tonnerre, elle a le droit d'être tranquille : elle a le privilège sacré d'approcher des Dieux.

Philémon.

Père de tous les biens, ta voix puissante a rassuré mon ame.

Baucis.

Ah ! qui de nous est digne de l'honneur qu'il reçoit ?

Jupiter.

Vous l'êtes tous.

Mercuré.

C'est le bonheur des Dieux de rendre heureux les mortels.

Jupiter.

Jupiter.

Souvent nous avons visité l'humble chaumière qu'habite la Vertu : tantôt nous mêlions le Nectar à l'eau qui formoit son breuvage ; tantôt pour essuyer ses larmes & calmer sa douleur.

Philemon.

O toi le Bienfaiteur des hommes, toi dont la main puissante a fait cesser nos peines ; dis moi que peut t'offrir la Pauvreté reconnoissante qui soit digne de toi ?

Jupiter.

Une vie vertueuse.

Mercury.

Et vous tendre Couple, vous dont j'étois le conducteur dans le Royaume des Ombres, vos yeux se tournent-ils avec regret vers les lieux que vous avez quittés ?

Arct.

La Nature entière est l'Empire de Jupiter.
Tome XXX. Part. II. N piter

pitier, par-tout où sa bonté règne on trouve l'Elisée.

Jupiter.

Un jour endormis sous les pavots de Morphée, un réveil heureux vous transportera dans ce séjour de gloire. En attendant goûtez ici les biens de l'âge d'or, consolez vos Parens, soyez leur félicité, enseignez aux habitans de ce lieu coupable la Vertu que vous chérifiez. Je vous quitte, l'Olympe m'appelle. Est-il encore des biens qui vous manquent? voulez vous des trésors, voulez vous un Empire?

Philémon.

Vermisseau dans la poussière, que puis-je répondre au Maître du Ciel, & comment supporter tant de faveurs? Avoir eu Jupiter pour Hôte, n'est-ce pas là le premier des honneurs?

Baucis. (en montrant ses Enfans)

Seigneur, voici nos richesses, voici notre Couronne.

Philémon.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 435

Philemon.

Cependant, un souhait s'élève encore
dans mon cœur.

Jupiter.

Parlé.

Philemon.

Cette Cabane honorée de ta présence
& dans laquelle est descendu avec toi
le bonheur de l'Olympe, puisse-t-elle
à ta voix se changer en Temple! Puis-
sent nos cœurs être assez purs pour
t'offrir les vœux des Mortels! Alors nos
Hymnes apprendront aux Voyageurs
surpris, les merveilles de Jupiter. J'im-
molerais des Hécatombes à son honneur;
& la chair des Victimes nourrirait la
pauvreté gémissante. Enfin, quand le
terme de ma carrière approchera, quand
les yeux de Baucis se fermeront à
la lumière, que la Parque docile à ta voix
tranche alors du même coup la trame
de nos jours, afin que nous mourions
ensemble au pied de tes Autels.

N 2.

Jupiter.

Jupiter.

O bon Vieillard tes souhaits sont dignes de ta Vertu : Jupiter les approuve, il les exauce.

Au milieu du tonnerre & des éclairs, s'élève au fond du Théâtre un Temple superbe. Deux Nuées paroissent en même temps qui enlèvent Jupiter & Mercure dans les airs. Cependant elles s'arrêtent à une certaine hauteur au dessus du Théâtre.

Philemon (plongé encore dans la surprise.)

O Tout puissant!

Baucis.

Un saint frémissement vient m'en saisir.

S C E N E XIV.

Les Acteurs précédens, une foule d'habitans, attirés par le bruit du Tonnerre, arrivent des deux côtés de la Scène,
ils

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 437

ils reculent aussi tôt saisis & pénétrés de crainte.

Jupiter.

Frémis, Peuple barbare, tremble à l'aspect des Hôtes à qui tu refuses l'entrée de tes demeures. Ce Couple, objet de tes mépris, nous a prodigué ses secours; sa Vertu te préserve de la foudre, mais souviens toi que Jupiter est saint & juste; sa vengeance poursuit toujours une race coupable; sa bonté daigne en suspendre l'arrêt; ainsi renonce à tes erreurs & viens apprendre dans ce Temple à révéler les Dieux. Va, conduis ces Amans à l'Autel de l'Hymen: contemple leur sort, & connois que la Vertu n'est point sans récompense.





NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. *Histoire Générale de l'Amérique depuis sa découverte; qui comprend l'Histoire Naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Maritime, & Civile des Contrées de cette Partie du Monde.* Par le R. P. **TOURON**, de l'Ordre des Frères Prêcheurs; chez **J. T. Herissant**, 1768. grand in 12. huit Volumes d'environ 400. pp. chacun. L'Auteur, déjà si avantageusement connu par diverses productions, recommandables sur-tout par la justesse de la critique, & par la noblesse du style, s'est acquis de nouveaux droits sur l'estime & la reconnoissance du Public, par l'Histoire que nous annonçons. Quoique dans la composition de ce grand & important Ouvrage, il soit entré beaucoup de choses déjà très connues, il ne laisse pas d'être neuf par le but que le P. **Tou-ron** s'est proposé. Ce but est de faire l'Histoire de l'établissement & des progrès de la Religion Chrétienne dans le nouveau Monde; & c'est ce qui se trouve exécuté,

à l'égard des Pays possédés par les Espagnols dans ces huit Volumes. Mais comme l'Auteur a bien vu que s'il se bornoit au récit des travaux des Missionnaires, & des fruits qu'ils ont produits, il trouveroit peu de Lecteurs dans un siècle aussi frivole que celui-ci ; il a pris le parti de faire marcher sous l'escorte de l'Histoire Politique & de l'Histoire Naturelle , celle qu'il vouloit produire en public ; & la lecture fera voir qu'il tient ce que son Titre promet. L'Ouvrage est divisé en quatre Parties. La première contient ce qui s'est passé dans la découverte & la conquête des différens Pays compris dans le Gouvernement, ou sous l'*Audience Royale de Saint Domingue*. On voit dans la seconde, la conquête du *Royaume du Mexique*, appelé la *Nouvelle-Espagne*, & la conversion de ses Peuples. L'*Empire du Pérou* remplit, avec une partie du *Chili*, la troisième. La quatrième enfin est destinée au *Nouveau Royaume de Grenade*. A la tête de l'Ouvrage, l'Auteur a mis une Dissertation préliminaire très intéressante, où il traite de l'origine ou de l'antiquité des habitans de l'Amérique, de leur caractère, de leurs mœurs, de leur ancienne Religion, ou de

440 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

leurs superstitions, ainsi que des autres principaux obstacles qui s'opposoient à leur conversion. Il examine enfin si la découverte & la conquête de l'Amérique ont procuré plus de bien, qu'elles n'ont occasionné de mal à l'un & à l'autre hémisphère. Sa conclusion est que quelques grands que soient les maux que la découverte du Nouveau Monde a produits, quelques pertes qu'en aient souffert les Peuples de l'Amérique, les avantages qu'ils en ont retirés sont & plus durables, & infiniment plus précieux, si on considère cet événement par rapport à la Religion.

Le *Grand Vocabulaire François* (1) se continue avec beaucoup de succès. Il en paroît quatre Volumes par an, ainsi qu'on l'avoit promis, & l'Ouvrage se perfectionne de plus en plus. Rien de plus sage que ce que les Auteurs disent à la tête du sixième Tome, au sujet des critiques nombreuses & souvent amères qu'ils ont eu à essuyer. „ Nous ne répondrons pas aux différentes critiques qui ont été publiées contre notre
Livres:

(1) Voyez ce que nous en avons dit dans le XXVII. Tome de cette *Biblioth.* Part. II. pag. 440 & suiv.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 441

Livre : nous engageons leurs Auteurs à les continuer : nous profiterons avec plaisir & avec reconnoissance de celles qui tendront à rendre notre Ouvrage plus utile ; & pour ne pas surcharger nos Volumes d'Errata , dont on fait rarement usage , nous publierons à la fin un Volume de supplément, où l'on trouvera les additions & corrections qui auront paru nécessaires. Nous conviendrons des fautes que Mr. Middy , & les Critiques anonymes , auront relevées avec justesse. Nous donnerons le catalogue des Ouvrages dans lesquels nous aurons puisé : nous citerons les autorités dont nous aurons cru pouvoir nous appuyer , & nous nommerons enfin ceux qui auront bien voulu nous aider de leurs lumières , & nous faire passer des Mémoires instructifs & intéressans". Les Tomes V. & VI. , qui se distribuent actuellement , n'achèvent pas encore la Lettre C. , & ne s'étendent que jusques à Cop. Avant le mois de Juin 1769 , paroîtront les Tomes VII. & VIII.

Galerie de Portraits , ou Portraits des Hommes illustres qui ont paru depuis les Romains , tirés des plus célèbres Auteurs Français ; chez Delalain 1768. in 8o. pp. 552.

Ce Volume n'a coûté d'autre peine au Compilateur, que celle de copier exactement les portraits qu'il a trouvés dans le petit nombre d'Ouvrages François qu'il a consultés. Mais comme ces Ouvrages sont bons pour la plupart, les morceaux rassemblés dans cette collection sont en général intéressans & bien écrits. Souvent on a le plaisir de voir le même Homme célèbre dépeint par trois ou quatre Auteurs différens; & comme chacun a sa manière de voir & sa manière de présenter, il arrive quelquefois que tel personnage est représenté par un Ecrivain comme un Héros, & par un autre comme un Scélérat.

Les Compilations ne finissent point. En voici une autre, que l'on doit à Mr. ALLETZ, qui en avoit déjà publié quelques unes: *Les Princes célèbres qui ont régné dans le Monde, depuis l'origine des Monarchies & des Empires jusqu'à nos jours. Ouvrage où l'on expose leur différent caractère, & les actions remarquables qui ont fait passer leur nom à la postérité*; chez Delalain & Bailly, grand in 12, quatre Vol., d'environ 400. pp. chacun. Dans la Préface, qui est assez bien écrite, de même que l'Épître Dédicatoire au Roi de Dannemarck, l'Auteur fait

fait entendre qu'il a principalement travaillé pour les jeunes Princes. Leur manière de vivre, dit-il, est tellement disposée, qu'elle est très peu compatible avec une lecture d'une vaste étendue. Un Prince n'est pas maître de son temps comme l'est un particulier qui travaille à devenir savant; il a une infinité de choses à apprendre, indépendantes de la lecture; les devoirs de son propre rang l'en retirent; l'étude d'une ou deux Langues entre toujours dans son éducation; celle de la Religion en doit faire une partie essentielle; les exercices du corps demandent un certain temps; les délassemens & les amusemens de leur âge emportent le reste. Il importe cependant qu'ils étudient l'Histoire & sur-tout qu'ils soient instruits de la vie des Souverains les plus célèbres. C'est pour leur faciliter cette étude que Mr. ALLETZ a composé cet Ouvrage; & comme l'Histoire générale des Princes, même de ceux qui ont quelque nom, forme une mer immense, il a cru devoir se borner à donner en abrégé les Règnes des Princes qui ont été illustres, ou en paix, ou en guerre, & qui se sont distingués par leurs grandes qualités. Au reste, quoique ce Livre soit principalement fait

pour

pour les Princes, il pourra être lu avec plaisir & avec fruit par toutes les personnes qui n'ayant pas beaucoup de temps, veulent s'instruire dans l'Histoire, & connoître du moins les Rois & les autres Souverains, qui ont fait les plus grands rôles sur la scène de l'Univers. Mr. ALLETZ reconnoît qu'il a suivi pas à pas les Auteurs les plus estimés qui ont écrit les vies des Princes, ou l'Histoire générale de chaque Nation. Nous allons, pour donner une idée du style de notre Auteur, copier le portrait assez impartial qu'il fait de Louis XIV., après avoir rapporté les principaux événemens du Règne de ce grand Monarque. " Ce Prince usa avec gloire du pouvoir devenu absolu dans ses mains. Quatre grandes Guerres soutenues contre tout ce qu'il y avoit de plus puissant en Europe, & terminées à l'avantage de la Nation; un grand nombre de Négociations importantes, ménagées avec beaucoup d'habileté, & souvent plus utiles que les victoires mêmes; les Grands du Royaume depuis long-temps accoutumés à se faire craindre, soumis comme le reste du Peuple, & réduits à la simple qualité de sujets; l'ordre remis dans les Finances; la Justice rétablie dans sa première autorité;

les

les Loix réformées; le commerce en vigueur; la subordination au dedans, & la terreur au dehors; le Royaume aggrandi de plusieurs Provinces, un second Trône acquis aux Bourbons; le siècle d'Auguste renouvelé en France par le progrès rapide des Arts & des Sciences, & par un concours de grands Hommes dans tous les genres, furent les miracles de son Règne. Le goût du faste & de la magnificence, l'esprit conquérant, les Puissances voisines aigries par les hauteurs des Ministres, qui en flattant son ambition, servoient la leur propre, occasionnèrent ses derniers malheurs. Louis eut un mélange de grandes qualités & de plusieurs défauts; c'est le sort de l'humanité. Il sacrifia tout au vain desir d'éblouir l'Univers: tant il est difficile aux plus grands Rois de connoître la véritable gloire. Le Règne de Louis XIV. a introduit tant de changemens dans les Arts, dans les Mœurs, dans le Droit civil & public, qu'il deviendra pour le monde politique & pour le monde pensant, une époque célèbre que nos neveux étudieront".

Lettres au Chevalier de Luzaincourt, par une jeune Veuve, 1. Vol. in 8o. pp. 288.

Ces

Ces Lettres sont écrites d'un style naturel & plein d'agrément. L'Editeur assure qu'elles sont exactement transcrites d'après un Manuscrit connu depuis long-temps à Malthe. Il nous apprend qu'il a changé les noms & retranché certaines Anecdotes, qui ne pouvoient devenir publiques sans indiscretion. Quelques-unes de ces Lettres, dit-il, parurent sur la fin de 1760, mais on imprima alors, dans cette Edition hâzardée, des Lettres entières, qui ne sont pas du Portefeuille de Malthe. Il garantit l'authenticité de celles qu'il publie, & l'on est en doute, après les avoir lues, si elles sont le Roman ou l'Histoire de l'Héroïne. Quoi qu'il en soit, cette jeune Veuve est intéressante par sa gaieté, son esprit & sa passion: celui qui en est l'objet n'écrit point; cependant on aime le Chevalier Luzeincour comme on s'attache à M^e. de Grignan, à cause de la tendresse que M^e. de Sévigné avoit pour elle. La jeune Veuve a quelque chose de sa manière de voir, & de sentir, elle a l'esprit nourri de la lecture de ses Lettres, les cite souvent, & paroît vouloir les imiter: cependant malgré les graces & le sentiment qui régnerent dans les siennes,

etie

cette imitation semble prouver qu'il est plus aisé de choisir , que d'égaliser son modèle. Nous allons transcrire quelques passages de ces Lettres , pour donner une idée de son style ; en voici un qui renferme une application plaisante d'un mot de Me. de Sévigné. „ Le Président de *Montrebert*, un peu intéressé à mon affaire, est venu me voir. Vous savez s'il est sot, s'il est laid ; & si sa femme est simple & jolie. Il m'a dit amicalement dans le courant de la conversation ; J'avois , Madame , un petit appartement de garçon qui m'étoit totalement inutile , je l'ai offert à ce grand *Saint-Pernai* ; il a bien voulu l'accepter , & j'en suis au comble de la joie ; il entre le matin dans mon cabinet ; il me dit les nouvelles ; l'après diner il fait de la Musique avec la Présidente ; elle ne sortira plus si souvent : en vérité , Madame , il ne faut pas qu'une jeune femme se montre tous les jours. *Ma bonne , voilà qui fut fait ; je lui trouvai des cornes.* ” Je suis bien différente, dit-elle ailleurs , de la Comtesse de *Villebourg* ; son triste soupirant lui confioit , dans un moment de désespoir , qu'il faisoit gloire d'aimer tout ce qu'elle n'aimoit pas. Ah ! mon cher enfant , s'écria-t-elle , que tu as d'amour

d'amour propre ! " Rien de plus judicieux que la critique suivante : . . . , Je lis actuellement la Rochefoucault. En l'admirant presque toujours j'avouerai qu'il m'impatiente quelquefois. Par exemple, quand il dit, de ce ton que vous lui connoissez, *la bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.* Je crois entendre ce qu'il veut dire : mais la grace peut-elle être comparée au bon sens ? Je vous demande pardon Mr. le Duc : c'est au bon goût que j'en appelle ; je dis moi *la bonne grace est au corps ce que l'esprit est au bon sens* ; & je crois avoir raison ; Chevalier jugez nous. " Je puis juger par ce que vous m'écrivez que vous ne savez pas comment a fini l'Histoire de cette pauvre *Francval*. Elle est dans son Couvent, exactement enfermée : personne ne la voit. Elle pleure nuit & jour, & promet bien sincèrement à la seule amie qui lui reste, que jamais elle n'aimera. Quel supplice ! *Fontenelle*, souvenez vous - en, nous disoit un jour qu'il ne connoît rien de si expressif que la réflexion de *Catherine de Siennes*, en parlant du Diable, *ce malheureux qui n'aimera jamais.*" Voici comme elle s'exprime à l'occasion d'une Dame qui disoit du mal du Chevalier : „ Mais que diantre avez - vous fait à
cette

cette femme ? Je la regarde moi comme l'Avocat du Diable, qui ne sert qu'à assurer la canonisation d'un Saint ; & j'ai quelquefois envie de lui dire qu'elle augmente ma ferveur pour celui qu'elle veut détruire"..... Un Moine vint l'autre jour à l'audience du Contrôleur Général ; il avoit une grande boîte sous son manteau. Quelqu'un demanda ce que c'étoit ; c'est un modèle de machine nouvelle, de mon invention, qui, à défaut d'eau & de vent, fera aller les moulins par le moyen de la fumée. Un vieux Militaire répondit, eh morbleu ! Père, il n'y a rien de nouveau, c'est avec cela qu'on fait aller en avant les Bataillons".

On a vu juger en Bretagne un procès fort singulier. "Un Baron de la Province avoit une femme, & cette femme ne vivoit plus avec lui comme elle vivoit avec beaucoup d'autres. Le Mari ne s'en plaignit jamais ; mais pour qu'on ne le soupçonnât pas d'ignorer ce qui en étoit, il fit ainsi décorer un salon ; sur la porte étoit écrit, *Le salon des pendants contraires*. D'un côté il avoit mis en regard la Sagesse & la Folle ; vis à vis la Paix & la Guerre ; & dans le fond, Lucrèce & le portrait de Mme. la Baronne. La Baronne consentoit fort à représenter en

peinture avec la chaste-Lucrèce, mais elle vouloit qu'on effaçât l'inscription. Ce qui m'en fâche, c'est que Ma. de Kerkado n'a jamais pu me dire qui gagna du Baron ou de la Baronne". On avoit mis un homme au Fort l'Evêque pour avoir battu la femme d'un de ses amis. „ Quand le Commissaire lui a demandé pourquoi? il a répondu, tel que vous me voyez, Mr. le Commissaire, je suis un peu dévor; j'ai appris au Prône que Dieu ordonne de faire à son prochain ce qu'on voudroit qui nous fût fait. Je ne demanderois pas mieux que mon prochain battît souvent ma femme; & pour donner contentement à mon ami, j'ai battu une bonne fois la sienne". . . . „ Il me semble que les nouveaux faiseurs de Tragédies ne font que des vers montés sur des échafes, pour être, en les récitant, poussés avec des porte-voix."

„ Le ridicule jour! s'écrie-t-elle à propos du jour de l'an, il m'arrache à vous & me livre à tout le monde. Quoi! il faut être une fois par an, faux, guindé, &c. — N'aurai-je donc jamais la permission de n'être que ce que je voudrois être? spirituelle quelquefois, fort souvent bête, & toujours tendre. J'aurois envie de faire quelque Livre approchant du sens com-

OCTOB., NOVEMB., DÉCEMB., 1768. 451

commun, pour qu'il pût certifier que je ne suis pas une sotte: car enfin personne ne veut avoir cette réputation; & je sens sans fadeur que je vaudrais mieux qu'une sotte: mais je voudrais qu'on le devinât, sans que je fusse obligée de le prouver à chaque occasion".

Les morceaux que nous venons de citer justifient sans doute l'éloge que nous avons fait de ces Lettres: il faut observer aussi que les expressions de tendresse y étant toujours variées, on n'y trouve pas ces répétitions fréquentes, tant reprochées à M^e. de Sévigné. Malgré le ton de gaieté qui caractérise cet Ouvrage, il laisse, à ses Lecteurs, une impression de tristesse; la dernière Lettre annonce les atteintes d'un mal qui enlève la jeune Veuve à la fleur de son âge, au moment qu'elle alloit se réunir à l'Amant qu'elle devoit épouser.

Iphis & Aglat, par Mr. ***. Chez Merlin, 1768. in 12. deux Parties dont la 1^e. est de 312. pp. la 2^e. de 444. Ce Roman est supérieurement écrit, & ce n'est pas son principal mérite.

Nourjabad, Histoire Orientale, traduite de l'Anglois, chez Gaugery in 12. 250. pp. Ce Conte est aussi intéressant que moral, le style en est pur & plein d'agrément, & sous

le voile d'une fiction ingénieuse, on y rappelle des vérités importantes. *Nourjabad* souhaitoit d'être riche & immortel, un Génie vient lui apprendre qu'il est exaucé. Séduit par les plaisirs, & certain de l'imponnité, bien-tôt il abuse de ces dons; & il devient tour à tour voluptueux, impie, & cruel. Mais l'ennui, le repentir & le remords sont le fruit de ses erreurs: il survit à ses goûts, à ses passions, à ses amis; & l'immortalité sur la Terre lui paroît un présent funeste. Il y renonce volontairement, se soumet à la condition humaine, se nourrit de l'espérance d'une meilleure vie, & depuis ce moment il fut heureux & sage.

A L L E M A G N E.

V I E N N E. J. N. L A U R E N T *Specimen exhibens Synopsin Reptilium emendatam, cum experimentis circa venena & antidota Reptilium Austriacorum, 1768 in 8°. pp. 216., avec 5 planches.* Les amateurs de l'Histoire Naturelle & de la Médecine, ne doivent pas négliger d'acquérir cet Ouvrage. Il est très méthodique, & plein de recherches & d'observations curieuses. Mr. L A U R E N T a découvert en Autriche nombre de lézards & de serpens, qui n'avoient pas encore été décrits;

crits ; & il a fait quantité d'expériences utiles sur les venins & sur leurs antidotes. A la fin de l'Ouvrage il allègue un nouvel exemple de la vertu de la ciguë contre le cancer.

On fera surpris d'apprendre dans les Pays étrangers, qu'à Vienne un Jésuite Allemand a entrepris de traduire en vers les *Poésies d'Osian*, & qu'il y a supérieurement réussi. La chose est vraie cependant, & l'habile Traducteur se nomme le P. DENNIS. Le premier Volume de son excellente Traduction est imprimé chez Trattner sous ce titre : *Die Gedichte Ossians, eines alten Celtischen Dichters. Aus dem Englischen übersetzt*, 1768. in 4°. Le P. DENNIS a traduit aussi la Dissertation de Mr. Macpherson sur l'antiquité des Poésies d'Osian, & diverses Notes dont les unes sont de Mr. Macpherson, les autres de Mr. Cesarotti, qui en 1763. traduisit ces Poésies en vers Italiens.

BERLIN. *Généalogie ascendante jusqu'au quatrième degré inclusivement, de tous les Rois & Princes de Maisons Souveraines de l'Europe, actuellement vivans, réduite en CXIV. Tables de XVI. Quartiers, composées selon les principes du Blason, avec une Table générale*, chez Bourdeaux, in folio. Cet Ou-

vrage, que l'on doit à Mr. le Baron d'AMMON, est fait avec beaucoup de soin, & il est précédé d'un Discours intéressant & très philosophique sur la Noblesse, sur l'origine des Quartiers, sur l'utilité de la Généalogie dans l'étude de l'Histoire & du Droit public &c. L'Auteur n'a poussé ces Tables que jusques au quatrième degré: il les portera jusqu'au huitième, si, comme nous n'en doutons point, le Public paroît le souhaiter.

Rudiger a imprimé: D. J. FREDERICH ZUCKERT's *Systematische Beschreibung aller Gesundbrunnen und Bäder Deutschlands*, c. à d. *Description systématique de toutes les Eaux minérales, & de tous les Bains de l'Allemagne*, par Mr. le Dr. ZUCKERT, 1768. grand in 4°. Nous n'avons pas encore vu cet Ouvrage, mais on en dit beaucoup de bien.

Vorübungen zur Erweckung der Aufmerksamkeit und des Nachdenkens, zum gebrauch einiger Classen des Königl. Joachimthalischen Gymnasium; c. à d. *Exercices & Thèmes pour exciter l'attention & la réflexion, à l'usage de quelques Classes du Gymnase Royal*, chez F Nicolai, 1768 in 8°. pp. 270. Quoique ce Livre ne soit destiné que pour les Collè-

Colèges, il mérite singulièrement d'être annoncé. Jamais il n'en a paru de si utile & de mieux fait en ce genre; & nous ne doutons pas qu'on ne le traduise en plusieurs Langues, & qu'un jour on n'en fasse usage dans la plupart des Classes. L'Auteur se plaint de ce que généralement dans les Ecoles publiques, on ne s'attache qu'à exercer la mémoire des jeunes gens; il voudroit, avec raison, qu'on s'appliquât aussi à leur former le jugement; qu'on les accoutumât à réfléchir, à observer, à méditer; qu'on leur inspirât le goût & l'amour du vrai, du beau, & du bon. C'est pour montrer comment il faut s'y prendre pour cela, qu'il a composé cet Ouvrage. Il est divisé en six Articles. Dans le premier on présente le spectacle de la Nature, on parle de la Terre & de ses Habitans, des différens Pays & de ce que chacun a de particulier & de remarquable &c. On traite dans le second des divers Peuples, de leurs mœurs, de leurs coutumes &c. Il y a dans cet Article une infinité de choses instructives, amusantes, propres à piquer la curiosité des jeunes gens, & à leur orner l'esprit. Le 3^e. Article est destiné à leur former le cœur, en leur offrant, dans plusieurs histoires

intéressantes, des exemples de vertus & de vices. On trouve dans le 4^e. des exemples de sagesse, de prudence, d'habileté &c., aussi bien que des défauts qui leur sont opposés. Le 5^e. contient des Contes Moraux & des Fables; & le 6^e. des Pièces de Poésie tirées des meilleurs Poëtes Allemands. Cet Ouvrage est précédé d'une excellente Préface, où les Maîtres trouveront des directions extrêmement utiles sur l'usage qu'ils peuvent faire des Thèmes que l'Auteur a composés, sur les moyens de rendre les Exercices agréables aux Ecoliers, de leur inspirer de l'émulation, de les rendre attentifs, sensibles & vertueux; sur la méthode qu'il faut employer pour leur apprendre à lire, à prononcer avec goût, avec grace, & à donner à tout le ton convenable &c.

Principes d'un bon Gouvernement, ou Reflexions Morales & Politiques, tendantes à procurer le bonheur de l'homme & celui des Sociétés politiques. Par M. DE CAMPAGNE, Conseiller Privé au grand Directeur François &c: Chez G. L. Winter, 1768. in 8^o. deux Volumes qui font ensemble 788 pp. sans le Discours Préliminaire qui en a 86. L'Auteur paroît avoir d'excellentes intentions. C'est un ami de la Religion, de

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 457

la vertu & de l'humanité. Il a beaucoup lu, beaucoup réfléchi sur ses lectures, & si son Ouvrage n'est pas aussi méthodique qu'il pourroit l'être, il contient au moins une multitude de réflexions folides, répandues dans un grand nombre de Volumes différens, des maximes utiles dans les diverses occurrences de la vie, & propres à rendre les hommes plus vertueux & meilleurs citoyens.

HALL. Τῆ μακαρίῃ Θεοδορετῆ Επισκοπῇ Κυρίῳ ἀπαντᾷ; B. THEODORETI, *Episcopi Cyri OPERA OMNIA, ex recensione Jacobi Sirmondi. Denuo edidit, Græcæ e Codicibus locupletavit, antiquiores editiones adhibuit, versionem Latinam recognovit, & varias lectiones adjecit* JOHANNES LUDOVIC. SCHULZE, *Græcæ & Orient. L. L. in Acad. Frideric. P. P. O. Tomus I. 1768. in 8o.* THEODORET est un des meilleurs & des plus judicieux Ecrivains Ecclésiastiques qui soient parvenus jusques à nous. Son Histoire de l'Eglise, & sur-tout ses excellens Commentaires sur l'Ecriture sainte, devroient être entre les mains de tous les Théologiens. Mais jusques ici on n'avoit qu'une seule Edition complete de ses Oeuvres: c'est celle du P. Sirmond en 4 Vol. in folio, augmentée d'un cinquième To-

me par le P. Garnier en 1684. Cette Edition étant rare & fort chère, Mr. SCHULZE s'est déterminé à en donner une autre, & c'est un vrai présent qu'il fait au Public. Elle fera de 5 Vol. in 8°. dont le premier, qui paroît à présent, contient avec la Vie de ТНЕОDОРЕТ, ses Commentaires sur le Pentateuque, les Livres Historiques, & les Pseaumes; le savant Professeur a suivi l'Edition de Sirmond, mais il l'a corrigée & considérablement perfectionnée. Divers Mss. de ТНЕОDОРЕТ, entre lesquels il y en a sept qui se trouvent dans la Bibliothèque d'Augsbourg, lui ayant été communiqués, il s'est vu en état de rétablir le Texte corrompu en bien des endroits. Il a recueilli les diverses leçons, au moins les plus considérables; il a retouché la Traduction Latine, qui étoit fort défectueuse; en un mot il n'a rien négligé de ce qu'on avoit droit d'attendre d'un Editeur, également docte & judicieux.

LEIPSICK. Le Libraire *Hilfscher* a imprimé: *Corani Caput primum & secundi versus priores. Arabice & Latine cum animadversionibus historicis & philologicis nec non notarum coranicarum ad Vet. Test. Specimine edidit* M. JUSTUS FRIDERICUS FROBIEP,

1768.

1768. in 8°. pp. 78. Mr. FROBISZ nous donne ici, d'après la belle Edition de *Maracci*, le premier Chapitre de l'Alcoran, & une partie du second, avec une bonne Version Latine. Il y a ajouté des Notes savantes & très utiles : les unes sont faites par lui même, les autres sont empruntées de *Maracci*, de *Sale*, de *Reland* &c., & il a toujours soin d'avertir de qui il les tient. Nous ne doutons pas qu'on ne l'encourage à continuer sur ce pied. Il y a long-temps qu'on souhaitoit une nouvelle Edition de l'Alcoran, celle de *Hinkelmann* ne se trouvant presque plus, & celle de *Maracci* étant fort chère.

Parmi cette foule de *Dictionnaires* de tout genre, dont la France inonde l'Europe depuis quelques années, celui de *Chymie* est assurément un des meilleurs. Cet excellent Livre se traduit actuellement en Allemand par Mr. le Dr. PÖRNER, & reçoit un nouveau prix des Notes que cet habile Homme y ajoute. Le premier Tome paroît chez *Weidmann & Reich* sous ce titre: *Allgemeine Begriffe der Chymie nach alphabetischer Ordnung, aus dem Französischen übersetzt, und mit Anmerkungen vermehrt von D. CARL WILHELM PÖRNER*, 1768. in 8°. Ver.

Versuch über den grossen Mann. Von C. C. L. HIRSCHFELD. Erster Band, c. à d. Essai sur le grand Homme, par Mr. HIRSCHFELD, Toms I. chez Crusius, 1768. in 8°. pp. 268. Cet Ouvrage est lumineux, solide, & très bien écrit. L'Auteur y fixe avec beaucoup de justesse & de précision, l'idée qu'on doit se faire d'un grand Homme. Dans une seconde Partie il examinera jusques où quelques célèbres personnages, qui dans l'Histoire sont représentés comme de grands Hommes, ont mérité ce titre; & vraisemblablement il fera tomber bien des masques.

On traduit ici en Allemand les Comédies du célèbre GOLDONI. Cette Traduction, qui est fort bonne, & dont il y a déjà 5. Vol. in 8°. d'environ 400. ou 450. pp. chacun, s'imprime chez Eissfeld sous ce titre: *Des Herrn CARL GOLDONI Sammtliche Lustspiele. Mit Kupfern.*

GÖTTINGEN. Nous disions dans le dernier Trimestre (1), que le goût de la Littérature Espagnole se répand de plus en plus en Allemagne. En voici une nouvelle preuve. Mr. le Professeur J. A. DIEZE se propose de
pu-

(1) pag. 184.

publier, en plusieurs Volumes, une Bibliothèque des Poëtes Espagnols tant anciens que modernes. Il les caractérisera, il extraira leurs Ouvrages, il en traduira les meilleurs morceaux, & il en examinera les beautés & les défauts. C'est à quoi il travaille depuis plusieurs années; mais il a cru devoir avant toutes choses donner une courte Histoire de la Poësie Espagnole, & il s'est déterminé à traduire celle de DON LOUIS JOSEPH VELASQUEZ. Cette Traduction, accompagnée de quantité de bonnes Remarques, paroît ici chez *Boffigel* sous ce titre: DON LUIS JOSEPH VELASQUEZ *Geschichte der Spanische Dichtkunst* &c. 1768. grand 8o.

Presque tous les Médecins modernes croient que le flux de ventre qu'on appelle *affection*, ou *passion caliacque*, consiste dans la déjection & dans la perte du chyle. Mr. J. J. SOTHEN combat ce sentiment dans une Dissertation très bien faite, qu'il a défendue ici sous le présidiat du célèbre Mr. *Vogel*, & qui est imprimée sous ce titre: *Fluxus caliaci genuina notio atque ratio expofita* 1768. in 4o. L'Auteur rapporte les diverses opinions des Médecins tant anciens que modernes; & après s'être singulièrement attaché à réfuter ceux qui disent que
le

le flux coëliaque est une déjection chyléuse, il rend fort vraisemblable que c'est une cachexie, qui a son principe dans l'estomac & dans les intestins.

HAMBOURG. *Wort an die Capitalisten*, c. à d. *Avis aux Capitalistes*. Cette Brochure, qui fait beaucoup de bruit depuis quelque temps, & qui paroît sans nom d'Auteur ni de Libraire, est, à ce que l'on croit, imprimée ici. On s'y propose de détourner les Allemands de placer leurs capitaux en Angleterre, parce que vu l'immensité de la dette nationale, qui se monte à 142 millions de livres sterling (2), & la décadence du Commerce & des Manufactures, une Banqueroute est manifestement inévitable, soit que l'Etat la fasse à dessein dès la première Guerre qu'il aura à soutenir, soit qu'elle soit hâtée par des accidens qui ne sont que trop à présumer. Laisser jusques alors ses capitaux en Angleterre, c'est vouloir les perdre, dit l'Auteur, puis qu'on ne peut prévoir au juste quand la catastrophe se fera, & que ce sera sans doute lors qu'on s'y

(2) Suivant les calculs de Mr. Grenville, elle étoit en 1767 de près de 148. millions; Voyez la Partie précédente de cette *Biblioth.* pag. 91.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 463.

s'y attendra le moins. Nous ne recherchons pas jusques où les craintes & les raisonnemens du donneur d'avis sont fondés; mais son Ouvrage est très bien écrit, & mérite d'être lu.

BRUNSWICK. *Betrachtungen über die vornehmsten Wahrheiten der Religion, an Sr. Durchlaucht den Erb-Prinz von Braunschweig und Lüneburg. c. à d. Considérations sur les principales Vérités de la Religion, Ouvrage dédié à S. A. S. le Prince Héritaire de Brunswick & de Lunebourg, 1768. de l'Imprimerie de la Maison des Orphélins. in 8°. Tome I. pp. 452.* Pour donner une idée avantageuse de ces Considérations, il suffiroit d'avertir qu'on les doit à Mr. l'Abbé DE JERUSALEM, qui s'est rendu si célèbre par diverses productions, & sur tout par les Sermons, dont quelques uns ont été traduits en François. Mais ce qui achevera sans doute de prévenir favorablement pour cet Ouvrage, c'est qu'il a été composé par ordre de Mgr. le Prince Héritaire de Brunswick. Pendant la dernière Guerre, ce grand Prince se rappelant au milieu du tumulte & du danger des armes, les instructions que Mr. DE JERUSALEM lui avoit autrefois données sur la Religion, souhaita que d'au-

d'autres en pûssent profiter aussi, & chargea l'Auteur de les rédiger & de les publier. Des ordres qui faisoient tant d'honneur à celui qui les donnoit & à celui qui les recevoit, ont été exécutés avec joie & avec le plus grand succès. Cet Ouvrage peut être mis au rang des meilleurs qui aient été composés, pour donner une juste idée de la Religion; & pour la défendre contre les Incrédules. Il est fortement pensé, & très agréablement écrit. Quand il est question d'instruire & de prouver, l'Auteur le fait avec clarté, avec solidité, avec une grande exactitude de raisonnement. Mais s'agit-il de développer les vérités une fois bien établies, d'en montrer l'importance, de les faire aimer & goûter, d'émouvoir & de toucher, on retrouve ici tout le feu, toute l'imagination, toute la belle éloquence qu'on admire dans ses Sermons. Peut-être trouvera-t-on que son style est quelquefois un peu diffus, & trop oratoire. Mais c'est là un défaut dont il est très difficile qu'un Prédicateur se préserve entièrement; & du reste Mr. DE JERUSALEM se montre toujours aussi bon Philosophe & aussi habile Théologien, qu'éloquent Orateur. Tout l'Ouvrage
formera

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768: 465

formera trois Volumes. Dans le premier qui paroît actuellement, l'Auteur parle de la Religion Naturelle; les deux autres rouleront sur la Religion Révélée, tant Mosaique que Chrétienne.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. *The History of Hindostan, from the earliest Account of Time, to the Death of Akbar; translated from the Persian of Mabammud Casim Ferishta of Delbi: together with a Dissertation concerning the Religion and Philosophy of the Brabmins; with an Appendix containing the History of the Mogul Empire, from its Decline in the Reign of Mabammud Shaw, to the present Times; By Alexander Dow; c. à d. Histoire de l'Indoustan &c. traduite du Persan de MAHOMET CASIM FERISHTA de Delbi; avec une Dissertation sur la Religion & la Philosophie des Braminés, & un Supplément contenant l'Histoire de l'Empire du Mogol depuis qu'il commença à décliner sous le Règne de Schacch Mabomet, jusques à présent; par Mr. A. Dow. 1768. Chez Becket & de Hondt, deux Vol. grand in 4^o., dont le 1^{er} est de 364. pp., le 2^d. de 298. sans le Supplément. L'Auteur de cet intéressant Ouvrage, Tome XXX. Part. II. P est*

est un Militaire, qui a passé plusieurs années dans le Royaume de Bengale. Il y employoit ses momens de loisir à apprendre les Langues Orientales, & à se mettre au fait des mœurs, de l'Histoire & de la Littérature des Indiens. Il avoit d'abord très petite opinion de leurs connoissances. Mais une conversation qu'il eut par hazard avec un noble & savant Brame, le détrompa. Il fut extrêmement surpris de le trouver très instruit des systêmes & de toutes les questions qui dans l'Europe, tant ancienne que moderne, ont exercé la plume des plus célèbres Moralistes. Cela piqua la curiosité de Mr. Dow, il se lia avec le Brame, & dans divers entretiens qu'il eut avec lui, il se convainquit de plus en plus que la Philosophie & les Sciences devoient avoir fait autrefois de grands progrès en Orient. Il s'en faut, bien qu'elles n'y soient aussi cultivées à présent: on ne les néglige cependant pas entièrement, & il s'y trouve plus de gens doctes & lettrés qu'on ne le croit communément. Comme le Persan est la Langue savante des Indes & celle dans laquelle les meilleurs Livres sont écrits, il s'appliqua particulièrement à l'apprendre. On lui conseilla de lire pour cet effet l'Histoire de l'Indoustan par FA'ALISHTA. Il fit plus, il le traduisit,

OCTOB., NOVEMB., DÉCEMB., 1768. 467

Et, au moins le premier Volume, qui comprend l'Histoire de l'Empire des Mahométans dans les Indes depuis la fondation de cet Empire en 975 jusques à la mort du grand Akbar en 1605. Pour le second Tome, qui contient l'Histoire du Décan, de Bengale, de Guzarate, & de Cachemire, Mr. Dow ne l'a point encore traduit, quelques mécontentemens au service de la Compagnie l'ayant obligé de repasser en Angleterre; mais il promet de reprendre ce travail si le Public reçoit favorablement le premier Tome qu'il publie actuellement. Or comme cette Traduction a le plus grand succès en Angleterre, on peut espérer que la suite ne tardera point à paroître. FERISHTA florissoit sous le Règne de Gehanguir, vers le commencement du XVII^e. Siècle. Son Histoire est fort estimée dans les Indes, & mérite de l'être par-tout. Il est vrai que la multitude de Guerres, de Batailles, de Sièges, qui y sont décrits, doit fatiguer quelquefois les Lecteurs Européens, qui ne sauroient y prendre le même intérêt que les Orientaux. Mais l'établissement & les étonnantes révolutions d'un des plus grands Empires de la Terre, a toujours de quoi piquer la curiosité, d'autant plus que l'Histoire de ces vastes Contrées n'étoit encore que très im-

parfaitement connue parmi nous. D'ailleurs **FERISHTA** est un Ecrivain sage, judicieux, ennemi de toute violence & de toute persécution, libre de préjugés quoi qu'il parle toujours avec respect de la Religion qu'il professoit. Il narre avec un grand air d'impartialité; il loue sans enthousiasme, il blâme sans malignité; & sans s'amuser à faire ce qu'on appelle des portraits, il se borne d'ordinaire à peindre les hommes par le récit fidèle de leurs actions. Son style n'est ni enflé, ni poétique comme celui de la plupart des Orientaux; il est grave, nerveux, souvent rapide, & toujours convenable à la majesté de l'Histoire. La Dissertation que le Traducteur a mise à la tête de cet Ouvrage, est extrêmement curieuse. On y voit que la Religion des Brames n'est autre chose que la Religion Naturelle enveloppée d'emblèmes & d'allégories. Du reste **Mr. Dow** diffère en bien des points de **Mr. Holwell**, dont il relève diverses méprises assez considérables.

Quelques Amateurs ont fait dessiner sur les lieux par **C. Clerisseau**, & graver à Rome par **D. Cunego** diverses Antiquités d'Italie. Les Estampes qui s'en distribuent, au nombre de 12, *in folio*, papier Impérial, sont magnifiques & représentent r. l'Arc
de

de Triomphe de Trajan, à Bénévent; 2. le Temple de Serapis, à Pouzzol; 3. l'Arc de Triomphe, qui se voit à Pola en Istrie; 4. le Temple d'Antonin & de Faustine, à Rome; 5. un ancien Sépulcre à trois milles de Pouzzol; 6. le Temple de la Concorde, à Rome; 7. l'Arc de Triomphe de Septime Sévère & de Caracalla; 8. les Ruïnes du Temple de Vénus, à Bayes; 9. l'Arco Felice, à Cumes; 10. le Tombeau de Virgile, près de la fameuse Grotte du Pauphilippe; 11. le Temple de Jupiter Stator, à Rome; 12. le Temple de Diane, à Pola en Istrie.

Deux magnifiques Ouvrages sur les Ruïnes de *Pastum* ont paru ici dans moins d'une année. *Pastum*, ou *Pesidonia*, étoit une très ancienne Ville de la grande Grèce, que Solin dit avoir été fondée par les Doriens. Les Sybarites, les Samnites & enfin les Romains s'en emparèrent successivement. Elle fut dans un état très florissant pendant plusieurs siècles; mais l'an 930. de J. C. elle fut prise, pillée & presque entièrement brûlée par les Sarrasins. Elle ne laissa pas néanmoins de conserver de beaux restes de son ancienne splendeur, jusques à ce que Robert Guiscard, Duc de la Pouille, de Calabre & de Sicile, détruisit en 1080. ce que

les Barbares avoient épargné, abbatit la plupart des anciens Edifices, & par un zèle mal-entendu dépouilla les Temples de leurs plus beaux ornemens, pour en décorer une Eglise qu'il avoit fait construire à Salerne en l'honneur de St. Matthieu. Depuis lors Pæstum étoit entièrement tombée dans l'oubli, & quoique ses Ruines ne soient éloignées de Naples que d'environ 16. lieues, personne presque ne les connoissoit (1). Un pauvre Laboureur s'établit vers 1745. dans ces contrées abandonnées & incultes, & ne tarda pas à s'enrichir par les choses précieuses qu'il déterra de dessous les ruines. Bientôt il se vit en état d'acheter tout ce Territoire. En 1755. l'Elève d'un Peintre de Naples étant allé faire un petit voyage à Capaccio pour y voir ses Parens, alla se promener un jour sur les montagnes qui environnent Pæstum, d'où il découvrit, à sa grande surprise, les Ruines d'une antique Cité. Il s'approche de plus près & voit des Mu-

(1) Il est vrai qu'en 1745. le Baron *Joseph Antonini*, dans une description qu'il publia de la Lucanie, fit quelque mention des Ruines de Pæstum, mais ce qu'il en dit étant assez superficiel, ne fit aucune sensation, & n'excita point la curiosité des Napolitains.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 471

Murailles, des Tours, des Portes, des Temples & la solitaire habitation du Laboureur au milieu des plus superbes Antiquités. De retour à Naples, le jeune Peintre communiqua au Maître chez qui il travailloit, la découverte qu'il venoit de faire. Celui-ci se rendit sur les lieux, & dessina les principaux objets. Ces dessins ayant été présentés au Roi des deux Siciles, il ordonna qu'on enlevât les décombres, & ce ne fut que pour lors que Pæstum commença à sortir de l'oubli où il avoit été enseveli pendant plus de 700. ans. Le Comte de Gazzoles, premier Ingénieur du Roi des deux Siciles, entreprit de donner une description de ces belles Ruines; mais son Ouvrage n'a point encore paru. Heureusement les Etrangers ont été plus pressés. Dès 1750. Mr. Soufflot, Contrôleur général des Bâtimens du Roi de France, se rendit à Pæstum, examina & mesura tout avec la plus grande exactitude, & leva des Plans & des Dessins, que Mr. Dumont, Professeur d'Architecture, a insérés dans un magnifique Ouvrage, qui a été imprimé à Paris. Voici le titre de la partie qui concerne Pæstum : *Suite des Plans, Coupes, Profils, Elevations géométrales & perspectives de trois Temples antiques, tels qu'ils existoient en*

472 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

1750. dans la Bourgade de *Pesto* &c. Ils ont été mesurés & dessinés par J. G. Soufflot, Architecte du Roi en 1750. Et mis au jour par les soins de G. M. Dumont, en 1764, in folio, 7 Planches. Peu de temps après, Philippe Marghen publia à Naples & à Paris, & dédia à Millord Baltimore: *Sei Vedute della Ruine de Pesto nel Regno di Napoli, con una Carta della Spiegazione di esse. Napoli 1765. in folio*, six Planches: les dessins sont d'Antoine Jolly. Sur la fin de l'année dernière on publia à Londres quelque chose de plus exact encore & de plus complet que les deux Ouvrages précédens, au moins quant aux explications, car les mesures ont été négligées, & pour ce qui est des dessins, les connoisseurs préfèrent ceux de Mr. Soufflot: *The Ruins of Pastum or Posidonia, a City of Magna Gracia in the Kingdom of Naples. Containing a Description and Views of the remaining Antiquities, with the ancient and modern History, Inscriptions &c. And some Observations on the ancient Dorick Order. London printed for the Author 1767. chez White, Hooper & Griffin, grand in folio de 20 pp. Avec 4 Planches. Nous ne savons qui est l'Auteur des explications & des observations, mais elles sont faites avec beaucoup*

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 473

coup de goût & d'intelligence. Pour les Planches on les doit à *J. Miller*, célèbre Graveur. Elles sont très belles & représentent; 1^o. une vue générale de *Pæstum*, de ses ruines, & des environs; 2. une vue des trois Temples; 3. l'intérieur du premier Temple; 4. la vue du troisième. Le dernier Ouvrage dont nous avons à parler, est le plus magnifique, & il peut aller de pair avec ceux qu'on a publiés sur les Ruines de Palmyre & de Balbec. En voici le Titre : *The Ruins of Pæstum, otherwise Posidonia in Magna Græcia. By THOMAS MAJOR. Engraver to His Majesty. Sold by the Author, in St. Martin's Lane, 1768. in folio, papier Impérial, 24. Planches.* Les vues des deux premières Planches ont été dessinées sur les lieux, en présence de *Mr. Jaques Gray*, Envoyé d'Angleterre. Les dessins des Temples ont été faits à Naples par ordre d'un Anglois, qui n'est point nommé, mais à qui on doit en grande partie toute l'entreprise de ce bel Ouvrage. Les plans, les élévations & les mesures sont les mêmes qui se trouvent dans l'Oeuvre de *Mr. Dumont*, & sont dus, comme nous l'avons dit plus haut, à *Mr. Soufflot*, de la générosité & de la politesse duquel le Graveur de Londres se loue

474 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

beaucoup. Ce Graveur est THOMAS MAJOR, si célèbre par les estampes qui se trouvent dans les porte-feuilles de tous les Amateurs. Il est aussi l'Auteur des explications, des remarques, en un mot du Texte; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ne soit aussi bon Ecrivain qu'excellent Graveur. L'Ouvrage est divisé en trois Parties. La I^e. traite de l'antiquité, de l'origine & de l'état actuel de Pæstum. La II^e. contient la description des trois Temples de cette Ville, & qui sont regardés comme les plus beaux monumens de la Grèce, d'autant plus que l'un est encore entier. Feu Mr. l'Abbé *Winkelmann*, qui, dans la Préface de ses *Remarques sur l'Architecture des Anciens*, parle assez au long des ruines de Pæstum, dit que les Temples de cette Ville sont, avec le Pantheon de Rome, & le Temple d'Agri-gente (aujourd'hui *Gergenti*), ce qu'il y a de mieux conservé des anciens Edifices. La III^e. Partie de l'Ouvrage de Mr. MAJOR, est une Dissertation sur les médailles de Posidonia ou de Pæstum. Il y en a 61. parmi lesquelles il s'en trouve de la plus haute antiquité. N'oublions pas que l'Auteur a fait traduire cet Ouvrage en François, & que la Traduction coûte deux guinées, de même que l'Original.

Letters

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1768. 475

Letters written by the late JONATHAN SWIFT, D. D. Dean of St. Patrick's Dublin, and his Friends, from the year 1710. to 1742. Published from the Originals; collected and revised by Deane Swift, Esq. of Goodrich in Herefordshire, c. à d. Lettres écrites par le feu Dr. SWIFT, Doyen de St. Patrice à Dublin, & par ses Amis, depuis 1710. jusqu'en 1742, recueillies & revues par Mr. Deane Swift, Ecuyer, Vol. IV. V. & VI. in 8o. chez Batburst &c. 1768. On devoit déjà à Mr. D. Swift un Essai sur la Vie & les Ouvrages du célèbre Doyen, son parent, & la publication de quelques Volumes des Oeuvres Posthumes de ce Docteur. Quant aux Lettres, celles qui forment les trois premiers Tomes, avoient été recueillies par le Dr. Hawkesworth, & elles parurent en 1766. Celles que nous annonçons à présent sont en général moins intéressantes que les premières, & il y en a plusieurs qu'on auroit du laisser dans l'oubli. Mais il s'en trouve aussi un bon nombre, qui sont très dignes d'un des plus ingénieux & des plus originaux Ecrivains, que la Grande Bretagne ait produits, & qui sont pleines de sel, de gaieté, de vues utiles, & d'anecdotes sur l'histoire secrète de la Cour, du Ministère, & des cabales de ce temps-là.

Another

Another Traveller! &c. c. à d. Encore un Voyageur! ou Remarques superficielles & observations triviales faites en voyageant dans une partie des Pays-Bas, à la fin de l'année 1766, par CORIAT Junior, 1768. deux Vol. in 12. chez Johnson. L'ancien Coriat étoit un Ecrivain bouffon, qui au commencement du dernier siècle, publia divers Ouvrages burlesques, où parmi des plaisanteries assez mauvaises, il s'en trouvoit d'excellentes. L'Auteur, qui a modestement pris le nom de CORIAT Junior, est tout aussi plaisant que son devancier, mais il a bien plus de décence, de goût & même d'esprit. Le nom de nouveau Torick (1) lui auroit mieux convenu. Il a visiblement voulu imiter l'ingénieux Sterne, & quoi qu'il lui soit sans doute inférieur, parce que Sterne est peut-être inimitable, il en approche beaucoup par la gaieté, la finesse, & la connoissance du cœur humain.

The present State of the Nation: particularly with respect to its Trade, Finances &c. addressed to the King and both Houses of Parliament, c. à d. L'Etat présent de la Nation

(1) *Biblioth. des Sc.* Tome XXIX .Part. I. pag. 214.

sion, particulièrement à l'égard du Commerce, des Finances &c. Ouvrage adressé au Roi & aux deux Chambres du Parlement, 1768. in 8o. pp. 100. chez Almon. Cet Ouvrage a fait beaucoup de bruit en Angleterre, & il s'en est débité trois Editions dans l'espace de peu de mois. On croit assez généralement qu'on le doit à Mr. GRENVILLE, ancien Ministre d'Etat, & il est vrai qu'on y reconnoît ses principes, son système, sa manière de penser & d'écrire. D'autres cependant l'attribuent à Mr. MANDUIT, Auteur des *Considérations sur la Guerre d'Allemagne*. Quoi qu'il en soit, la Brochure que nous avons sous les yeux, ne peut avoir été écrite que par un Politique du premier ordre, & profondément instruit de la situation actuelle de la Grande Bretagne. Il fait d'abord un brillant tableau des succès que les Anglois eurent dans la dernière guerre; mais il montre que ces succès leur devinrent funestes, qu'ils avoient un très grand besoin de la Paix, & que rien ne pouvoit leur arriver de plus heureux que de la conclure au temps où elle se fit. Rien de plus éblouissant, dit-il, que nos conquêtes, mais nos victoires dans les Contrées mal saines de l'Amérique, épuisoient l'Angleterre d'hommes, les impôts & la dette nationale croi-

soient

soient à un point effrayant, la cherté devenoit excessive, les Manufactures tombaient, le Commerce & la Navigation diminuoient de jour en jour. Les Vaisseaux étoient, en grande partie, équipés de gens de mer étrangers, qui, à la paix, retourneroient dans leur patrie, & emporteroient avec eux les profits de notre commerce. Les défaits de la France étoient sans doute fort grands; mais n'ayant plus de crédit elle ne faisoit plus de dettes, la main d'œuvre ne renchérissoit pas, & les manufactures se soutenoient. La Marine de la France étoit ruinée, & elle ne pouvoit pas faire avec sûreté le commerce de mer; mais celui de terre lui étoit libre, & au moyen de sa Ligue avec l'Espagne elle s'étoit assuré le commerce exclusif de cette Monarchie. Ses Armées en Allemagne n'avoient pas encore pu s'emparer de l'Electorat d'Hannovre, mais elles se maintenoient toujours sur le terrain où la première Bataille avoit été donnée. D'année en année elles devenoient plus aguerries, & leurs pertes fréquentes ne servoient qu'à remplir leurs Régimens de meilleurs Soldats. La conquête de Hannovre devenoit donc, à chaque Campagne, plus probable; d'autant plus que l'Armée du Prince Ferdinand étoit considérablement affoiblie

foible par la difficulté de faire des recrues. N'ayant plus ni Marine à soutenir, ni Colonies à protéger, la France pouvoit employer toutes ses forces sur le Continent & y faire une Guerre offensive. Quoique ses revenus fussent fort diminués, ils étoient toujours suffisans à entretenir en Allemagne une Armée beaucoup plus forte qu'aucune de celles qu'on y eût encore envoyées, & il étoit à présumer que les affaires ne tarderoient pas à prendre de ce côté là un tour plus avantageux. Il y avoit donc toute apparence que les François se rendroient enfin maîtres de l'Electorat de Hannovre, tandis que les Espagnols de leur côté feroient la conquête du Portugal, équivalant plus que suffisant pour l'Amérique & pour en assurer la restitution à la Paix, supposé même que toute l'Amérique tant l'Espagnole que la Françoisé, fût perdue. La prudence vouloit que les Anglois terminassent la Guerre, avant que les ennemis se fussent emparés de Hannovre & du Portugal: c'étoit le moment de la finir avec honneur & avec avantage; & le bon génie de l'Angleterre déterminâ les Rois de France & d'Espagne à souhaiter la Paix. Elle fut telle, pour les Anglois, que jamais, au commencement de la Guerre, ils n'eussent osé en souhaiter une si avantageuse; mais
lors-

lors qu'elle se conclut, ils se trouvèrent accablés du poids d'une dette immense de 148 millions de livres sterling, dont les intérêts se montent annuellement à près de 5 millions. L'Auteur dépeint avec les couleurs les plus sombres, la situation critique & dangereuse où l'Angleterre se trouve par une dette si énorme, & par les suites naturelles qu'elle doit avoir sc. la cherté des vivres, la rareté de l'argent monnoyé, la décadence des manufactures & celle du commerce. " Si, *dés-à*, la balance de notre commerce continue à diminuer, & si elle nous devient défavorable, nous n'aurons plus assez d'espèces pour payer nos créanciers étrangers, & il ne nous restera que du papier pour faire le commerce intérieur. Situation funeste dont nous semblons approcher à grands pas, mais dans une profonde sécurité, sans souci & sans prévoyance, tranquilles sur le bord du précipice, & insensibles aux calamités qui nous menacent. Une ame à qui il reste quelque sensibilité pour les misères de sa Patrie, ne sauroit envisager un tel avenir sans horreur, & un cœur susceptible d'humanité doit être incapable d'en soutenir la description. " Tout cela paroît sans doute bien exagéré, & l'on portera peut-être le même jugement sur ce que l'Auteur dit de

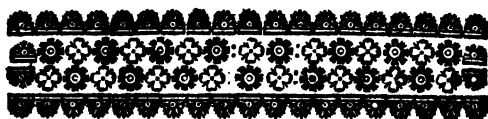
la situation morale de l'Angleterre. S'il faut l'en croire le Peuple est vicieux , débauché , séditieux , & il méprise toute autorité ; le Gouvernement est relâché dans tous ses efforts. Les Grands ne sont guidés que par leur intérêt propre & personnel ; l'amour de la Patrie est presque totalement éteint ; & un malheureux esprit de corruption a infecté tous les ordres de la Nation. Ceux qui sont à la tête des affaires ont perdu la confiance du Peuple , & le respect même pour le Parlement diminue de jour en jour. Les partis qui déchirent aujourd'hui l'Angleterre n'ont point de principes fixes , n'ont d'autres vues que l'intérêt particulier , & sont bien plus dangereux que ne l'étoient autrefois les Whigs & les Torys. Lors que la distinction de Whigs & de Torys , de haute & de basse Eglise , subsistoit , la Nation étoit divisée , & chaque parti tenoit à des maximes auxquelles il auroit tout sacrifié : c'est que l'on agissoit par principes ; s'il y avoit des gens qui cherchassent à altérer la Constitution , il s'en trouvoit quantité d'autres qui auroient versé leur sang pour la maintenir. Mais l'abolition des noms de parti semble avoir détruit tous les principes publics ; & les fréquens changemens de Ministres les exposant

Tome XXX. Part. II. Q tous

tous à la haine publique, & rompant tous les liens d'association, le Peuple ne fait plus à qui donner sa confiance. Quelque triste & quelque dangereuse que la situation de l'Angleterre paroisse à notre Auteur, il ne la croit cependant pas entièrement désespérée; & pour guérir le mal, pour soulager le Peuple, pour payer les dettes, pour faire respecter les mœurs, pour rendre de l'énergie au Gouvernement & de la vigueur à l'Etat, il propose divers moyens très sages, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même.

Obligés à conserver de l'espace pour la Table des Matières, nous renvoyons au Trimestre prochain les Nouvelles des Provinces Unies.





T A B L E
D E S
M A T I E R E S,
Contenues dans le Trentième Tome
D E C E T T E
B I B L I O T H E Q U E.

A.

A *Académie Royale des Inscript. & Belles
Lettres*, 1r. Extr. du T. XXXI. de son
Hist. & de ses Mém. 1. 11d. Extr. 241.

Agiotage de Londres 383.

Albert Moderne (l') Ouvr. ann. 179.

Alcoran, nouv. Edit. de cet Ouvr. 458.

Ali & Bezalda, Conte Oriental 156.

Alletz (Mr.) ann. de son Ouvr. intit. *Les
Princes célèbres qui ont régné dans le
Monde* 442.

Q 2

Amé-

T A B L E

Amérique, (Colonies Angloises de l') si les Anglois ont du y établir des impôts 388.
Histoire Générale de l'Amérique, ann. de cet Ouvr. du P. *Teuron* 438.

Ammon (Mr. le Baron d') ann. de sa *Généalogie des Rois & Princes de l'Europe* 453.

Angleterre, I^r. Extr. du *Mémoire* de Mr. *Grenville* sur les Finances & sur le Commerce de l'Angleterre, 81. Ild. Extr. Revenus de l'Anglet. 84. & *suiv.* ses dettes immenses 91. 462. 480. ce que c'est que le fonds d'amortissement & divers autres fonds 97. ce que c'est que la Liste Civile 100. *Etat présent de l'Angleterre*, précis de cet Ouvr. 476. & *suiv.* la dernière Paix étoit très nécessaire à l'Angleterre 478.

Anneau, son usage chez les Anciens 350.

Année Champêtre, ann. de cet Ouvr. du P. d'*Ardène* 181.

Anquetil (Mr.) ann. de ses *Recherches sur les anciennes Langues des Perses* 280.

Anville (Mr. d') idée de son *Mémoire* sur le Rempart de Gog & de Magog 23. & de son *Mém.* sur 2. Villes qui ont porté le nom de *Jusliniana*, 27. ann. de son *Mém.* sur la Mesure Itinér. Armén. *ibid.*

Arbres fruitiers (*Traité des*) Ouvr. ann. 180.

Ardène

DES MATIÈRES.

Ardène (le P. d') ann. de son *Année Champêtre* 181.

Arithmétique (*Elémens d'*) éloge de cet Ouvr. de Mr. *Blaffière* 215.

Art de réduire le fer en fil d'archal 173.

— *d'exploiter les Mines de Charbon de terre* 173.

Aspasie, sa *Vie* par Mr. de *Burigny* 14.

Attiques (les dix *Orateurs*) leurs Ouvr. 153.

Avis aux Capitalistes, notice de cet Ouvr. 462.

B

Bachmann (Mr.) notice de ses *Documens* pour servir à l'*Hist. de la Captivité de Philippe le Magnanime* 201.

Bains, voyez *Zuckert*.

Banqueroutes qui se firent en 1763. dans plusieurs Villes de l'Europe 381.

Baretti (Mr.) Extr. de sa *Relation des mœurs & des usages d'Italie* 396.

Baster (Mr.) ann. de sa *Lettre sur la Génération des Animaux & des Plantes* 209.

Beau (Mr. le) le Cadet, précis de son *Mémoire sur les Parasites* 9; & d'un autre *Mémoire sur une Fête donnée par Ptolémée Philadelphe* 16.

T A B L E

- Beaumont* (Mme. le Prince de) notice de son *Magazin des Pauvres* &c. 210.
- Belles-Lettres* (L'enseignement des) ann. de cet Ouvr. du P. de *Fraissinet* 169.
- Belley* (Mr. l'Abbé) ann. de quelques Mémoires de cet Académicien 22. 25.
- Bible Allemande*, voyez *Nast*.
- Bibliothèque* du Comte *Pertusati*, elle contient plus de 100000. Volumes 400.
- Blackwell* (le Dr.) ann. de la Trad. Franç. du IIIe. Tome de ses *Mémoires de la Cour d'Auguste* 170.
- Blasfère* (Mr) ann. de ses *Elémens d'Arithmétique* 215.
- Bode* (Mr. C. A.) ann. de son Ouvr. intit. *Pseudo Critica Millio-Bengeliana* 182.
- Boeger*, lâche complaisance de ce Savant 108.
- Bosbmer* (Mr. G. L.) ann. de ses *Eléments Juris Civilis* 191.
- Bonamy* (Mr.) idée de son Mémoire sur les *Peuples Meldi* 24.
- Bruyère* (Mr. de la) critiqué 282. & suiv.
- Bugenhagen*, son portrait 68.
- Burigny* (Mr. de) ann. de plusieurs Mémoires de sa façon 14. 16.

DES MATIÈRES.

C.

C*ampagne* (M. de) ann. de son Ouvr.
intit. *Principes d'un bon Gouvernement*
456.

Cannegieter (Mr. H.) Extr. de ses *Observa-*
tions sur le Droit Romain 335.

Capitalistes, (*Avis aux*) ann. de cet Ouvr.
462.

Captivité, si elle donne un juste droit de di-
vorce 348.

Caraccioli (le Marquis) jugement sur son
Dictionn. Critique, Pittoresque & Senten-
cieux 166.

Caylus (M. le Comte de) notice de divers
de ses *Mémoires* 5. & suiv. 15.

Celse, voyez *Cloß*.

Cérémonies dans la Religion, leur abus 58.

Chrestomathia Græca Poetica, ann. de cet Ouvr.
de M. *Harles* 198.

Chronologie des Rois de Juda & d'Israël, nou-
velle manière de l'accorder, & précis d'un
Mémoire de M. *Gibert* sur ce sujet 242.

Chymie, voyez *Pörner*.

Cloß (Mr. F.) ann. de ses *Observat. Criti-*
ques sur Celse 205.

Coeliaque (*affection*) ce que c'est 461.

Colonies, voyez *Amérique*.

T A B L E

Communion sous les deux espèces 61.

Conquérans, ce qu'il faut en penser 227.
& suiv.

Coquilles, voyez *Knorr*.

Corias, junior, ann. des Voyages de ce Pseu-
donyme 476.

D.

Débiteur, explication de la Loi des XII.
Tables qui statuoit la section ou la di-
vision d'un débiteur 352.

Demosthène, voyez *Reiske*.

Dennis (le P.) ann. de sa Trad. Allem. des
Poésies d'Ossian 453.

*Dictionnaire Critique, Pittoresque & Senten-
cieux*, jugement sur cet Ouvr. 166.

————— de *Chymie*, ann. de sa Trad. Al-
lem.) voyez *Pörner*.

Dieze (M.) ann. de sa Traduct. Allem. de
l'Hist. de la Poésie Espagnole par *Velas-
quez* 461.

Diodore de Sicile, défense de cet Historien 3.

*Dissertation sur les Causes qui arrêtent les
progrès de la Jurisprud. Natur.* Extr. de cet
Ouvr. de M. *Wichers* 106.

Divorce, voyez *Captivité*.

Doddrige (le Dr.) ann. de la Trad. Franç.

DES MATIÈRES.

- de son *Cours de Leçons sur la Métaphys.*
la Morale & la Théol. 203.
- Dorat* (Mr.) sa Traduct. Franç. de *Selim &*
Selima, Poëme Allem. de M. *Wieland* 128.
- Dow* (M.) notice de sa Traduct. Angl. de
l'Histoire de l'Indoustan par *Férishta* 465.
 & suiv.
- Droit Romain* (*Observations sur le*) Extr. de
 cet Ouvr. de M. *Cannegieter* 335.
- Duel*, son origine 299 combien il est con-
 damnable *ibid.* & suiv.
- Dubamel du Monceau* (M.) ann. de son Ouvr.
 intit. *Art. de réduire le fer en fil.* &c. 173.
 & de son *Traité des Arbres fruitiers* 180.
- Dupuis* (M.) notice de ses *Observations sur*
quelques traits de l'Histoire Egyptienne 3.
 & de ses *Remarques sur l'Iphigénie en Tauri-*
de 18.

E.

- E** *Aux minérales*, voyez *Zuckert*.
Eclogue, voyez *Virgile*.
- Egypte*, *Observations sur quelques traits*
de l'Histoire Egyptienne, par M. *Dupuis*
 3. habileté des Egyptiens dans la Méchan-
 nique 5. il devient de plus en plus vrai-
 sem-

T A B L E

semblable que la Chine n'est qu'une Colonie de l'ancienne Egypte 6. les Assyriens, les Mèdes & les Perses ont tiré leurs connoissances de l'Egypte *ibid.* notice d'un Mémoire de M. de Caylus sur la Porcelaine de l'ancienne Egypte 8.

Encyclopédie, Prospectus d'une nouv. Edit. de cet Ouvr. 211.

Esaie XXV: 7. Explicat. de ce passage 374.
Espagnole (Poésie) voyez *Dieze*.

Etat présent de la Nation Angloise, précis de cet Ouvr. 476. & suiv.

Exercices & Thèmes, notice de cet Ouvr. 454.

F.

F*Erishba (Mahomet Casim)* notice de son *Histoire de l'Indoustan* 465.

Figures du Sens & de la Diction, ce que c'est 140.

Flora Danica, ann. de cet Ouvr. de M. Oeder 217.

Fontenelle (M. de) mot de cet Auteur 448.

Foucher (M. l'Abbé) notice de son *Traité de la Religion des Perses* 281.

Fraissinet (le P. de) ann. de son Ouvr. intit.

DES MATIÈRES.

intit. *L'enseignement des Belles-Lettres* 169.
Eroiep (M.) nouv. Edit. qu'il donne de
l'Alcoran 458.

G.

Galerie de Portraits &c. ann. de cet
Ouvr. 441.

Garnier (M.) voyez *Histoire de France*.

Gellert (M.) ses Oeuvres traduites en Alle-
mand par M. *Toussaint*, Extr. 71.

Généalogie, voyez *Ammon*.

Génération des Animaux & des Plantes, ann.
d'une Lettre de M. *Baſter* sur ce sujet
209.

Générosité (trait de) 35.

Genèse X: 4, 5, explicat. de ce passage 22.

Gens de Lettres, voyez *Tiſſot*.

Gibert (M.) précis de son *Mémoire sur la*
Chronologie des Rois de Juda & d'Israël
242. ann. de 2 autres *Mémoires* de cet
Académicien 252.

Gloire, ce que c'est 286. & suiv.

Gog & Magog voyez d'*Anville*.

Goldoni, Trad. Allem. de ses *Comédies*
460.

Gongora, Traduction Allem. de ses *Roman-*
ces 184.

Gou.

T A B L E

Gouvernement, voyez *Campagne*.

Gozzi (Carlo) éloge de cet Auteur Dramatique 400.

Grandeur d'ame, ce que c'est 289.

Gravelle, voyez *Tbé*.

Grenville (M.) son *Mémoire sur le Commerce & sur les Finances de l'Angleterre* 1r. Extr. 81. 11d. Extr. 379.

H.

H *Arles (M. T. C.)* ann. de sa *Chrestomathia Græca Poetica* 198.

Hérésies, voyez *Walch*.

Hérodote, défense de cet Historien 3.

Hirschfelds (M.) ann. de son *Essai sur le grand Homme* 460.

Histoire Ecclesiastique par M. *Schroeckb* 190.
————— (*Mém. pour servir à l'*)

par M. *Riederer* 197.

————— de *France*, par M. *Garnier*, ann. des
Tomes XIX & XX. 171.

————— *Générale de l'Amérique* par le P. *Tou-
ron*, ann. de cet Ouvr. 438.

————— de *l'Indoustan*, par *Férishta*, notice de
cet Ouvr. 465. & suiv.

————— de la *Réformation*, ou *Mémoires de
Jean*

DES MATIERES.

Jean Sleidan, Extr. des Tom. II. & III.
52.

Histoire & Mémoires de l'Acad. Roy. des In-
script. & B. L. I. Extr. du T. XXXI. 1.
IId. Extr. 241.

— *des Hérésies*, ann. du T. 4. de cet
Ouvr. de M. *Walch* 190.

Homme (Grand) voyez *Hirschfeld*.

Honneur, ce que c'est 295. & suiv.

I.

J *Acobi (Mr.)* ann. de sa Trad. Allem. des
Romances de Gongora 184.

Jean Frédéric, Duc de Saxe, son caracte-
re 69.

Jérusalem (l'Abbé de) notice de ses Consi-
dérations sur les principales Vérités de
la Religion 463.

Jeune Homme (le) Extr. de cet Ouvr. 313.

Inde, notice de divers Mémoires de M. *Mi-*

gnot sur les anciens *Philosophes de l'Inde* 253.

les Sciences sont plus cultivées aux Indes

qu'on ne le croit communément 466.

Indoustan, voyez *Histoire*.

Ipbis & Aglaé, ann. de ce Roman 451.

Italie (Relation des mœurs & des usages
Ex-

T A B L E

Extr. de cet Ouvr. de M. *Baretti* 396.
population de l'Italie 399.

Jurisprudence Naturelle, causes qui arrêtent
les progrès 106.

Justification, la dispute des Catholiques
Rom. & des Protestans sur ce sujet, n'est
qu'une dispute de mots 54.

Justiniana, ann. d'un Mémoire de M. d'*An-*
ville sur 2 Villes qui ont porté ce nom 27.

K.

K *Luis* (Mr.) ann. de son Ouvr. sur les Ar-
ticles Grecs &c. 205.

Knorr (Mr.) ann. de la Trad. Holland. de
son Ouvr. sur les *Coquilles* 208.

Krebs (Mr. *J. T.*) ann. de son Ouvr. sur les
Traités que les Romains avoient faits avec
les Juifs 188.

L.

L *Aurent* (M. *J. N.*) ann. de son Ouvr.
sur les Reptiles 452.

Lenglet du Fresnoy (Mr. l'Abbé) not. de la
40. Edit de sa *Metb. pour étudier la Géogr.*
171.

Lettres au Chevalier de Luxeincour, par une
jeune *Veuve*, notice de ce Roman 445.

— du Dr. *Swift*, ann. des Tomes 4, 5,
& 6 de cet Ouvr. 475.

M.

DES MATIERES.

M.

M *Abiavel*, son *Prince* est une satire contre les Tyrans 207.

Magazin des Pauvres &c. Idée de cet Ouvr. 210.

Major (Mr.) son Ouvr. sur les Ruines de *Pæstum* 473.

Maladies des Gens de Lettres, leurs causes 120.

———— *Nerfs*, leurs causes 123.

Mariage (*Traité du Contrat de*) Ouvr. ann. 169.

Martyr (*Pierre*) son portrait 66.

Médailles de Tarie & d'*Anazarbe* 25.

Meldi, ce que c'étoient que ces Peuples 24.

Mémoire sur les Finances & sur le Commerce de l'Angleterre, par M. Grenville, Ir. Extr. 81.

Ild. Extr. 379.

Mémoires de la Cour d'Auguste, tirés de l'Anglois du Dr. *Blackwell* &c. ann. du IIIe. Tome 170.

———— pour servir à l'*Hist. Ecclési.* par M. *Riederer*, Ouvr. ann. 197.

———— sur des *Personnes & des Familles célèbres de la Basse-Saxe* 202.

Métempsychose, ce dogme étoit autrefois répandu dans tout l'Orient 261.

Méthode pour étudier la Géographie, nouv. Edit. de cet Ouvr. de l'Abbé *Lenglet du Fresnoy* 172. Mi.

T A B L E

Michaëlis (M.) Extr. de sa *Dissertation sur la Langue Syrienne* 373.

Mignot (Mr. l'Abbé) notice de ses *Mémoires sur les anciens Philosophes de l'Inde* 253.

Miller (Mr.) son Ouvr. sur les Ruines de *Pæstum* 472.

Minéralogie (Amusemens de) Ouvr. ann. 187.

Morand (Mr.) ann. de son *Art d'exploiter les Mines de Charbon de terre* 173.

Morbec (Guillaume de) Dominicain du XIII. Siècle, sa Traduct. de quelques Ouvr. de *Proclus* 17.

Morgben (Mr. Philippe) ses *Vues des Ruines de Pæstum* 472.

Mosaïque, voyez *Peinture*.

N.

N*ast (Mr. J.)* ann. de sa *Dissert. sur les 6. premières Éditions de la Bible* Allem. 199.

Nauze (Mr. de la) précis de sa *Dissert. sur le sujet de la 1^{re}. Eclogue de Virgile* 18. & suiv.

Nerfs, causes de leurs maladies 123.

Noblesse, c'est une institution très sage 304. & suiv. ses avantages 309. & suiv.

Nourjabad, notice de ce Roman 451.

O.

DES MATIERES.

O.

Oeder (Mr.) ann. de sa *Flora Danica* 217.

Orateurs Attiques (les dix) leurs Ouvr. 152.

Offian, ann. d'une Traduction Allemande de ses *Poésies* 453.

Ouvrages Dramatiques, leur utilité 30. & suiv.

P.

Pæstum, Histoire de cette Ville 469 diverses Descriptions de ses *Ruines* 470. & suiv.

Paradoxes Moraux & Littéraires, I^r. Extr. de cet Ouvr. 29. II^d. Extr. 282.

Parasites, ce nom n'avoit pas autrefois un sens odieux. Précis d'un Mémoire de Mr. le Beau sur les Parasites 9.

Parties du Jour, voyez *Quatre*.

Paul d'Egine, particular. de sa vie 193.

Payens, si l'on peut espérer leur salut 63.

Peinture en Mosaique, ce que c'est 174. Histoire de cet Art *ibid*. Ouvr. sur ce sujet *ibid*.

Perjes, recherches sur leurs anciennes Langues & sur leur Religion 280. 281.

Tome XXX. Part. II. R *Per-*

T A B L E

Pertusati (M. le Comte) sa Bibliothèque est de plus de 100000. Volumes 400.

Philas (*Manuel*) Edition de ses Poésies 189.

Philémon & Baucis, Drame trad. de l'Allemand 401.

Philippe le Magnanime, Landgrave de Hesse, voyez *Bachmann*.

Philosophes Indiens, voyez *Mignot*.

Picbon (Mr. l'Abbé) voyez *Saurin*.

Pierre, voyez *Tbé*.

Pierre spéculaire, ce que c'est 176.

Pierre Martyr, voyez *Martyr*.

Poésie Allemande, ses progrès 131.

Porcelaine de l'ancienne Egypte, ann. d'un Mémoire sur ce sujet 8.

Pörner (Mr.) ann. de sa Trad. Allem. du *Dictionn. de Chymie* 459.

Porte (Mr. l'Abbé de la) ann. des T. 7. & 8. de son *Voyageur François* 171.

Princes célèbres qui ont régné dans le Monde, ann. de cet Ouvr. de Mr. *Alliez* 442.

Principes de la Religion & de la Morale, voyez *Saurin*.

— *d'un bon Gouvernement*, ann. de cet Ouvr. 456.

Proclus, notice d'un MS. contenant quelques-uns de ses Ouvrages 17.

DES MATIÈRES.

Ptolémée Philadelphe, magnifique Fête qu'il donna à Alexandrie 16.

Putter (Mr. J. S.) ann. de ses *Tables Géométriques* 197.

Q.

Quatre Parties du Jour (Les) Extr. de ce Poëme de Mr. *Zacharie* 363.

R.

Reiske (Mr.) Prospectus de l'Edition qu'il prépare de *Démosthène* 185.

Religion, voyez *Jérusalem*.

Reliques ridicules 55.

Reptiles, voyez *Laurent*.

Riederer (Mr. J. B.) ann. du IV^e. T. de ses *Mémoires pour servir à l'Hist. Ecclés.*

& à l'*Hist. Littér.* 197. Et du I^r. T. de

ses *Dissertat. sur l'Hist. Ecclés. &c.* 198.

Rocheffoucault (Mr. de la) Critique d'une de ses pensées 448.

Romances de Gongora, traduites en Allemand 184.

— Allemandes 185.

Romans, leur utilité 30. & suiv.

Rubnkenius (Mr.) son Edition de *Rutilius*

Lupus 140.

Russie, la petite vérole y est fort bénigne 195.

T A B L E

nombre de ses habitans 196. diverses observations sur le nombre des morts 196.
& suiv. *Annales de Russie*, Ouvr. ann. 203.

Rutilius Lupus, Extr. de ses deux Livres des *Figures du Sens* & de la *Diction* 140.

S.

S *Alut des Payens* 63.

Sandifort (Mr.) ann. de son *Trésor de Differtat. de Médecine* 211.

Santé des Gens de Lettres, voyez *Tiffot*.

Saurin (Jacques) *Principes de la Religion & de la Morale Extraits des Ouvrages de ce Ministre*, par l'Abbé *Picbon* 161.

Schlözer (Mr.) notice de son Ouvr. sur la bénignité de la petite vër. en Russie 195.
& de ses *Annales de Russie* 203.

Schroeckb (Mr.) ann. de son *Hist. Ecclésiast.* 190.

Schulze (Mr.) ann. de sa nouv. Edit. de *Théodore* 457.

Selim & Sélima, Poëme Allemand de Mr. *Wieland*, trad. en Franç. par Mr. *Dorat*, Extr. 128.

Sleidan, (Jean) Extr. des Tom. II. & III. de ses *Mémoires* 52.

Soeben

DES MATIÈRES.

- Sothen (M.) ann. de sa Dissertat. sur l'af-
fection Coeliaque 461.
Soufflot (Mr.) ses Plans & ses Dessins de
Pavum 471.
Syrienne (Langue) Extr. d'une Dissertation
de Mr. Michaëlis sur cette Langue 373. util-
té du Syriaque 375. il ne diffère presque
point du Chaldaïque *ibid.* Chrestomathie
Syrienne 377.
Swift (le Dr.) ann. des Tomes 4, 5. & 6.
de ses Lettres 475.

T.

- T** Arse, Médailles de cette Ville 25.
Testamens, ils n'étoient valides chez
les Romains que pendant dix ans 340. on
ne manquoit jamais d'y témoigner sa re-
connoiss. pour les amis & les bienfaiteurs,
son ressentiment & son mépris pour les en-
nemis 341.
Tharxis, conjectures sur ce Pays 22.
Thé, son utilité contre la Gravelle & la
Pierre 126
Thèmes & Exercices, précis de cet Ouvr.
454.
Théodore, nouv. Edit. de cet Auteur 457.
Tiffot (Mr.) Extr. de son Ouvr. intit. *De*
la santé des Gens de Lettres 113.

T A B L E

Toussaint (Mr.) sa Traduct. Franç. des Oeuvres de Mr. Gellert, Extr. 71.

Trésor de Dissertat. de Médecine, ann. de cet Ouvr. de Mr. Sandifort 211.

V

Velasquez, voyez *Dieze*.

Vérité, jusqu'où on est obligé de la professer & de la défendre publiquement 65.

Vérole (Petite), sa bénignité en Russie 195.

Virgile, précis d'une Dissertat. sur le sujet de sa Vie. Eclogue 18.

Vocabulaire François (Le grand) ann. des Tomes V & VI. de cet Ouvr. 440.

Vogel (Mr. G. F. L.) son travail sur les Notes de *Vatable*, 183.

Vogel (Mr. R. A.) ann. de ses *Opuscules de Médecine*. 193. & de sa Dissertat. sur *Paul d'Egine* ibid.

Voyageur François (Le) ann. des T. 7. & 8. de cet Ouvr. de Mr. de la Porte 171.

W.

Walch (Mr. C. F. W.) ann. du T. 40. de son *Histoire des Hérésies* 190.

Werns.

D E S M A T I E R E S.

Wernsdorf (Mr. G.) ann. de son Edition
des Poésies de *Pbilas* 189.

Wichers (Mr.) Extr. de sa Dissert. sur les
causes qui arrêtent les progrès de la Juris-
prud. Natur. 106. notice de sa Dissert. sur
le *Machiavelisme* &c. 206.

Wieland (Mr.) Extr. de son Poëme intit.
Selim & Sélima 128.

Z.

Z *Acbarie* (Mr.) Extr. de son Poëme in-
tit. *Les Quatre Parties du Jour* 363.

Zuckert (Mr.) ann. de son Ouvr. sur les
*Eaux minérales & les Bains de l'Allema-
gne* 454.

Zurlauben (Mr. de) précis de son Mémoire
sur une Clef antique 27.

F I N.









